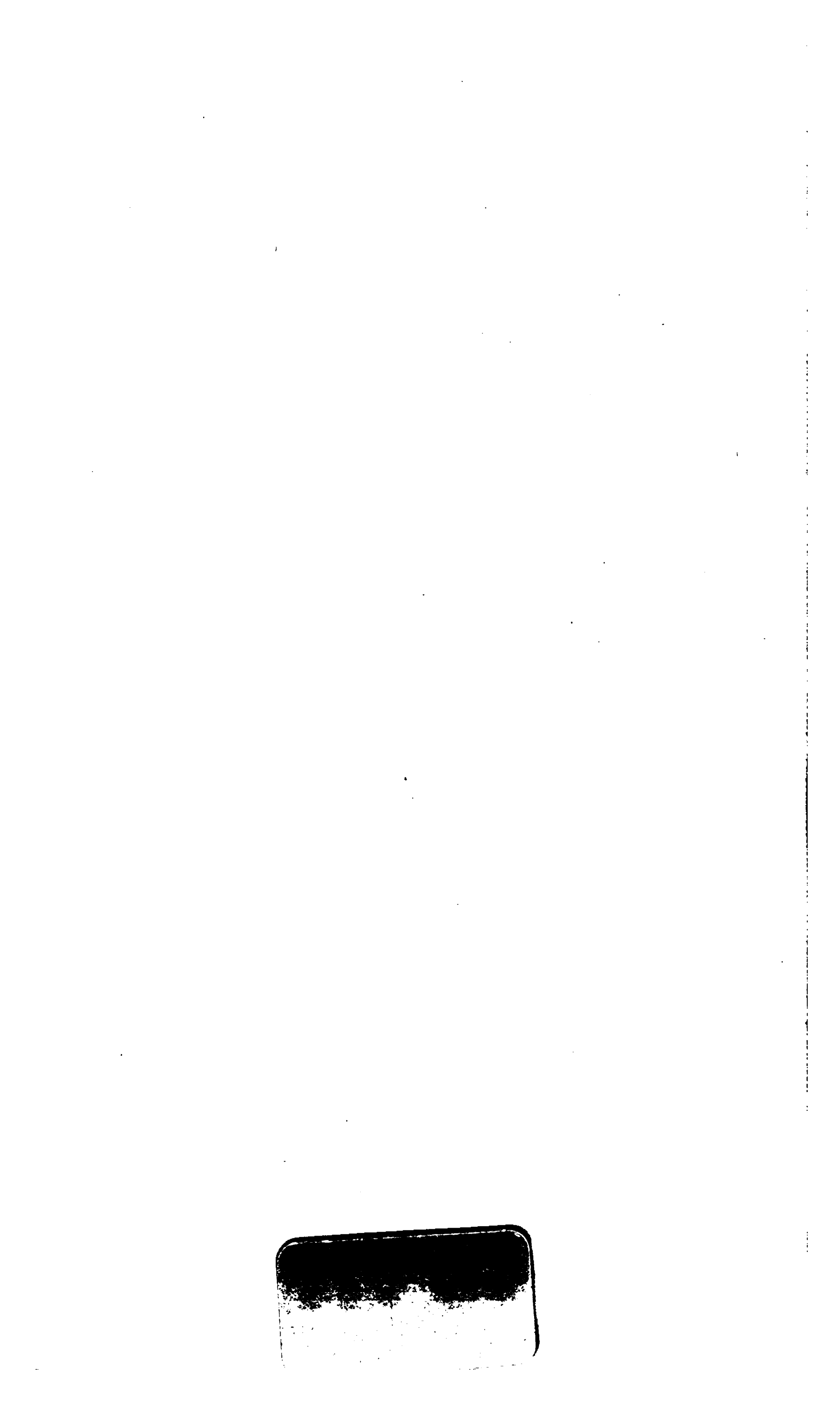
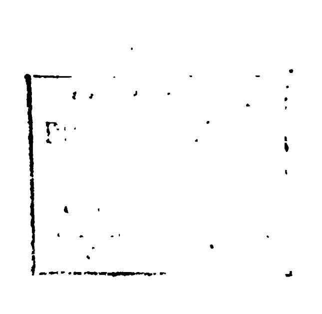


GIB

JucherEAU



Imprimerie de Guiraudet et Jouaust,
rue Saint-Honoré, 315.



GIB

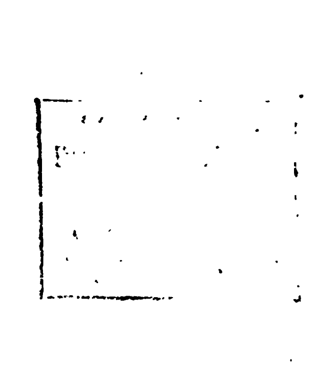
Juchereau

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
rue Saint-Honoré, 315.





Mahmoud II.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS 1792 JUSQU'EN 1844,

PAR

LE BON JUCHEREAU DE ST-DENYS,

MARÉCHAL DE CAMP, MINISTRE DE FRANCE EN GRÈCE EN L'ANNÉE 1828,
ANCIEN DIRECTEUR DU GÉNIE MILITAIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

TOME III.



PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, 15.

1844

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE XVI.

GUERRE D'ALI-PACHA CONTRE LES SOULIOTES.

Quelques uns de ces hommes ambitieux qui sont toujours prêts à sacrifier leur patrie pour obtenir leur agrandissement personnel cherchèrent à exciter dans l'Albanie et dans la Grèce une guerre intestine, afin de diminuer les forces et les ressources de l'empire ottoman, et de favoriser par conséquent l'invasion des Russes. Ce fut d'après leurs conseils, appuyés par la promesse d'une puissante assistance de la part de l'impératrice de Russie, dont ils se disaient les mandataires, que les Souliotes, qui avaient à se plaindre d'Ali-Pacha, lui déclarèrent la guerre.

Retranchés sur les plus hautes sommités de leurs montagnes, après avoir évacué les villages de la plaine, ils y attendirent les troupes d'Ali-Pacha. Celles-ci, ayant eu l'imprudence de s'aventurer trop loin, furent attaquées, battues et poursuivies par leurs intrépides ennemis jusque dans les environs de Janina.

Mais, dédaignant les mouvements hostiles des Souliotes, qui, décriés dans toute l'Albanie et l'Epire, à cause de leurs incursions dévastatrices dans les pays voisins, n'avaient aucune influence hors du cercle étroit de leurs montagnes, la Porte envoya à la fin de 1788 l'ordre à Ali-Pacha de marcher avec ses troupes vers le Danube pour y combattre les Russes et les Autrichiens.

Cette guerre formidable, qui menaçait l'existence de la Turquie, eut des résultats bien différents de ceux qu'annonçaient les publicistes de l'Europe. Les deux armées alliées agirent sans ensemble. Les Russes, qui manœuvraient en plusieurs corps séparés, dont l'audace et la grande mobilité de mouvements déroutaient les généraux turcs, obtinrent plusieurs succès brillants. Les Autrichiens, qui, sous les ordres directs de l'empereur Joseph II, formaient une longue ligne derrière le Danube et la Save, et qui voulaient tout garder, furent constamment battus et éprouvèrent de grands revers. Surpris à Karanchébès, le monarque autrichien faillit tomber entre les mains des Turcs et ne se sauva que par la vitesse de son cheval.

La mort de Joseph II mit fin à la guerre des Autrichiens contre les Turcs, parce que le prudent empereur Léopold, son frère, redoutant les principes de la révolution française, ne voulut pas avoir à combattre à la fois les Français et les Ottomans.

Les Turcs n'eurent plus devant eux que les Russes, qui ne pouvaient opérer leurs attaques que par le front étroit de la Bessarabie.

Retourné à Janina, après la paix de Kaïnardgi, Ali-Pacha résolut de se venger des Souliotes, qui, ne respectant personne dans leurs dévastations, avaient eu l'imprudence de se brouiller avec les chefs des armatolis, et

avaient interrompu, par leurs déprédations, tout le commerce de la Basse-Albanie.

Potemkim, auteur de la nouvelle guerre, termina à cette époque sa turbulente et vaniteuse carrière par une mort subite sur le bord d'un grand chemin. Les Grecs, qu'il avait cherché à soulever par des promesses insidieuses, n'ayant reçu ni argent ni secours de troupes, restèrent tranquilles dans leurs foyers. — Paléopoulo, chef des armatolis chrétiens, ramena sa valeureuse soldatesque dans le parti d'Ali-Pacha. Ce dernier lui avait donné à entendre que, s'il parvenait à se rendre indépendant, il ne ferait aucune distinction entre les chrétiens et les Turcs et les traiterait tous également comme ses enfants.

Les Souliotes, en se déclarant contre Ali, avaient annoncé que leur principale intention était de défendre Ibrahim, pacha de Bérat, contre les usurpations du pacha de Janina. Ibrahim, au lieu de se déclarer pour eux, eut la faiblesse de se laisser entraîner par son fanatisme religieux et par les promesses séduisantes de son rival jusqu'à faire alliance avec celui-ci. Cette alliance imprudente fut cimentée par le mariage de sa seconde fille avec Vély-Bey, second fils du pacha de Janina.

Ce fut pendant ces noces qu'Ali-Pacha assassina son neveu Mourad, fils de sa sœur Chaïnitza, qu'il avait invité à cette fête nuptiale; il prétendit que son neveu avait voulu attenter à ses jours. Comprenant le frère de la victime dans le même complot, il ne tarda pas à le faire mourir.

Profitant de ce double meurtre, Ali envoya des troupes et un procureur spécial pour prendre possession de l'héritage de ses deux neveux. Ce fut alors qu'Eminé, effrayée de ces deux lâches assassinats, se sépara de son mari.

Abandonné de sa femme, Ali se livra aux plus grandes débauches; son exemple entraîna ses deux fils Mouctar et Vély. La ville de Janina devint un foyer de prostitution générale.

Mais, plus ambitieux encore que libertin, Ali commença dans le printemps de l'année 1792 ses opérations offensives contre les Souliotes. Il traînait alors à sa suite un corps auxiliaire arraché au pacha de Bérat, ainsi que les forces des agas de Chamoury et les compagnies d'armatolis chrétiens commandées par Hisias de Carpenitze, Paléopoulo et Canovas. Son armée, qui s'élevait à environ 15 000 hommes, sortit de Janina le 1er juillet de la même année.

Les Souliotes s'empressèrent, suivant leur coutume, de quitter les villages de la plaine pour se porter au nombre de 1300 hommes dans les défilés de leurs montagnes.

Retenant les armatolis pour sa garde personnelle, Ali poussa en avant les schypétars mahométans. Ceux-ci s'avancèrent hardiment le sabre à la main et pénétrèrent jusqu'aux défilés de Sainte-Vénérande. — Mais alors les femmes souliotes, joignant leurs efforts à ceux de leurs maris, loin de s'effrayer du danger, firent pleuvoir une grêle de pierres volumineuses sur la colonne turque engagée dans le passage. Pris en tête par les guerriers souliotes et écrasés sur leurs flancs par les masses énormes qui, poussées par les femmes souliotes, roulaient avec une extrême rapidité, les schypétars d'Ali se retirèrent précipitamment dans le plus grand désordre en laissant sur le terrain plus de 1500 hommes.

La terreur des Turcs fut si grande à la suite de cette défaite, que les troupes mahométanes se débandèrent et s'enfuirent de toutes parts. Ali-Pacha lui-même se

trouva réduit à se couvrir des vêtements de Paléopoulo, chef des armatolis, pour opérer sa fuite sans danger; il avoua lui-même que, sans les armatolis chrétiens, il aurait perdu la vie ou la liberté dans cette dangereuse circonstance.

Voyant combien l'emploi seul de la force est dangereux et combien les chances de la guerre sont incertaines, Ali-Pacha résolut de faire un usage constant de sa méthode machiavélique, qui consistait à tromper par des promesses fallacieuses, à répandre la corruption par le moyen de l'or, à diviser les chefs du même parti et à les rendre souvent ennemis irréconciliables, enfin à détruire par le poison ceux qui, par leur force de caractère et par leur sagacité judicieuse, résistaient à ses moyens de séduction ou à ses intrigues.

Le héros de Machiavel, le célèbre César Borgia, aurait eu beaucoup à apprendre à l'école du visir de Janina.

Ayant eu quelques démêlés avec les habitants d'Argyro-Castron, Ali-Pacha annonça l'intention de leur faire la guerre, et engagea les Souliotes à le servir comme auxiliaires en leur offrant une solde considérable. Plus attachés à l'argent qu'à la gloire, les Souliotes acceptèrent sa proposition. Un détachement de ces montagnards, sous les ordres de Tzavellas, fit sa jonction avec les troupes d'Ali-Pacha qui marchaient contre Argyro-Castron.

Mais à la première halte Tzavellas et ses Souliotes furent entourés et mis en état d'arrestation par ordre d'Ali. Toutes les autres troupes reçurent à l'instant l'ordre de changer de direction et de marcher vers les montagnes de la Selléide. C'en était fait de la liberté des peuples de ces contrées montueuses, si au moment de

la surprise et de la captivité de ses compatriotes, un Souliote n'était parvenu à se sauver et à répandre l'alarme dans tout le pays.

Voyant ses projets éventés et craignant de nouveaux revers, Ali-Pacha retourna à Janina en emmenant avec lui les Souliotes qui s'étaient fiés à ses promesses. — Tzavellas, leur chef, qu'Ali chercha à gagner par les plus brillantes promesses, se contenta de lui répondre que, loin de ses montagnes, il ne pouvait pas engager les habitants de la Selléide à se soumettre au pacha, mais qu'arrivé près d'eux, il espérait pouvoir réussir à leur faire accepter des propositions qui termineraient à jamais la guerre.

Ali permit à Tzavellas de retourner à Souli, mais sous la condition que son fils Photos resterait comme otage entre ses mains.

Arrivé dans ses montagnes, Tzavellas écrivit à Ali-Pacha une lettre qui seule suffit pour caractériser les dispositions de ce peuple énergique.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Ali-Tébélen, je me félicite d'avoir trompé un imposteur. Je suis prêt, ainsi que tous mes compatriotes, à défendre notre patrie contre un brigand tel que toi. Mon fils peut périr, mais je saurai le venger; d'ailleurs, ne l'égorgerais-tu pas, ce fils, si tu devenais maître de nos montagnes. Consomme donc ton crime, perfide; je suis impatient de me venger.

» Moi ton ennemi juré,

» TZAVELLAS. »

Ali-Pacha fut effrayé par cette lettre menaçante. Il n'osa pas faire périr le fils de Tzavellas ni les Souliotes

tombés par trahison entre ses mains. — La guerre continua pendant trois ans; Tzavellas et sa femme Moscho s'y distinguèrent par les plus brillants faits d'armes. — Fatigué de tant de résistance et désirant la paix, Ali-Pacha retira ses troupes et rendit à Tzavellas son fils avec les autres Souliotes, dont la crainte l'avait engagé à respecter les jours.

Le héros de la Selléide, Tzavellas, mourut quelque temps après par suite de ses fatigues et de ses blessures. Il laissa par testament à son fils Photos le soin de sa mère et sa vengeance.

Les habitants de Bossigrad, presque tous mahométans, exerçaient alors le brigandage avec une audace dont la renommée s'était répandue jusqu'à Constantinople. Ali-Pacha, en sa qualité de prévôt des grands chemins, reçut l'ordre de mettre un terme à ces excès criminels.

Les compagnies d'Armatolis de Paléopoulo et de Canavos furent envoyées contre Bossigrad avec d'autres bandes de schypétars albanais. Mais elles furent repoussées avec une grande perte.

Loin de se montrer irrité contre les Bossigradiens, Ali-Pacha fit semblant d'admirer leur courage, et leur envoya des cadeaux. — Ayant obtenu leur confiance par ce moyen corrupteur, il les invita à venir l'assister dans une expédition qu'il allait entreprendre contre une partie de l'Albanie. Attirés par une forte solde, les Bossigradiens accoururent en foule sous les drapeaux d'Ali. Leur ville devint presque déserte. Ce fut ce moment favorable qu'Ali choisit adroitement pour faire marcher des troupes contre cette commune vouée à la destruction. N'ayant plus ses défenseurs naturels, Bossigrad fut pris, pillé et livré aux flammes. Ali avait donné en même

temps l'ordre de massacrer tous les Bossigradiens enrôlés dans ses troupes. Aucun de ces malheureux n'échappa à la mort.

Ce fut à cette époque que Mahmoud-Bensakly, pacha de Scutari, fut mis au ban de l'empire et déclaré excommunié par la Porte-Ottomane. Il avait encouru la colère du padischa par ses déprédations nombreuses et par des excès de tout genre.

Ali-Pacha et tous les pachas voisins reçurent l'ordre de marcher contre ce proscrit. Non content d'appeler à lui tous les schypétars mahométans de son pachalik, Ali invita les armatolis chrétiens, suivant son usage, à se réunir à ses troupes. Paléopoulo et Canovas les commandaient.

Arrivés près d'Ali, les armatolis chrétiens excitèrent l'admiration générale par leur ardeur guerrière au milieu des dangers. Ce furent eux qui emportèrent d'assaut, par escalade et le sabre à la main, la ville d'Ocrida, dépendante du pacha excommunié.

Cette prise fut le succès le plus important des troupes du Grand-Seigneur contre le pacha de Scutari. — Renfermé dans son château et bloqué par 20 000 hommes, ce gouverneur, aussi adroit que valeureux, sut exciter contre les troupes ottomanes la haine des tribus chrétiennes des Guèges et des Mirdites. Ceux-ci, fatigués des excès des Turcs, massacrèrent sans pitié non seulement les Osmanlis et leurs adhérents agglomérés au pied de la forteresse de Scutari, mais encore tous les hommes de la même classe qui étaient disséminés dans la province.

La Porte, ne pouvant vaincre et détruire le pacha rebelle de Scutari, lui rendit ses faveurs et ses bonnes grâces, et le nomma romily-valissy en remplacement

du pacha qui, destiné à le détruire, avait complétement échoué dans cette entreprise.

Ces exemples, dans lesquels on voyait la rébellion triomphante recevoir le prix de la fidélité malheureuse, n'étaient guère propres à entretenir des sentiments de loyauté parmi les sujet de la Sublime-Porte.

Les Français, victorieux en Italie, prirent possession, en juin 1797, des îles Ioniennes et de quelques villes chrétiennes placées sur le continent turc, lesquelles avaient appartenu à la république de Venise. L'arrivée des troupes françaises dans ces contrées avait excité un mouvement général en leur faveur.

Ali-Pacha, toujours favorable aux hommes puissants secondés par la victoire, rechercha l'amitié des Français. Il obtint des généraux de cette nation l'autorisation d'attaquer les chrétiens des monts Acrocérauniens, que le sénat de Venise avait non sous sa domination directe, mais sous sa protection immédiate.

Les villages acrocérauniens furent surpris et exterminés; rien n'échappa aux fureurs du nègre Yousouf-Arab, qu'Ali-Pacha employait pour exercer ses vengeances.

Les succès faciles du pacha de l'Épire contre les chrétiens de l'Acrocéraunie furent admirés à Constantinople. Les ministres de la Porte donnèrent à Ali-Pacha le titre de *Arslan* ou lion, dans les firmans de guerre qui lui furent adressés pour marcher contre Passavan-Oglou, pacha de Viddin. Ce dernier avait levé l'étendard de la révolte contre le Grand-Seigneur.

Dans l'espoir d'obtenir quelques avantages personnels, Ali se mit en marche à la tête de 8000 Épirotes, auxquels vinrent se joindre, au delà du Pinde, un nombre

égal de Macédoniens. Mouctar était chargé de gouverner l'Épire pendant l'absence de son père.

Cutchuk-Husseyn, capitan-pacha, ami et parent par alliance du Sultan Sélim III, commandait toutes les troupes d'une quarantaine de pachas asiatiques et européens, qui étaient réunis devant la place de Viddin. Au lieu de s'effrayer de tant de pachas hostiles, Passavan-Oglou se défendit avec la plus grande vigueur. Ayant obtenu quelques succès, il rentra bientôt en grâce, comme venait de faire le pacha de Scutari.

Averti par son fils Mouctar que les Français fraternisaient avec les Grecs et travaillaient à les réunir contre le gouvernement ottoman, Ali s'empressa de quitter le voisinage du Danube pour retourner dans son pachalik. Arrivé à Janina, il ne tarda pas à recevoir l'avis officiel de la déclaration de guerre de la Sublime-Porte contre la république française.

Cet événement était agréable à ce pacha. Il entrevit aussitôt la conquête facile des quatre villes continentales que les Français occupaient sur le littoral maritime de l'Albanie, depuis la cession qui leur en avait été faite, avec les îles Ioniennes, par le traité de Campo-Formio.

Pour mieux tromper les Français et pour les disposer en sa faveur, Ali-Pacha, depuis leur arrivée en Épire, n'avait pas cessé de se montrer leur ami et d'avoir pour eux les plus grands égards. Il continua ses démonstrations perfides, même lorsqu'il eut résolu, par suite de la déclaration de guerre, d'enlever à la France les quatre villes, ci-devant vénitiennes, que les Français possédaient légitimement dans l'Épire, d'après les derniers traités.

Ayant appelé à une conférence particulière l'adjudant général Rose, qu'il appelait son frère, et lui ayant fait servir un dîner splendide, Ali ne laissa pas à cet officier supérieur le temps d'achever son repas et l'arrêta au nom du Grand-Seigneur. Pendant ce temps les troupes albanaises s'emparaient de la petite ville de Buthrotum et marchaient contre les trois places de Prévésa, de Parga et de Vonizza, occupées par les Français.

Ceux-ci n'avaient à Prévésa qu'une garnison de 280 hommes commandés par le général Lasalcette. La garde nationale de Prévésa venait d'être organisée et montrait un grand enthousiasme et le désir de s'illustrer dans une défense glorieuse. Beaucoup de Souliotes accouraient pour offrir leurs services aux Français et leur demandaient des armes.

Mais aussitôt que les drapeaux d'Ali-Pacha flottèrent sur les hauteurs voisines et que le feu commença, les Souliotes s'enfuirent et gagnèrent leurs montagnes. Les Prévésans, qui jusque alors avaient fait les fanfarons, imitèrent ce honteux exemple et se débandèrent. Le faible noyau des soldats français se trouva bientôt enveloppé et serré de près par les Albanais, qui affluaient de toutes parts.—Peu d'entre eux échappèrent à la mort. Quelques braves officiers, entre autres Richemont, du corps du génie militaire, et Tissot, capitaîne de grenadiers, montrèrent une valeur héroïque qui étonna les chefs des troupes musulmanes, et eut l'heureux effet de leur sauver la vie.

La ville de Prévésa fut complétement saccagée et en partie incendiée. Les habitants de cette place, qui avaient cru gagner les bonnes grâces d'Ali-Pacha en trahissant les Français, périrent presque tous par le fer des Albanais ou par la main des bourreaux.

Ne pouvant rien faire sans employer les voies de la perfidie, Ali-Pacha écrivit au général Chabot, commandant à Corfou, pour lui dire que ce qui venait de se passer était un malentendu, et qu'il n'avait agi que dans les intérêts de la Turquie et de la France. « La Porte, disait-il, a déclaré la guerre à la république française; elle a conclu un traité d'alliance offensif et défensif avec la Russie et l'Angleterre, qui sont les ennemis irréconciliables de la France et de la Turquie. Leurs flottes s'avancent vers les îles Ioniennes. Devais-je attendre que les Russes s'établissent dans l'Epire et occupassent les quatre cantons qui appartenaient à Venise? J'ai donc été réduit à la dure nécessité de m'emparer de Buthrotum et de Prévésa. Vonizza est sur le point de m'ouvrir ses portes, et j'ose espérer que vous voudrez bien faire évacuer Parga. »

Ali écrivait, d'un autre côté, aux Parganiotes, pour les exhorter à égorger la garnison française et à se mettre sous sa protection puissante et paternelle. Il rendait compte en même temps à la Sublime-Porte, avec l'emphase du style oriental, de la prise de Prévésa et de Buthrotum, et de la soumission prochaine de Vonizza et de Parga, en ajoutant qu'il serait toujours prêt à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de son sang pour exterminer les ennemis du sultan Sélim, et entre autres les perfides Français, qui avaient osé envahir l'Egypte.

Ce fut après la prise de Prévésa et de Buthrotum que, pour le récompenser de son zèle, la Porte accorda à Ali-Pacha la troisième queue, et l'installa dans la classe élevée des visirs de l'empire.

Cédant à une invitation des Anglais, Ali se rendit, au mois de mai 1799, à une conférence qui eut lieu à Buthrotum. Il avait promis de coopérer à la réduction

de Corfou. Mais comme cette île venait d'être prise par les efforts combinés des Russes, des Anglais et des Turcs, sans que les troupes de l'Albanie et de l'Epire eussent pris part à cette expédition, Ali fut invité, par compensation, à fournir de l'argent, des vivres et des soldats, qui serviraient à hâter l'expulsion des Français de l'Egypte.

Ali promit sans difficulté aux généraux anglaïs et russes présents à la conférence de Buthrotum tout ce que ceux-ci lui demandaient dans l'intérêt de la cause commune. Mais, rentré à Janina, il oublia bientôt ses promesses, et ne s'occupa que de ses affaires particulières.

Vonizza fut évacué par les Français et tomba au pouvoir du visir de Janina. Parga fut sauvé par les Russes, qui y mirent une garnison. Ce ne fut que long-temps après que cette place, livrée à Ali par l'intervention des Anglais, cessa de faire partie des villes chrétiennes de l'Europe (1).

Revenant à son projet favori, objet constant de ses vues ambitieuses, le visir Ali, devenu plus puissant, et estimé alors par la Porte, résolut d'attaquer de nouveau les Souliotes, et de les expulser entièrement de l'Epire.

Les Souliotes avaient fait deux fois la faute grave de ne pas marcher sur Janina pour s'en emparer pendant les deux absences d'Ali-Pacha, lorsqu'il marcha contre le pacha rebelle de Scutari, et lorsqu'il se réunit aux troupes ottomanes qui étaient destinées à agir contre

(1) Les trois villes de Prévésa, de Parga et de Vonizza, étaient d'un haut intérêt pour les Vénitiens. La première était la clef du vaste golfe d'Arta, dont elle défendait l'ouverture; Parga était le grand entrepôt du commerce maritime de la Moyenne-Albanie, qu'elle liait avec Corfou; Vonizza servait de principal débouché à l'Epire méridionale.

Viddin. Ces montagnards venaient de se déshonorer en abandonnant les Français au moment du plus grand danger dans l'attaque de Prévésa.

Ayant acquis plus de force par l'agrandissement de son territoire et par l'accroissement du commerce de ses provinces, sachant que la division régnait parmi les Souliotes depuis la mort de Tzavellas, Ali-Pacha ne perdit pas son temps en longs préparatifs, et employa avec adresse les cadeaux et les promesses pour réunir sous ses drapeaux un grand nombre d'Albanais. En moins de trois mois Ali se trouva à la tête de 12000 mahométans.

Les Souliotes avaient négligé de faire des approvisionnements. — George Botzaris, ayant été supplanté dans les fonctions de toparque de ces montagnes par son cousin Christo Botzaris, que le peuple lui avait préféré, se détacha de la cause nationale, et ne tarda pas à se déclarer pour Ali-Pacha. — C'était le premier exemple de défection qu'on avait vu parmi ce peuple, dont l'amour ardent de la patrie avait été jusque alors le seul mobile.

Le nombre des défenseurs de la Selléide était alors de 1500 soldats commandés par 31 capitaines ou chefs de pharès. L'armée d'Ali-Pacha s'élevait à plus de 15 mille hommes, tous Schypétars albanais.

Les premières attaques des musulmans contre les Souliotes se terminèrent par une honteuse défaite. Photos, fils de Tzavellas, aidé par Christo Botzaris, et par sa mère Moscho, donna à ses compatriotes, dont il était le chef, l'exemple de la bravoure et du dévoûment.

Renonçant aux opérations offensives, Ali établit des camps retranchés et des tours à l'entrée des défilés, et chargea Ismaël-Pacho-Bey du commandement de cette

ligne de blocus sous les ordres supérieurs de son fils, Mouctar-Pacha. Il fit dévaster en même temps les vallées et tout le plat pays compris entre les montagnes et cette ligne, afin que les Souliotes, n'ayant aucune ressource, se trouvassent obligés de se soumettre par la famine.

Le pain ne tarda pas long-temps à manquer aux Souliotes. Réduits à manger des herbes, et à faire de la bouillie avec des écorces pulvérisées d'arbres et avec quelques poignées de farine, ils résolurent d'opérer une sortie et de chercher des vivres à Parga. Cette entreprise audacieuse eut un plein succès. Quatre cents hommes et soixante-dix femmes traversèrent la ligne des Turcs et rentrèrent avec des provisions.

Furieux de la négligence de ses soldats, le visir Ali fit pendre plusieurs officiers et refusa la solde aux troupes auxiliaires. Comme l'argent est, avec la vengeance, le principal mobile des Albanais, le mécontentement se répandit dans les camps retranchés; la défection commença, et bientôt les défilés de la Selléide restèrent ouverts aux courses de Tzavellas et de ses soldats.

Nous citerons comme un fait remarquable de l'inconstance et de la mobilité du caractère des Albanais que les mêmes hommes qui avaient juré à Ali-Pacha de détruire les populations chrétiennes de la Selléide ou de périr dans cette entreprise s'entendirent secrètement avec ces mêmes montagnards voués à la mort, et firent avec eux un pacte qui avait pour but la destruction du pouvoir d'Ali-Pacha.

Ibrahim, pacha de Bérat, le pacha de Delvino, celui de Paramythia et les beys de Chamoury, faisaient partie de cette confédération politique.

Un moine d'un des couvents des météores du Pinde,

dans la Thessalie, vint alors offrir ses services aux Souliotes. Sa bravoure, son intelligence, et la sagesse de ses conseils, lui acquirent bientôt un grand ascendant sur tous les guerriers de la Selléide. Il en devint le chef, et fit cesser, par la fermeté inflexible de son caractère, toutes les causes de division et de rivalité qui séparaient les principaux capitaines. Il se nommait Samuel, et il fut plus connu dans l'Épire sous le nom de *Jugement Dernier*, parceque ces mots figuraient fréquemment dans ses exhortations guerrières.

En s'emparant de Prévésa et de Vonizza, Ali-Pacha espérait conserver sous son autorité immédiate les quatre cantons ex-vénitiens qui, avec des conditions spéciales, avaient été concédés à la Porte. Mais, craignant avec raison le caractère tyrannique et les dispositions spoliatrices du pacha de l'Épire, la Porte, sur la demande de la légation russe, réunit ces quatre cantons et en fit un district séparé qui devait être gouverné d'après des lois particulières. Ce district fut mis sous la surveillance exclusive d'un vaivode ou juge pris dans le corps des oulémas.

Cette décision impériale, qui dérangeait les vues ambitieuses d'Ali-Pacha, excita au plus haut degré sa colère contre le sultan Sélim III, que, dans ses transports furieux, il avait la sottise de menacer. Il en voulait surtout à Yusuf-Aga, qui était l'homme d'affaires de la sultane Validé.

Mais cette décision de la Porte fut très agréable à tous les pachas et agas albanais, ennemis du visir Ali, et surtout aux habitants de la Selléide.

Implacable dans ses haînes, Ali-Pacha commit une autre faute très grave, en faisant assassiner Canovas, un des capitaines des armatolis chrétiens des monts Agra-

pha et du Pinde. Ces armatolis, qu'il avait souvent opposés avec succès aux schypétars mahométans, lui avaient rendu de très grands services. Mais ils devinrent pour lui, après cet assassinat, des ennemis cruels et implacables.

Réduit à une espèce d'isolement par ses crimes et ses fautes politiques, le visir Ali se tira de nouveau de ce mauvais pas par ses intrigues astucieuses, en répandant l'or et en excitant les différends et la rivalité dans la masse incohérente de ses ennemis.

La ligue formée contre Ali-Pacha se dissipa. Ce visir, resté de nouveau maître du terrain, persécuta avec rage ses ennemis les plus dangereux, et continua la guerre contre les Souliotes.

CHAPITRE XVII.

CONTINUATION ET FIN DE LA LUTTE ENTRE LES SOULIOTES ET ALI-PACHA.

Ces événements eurent lieu en 1801. Ce fut alors que Ali-Pacha reçut de la Sublime-Porte l'ordre de marcher contre Georgy, pacha d'Andrinople, qui s'était mis en état de rébellion contre le gouvernement ottoman. Mais, au lieu de marcher en personne, Ali envoya, sous les ordres de son fils Mouctar, qui venait d'être nommé pacha de Lépante, les troupes auxiliaires qu'on lui demandait.

L'expédition contre Georgy-Pacha fut de courte durée. Ce gouverneur paya de sa tête son entreprise mal conçue, et qui était sans force réelle et sans consistance.

Mouctar revint dans l'Épire. Son père le fit marcher aussitôt contre les Souliotes, qui avaient de nouveau commis la faute de rester immobiles dans leurs montagnes pendant l'absence des principales forces d'Ali-Pacha.

Quelques nouvelles attaques furent répétées contre les Souliotes, mais elles se terminèrent toutes d'une manière funeste aux musulmans.

Dégoûté de toutes ces tentatives malheureuses, Ali-Pacha résolut de continuer à tenir une ligne de blocus et fit usage des moyens les plus puissants pour exciter les rivalités et la division parmi les défenseurs de la Selléide.

La Porte ottomane, qui redoutait le caractère intrigant et ambiteux d'Ali-Pacha et qui voyait d'un œil jaloux l'extension rapide de son pouvoir, lui avait recommandé de ne pas pousser les Souliotes au désespoir, mais plutôt de prendre avec eux des arrangements propres à mettre un terme à la guerre destructive qui désolait depuis tant d'années cette partie de l'Épire.

D'après les ordres du divan de Constantinople Photos-Tzavellas fut invité par Ali-Pacha à se rendre à Janina pour conclure et signer un traité de réconciliation définitive. Cédant aux prières de ses compatriotes, qui commençaient à être fatigués de leurs longues souffrances, Photos consentit à quitter son pays natal dans l'espoir de parvenir à un arrangement pacifique. Mais, arrivé à Janina, il fut arrêté et renfermé dans une des prisons de l'île du Lac.

Une corvette française expédiée par quelques armateurs de Marseille avait débarqué à Étylos, dans le Magne, des munitions de guerre qu'elle avait échangées contre des productions du pays. Elle avait fait de même

à Athènes, à Parga et dans plusieurs ports de la Morée.

Ali-Pacha s'empressa d'écrire à Constantinople que les Français travaillaient à insurger toute la Grèce, qu'ils avaient établis un arsenal militaire dans le Magne et qu'ils avaient envoyé des caisses de munitions de guerre aux Souliotes.

La Porte, effrayée de cette nouvelle, révoqua les derniers ordres de pacification et adressa à Ali-Pacha un firman par lequel il lui était enjoint de réquérir les forces des pachas ses voisins afin d'attaquer et d'exterminer les infidèles de Souli.

Menacés d'une extermination complète, les Souliotes oublièrent pour le moment leurs querelles intestines et résolurent d'enlever le principal fort de la ligne de blocus qui les enveloppait. Ce fort se nommait Vilia.

N'ayant plus Photos, mais pleins de confiance dans Samuel, les guerriers souliotes suivis par une centaine de femmes marchèrent contre le château de Vilia. Parvenus à y introduire quelques barils de poudre, ils firent sauter une partie du mur, s'insinuèrent par la brèche, et massacrèrent sans pitié toute la garnison ottomane. Les femmes furent employées aussitôt à porter dans les montagnes toutes les munitions de guerre et les effets de tout genre qui se trouvaient dans le château.

Mais de grands revers attendaient les Souliotes. Plusieurs chefs gagnés par Ali-Pacha étaient disposés à trahir la cause de la patrie. — L'infâme Polios-Gousis, qu'un manque de courage dans une occasion importante avait déshonoré aux yeux de ses compatriotes, voulut se venger du mépris que ceux-ci avaient pour lui. Il s'entendit avec Vély, fils d'Ali-Pacha, et offrit d'admettre secrètement un nombre considérable de Turcs dans une des parties les plus montueuses de la Selléide.

Le succès couronna cet acte de trahison. Une partie des plus hautes sommités des montagnes fut occupée par des troupes d'Ali-Pacha, qui s'y établirent et s'y retranchèrent. Le point important d'Avaricos tomba, dans le même jour, au pouvoir de Vély-Pacha.

Mais l'inébranlable Samuel rallia les Souliotes, ranima leur courage et les plaça de manière à pouvoir défendre les crêtes qui avaient échappé à l'invasion des Turcs. Il sut conserver la forteresse de Sainte-Vénérande, sur laquelle l'étendard de la croix continua à flotter.

Des combats partiels avaient lieu tous les jours; ils étaient communément favorables aux Souliotes. Mais les Turcs conservaient la position dominante que la trahison de Polios-Gousis leur avait livrée. La famine continuait à exercer ses ravages parmi ces chrétiens. La position de ceux-ci n'était plus tenable, surtout aussitôt que la neige eut couvert les montagnes et encombré les défilés.

Profitant de ces circonstances, Ali-Pacha fit proposer aux Souliotes d'abandonner leurs montagnes pour aller s'établir en Epire sur des terres cultivables qui leur seraient gratuitement concédées, ou bien pour se rendre dans les îles Ioniennes. Cette proposition, qui, dans un autre temps, aurait excité au plus haut degré la fureur et l'indignation des Souliotes, fut écoutée en silence et avec résignation par la plus grande partie d'entre eux. Mais Samuel se refusa à toute négociation qui avait pour but l'évacuation des montagnes.

Photos, qui languissait depuis plusieurs mois dans les prisons du château de Janina, fut alors tiré de son cachot par Ali-Pacha, qui le chargea de se rendre dans la Selléide, afin d'engager ses compatriotes à se soumettre aux conditions qui leur avaient été offertes.

Photos, qui connaissait la position désespérée des habitants de la Selléide, accepta une mission qui avait pour but de sauver leurs jours. Mais, arrivé près de Samuel, il trouva dans cet homme énergique un courage dont l'effet immédiat était d'électriser toutes les personnes qui l'approchaient. Il se sentit ému par les discours brûlants de ce moine guerrier, qui prenait le ton et le langage d'un prophète. Cédant à l'illusion, Photos crut, pour quelques instants, qu'il serait encore possible de purger les montagnes de sa patrie de la présence des Turcs.

Ali-Pacha, impatient des délais qu'éprouvait la mission de Photos, et n'écoutant que sa colère, eut la sottise d'attaquer les Souliotes au milieu de leurs rochers. La victoire se déclara encore pour ces derniers. Sept cents Turcs remplirent de leurs cadavres les ravins des montagnes de Souli.

Cependant, retirés sur les sommets les plus élevés de leurs montagnes, les Souliotes, manquant d'eau et de vivres, se trouvaient réduits à la plus affreuse détresse.

On les voyait, dans les jours de sécheresse, faire descendre dans le fleuve des éponges attachées à de longues cordes, et se désaltérer avec l'eau qu'ils en tiraient par expression.

C'était en vain que Samuel cherchait à ranimer leur courage en leur parlant de leurs nombreuses victoires et des nouveaux succès qui les attendaient. Un bruit confus succéda à ces exhortations patriotiques. Le mot de *capitulation* fut prononcé par une voix, et aussitôt la multitude s'écria qu'il fallait capituler.

Photos fut prié unanimement d'annoncer par écrit à Vély-Pacha, commandant le blocus, que les Souliotes onsentaient à entrer en négociation. Le fils d'Ali-Pa-

cha s'empressa d'adresser à Photos un écrit intitulé *Paix et pardon*, dans lequel il accordait les conditions suivantes :

1° Les Souliotes auront la liberté de sortir du pays qu'ils occupent, avec armes, bagages, munitions et vivres, et avec tout ce qu'ils pourront emporter, pour se rendre partout où bon leur semblera.

2° Vély-Pacha s'engage à leur fournir et faire fournir gratuitement les bêtes de somme nécessaires pour transporter jusqu'aux lieux où les Souliotes voudront se retirer leurs personnes, leurs familles et leurs effets.

3° Tous les ôtages fournis par les Souliotes leur seront rendus.

4° Les Souliotes qui voudront rester dans l'Albanie et s'y fixer recevront gratis, en toute propriété, des terres, des villages, et trouveront toujours honneur, sûreté et protection, auprès du visir Ali et de sa famille.

Ces quatre articles étaient suivis des malédictions que les deux partis appelaient sur la tête des personnes qui enfreindraient ce traité.

Cet écrit, signé par Vély-Pacha et par douze des chefs de l'armée de blocus, parmi lesquels figuraient Ismaël-Pacho-Bey et Omer Vrionès, portait la date du 25 décembre 1803.

Après avoir accepté ces dures conditions, les Souliotes se mirent en mouvement pour quitter leur pays natal et se retirer aux lieux qu'ils avaient choisis pour asile. Les plus nombreux se dirigèrent vers Parga, sous la conduite de Photos Tzavellas. Caïdo, sœur de ce dernier, se tenait au milieu des femmes et des enfants avec une carabine à la main. Les prêtres, portant la croix, précédaient cette colonne.

George Botzaris et Koutzonicas-Palaska conduisirent

les guerriers de leurs villages vers le monastère de Zalongas, situé dans des pays montueux, à sept lieues au dessus du fleuve Achéron. D'autres pharès prirent la route des montagnes de l'Étolie, afin de s'y réunir aux bandes belliqueuses d'Armatolis dont Paléopoulo était le chef. Les veuves des guerriers morts en combattant pour la patrie obtinrent de Vély-Pacha la permission de se retirer au hameau de Regniassa.

Samuel, avec quelques braves qu'aucune disgrâce ne pouvait abattre, continua à occuper et à défendre la forteresse de Sainte-Vénérande. Il s'y tint pendant deux jours, afin de donner aux fugitifs le temps de gagner le sol hospitalier qui devait les accueillir.

Mais débordé de tous côtés par les mahométans, et ne pouvant plus tenir au milieu des murailles que les bombes et les boulets avaient à moitié démolies, il prit la résolution de périr et d'entraîner avec lui ses nombreux ennemis qui le serraient de près, et qui, excités par l'espoir d'une grande récompense, cherchaient à s'emparer de sa personne.

Après avoir donné avec tranquillité l'ordre à ses compagnons d'armes de sortir de la forteresse, Samuel s'approcha des magasins à poudre avec un flambeau allumé, et, sans cesser de combattre, se fit sauter en l'air avec six cents Turcs qui l'avaient poursuivi au milieu des décombres.

Ce trait d'héroïsme devint pour Ali-Pacha un prétexte pour annuler la capitulation accordée aux habitants de Souli, et lui fit prendre la résolution de poursuivre et d'exterminer les Souliotes de tout âge et de tout sexe partout où on les rencontrerait.

Un corps considérable d'Albanais se mit à la poursuite de Photos au moment où sa caravane touchait au terri-

toire de Parga. Ce brave fils de Tzavellas s'arrêta aussitôt avec un petit nombre de Souliotes et prit position pour combattre et retenir l'ennemi ; obéissant à ses ordres, la colonne des fugitifs accéléra sa marche et arriva enfin dans un pays ami.

Sacrifiant quelques bagages pour satisfaire l'avidité des Albanais, Photos parvint en combattant jusque sur le territoire de Parga avec les braves qui l'accompagnaient.

Furieux d'avoir manqué leur proie, les Turcs se dirigèrent à marches forcées vers la colonne de George Botzaris, qui se rendait à Zalongos. — Entourés de toutes parts par des ennemis quatre fois plus nombreux, les soldats de Botzaris se défendirent avec courage et parvinrent à gagner un bois épais, par lequel la moitié d'entre eux réussit à pénétrer jusque sur le territoire des Parganiotes.

Mais les femmes et les enfants abandonnés par leurs protecteurs naturels, que les mouvements des Turcs avaient séparés d'eux, prirent la noble résolution de périr et de se précipiter en masse au fond d'un abîme pour échapper à la triste perspective de devenir esclaves et à la honte de passer dans les bras des mulsumans.

Les Souliotes, qui étaient déjà arrivés au monastère de Zalongos au nombre de 300, n'y trouvant pas de vivres et ne pouvant s'y défendre, résolurent de se frayer un passage à travers les lignes ennemies. Poursuivis par les Turcs, ils ne cessèrent de combattre et perdirent beaucoup de monde, mais leurs débris arrivèrent aussi sur le territoire de Parga.

Youssouf-Arab, que le visir Ali employait tantôt comme général, tantôt comme bourreau, reçut l'ordre de se mettre à la tête d'un détachement assez considé-

rable et de se porter à Reynassa pour égorger les femmes et les enfants de vingt familles souliotes, qui, sous la foi de Vély-Pacha, avaient cherché un asile dans ce village. Mais ces héroïnes, dirigées par l'exemple de Despo, veuve d'un des plus grands capitaines de la Selléïde, se groupèrent autour de cette dame, qui s'était assise sur un baril de poudre, et périrent avec elle pour échapper aux fers et à l'infamie.

Les Souliotes de Christo et de Nothi Botzaris s'étaient dirigés vers les montagnes d'Agrapha, afin de se réunir aux compagnies d'armatolis chrétiens de l'Etolie, dont Paléopoulo était alors le chef. — Mais, arrêtés par les soldats d'Ali-Pacha sur les frontières méridionales de l'Epire, ils périrent presque tous avec leurs familles au passage de l'Achéloüs. Christo Botzaris seul parvint à se sauver avec une vingtaine de ses compagnons. — Son frère Nothi Botzaris, tombé entre les mains des Turcs, fut traîné dans les prisons de Janina (1).

Telle fut la fin de la longue lutte des montagnards de la Selléide contre les pachas de l'Épire. — Ces montanards, animés par un zèle ardent pour leur religion et pour leur patrie, avaient repoussé constamment avec succès pendant un siècle et demi les troupes musulmanes qui voulaient les asservir. — Ils n'ont péri que lorsque la désunion excitée parmi eux par l'or d'Ali-Pacha produisit des traîtres qui livrèrent aux troupes de ce visir quelques unes des plus hautes sommités de leurs montagnes.

(1) Christo Botzaris et son frère Nothi Botzaris furent admis par la suite au service de France, où ils se distinguèrent par leur bravoure et leur bonne conduite. Christo Botzaris était le père de Marco Botzaris, qui fut un des guerriers les plus distingués dans la guerre de l'indépendance de la Grèce.

La noble et persévérante résistance des Souliotes pendant un siècle et demi contre la tyrannie et le pouvoir des pachas de l'Epire, quoique ces montagnards n'eussent pas d'autres ressources que leur valeur indomptable et l'âpreté de leurs montagnes, est un des plus beaux épisodes de l'histoire des nations.

La conquête de la Selléide et la dispersion de ses habitants furent regardées comme un triomphe national par tous les mahométans de l'Albanie. Quoique le visir Ali dût ses succès, non à sa valeur personnelle ni à celle de ses troupes, mais à la trahison, on chanta ses exploits dans toutes les villes de la Turquie, et même dans le sérail de Constantinople.

La Porte aurait dû punir ce pacha, puisqu'il avait désobéi à l'ordre formel qui lui défendait d'attaquer les Souliotes. Mais, entraînée par l'opinion générale, elle crut devoir une récompense éclatante à Ali-Pacha, et le nomma romily-valicy. Cette place éminente mettait sous ses ordres tous les pachas et les agas de la Turquie d'Europe, dans les cas d'un rassemblement militaire qui n'aurait pas été dirigé par le grand-visir en personne.

CHAPITRE XVIII.

ALI-PACHA EST CHARGÉ DE PURGER LA THRACE ET LA MACÉDOINE DES VOLEURS QUI INFESTAIENT CES PROVINCES. IL Y RÉUSSIT.

La Thrace et la Macédoine étaient alors infestées par des bandes de brigands qui, connues sous le nom de Kersales, arrêtaient les caravanes, interrompaient les affaires commerciales, et dévalisaient les courriers. On

accusait les pachas d'Uskup et de Somocova d'être les soutiens cachés de ces voleurs, et de partager avec eux le fruit de leurs brigandages.

Ali-Pacha fut chargé de poursuivre et d'exterminer ces brigands. On croyait qu'il échouerait dans cette entreprise difficile, et qu'il éprouverait les effets terribles de la colère du Grand-Seigneur.

Mais, actif et intelligent, mêlant la souplesse à la rigidité, répandant ses largesses parmi les forts et pillant impitoyablement les faibles, Ali-Pacha appela à lui tous les pachas secondaires, les principaux ayans et les timariots de la Macédoine, des Albanies, de la Thessalie et de la Thrace, et se trouva à Philippopolis à la tête de 80 000 hommes.

Les Kerdales s'empressèrent de fournir des otages. Les deux pachas chefs de la rébellion furent arrêtés et décapités. Une tranquillité parfaite régna dans les provinces qui avaient été dévastées. Les caravanes et les relations commerciales reprirent leur marche accoutumée.

Une confusion inévitable dans une si grande masse hétérogène excita quelques mouvements insurrectionnels. Mais Ali-Pacha y mit un terme à l'instant en dissolvant le camp de Philippopolis, et en se dirigeant avec ses fidèles Albanais d'abord sur Monastir, et bientôt après sur Janina.

La charge de romily-valicy est regardée comme onéreuse par ceux qui l'obtiennent. Mais Ali-Pacha, accoutumé à tirer parti de tout, épuisa les provinces en les frappant de contributions, rançonna ceux qu'il aurait dû punir, enleva l'artillerie des places fortes pour la faire transporter dans son pachalik, et rentra à Janina chargé des dépouilles de la Romélie.

La Porte s'empressa de révoquer les pouvoirs dont elle avait investi Ali-Pacha. Mais ce dernier, voulant se venger, donna la liberté aux chefs des voleurs qu'il avait emmenés en otage à Janina, et fit bientôt renaître les désordres qu'il avait réussi à apaiser.

Après son retour dans l'Épire, Ali fit abattre les donjons et les tourelles des beys qui, semblables aux anciens seigneurs féodaux des autres parties de l'Europe, tenaient les paysans dans la servitude et luttaient souvent contre l'autorité des pachas.

Résolu de faire une guerre acharnée contre les seigneurs et les grands propriétaires, il fit périr les chefs des principales familles de l'Acarnanie et de l'Étolie sous le faux prétexte de complicité avec les Souliotes et avec les armatolis chrétiens du Parnasse et du Pinde. — La plus remarquable de ces victimes fut Sousmané, qui, descendant des rois Tiballes, conquérants de l'Étolie, possédait dans cette province des propriétés considérables.

Les armatolis, qui avaient été plusieurs fois employés utilement par Ali-Pacha dans ses intérêts personnels, furent poursuivis à leur tour avec acharnement par ce visir ambitieux, qui ne voulait plus souffrir dans son gouvernement des hommes assez puissants pour résister à sa volonté. — Quelques capitaines d'armatolis entrèrent à son service. Mais le principal d'entre eux, Paléopoulo, fut réduit à errer pendant quatre ans dans les montagnes d'Agrapha, et ne parvint que très difficilement à se sauver et à se rendre à Constantinople, où il obtint la protection de l'ambassadeur de France.

Les injustices commises par Ali-Pacha et ses déprédations excessives firent bientôt disparaître dans le cœur des musulmans les impressions favorables qu'avaient pro-

duites la défaite et l'expulsion des Souliotes et la dispersion des Kersales. Les ministres de la Porte, qui n'étaient pas satisfaits de la part peu considérable que ce pacha leur avait accordée dans les produits de ses malversations, saisirent la première occasion de lui témoigner leur ressentiment.

Malgré les firmans impériaux qui avaient fait des villes ex-vénitiennes de l'Épire un district entièrement séparé du gouvernement de cette province, Ali-Pacha avait conservé sous son autorité personnelle la ville et le fort de Buthrotum; mais l'ambassadeur russe exigea, par ordre de sa cour, que, conformément au traité de 1800, ce château et la ville qui en dépend fussent remis au vaivode de Prévésa.

La Porte donna l'ordre à Ali-Pacha de faire ce que la cour de Saint-Pétersbourg exigeait. Mais ce visir fit la sourde oreille et garda le fort de Buthrotum. Voulant le punir et diminuer sa puissance, le divan de Constantinople lui ôta le commandement de la Thessalie pour le confier au jeune Elmas-Bey, fils de sa sœur Chaïnitza.

Ali-Pacha n'osa pas désobéir. Mais le jeune prince investi du pachalik de la Thessalie ne tarda pas à mourir. En qualité d'oncle et de tuteur, Ali reprit sans difficulté le gouvernement de la province thessalienne et obtint sa réintégration légale après quelques sacrifices pécuniaires faits à la Sublime-Porte.

Le bourg de Plichivitza était devenu un foyer actif de faux monnayage. Ali reçut de la Porte l'ordre de se porter immédiatement sur cette bourgade, d'y détruire tous les ateliers et les instruments de faux monnayage, et de faire pendre tous les auteurs ou complices de ce crime. Depuis que le gouvernement turc, aussi avide

qu'imprévoyant, a eu recours au moyen aussi impolitique que ruineux d'altérer ses monnaies, les faux monnayeurs sont classés parmi ses ennemis les plus dangereux.

Arrivé à Plichivitza, Ali saisit les faux monnayeurs en flagrant délit, s'empara des espèces métalliques, ainsi que des poinçons, moules et fourneaux, fit pendre le chef des artistes faussaires et ordonna de détruire de fond en comble la maison employée à la fabrication des fausses monnaies. Il allait ordonner l'entière destruction de la population de Plichivitza, lorsqu'une jeune personne, fille du chef des faux monnayeurs, vint se jeter à ses genoux, et le supplia, avec une voix douce, d'épargner sa famille et les habitants non coupables. La belle figure de cette jeune fille, qui n'avait pas quatorze ans; sa douce voix, qui pénétrait les cœurs les plus farouches; sa naïveté enfantine et son attitude suppliante, émurent Ali-Pacha, qui lui répondit, avec les larmes aux yeux, que, par égard pour elle, il pardonnait à sa mère, à ses frères, et au reste de la population.

Cette jeune fille, qu'il envoya aussitôt dans son sérail de Janina, fut la célèbre Vasiliki, qui, par sa douceur inaltérable, conserva son ascendant sur Ali-Pacha. Elle s'est montrée constamment la protectrice des malheureux. Elle a été la seule consolatrice de ce vieillard durant les dernières et terribles années de son existence. Inébranlable dans sa croyance religieuse, Vasiliki resta attachée à la religion chrétienne et n'eut jamais à souffrir, sous ce rapport, les tracasseries de son mari.

Ce fut à cette même époque qu'Ali-Pacha obtint un troisième fils que lui donna une esclave géorgienne, et qui fut nommé Salik-Bey. Ses deux autres fils, Mouctar et Vély, déjà dans la maturité de l'âge, lui avaient été

donnés, dans sa jeunesse, par sa première femme Éminé, qu'il avait aimée exclusivement pendant un grand nombre d'années.

Chassés de l'Épire, les Souliotes s'étaient retirés en dernier lieu dans les îles de Corfou et de Céphalonie. Les Russes, maîtres alors des îles Ioniennes, qui avaient été enlevées à la France pendant la guerre d'Égypte, avaient assigné des terres à ces exilés et leur avaient fourni les moyens d'y établir une colonie agricole.

Mais, conservant les mœurs belliqueuses et turbulentes des Albanais et leurs dispositions à la rapine, les Souliotes ne purent jamais se soumettre à la condition paisible des laboureurs. Ils regrettaient beaucoup leurs montagnes et ne trouvaient de consolation qu'en pensant qu'ils y retourneraient un jour. Leurs femmes, entraînées par l'habitude, volaient aux Ioniens leurs poules et leurs chèvres pour en régaler leurs maris, et ne croyaient pas avoir commis par ces vols des actions vicieuses et blâmables.

Après avoir expulsé les Souliotes et dissipé la ligue des armatolis de l'Étolie, Ali-Pacha envahit la Phocide et la Livadie; et, ayant fait donner à une de ses créatures le vaivodlik d'Athènes, il fit parcourir les montagnes d'Agrapha par son terrible exterminateur, Yousouf-Arab. Toute l'Hellade était tombée en son pouvoir avant la fin de 1806.

Ce fut au commencement de l'année suivante que la guerre éclata entre la Porte et la Russie. — N'écoutant que leur haine contre la France, les Anglais se déclarèrent en faveur des Russes et se trouvèrent bientôt entraînés malgré eux dans une guerre impolitique contre la Sublime-Porte.

Attaqués par ces deux grands peuples, qui, après

avoir été leurs alliés, étaient devenus leurs ennemis, les Turcs ne purent faire autrement que de se livrer entièrement à la politique de la France.

Ayant appris l'invasion des provinces transdanubiennes par les Russes, Ali-Pacha se porta immédiatement sur Prévésa, en chassa le vaivode (1) nommé par la Porte, et annexa cette ville à son gouvernement. Il se préparait à saisir et à traiter de la même manière la ville de Parga; mais les Russes le prévinrent et mirent une forte garnison dans cette place.

N'ayant pas encore perdu le souvenir de l'abandon de la Morée par les Russes en 1770 et des affreux désastres qui avaient suivi cette évacuation, les Grecs se montrèrent indifférents et ne prirent aucune part à la querelle politique qui se manifesta en 1807 dans l'Orient. Cependant, à cette dernière époque, les Russes, qui possédaient les îles Ioniennes, et qui avaient une flotte assez formidable, commandée par l'amiral Siniavin, dans l'Adriatique et l'Archipel, pouvaient soutenir les Grecs d'une manière plus puissante et plus utile que durant la campagne terminée par le traité de Kaïdnadgi.

La France crut devoir garder dans ces circonstances de grands ménagements pour l'astucieux Ali-Pacha. — Le général Marmont, qui commandait les troupes françaises dans la Dalmatie, lui envoya des canonniers. — Le général Horace Sébastiani, ambassadeur de France à Constantinople, parvint par ses efforts auprès de la Porte, et malgré la répugnance du sultan Sélim, à faire nommer Vély au visiriat de la Morée et Mouctar au pachalik de Lépante.

Ali-Pacha laissa partir ses fils en gardant auprès de

(1) Abduka-Bey.

lui, comme otages, leurs femmes et leurs enfants. — Cette méfiance entre le père et ses deux fils était d'un mauvais augure et donnait lieu de penser qu'elle amènerait un jour la ruine de la puissante famille d'Ali de Tébélen.

Ismaël-Pacho-Bey, qui avait rendu de grands services à Ali-Pacha, mais qui était mal vu par cet homme ombrageux, fut éloigné de Janina et envoyé en Morée avec le titre de seliktar de Vély-Pacha. — Mais, mécontent de cet exil et jaloux de la fortune rapide des deux fils du visir de Janina, Ismaël-Pacho-Bey jura de se venger, et commença dès lors ses intrigues secrètes pour opérer l'entière ruine de la famille de son persécuteur.

Vély-Pacha tourmenta les habitants de la Morée par des exactions de tous genres; mais, assez indifférent pour les cultes religieux et n'aimant que ses plaisirs, il laissa aux prêtres grecs une grande liberté et leur permit de bâtir à volonté des églises et des chapelles. — Cette tolérance, à laquelle les Moriotes n'étaient pas accoutumés, leur inspirait des dispositions favorables pour leur nouveau pacha. Mais Pacho-Bey, son sélikdar, faisait tout ce qui dépendait de lui pour rendre son maître odieux aux habitants de la péninsule.

L'ambassadeur de France, en accumulant les honneurs et les commandements dans la famille d'Ali de Tébélen, croyait pouvoir compter sur la reconnaissance de ce visir. Mais pendant que cet homme, par qui la perfidie était regardée comme un moyen puissant de succès, multipliait dans ses dépêches nombreuses ses protestations de dévoûment à la France, il entretenait des liaisons intimes avec les généraux anglais qui commandaient dans l'île de Malte et avec la flotte britanni-

que qui croisait entre les îles Ioniennes et les côtes de l'Epire. Il leur avait déjà facilité la prise de possession de la petite île de Paxo et il avait promis de les aider dans l'attaque de l'île de Sainte-Maure ou Leucate; les Anglais lui promettaient en retour de n'opposer aucun obstacle à sa prise de possession des villes ex-vénitiennes situées sur le littoral de son gouvernement. Mais à l'époque de ces intrigues une vaste insurrection éclata tout à coup dans la Thessalie.

Enthyme-Blachavas, capitaine d'armatolis, était à la tête de ce mouvement insurrectionnel. Ali-Pacha, à qui tout moyen était bon pour réussir dans ses projets, envoya sur les lieux Gabriel, archevêque grec de Janina, pour prêcher la paix et l'union et pour retenir dans le devoir les populations chrétiennes qui ne s'en étaient pas encore écartées. — L'insurrection fut promptement étouffée, et Blachavas, pris et conduit en Épire, y périt par la main des bourreaux.

Malgré ce succès, Ali-Pacha était alors vu de mauvais œil par la Porte. Il favorisait les Anglais; il cajolait les Français; il ne cessait de faire dire par ses agents à Constantinople qu'il était le dévoué serviteur du sultan; mais sa conduite tortueuse, qui avait fini par être connue et appréciée, détruisait toute confiance en lui.

Le divan de Constantinople lui donna une preuve de ses dispositions ombrageuses en nommant Kourdchid-Pacha à l'emploi éminent de romély-valicy. Ali-Pacha se trouvait par conséquent sous la dépendance de ce lieutenant général des provinces européennes. Ancien ami de Kouchouk-Husseyn, capitan-pacha, Kourdchid-Pacha, quoique ayant commandé plusieurs fois de grandes armées ottomanes, a toujours rempli avec une scru-

puleuse fidélité ses devoirs envers la Porte, et n'a jamais foulé les peuples pour s'enrichir. — Sa conduite était l'opposé de celle d'Ali de Tébélen.

Moustapha-Baïractar, dont le caractère audacieux et les manières franches et loyales contrastaient avec la fourberie et les intrigues tortueuses d'Ali-Pacha, avait conçu pour ce dernier une haine profonde et un grand mépris, et manifestait ces sentiments dans toutes les circonstances.

Ali-Pacha et sa famille auraient été renversés et punis, si Moustapha-Baïractar, qui avait vengé le sultan Sélim et fait monter le sultan Mahmoud sur le trône, n'avait pas perdu avec la vie les rênes du gouvernement ottoman.

Mais après sa mort la paix fut rétablie entre la Grande-Bretagne et la Sublime-Porte.

Dans les négociations relatives au rétablissement de cette paix, l'astucieux Ali-Pacha avait secondé les négociateurs anglais, quoique, par les nombreux pachaliks qui venaient d'être distribués à sa famille par suite des demandes pressantes de l'ambassadeur de France, il eût dû servir les intérêts du gouvernement français. — Mais cet homme trompait à la fois le cabinet de Londres et celui de Paris.

Ayant rétabli leurs anciens rapports d'amitié avec la Porte, les Anglais résolurent de profiter de leur supériorité maritime pour enlever à la France les îles Ioniennes, que la cour de Saint-Pétersbourg venait de restituer aux Français par suite du traité de Tilsit.

Deux émissaires anglais furent envoyés dans l'Epire pour obtenir la coopération d'Ali-Pacha, à qui la cour de Londres avait promis toutes les villes ex-vénitiennes situées sur le territoire de l'Epire. — Trop avide pour

refuser de telles propositions, Ali-Pacha promit aux Anglais de les assister. — Mais, constamment fourbe et trompeur, il ne cessait d'écrire au commandant français de l'île de Corfou que son amitié et son assistance lui étaient assurées, et qu'il saurait déjouer les intrigues de l'Angleterre.

Il porta la fourberie au point que, les Anglais ayant entrepris l'attaque de l'île de Sainte-Maure avec l'agrément du pacha de Janina, ce dernier fit passer clandestinement dans cette île, à la même époque, le colonel Baudrand (1), du génie français, pour en diriger la défense.

Ibrahim, pacha de Bérat, avait cherché tous les moyens possibles de gagner l'amitié et la confiance d'Ali-Pacha. Les fils de ce dernier avaient épousé, comme nous l'avons dit plus haut, deux filles d'Ibrahim.

Mais rien ne pouvait contenter Ali, sinon la destruction complète du pouvoir d'Ibrahim, et l'acquisition des gouvernements et des domaines qui lui appartenaient. Voyant l'accroissement de force que l'alliance de l'Angleterre devait procurer à Ali-Pacha, Ibrahim crut devoir demander la protection de la France.

Afin de pouvoir se l'assurer, il offrait aux Français de leur donner le commerce exclusif d'Avlone, et de recevoir des canonniers de cette nation dans cette forteresse.

Informé de toute ces circonstances par des espions adroits qu'il entretenait dans le sérail même d'Ibrahim, Ali-Pacha résolut d'en profiter dans son intérêt personnel. Il fit usage, pour parvenir plus facilement à ses fins, de la haine profonde qu'Omer Vriones avait jurée

(1) Actuellement lieutenant général; il est aide de camp et gouverneur du prince royal de France.

contre Ibrahim. Omer était un descendant direct d'une branche de la famille impériale des Paléologues, laquelle, ayant apostasié au commencement du 16e siècle, avait obtenu de la Porte des apanages considérables dans le fertile district de Musaché, en Albanie.

Ayant déplu à Ibrahim, pacha de Bérat, Omer Vriones avait été banni par lui; tous ses biens avaient été confisqués.

S'étant sauvé en Egypte, Omer avait fait partie de l'armée de Méhémet-Ali, et s'était signalé au combat d'Abou-Menouf, près de Rosette, contre les Anglais. Il avait acquis dans cette campagne une grande réputation de bravoure et beaucoup de richesses.

Ali-Pacha s'était empressé d'attirer Omer Vriones à sa cour. D'accord avec plusieurs beys d'Avlona, qui étaient mécontents d'Ibrahim, il avait engagé Omer à employer la force pour rentrer dans ses propriétés confisquées.

Ce fut à la tête de 8000 hommes d'élite, accompagnés d'artillerie, qu'Omer, secondé par Ali-Pacha, marcha sur Bérat. N'ayant pas d'argent pour soudoyer des schypétars, et réduit à ses seuls domestiques, Ibrahim-Pacha s'enferma dans le château de Bérat, dont la nombreuse artillerie était servie par quatre seuls canonniers; deux d'entre eux étaient Français.

Prenant le faux rôle de médiateur, Ali-Pacha se rendit au camp d'Omer Vriones, et amena des troupes pour faire respecter, disait-il, son intervention amicale.

Ibrahim capitula. Il lui fut permis de se retirer avec sa famille dans la forteresse d'Avlona; mais son fils unique, donné comme otage, fut envoyé à Janina.

Désirant se défaire de cette famille, qui depuis longtemps lui donnait ombrage, Ali-Pacha avait pris des dis-

positions pour faire assassiner Ibrahim sur la route de Bérat à Avlona. Mais Omer Vriones s'opposa à ce projet criminel, couvrit la retraite du pacha déchu, et veilla à sa sûreté personnelle jusqu'aux portes d'Avlona.

La Sublime-Porte apprit avec un grand déplaisir le nouvel attentat d'Ali-Pacha. Ne pouvant punir immédiatement ce crime, à cause de la guerre active que lui faisaient alors les Russes et les Serviens, elle se contenta pour le moment d'envoyer au pacha de Janina l'ordre péremptoire de se rendre auprès du grand-visir au camp de Choumla.

Comme il ne voulait pas se mettre en personne à la disposition du gouvernement ottoman en se rendant à la grande armée, Ali-Pacha feignit d'être accablé d'infirmités, et se fit porter en litière pour retourner à Janina.

La Porte aurait dû insister sur l'exécution de son ordre; mais les ministres turcs se laissèrent gagner par l'or d'Ali-Pacha, et consentirent à lui permettre de se faire remplacer à l'armée du Danube par ses deux fils Mouctar et Vély. Ceux-ci se conduisirent avec lâcheté, et occasionnèrent dans plusieurs circonstances la défaite des Turcs, surtout, comme nous l'avons dit plus haut, à la grande bataille décisive de Battin, gagnée par les Russes.

Les Anglais étaient parvenus, en 1810, à s'emparer de l'île de Sainte-Maure. Ils avaient fait insurger contre la France les îles de Cérigo, de Zante, de Céphalonie et d'Ithaque, qui, sous le nom d'*isole liberate*, étaient restées sous la protection de la Grande-Bretagne.

Le gouvernement français avait fait tenter alors, par le roi Murat, une attaque contre la Sicile, afin de faire une diversion en faveur des îles Ioniennes qui restaient encore soumises à la France. Mais le débarquement

opéré par les Français sur les côtes siciliennes fut mal conduit, quoique sous les yeux du roi de Naples. Les Siciliens, qu'on disait très mécontents contre l'Angleterre, ne firent aucune démonstration en faveur de la France. Les îles Ioniennes se trouvèrent ainsi abandonnées pour leur défense à la seule force des garnisons françaises.

On fit alors courir le bruit dans toute la Turquie que, non content d'avoir envahi le pachalik de Bérat, Ali-Pacha se préparait à se rendre maître de Scutari et de toute la Haute-Albanie, et que son intention était de donner pour frontières au sultan Mahmoud la ligne marquée par le cours de la Maritza.

Les Anglais avaient alors pour ce pacha les égards les plus attentifs et les plus obséquieux, et faisaient entendre qu'ils étaient prêts à le seconder dans ses projets d'agrandissement. Ils lui faisaient parvenir de l'or, des armes et des munitions de guerre.

Ces bruits et la conduite criminelle d'Ali-Pacha portèrent au comble l'irritation du sultan Mahmoud contre lui. Ce prince prit dès lors la résolution irrévocable de détruire ce pacha ambitieux et toute sa famille.

Mais, avant d'exécuter son projet, le sultan Mahmoud résolut d'attendre encore quelque temps, et de n'agir que lorsque l'époque serait opportune. Les Capi-Kiayas (1) ou agents d'Ali-Pacha à Constantinople furent accueillis à la Porte comme à l'ordinaire, et parurent reprendre sur les ministres ottomans une partie de leur ancienne influence.

(1) Chaque visir ou pacha à trois queues a coutume d'avoir à Constantinople un agent qui, sous le nom de Capi-Kiaya, le représente auprès de la Porte, et surveille ses intérêts.

Mais le divan de Constantinople insista pour que les deux fils d'Ali, Mouctar et Vély, entrassent de nouveau en campagne contre les Russes, et se rendissent à l'armée du Danube pour faire la guerre aux frais de leur père. Mouctar obéit et se fit battre de nouveau par les Russes dans plusieurs rencontres.

Vély resta dans la Thessalie, sous le prétexte de lever tant dans cette province que dans la Macédoine des hommes et de l'argent pour le service du Grand-Seigneur, et ne pensa qu'à dépouiller les malheureux habitants de ces deux provinces et à fuir les dangers de la guerre. La Porte, mécontente avec raison de Vély, lui ôta le titre de pacha de Morée et lui donna l'ordre de se retirer dans la Magnésie (Zagora), pour y vivre en simple particulier. — Tel fut le commencement des malheurs de la famille d'Ali de Tébélen.

Ne pouvant se venger du sultan Mahmoud, Ali ne tarda pas à faire tomber sur le pacha de Bérat le poids de son ressentiment. Il fit révolter contre ce malheureux chef les habitants d'Avlona, et le força à fuir dans les montagnes de l'Acrocéraunie.

Trahi par ses soldats et arrêté dans les défilés de cette contrée montueuse, Ibrahim fut livré avec sa famille aux satellites d'Ali-Pacha. Celui-ci le fit enfermer dans un souterrain du principal fort de Janina, et s'empara de Bérat et de toutes ses dépendances.

Le malheureux sort d'Ibrahim jeta la terreur parmi tous les beys de l'Albanie. Renonçant à leur anarchique indépendance, on les vit accourir de Croïe, d'Elbassan et de la Haute-Albanie, pour faire leur soumission au pacha de Janina.

Cette conduite timide ne les garantit pas des vexations et des déprédations de leur nouveau maître. Les

principaux habitants de Bérat furent dépouillés; ceux d'Avlona, qui s'étaient révoltés contre Ibrahim-Pacha et l'avaient forcé à fuir, eurent le même sort. On assure que Ali tira de ces provinces une valeur de plus de 6 000 000 de francs.

Enorgueilli par ses succès, Ali crut que tout lui serait permis; il osa porter l'impudence jusqu'à faire arrêter sur un bâtiment français que les vents contraires avaient forcé de relâcher dans un port de l'Épire quelques officiers albanais qui étaient au service de la France. Irrité de cette action audacieuse, qui fut considérée comme un attentat, Napoléon avait déjà donné des ordres à ses armées d'Illyrie, de Naples et de Corfou, de se tenir prêtes à marcher contre Ali de Tébélen.

Mais le mécontement hautement manifesté de l'empereur des Français contre le pacha de Janina ne fit qu'augmenter l'intérêt des Anglais en sa faveur. Janina fut visité à cette époque par un grand nombre de voyageurs anglais d'une haute distinction.

L'action puissante de l'or auprès du divan ottoman ayant fait obtenir à Mouctar le titre de beylerbey de Bérat, son père, Ali, crut qu'il n'avait plus rien à craindre et donna un libre cours à son ambition. Ce fut alors qu'il résolut de s'emparer d'Agyro-Castron et de Cardiki.

Agyro-Castron, qui était regardé dans l'Albanie comme une ville inexpugnable, se rendit après une faible résistance. Ali-Pacha s'était présenté devant cette place avec des canons de gros calibre, des obusiers et des fusées à la congrève que les Anglais lui avaient fournis.

Cardiki, où Ali de Tébélen avait passé quelques années comme captif dans sa première jeunesse avec sa mère et sa sœur, était voué depuis long-temps à la de-

struction par ce visir implacable. Cette ville, placée au milieu des hautes montagnes du Pinde, était composée de maisons solides, qui, semblables à des citadelles, pouvaient opposer une forte et longue résistance.

Ayant fait entourer Cardiki par une ligne de contrevallation, Ali parvint à faire entrer ses émissaires dans cette ville pour y semer la division. Le bas peuple, qui croyait n'avoir rien à craindre du pacha, fut le premier qui demanda à capituler.

Arrivé sur les lieux, Ali-Pacha prodigua les protestations et les promesses de pardon. — N'étant plus d'accord, les notables de Cardiki et les beys albanais qui s'étaient réfugiés en grand nombre dans cette ville consentirent à entrer en arrangement. — La capitulation qui suivit assurait à tous les défenseurs de cette place l'entière et libre jouissance de leurs biens et l'oubli des anciens ressentiments. Ali-Pacha s'engageait, comme nouveau seigneur de Cardiki, à traiter les habitants avec bonté, et promettait qu'aucun d'eux ne serait recherché et molesté pour des faits antérieurs à la capitulation.

Les Cardikiotes eurent la faiblesse de se confier aux promesses de clémence et de pardon de leur implacable ennemi, et acceptèrent la capitulation. Mais, les ayant rassemblés dans la cour d'un caravansérail au nombre d'environ 600, Ali-Pacha les fit tous fusiller.

Leurs femmes et leurs filles, livrées à Chaïnitza, sœur du pacha, furent soumises aux plus affreux outrages et périrent ensuite par le fer ou par le lacet. Telle fut l'atroce vengeance des enfants de la cruelle et sanguinaire Chamco, qui, pour punir une injure méritée par elle, avait exigé de ses enfants, par ses volontés dernières, l'extermination d'une population dont une grande partie

n'était pas née à l'époque des outrages dont la famille têbéléenne avait à se plaindre.

Une proscription générale frappa la population de Cardiki ainsi que tous les beys du district d'Avlona. Très peu échappèrent aux poursuites actives des assassins soudoyés par le visir de Janina.

Moustapha, pacha de Delvino, périt à cette même époque ; ses richesses avaient tenté Ali-Pacha.

L'occasion paraissait favorable à ce dernier pour mettre à mort l'infortuné Ibrahim, pacha de Bérat. Mais un ordre récent du sultan Mahmoud lui enjoignait de respecter et de mettre en liberté ce vieillard et son fils. — Leurs jours furent sauvés ; mais, plongés dans un noir cachot du palais de leur tyran, ils eurent à souffrir les rigueurs de la plus dure captivité.

Cette conduite criminelle exaspéra de plus en plus le divan de Constantinople contre le pacha de Janina. Mais, en attendant le jour du châtiment, les ministres turcs eurent la faiblesse de continuer à donner le titre nominal de pacha de Bérat à Ibrahim, et de laisser à un des fils d'Ali l'exercice du pouvoir dans cette province.

Un gouvernement qui a recours à de pareils expédients pour servir sa politique est vraiment digne de pitié !

Devenu maître de la ville importante de Margariti et ayant fait périr par l'assassin Yousouf-Vaya tous les beys voisins, dont il confisqua les domaines, il ne restait à Ali qu'à s'emparer de Parga pour tenir sous son autorité toute l'Épire et la Moyenne-Albanie.

L'envie d'acquérir cette ville était si grande dans le visir de Janina, que, malgré sa prudence ordinaire, il fit attaquer de vive force cette place, défendue alors par

le colonel Nicolle à la tête d'une petite garnison. — C'était se déclarer en état de guerre avec la France.

Mais l'entreprise d'Ali se termina par la déroute complète de ses troupes, que les Parganiotes, réunis aux Français, repoussèrent en leur faisant éprouver une perte considérable. La conduite des Parganiotes dans cette circonstance a été aussi noble que celle des Prévésans avait été blâmable douze ans auparavant, lorsqu'ils se réunirent aux Turcs pour expulser la garnison française qui les protégeait.

Ali, voulant s'excuser auprès de l'agent consulaire de France, prétendit que c'était contre ses intentions que ses troupes, emportées par l'ardeur du combat, avaient pénétré sur le territoire de Parga, et que leur retraite avait eu lieu par ses ordres. — Il voulait couvrir la honte de sa défaite par un masque trompeur d'égards respectueux envers la France.

Malgré cette déclaration, Ali-Pacha eut l'adresse, par des lettres supposées, d'exciter la défiance des Parganiotes à l'égard de leur commandant, le colonel Nicolle. Né sujet ottoman, ce colonel leur était représenté comme disposé à les trahir et à les vendre aux Turcs.

Résolus d'abandonner entièrement la protection de la France, les Parganiotes, trompés par les lettres supposées qu'Ali-Pacha avait fait tomber entre leurs mains, s'adressèrent aux Anglais. Ceux-ci envoyèrent au colonel Nicolle une sommation pour rendre Parga ; mais ils ne reçurent que la réponse négative d'un homme d'honneur.

La garnison française de Parga était de 150 hommes, tous décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Parganiotes se chargèrent eux-mêmes d'enlever

par surprise la citadelle occupée par les Français et d'y arborer le drapeau de la Grande-Bretagne.

Profitant de la confiance que les Français leur accordaient depuis leur glorieuse coopération dans la dernière bataille, les perfides Parganiotes trouvèrent le moyen de pénétrer dans la citadelle pendant le silence de la nuit, et surprirent la garnison française dans sa caserne.

Entourés par une troupe ennemie vingt fois plus nombreuse qu'eux, le colonel Nicolle et ses soldats furent obligés de se soumettre. On vit aussitôt flotter le pavillon anglais sûr les remparts de Parga, qu'une lâche trahison venait de livrer à l'Angleterre.

Mis sous la protection d'une grande puissanee, les Parganiotes crurent n'avoir plus à craindre de tomber sous le joug d'Ali-Pacha. Nous verrons plus tard comment leur attente fut trompée et quel fut le châtiment de leur infâme conduite.

Le traité du 21 mars 1800 avait décidé que les places ex-vénitiennes situées sur le continent de la Turquie seraient données en toute souveraineté à la Sublime-Porte, mais que les habitants conserveraient leur religion, leurs droits et leur gouvernement municipal.

Cette dernière clause fut mise de côté par l'Angleterre, qui, dans une nouvelle convention signée à Constantinople par l'ambassadeur britannique le 24 mars 1817, stipula la cession absolue de Parga à la Sublime-Porte. Les commissaires anglais chargés de la remise de cette place se contentèrent de régler la vente des propriétés des Parganiotes et de traiter des conditions de leur émigration à l'étranger.

Parga passa, comme Prévésa, sous la domination tyrannique d'Ali-Pacha. C'est ainsi que les habitants de ces

deux villes, qui s'étaient conduits avec une insigne perfidie envers les Français, finirent par recevoir le châtiment qu'ils avaient mérité.

Avant la remise définitive de Parga (1) aux Turcs par les Anglais, Napoléon était tombé de son char de victoires, et le chef de la branche aînée des Bourbons était monté sur le trône de France. Ce grand événement politique, qui changea les destinées de l'Europe, avait été accompagné de la remise de l'île de Corfou (boulevard de la mer Adriatique) à l'Angleterre.

Cette puissance donna aux îles Ioniennes un régime représentatif et constitutionnel; mais elle s'arrogea le droit de diriger d'une manière souveraine leurs destinées et leur marche politique par le moyen d'un haut commissaire. Celui-ci, représentant le roi de la Grande-Bretagne, fut chargé de présider le corps législatif, et de régler exclusivement toutes les affaires extérieures et intérieures de cette confédération septinsulaire.

Lorsque Parga, si long-temps convoitée par Ali-Pacha, tomba enfin sous sa domination, ce visir venait d'atteindre l'âge de 78 ans. Sa force physique n'était pas encore altérée; ses passions et ses vices étaient aussi violents que dans sa première jeunesse; sa soif de l'or était insatiable; plus il accumulait de richesses, plus il voulait en entasser encore.

N'ayant pas une grande foi dans la religion mahométane, mais redoutant les châtiments qui, suivant l'Alcoran, sont infligés aux pervers dans l'autre vie, ce pacha cherchait tous les moyens d'allonger son existence sur la terre. S'abandonnant à la superstition, il faisait coudre dans ses vêtements des devises cabalistiques qui

(1) Parga fut remise aux Turcs au commencement de 1819.

lui étaient fournies par des derviches, et il portait sans cesse un koran attaché à son cou.

Toute sa famille se trouvait alors dans une position prospère. Mouctar commandait le sandjiakat de Bérat, sous le titre de beylerbey; Husseim, fils de Mouctar, gouvernait Delvino. Salik, troisième fils de Vély, était valicy de Paramythia.

Vély, tombé dans la disgrâce du Grand-Seigneur, après avoir vécu près d'Agia dans les plaisirs et les débauches, avait obtenu de nouveau le commandement de la Thessalie.

L'incendie du palais qu'Ali avait fait construire à grands frais à Tébélen, fit connaître la grandeur des richesses amassées par ce visir. Renfermées dans des caves souterraines, elles avaient échappé à l'action du feu. Ali les fit transporter à Janina. On les estimait à 18 millions de francs d'après le nombre de bêtes de somme employées à leur transport.

Ce pacha avide en avait, dit-on, deux fois autant dans les châteaux de Janina et d'Argyro-Castron, et il disait lui-même que, pour s'assurer un sort, dans le cas de disgrâce et d'exil, il avait placé des sommes considérables chez des banquiers de Malte et de Corfou.

La nouvelle des immenses richesses possédées par Ali-Pacha parvint à Constantinople. Ayant excité au plus haut degré l'avidité du gouvernement ottoman, elle hâta la disgrâce qui devait frapper Ali de Tébélen. Au moment où la foudre allait tomber sur cette maison, trop long-temps favorisée par la fortune, la ville d'Arta, attaquée par la peste, vit périr les cinq sixièmes de sa population.

Ali-Pacha se rendit sur les lieux après la cessation du fléau. Se déclarant l'héritier universel de ses vassaux,

il fit dresser l'état des meubles et des biens-fonds de tous ceux qui étaient morts, soit chrétiens, soit mulsumans. La torture fut employée par ses ordres contre les personnes qui cherchaient à sauver du naufrage la fortune de leurs pères. — L'argent amassé par Ali dans cette occasion fut considérable, parce que Arta était une ville commerçante et très riche.

Afin de repeupler cette ville, si importante par sa position et par la fertilité de ses environs, Ali-Pacha obligea les habitants de plusieurs villages voisins d'abandonner leurs demeures pour remplir le vide que la peste avait causé dans la population d'Arta.

Le nouvel accroissement de richesses obtenu par Ali-Pacha augmenta dans les ministres de la Porte le désir d'opérer promptement la ruine de cet homme opulent.

CHAPITRE XIX.

PACHO-BEY, UN DES ANCIENS DOMESTIQUES D'ALI, TRAVAILLE A SA RUINE ET PARVIENT A LE FAIRE PROSCRIRE PAR LA PORTE.

Ismaël-Pacho-Bey, qui avait été élevé à la cour du visir de Janina, et qui, après avoir joui long-temps de son entière confiance, était tombé dans une disgrâce complète, fut un des premiers auteurs de la ruine de la famille tébéléenne.

Obligé de fuir pour échapper à la mort, Pacho-Bey s'était retiré d'abord dans la Romélie. Il avait passé ensuite en Syrie et en Egypte. Mais, fatigué de cette vie errante, il s'était rendu auprès du nasir de Drama, qui

avait la réputation d'être un seigneur magnifique et hospitalier; il en avait été parfaitement accueilli.

Mais, menacé par des assassins expédiés par Ali-Pacha, Pacho-Bey prit la fuite, et se réfugia, sous le faux titre de chrétien, dans un couvent de caloyers de la Servie. Découvert par les émissaires d'Ali-Pacha dans cet asile, il aurait péri sous le fer d'Anasthase Vaia, chef des bourreaux du visir de Janina, s'il n'avait réussi à se sauver à Constantinople.

Pacho-Bey trouva dans cette capitale plusieurs proscrits de l'Épire et de la Thessalie, entre autres Paléopoulo, ancien capitaine des armatolis de l'Étolie. Ayant réussi à se rendre agréable aux ministres de la Porte par ses manières insinuantes et par ses accusations continuelles contre Ali-Pacha, il leur parla des immenses richesses qui, par la mort de ce pacha couvert de crimes, seraient le partage du Grand-Seigneur et des ministres du divan.

Pacho-Bey s'était fait l'intermédiaire de ceux qui portaient leurs doléances au divan de Constantinople contre l'administration du visir de Janina et de ses fils. La voix de la justice outragée, ayant retenti au pied du trône du sultan Mahmoud, Pacho-Bey obtint une audience de ce prince, qui compâtit à ses infortunes, et le nomma capidgy-bachy.

Uni à Abdy-Effendi, de Larisse, qui était un des plus riches seigneurs de la Thessalie, et que les persécutions de Vély-Pacha avait forcé à fuir son pays natal, Pacho-Bey parvint à intéresser Halet-Effendi, et à faire passer dans le cœur de ce favori du sultan une partie de sa haine contre Ali de Tébélen.

Ali avait commis la faute de ne plus pensionner Halet-Effendi depuis plusieurs années.

L'élévation de Pacho-Bey à l'emploi de capidgy-bachy fut un coup de foudre pour le pacha de Janina. Le second coup porté à la famille tébéléenne fut la révocation des pouvoirs de Vély comme gouverneur de la Thessalie, et son envoi dans le petit district de Lépante. Irrité contre les ministres de la Porte, et encore plus contre Pacho-Bey, dont il craignait les intrigues et dont l'adresse lui était connue, Ali résolut de faire assassiner ce dernier en plein jour dans les rues de Constantinople.

Pacho-Bey se rendait à la mosquée de Sainte-Sophie, un jour de vendredi, à l'heure où le sultan Mahmoud devait lui-même, suivant l'usage, faire ses prières canoniques dans ce temple musulman, lorsque trois assassins expédiés par le visir de Janina firent feu sur lui. Pacho-Bey reçut plusieurs blessures, mais aucune n'était mortelle.

Saisis en flagrant délit, les assassins furent pendus immédiatement devant la porte du sérail impérial.

Cet assassinat audacieux porta le sultan Mahmoud et ses minisires à penser qu'il n'existerait dans la capitale aucune sûreté pour personne tant que le pacha de Janina pourrait trouver des séides capables de se dévouer à la mort pour accomplir ses volontés.

On se souvint alors de tous les crimes commis par cet homme durant sa longue carrière. — On considéra que ses richesses injustement acquises faisaient toute sa force, et que par sa mort elles tomberaient dans les caisses de l'état. Sa destruction immédiate fut résolue à l'unanimité dans un conseil privé tenu dans le serail.

Un katty-chérif impérial, appuyé par un fetfa du muphthi, déclara Ali-Pacha *coupable envers son souverain de trahison au premier chef.*

Il fut sommé de comparaître dans quarante jours devant le trône du monarque ottoman.

Sachant le sort qui lui était réservé à Constantinople, Ali-Pacha se garda bien d'obéir à l'ordre de comparution. Il eut en vain recours aux supplications et aux dénégations pour se sauver. Toutes les voix se turent aussitôt qu'on apprit que le sultan Mahmoud avait déclaré qu'il ferait trancher la tête à quiconque oserait lui parler en faveur d'Ali de Tébélen.

Ne se contentant pas de frapper l'ex-visir de Janina par des khatty-chérifs et par des fetfas, le sultan Mahmoud crut avec raison devoir ajouter à ces écrits la force matérielle.

Il donna l'ordre d'équiper une escadre qui devait se rendre sur les côtes de l'Épire avec des troupes de débarquement. Mahomet-Dram-Ali, nazir de la Thrace et beau-père de Pacho-Bey, et Pehlevan-Baba, pacha de Routschouk, reçurent l'ordre de réunir les contingents de la Bulgarie, de la Thrace et de la Macédoine pour marcher contre le visir de Janina. De pareils commandements furent adressés au Romily-Valicy, et à Moustou, pacha de Scutari, dans la Haute-Albanie.

Ismaël-Pacho-Bey fut désigné pour commander en chef l'armée expéditionnaire destinée à combattre Ali de Tébélen. Il reçut en même temps des firmans pour succéder au proscrit dans le commandemant des pachaliks de Janina et de Delvino.

L'armée ottomane destinée à agir contre Ali ne fut rassemblée qu'à la fin de juillet 1820. C'était au mois de février de la même année que l'assassinat de Pacho-Bey avait eu lieu à Constantinople, et que le firman de proscription avait été lancé contre le visir de Janina.

Les habitants de la Grèce, et particulièrement ceux de la Morée, se trouvaient alors dans des dispositions favorables à une insurrection générale contre le gouvernement ottoman. Une partie de la jeunesse la plus distinguée de la Grèce avait été élevée dans les universités et dans les colléges de l'Europe. Le désir de délivrer leur patrie était le sentiment dominant dans les cœurs de ces jeunes gens. — Plusieurs militaires grecs avaient servi dans les armées de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Témoins des nombreuses défaites des Ottomans, ils avaient conçu pour eux un souverain mépris.

Si Ali-Pacha, avant d'être attaqué et cerné par les troupes de la Porte, avait su profiter des dispositions de la population grecque, il aurait pu se tirer du danger dont il était menacé. Germanos, archevêque de Patras, était son partisan; Sotiraki de Vostizza, les archontes de Calavryta, de Carithène et de Gastouni, les moines du fameux monastère de Méga-Spiléon en Morée, montraient pour lui et son fils Vély de la reconnaissance à cause de la tolérance dont ils avaient joui sous son gouvernement. — Les trésors immenses qu'Ali de Tébélen possédait dans ses caves pouvaient lui fournir les moyens d'assembler des troupes nombreuses, car avec de l'or on obtient tout en Turquie.

En proclamant son indépendance, en appelant les Grecs à la liberté et en répandant l'or à propos, Ali aurait pu opposer en peu de temps aux troupes ottomanes une population belliqueuse ainsi que les hordes guerrières des montagnes du Pinde.—Il avait contre la Porte un autre grand avantage, puisqu'il possédait des trésors, tandis que le divan ottoman, qui en manquait, voulait

que la guerre fût faite aux dépens des pays envahis, et aux frais des pachas, beys et chefs mahométans, que les firmans impériaux appelaient à combattre contre le proscrit de l'Épire.

Mais ces mesures vigoureuses, et la nécessité de dépenser beaucoup d'argent pour les faire réussir, effrayèrent Ali-Pacha.—Devenu vieux, il n'avait plus l'audace de la jeunesse, et il sentait croître tous les jours de plus en plus son amour pour les trésors que ses crimes lui avaient procurés.

Quant à la défense du territoire soumis à son autorité, il avait conçu un assez bon système d'après les conseils de quelques hommes habiles qui prenaient de l'intérêt à sa position. — On attribuait ces conseils à des officiers anglais.

Il devait, d'après ce plan, asseoir un camp du côté de Carnéria et occuper en force la vallée de Tempé et les défilés des Thermopyles. Trois corps d'armée commandés par ses trois fils devaient s'établir dans ces points importants. En cas de revers, le camp de Carnéria devait rentrer en Epire par le défilé de Miléas; les troupes placées dans la vallée de Tempé rétrograderaient par le défilé de Crionero, et celles des Thermopyles par la vallée du Sperchius.

Ces mesures stratégiques furent approuvées par Ali-Pacha, mais elles ne reçurent leur exécution que d'une manière incomplète et furent abandonnées avant le temps convenable.

CHAPITRE XX.

PROSCRIPTION D'ALI PAR UN KATTY-CHÉRIF DU SULTAN ET UN FETFA DU MUPHTI QUI LE BANNISSENT DU SEIN DE L'ISLAMISME. — TOUS LES FIDÈLES MUSULMANS SONT APPELÉS A LE COMBATTRE ET A LE DÉTRUIRE. — CES ÉVÉNEMENTS RÉVEILLENT LES GRECS. — ALI S'ADRESSE A EUX.

Le katty-chéry impérial de proscription, confirmé par le fetfa du premier interprète de la foi religieuse, indisposa contre Ali la grande majorité des populations musulmanes de la Turquie d'Europe. L'argent seul put attacher à son service quelques schypétars mahométans. Ce n'était donc qu'en recourant aux chrétiens qu'il pouvait concevoir quelque espoir de salut.

La nécessité l'obligea à appeler à son secours les armatolis chrétiens en leur offrant l'appât du butin et d'une solde considérable. Cette mesure mettait les armes aux mains des ennemis de la Porte. Elle avait pour résultat principal d'organiser dans ces contrées montueuses et fortement accidentées une guerre de partisans qui devait causer de grands préjudices à l'armée ottomane.

Mais, en faisant ses préparatifs de résistance, Ali, nommé alors par les Turcs *Cara Ali*, ou Ali le Noir, à cause de la proscription qui l'avait frappé d'anathème, ne perdait pas de vue les moyens de se réconcilier avec son souverain. Il espérait que les Anglais, qui l'avaient protégé en 1813 contre la colère du sultan, feraient de noveaux efforts en sa faveur.

Mais le cabinet anglais, qui connaissait la colère im-

placable du sultan Mahmoud contre Ali, refusa d'accorder son assistance armée, et même de faire aucune démarche diplomatique en faveur du proscrit. Il se contenta de permettre aux marchands de Corfou de lui vendre des munitions de guerre et des armes pour se défendre contre son souverain.

L'empressement des armatolis et des montagnards du Pinde à se rendre à l'invitation pressante d'Ali-Pacha lui donna de l'espoir. — Il les organisa en compagnies qu'il fit commander par des capitaines dignes de sa confiance. Une de ces compagnies était sous les ordres d'Odyssée, fils d'Andriscos de Prévésa. Andriscos avait été le compagnon d'armes du corsaire Lambros, célèbre dans la guerre terminée en 1792 entre les Russes et les Ottomans.

Odyssée, brave et léger à la course, était regardé comme le plus brillant des palicares chrétiens de l'Épire. Ali de Tébélen lui confia la défense de la Livadie. Le capitaine chrétien Tachos fut envoyé aux Thermopyles. — Tournaris reçut l'ordre de se mettre à la tête des bandes chrétiennes de l'Achéloüs. Les braves palicares d'Agrapha et de l'Étolie eurent pour commandants les deux frères Hyscos. Varnakiotis eut pour instruction d'exciter et de diriger les mouvements insurrectionnels des chrétiens du Xéroméros. Zangos, dont Ali-Pacha se méfiait, fut chargé de conduire les armatolis de l'Olympe et de la Macédoine.

Le premier système de défense fut ainsi abandonné. Ce n'était plus les fils d'Ali qui devaient commander les corps chargés de défendre le territoire ; c'était des capitaines chrétiens qui, se trouvant à la tête des troupes chrétiennes réunies et soudoyées par le visir de Janina,

devaient conserver leurs armes et se disperser à la sommation des pachas ottomans.

Les armatolis et leurs auxiliaires commencèrent la guerre à leur manière. Répandus sur tous les chemins, ils dévalisaient les courriers, interceptaient les caravanes, dévastaient les provinces et s'emparaient des produits des impôts. — Le divan de Constantinople fit circuler dans l'Épire et dans les provinces voisines des avis pour engager les habitants de toute classe à se faire justice du criminel Ali, qui, en établissant le théâtre de la guerre dans ces pays, allait attirer sur eux les plus grands malheurs.

Appelés aux armes par la Porte, par l'ex-visir Ali et par la voix apostolique de leurs évêques et de leurs papas, les chrétiens de l'Hellade se trouvèrent en un instant sous les armes. Tel fut le premier mouvement insurrectionnel des Grecs au mois de mai 1820.

Quelques conseillers d'Ali l'engagèrent à fuir dans les circonstances difficiles où il se trouvait, et à se retirer avec ses richesses dans un des états chrétiens de l'Europe, où il aurait pu obtenir, par la grandeur de sa fortune, une haute considération. Mais il est rare qu'un tel avis puisse être agréable à un Turc, dont les opinions et les manières sont tout à fait différentes de celles des Européens civilisés.

Rejetant avec dégoût une pareille proposition, Ali se confia aux paroles des hommes admis à son intimité, et qui, depuis longues années, avaient suivi sa fortune.

« Vous n'avez plus de ménagements, lui disaient-ils, à garder avec la Porte, qui vous a proscrit injustement, et qui ne veut pas entendre votre justification. Levez hardiment contre elle l'étendard de la révolte. L'Hel-

lade entière est sous les armes et n'attend qu'un chef. Laissant croire aux Grecs qui se le persuaderont sans peine que vous n'êtes pas éloigné d'embrasser le christianisme, gagnez l'affection de la classe pauvre des Turcs en lui promettant le partage des biens confisqués par vous des beys et des agas. Faites entendre à haute voix le grand mot de liberté. »

Ali s'empressa d'adopter cette idée et appela auprès de lui, afin d'engager et de compromettre les populations, un grand divan qu'il composa des principaux Turcs et des chrétiens les plus riches et les plus influents des provinces méridionales.

On vit dans cette espèce de conseil représentatif Gabriel, archevêque de Janina, à côté du vieux musulman Abas, chef de la police; les évêques de Vélas, de Drynapolis, de Paramythia, et l'archevêque d'Arta, sur les mêmes bancs avec des mollas, des cadis, des beys, des agas et les principaux notables de la population musulmane.

Après avoir parlé de l'injustice de la Porte à son égard, et des grandes améliorations opérées par lui dans toutes les provinces soumises à son autorité, Ali s'adressa aux Grecs et leur dit : « Ma conduite envers vous a toujours été guidée par les sentiments de confiance et de considération que je vous ai accordés dans tous les temps. Quel pacha vous traita jamais comme je l'ai fait? Quel autre que moi environna d'autant de respect vos prêtres et les objets de votre croyance religieuse? Quel autre visir vous procura les privilèges dont vous jouissez? car vous tenez rang dans mes conseils; la police et l'administration de mes provinces sont entre vos mains.

» J'ai affligé les Grecs par quelques mesures sévères.

Mais ces mesures m'étaient dictées par les ministres de la Sublime-Porte. Quant à moi, je n'ai jamais fait le moindre mal par intérêt.

» J'ai combattu les Souliotes, et je les ai expulsés de leurs montagnes, parce qu'ils étaient mes ennemis irréconciliables et que rien n'avait pu les adoucir. J'ai dû chasser les Parganiotes, parce que leur ville était devenue le repaire de mes ennemis. S'ils n'avaient pas été expulsés de l'Epire, les habitants de la Selléide et ceux de Parga s'empresseraient actuellement d'ouvrir les portes de nos provinces aux armées du sultan Mahmoud. Cependant je ne demande pas mieux que de me réconcilier avec les Souliotes. Je viens de leur écrire à ce sujet, et j'espère que, réunis sous les mêmes drapeaux, ils combattront à outrance avec nous les Osmanlis, qui sont nos communs ennemis.

» On m'accuse d'avidité; mais j'avais à satisfaire l'insatiable cupidité du ministère ottoman. Menacé sans cesse par la Porte dans mon existence, je me suis vu contraint d'amasser des trésors pour soutenir la guerre injuste que j'avais à craindre, et qui vient enfin d'éclater contre moi.

» La bravoure des Grecs me répond de la victoire. Archevêques, évêques, et vous prêtres du prophète Isa, bénissez les armes de la brave nation qui s'associe à mes intérêts. »

Cette réunion extraordinaire fut la première et la dernière, car elle n'eut pas l'effet qu'Ali de Tébélen en attendait. Son discours ne fut pas suivi d'acclamations. Les prêtres et les primats de la nation grecque se contentèrent de lever au ciel des yeux baignés de larmes. La conduite passée du proscrit ne pouvait leur inspirer aucune confiance. Le prince Lechi, chef des

Mirdites, parlant au nom des schypétars latins, déclara à l'assemblée que lui et les siens ne serviraient jamais contre le sultan, empereur des Osmanlis.

Les aventuriers qui formaient l'entourage d'Ali, et quelques chefs de voleurs, furent les seuls qui, à la fin de la séance, firent retentir la salle des cris de « Vive Ali-Pacha ! Vive le restaurateur de la liberté ! » La proclamation ci-après, adressée aux chrétiens, fut affichée dans la journée suivante :

« Moi, Ali Tébélen.

» Chrétiens, mes frères, je vous salue. Je vous fais savoir qu'ayant besoin de soldats, vous ayez à me faire le plaisir d'en rassembler. En conséquence, je vous fais la remise des redevances que vous payez à ma maison. Expédiez vos contingents à Janina, afin que je les emploie où besoin sera.

» Comptez-moi au nombre des vôtres. Salut.

» Janina, 24 mai 1820. »

Le discours d'Ali Tébélen à l'assemblée nationale du 23 mai était celui d'un maître parlant à des esclaves. Malgré les mots de *frères* et d'*amis* employés à l'égard des Grecs, on y voyait toute la fierté insolente d'un Turc. On demandait aux chrétiens des hommes pour assister et défendre le proscrit dans sa détresse ; mais on ne leur faisait aucune promesse utile, et on évitait de parler de leur liberté et de leur indépendance. On y donnait à entendre par ce silence qu'après avoir opéré par leurs efforts le salut d'Ali de Tébélen, les Grecs devaient s'attendre à rentrer dans leur position primitive.

Ce fut une grande faute de la part du visir de Janina. En ne s'identifiant pas avec les Grecs, et en restant Turc pour combattre contre les Turcs, c'était renoncer au seul moyen qui pouvait le sauver du danger et agrandir son pouvoir.

Les chrétiens s'éloignèrent de lui, et il ne lui resta bientôt après pour toute ressource que quelques bandes de brigands, qui, sans religion et sans patrie, continuèrent à le servir, à cause de la solde avantageuse qu'ils en recevaient.

CHAPITRE XXI.

SOLIMAN, PACHA DE THESSALIE, ENTRE AVEC ALI DANS UNE CONSPIRATION DONT LE BUT ÉTAIT D'ENLEVER A LA PORTE TOUTE LA TURQUIE MÉRIDIONALE D'EUROPE. — IL EST DÉNONCÉ ET PÉRIT. — PEHLEVAN-BABA LUI SUCCÈDE. — CE DERNIER EST REMPLACÉ PAR DRAMALI-PACHA.

Mais l'appel fait aux Grecs par Ali de Tébélen, et leur armement général, servirent à faire connaître à la nation hellénique sa force, son importance, et la faiblesse de ses oppresseurs.

Soliman, le nouveau pacha de la Thessalie, aurait pu être extrêmement nuisible à la cause d'Ali de Tébélen. Mais il eut la faiblesse de se laisser séduire par les promesses et par l'argent du proscrit, et consentit à entrer dans une grande confédération politique dont nous avons parlé, laquelle devait enlever à la Porte la plus grande partie des provinces méridionales de la Turquie d'Europe.

Il fut dénoncé au divan de Constantinople par un nommé Anagnoste, son secrétaire intime, et Grec de nation. Après avoir découvert le grand projet insurrectionnel dont Ali de Tébélen était l'auteur et le chef, Anagnoste avait quitté secrètement Larisse pour dénoncer l'entreprise au divan ottoman. Soliman fut arrêté, condamné à mort et décapité. Sa tête figura à la porte du palais impérial de Constantinople. Pehlevan-Baba, pacha de Routschouk, reçut l'ordre de se rendre immédiatement dans la Thessalie pour y remplacer Soliman, et pour commencer les opérations d'attaque contre Ali de Tébélen. Le Grec Anagnoste, recommandé par les ministres turcs, devint son secrétaire.

Pehlevan-Baba-Pacha était parvenu du métier de lutteur public à celui de brigand, et s'était élevé ensuite aux plus hautes dignités de l'empire. Sa principale qualité consistait dans une grande bravoure et une force physique extraordinaire. Mais, avide de pillage, insensible à la gloire, il était un des plus terribles ravageurs de provinces. Il traînait à sa suite un grand nombre de Kersales ou montagnards du mont Hémus et du Rhodope.

Ce pacha bulgare et ses Kersales n'entrèrent à Larisse que pour y commettre les plus horribles excès. Grecs, Turcs, janissaires, furent tous l'objet des outrages des soldats de Pehlevan-Pacha.

Les Kersales en voulaient surtout aux janissaires, à qui ils reprochaient la lâcheté de leur conduite dans les dernières batailles de la guerre de Russie.

Remplacé bientôt par Drama-Ali-Pacha dans le commandement de la Thessalie, Pehlevan-Baba se dirigea vers les Thermopyles et la Grèce, où il recommença ses opérations dévastatrices.

Moins pillard et moins intraitable, Drama-Ali-Pacha

parvint à détacher de la cause d'Ali de Tébélen les armatolis de la Thessalie, et Zonges, leur chef. — Perdant par cette défection la Thessalie et la Macédoine, Ali de Tébélen se vit forcé de concentrer dans la seule Epire, à l'ouest du Pinde, tous ses moyens de défense. En attendant l'arrivée de l'armée d'Ismaël-Pacho-Bey, Pehlevan-Baba entra dans la Livadie et dans la Béotie, où il exerça ses brigandages avec la même fureur que dans la Thessalie et la Macédoine.

Pendant ce temps l'astucieux Anagnoste, qui avait su gagner la confiance de Pehlevan-Baba-Pacha, parcourait la Grèce sous le prétexte de disposer les esprits à seconder le gouvernement ottoman contre Ali de Tébélen. Mais, loin de remplir cette mission, il engageait sous main les évêques, les papas et les primats de la Grèce, à secouer, à la première occasion favorable, le joug qui les opprimait, et en attendant il leur recommandait de se tenir sous les armes et prêts à agir. Il leur disait mystérieusement qu'une armée russe de plus de 60 000 hommes était prête à envahir le territoire ottoman et à seconder les Grecs.

CHAPITRE XXII.

LES FILS D'ALI-PACHA SE RAPPROCHENT DE JANINA. — CE VISIR PARLE DE CHARTE ET DE LIBERTÉ. — LES PACHAS CHARGÉS DE LE COMBATTRE MALTRAITENT ET INSULTENT LES GRECS.

Vély-Pacha, ne voulant pas attendre à Lépante Pehlevan-Baba-Pacha, qui était désigné pour son successeur, se rendit à Janina, en passant par Missolonghi et Vrachori, où il leva des contributions.

Mouctar-Pacha, frère de Vély, rentra à la même époque dans la capitale de l'Epire, en traversant la province de Musaché, dont les habitants, laborieux et tranquilles, le laissèrent librement passer. Chaïnitza, sœur d'Ali de Tébélen, fut invitée à chercher un asyle dans le séjour fortifié de son frère. Mais, n'appréciant pas les dangers qui menaçaient sa famille, elle refusa de quitter Libovo, son séjour habituel.

Ali de Tébélen avait conservé les places de guerre suivantes : Ochrida, Avlona, Bérat, Clissura, Port-Panorme, Buthrotum, Delvino, Argyro-Castron, Tébélen, Parga, Prévésa, les nouveaux forts construits dans la Sellèide, Paramythia, Arta, ainsi que Janina et ses châteaux. Son artillerie, répartie dans toutes ses places de guerre, s'élevait à 420 canons de tout calibre, et à 72 mortiers à bombes.

Son château du Lac, à Janina, renfermait en outre 40 canons de campagne, 60 pièces de montagne, et une grande quantité de fusées à la Congrève qui lui avaient été données par les Anglais.

Comme le discours d'Ali de Tébélen à l'assemblée nationale du 23 mai n'avait fait sur les populations épirotes, et principalement sur les chrétiens, qu'un effet défavorable, parce qu'il n'annonçait aucune nouvelle institution qui pût fixer et garantir la liberté des peuples, quelques conseillers intimes d'Ali de Tébélen lui mirent dans la tête d'octroyer une charte aux populations soumises à son gouvernement. Une charte donnée par un sujet de la Porte à d'autres sujets du même état était une chose dérisoire. Des institutions libérales octroyées par un prince sanguinaire à des Turcs et à des Grecs devaient être considérées plutôt comme dangereuses que

comme utiles. — Quelques avocats de Corfou, qui furent invités à rédiger cet acte, ne voulurent pas s'en charger.

Ce projet extravagant ne tarda pas à être abandonné. Il avait excité l'étonnement des Turcs et le rire des Grecs, qui n'en comprenaient ni la nature ni l'utilité. Mais il devint nuisible aux Grecs à l'époque de leur insurrection générale contre la Porte, parce que les monarques de l'Europe les confondirent avec ces peuples européens mal conseillés, qui, dans cette même année 1820, s'insurgèrent contre leurs souverains pour adopter des chartes constitutionnelles dont les institutions fondamentales, basées sur une seule chambre législative toute-puissante et sur un roi sans force, ne pouvaient produire que l'anarchie.

Les Grecs, que la Porte avait appelés à combattre contre Ali de Tébélen, et les tentatives de ce dernier pour les attirer à son parti, restèrent long-temps dans l'incertitude, et attendirent les événements sans se déclarer. Pillés par Pehlevan-Baba-Pacha, ils s'étaient portés vers Drama-Ali-Pacha pour se plaindre, et ils en espéraient un meilleur traitement. Mais ce fanatique et stupide musulman, voyant la beauté des compagnies d'armatolis chrétiens dans leur armement et leur habillement, et remarquant le grand nombre d'églises nouvellement bâties, insulta une députation nombreuse, composée de prêtres, de primats et de guerriers grecs. Il leur adressa ces mots outrageants : « Comment avez-vous osé, vils rayas, paraître en armes devant un prince mahométan! Ce n'était pas avec des habits somptueux, mais avec les signes de l'esclavage, que vous deviez vous présenter devant moi. — Prêtres d'Isa, ajouta-t-il en se tournant vers les ministres des autels, j'ai vu, en

traversant le pays, des multitudes d'églises et des monastères bâtis nouvellement; montrez-moi les firmans qui vous ont autorisés à les construire. »

Les Papas répondirent que ces travaux avaient eu lieu par suite de boyourdis (1) accordés par Ali-Pacha.

« Ali de Tébélen n'avait pas ce droit, dit avec colère Dram-Ali; il n'était ni calife ni sultan, mais un simple idolâtre comme vous. J'ordonne que les lieux nouvellement consacrés au culte chrétien soient immédiatement détruits de fond en comble. »

L'indignation des guerriers grecs fut extrême; leur cœur ne respirait plus que la vengeance. Les prêtres, plus calmes et plus patients, offrirent de l'argent; il fut accepté, et l'on ne parla plus de la destruction des églises.

Cependant la grande armée commandée par Ismaël-Pacho-Bey s'avançait lentement vers Janina. En route elle se grossit de nombreux renforts. Le désir de prendre part au partage des richesses de l'opulent Ali de Tébélen augmentait le nombre de ses ennemis.

Aux forces nombreuses qui le menaçaient de toutes parts Ali n'avait à opposer que 15 000 hommes, dont il avait confié le commandement supérieur à Omer Vriones, bey d'Avlona.

Moustaï-Pacha, gouverneur de la Haute-Albanie, avait été le premier à se mettre en marche contre les troupes d'Ali-Tébélen. Les villes de Bérat, d'Avlona, de Canina, n'attendaient que son apparition pour lui ouvrir leurs portes. Mais, apprenant l'entrée des Monténégrins dans la Haute-Albanie, Moustaï-Pacha, qui comprit à

(1) Les ordres de la Porte étaient exprimés dans des *firmans*; ceux des pachas dans des *boyourdis*.

l'instant que le mouvement offensif de ces montagnards avait lieu par suite des intrigues corruptrices d'Ali de Tébélen, retourna sur ses pas et rentra dans sa province. Cette retraite ralentit de nouveau pendant quelque temps la marche et les opérations offensives des ennemis d'Ali.

CHAPITRE XXIII.

PACHO-BEY, CHOISI PAR LA PORTE POUR COMMANDER L'ARMÉE DESTINÉE A AGIR CONTRE ALI-PACHA, SE MET EN MARCHE AVEC 20 MILLE HOMMES. — UNE FLOTTE OTTOMANE EST CHARGÉE DE FAIRE LE SIÉGE DE PRÉVÉSA. — PRISE DE PARGA PAR LES TURCS. — RETOUR DES SOULIOTES EN TURQUIE. SOUMISSION DE PRÉVÉSA. — INCENDIE DE JANINA PAR ORDRE D'ALI.

L'armée de Pacho-Bey était de 20 000 hommes, parmi lesquels on ne pouvait compter que 15 à 16 000 combattants. Le reste se composait de vivandiers, fripiers, employés civils, imans, derviches et conducteurs de mulets et de chameaux. Six visirs ou pachas à trois queues et dix pachas à deux queues en faisaient partie avec leurs contingents.

Arrivé dans la Thessalie, Pacho-Bey, en sa qualité de séraskier ou commandant en chef, envoya l'ordre au Romily-Valicy de se diriger sur Bérat par les défilés du Pinde et de se rendre maître de cette ville. Il ordonna en même temps à Pehlevan-Baba-Pacha, qui se trouvait à Salone (dans la Phocide), d'aller occuper Lépante, de traverser ensuite l'Étolie et l'Acarnanie, et de s'avancer rapidement jusqu'au golfe d'Arta, pour coopérer au siége

de Prévesa, que devait entreprendre l'amiral commandant l'escadre ottomane.

Ce dernier avait à bord de ses vaisseaux des troupes de débarquement, que, d'après les ordres de la Porte, il avait recrutées en grande partie dans le Magne, sur les deux versants du Taygète.

Pehlevan-Baba-Pacha entra dans Lépante, que Vély-Pacha avait abandonné cinq jours avant l'arrivée de ce Bulgare, en y laissant une faible garnison. Celle-ci, à l'approche des Kersales, sortit de la place et se dispersa dans les montagnes voisines.

Le séjour de Baba à Lépante, chef-lieu de son nouveau pachalik, ne fut que de très courte durée. Après avoir arraché, suivant sa coutume, aux habitants de Lépante et des villages voisins, leur argent et leurs dernières ressources, Baba en partit, traversa l'Évenus, qu'on aurait pu facilement lui disputer, s'empara de Missolonghi, d'Anatolico et de Vracori, dont les garnisons, placées par Ali-Pacha, trahirent leur maître et s'enrôlèrent dans les rangs des Kersales.

Les habitants de la province de l'Acarnanie, pays âpre et facile à défendre, au lieu d'appuyer le corps d'Odyssée, s'enfuirent dans les forêts du mont Callidrome en apprenant la prochaine arrivée de Pehlevan-Baba. Celui-ci entra à Vonizza, sur le lac d'Arta, sans tirer l'épée. Il s'y établit en attendant le moment de prendre part au siége de Prévésa, dont Vély-Pacha avait entrepris la défense.

Ce fut à Vonizza qu'Anagnoste rejoignit son maître. Il était porteur d'un grand nombre d'adresses brûlantes de dévoûment pour la Porte, que les principaux Grecs des provinces qu'il avait parcourues lui avaient remises à

5.

son passage. Il devait aussi déposer aux pieds du pacha des présents pécuniaires. Baba jeta les lettres au feu et garda l'argent.

Le capitana-bey, ou vice-amiral commandant l'escadre ottomane chargée d'opérer sur les côtes de l'Acrocéraunie et de faire le siége de Prévesa, s'empara à cette époque du port Panorme, qui présentait à ses vaisseaux un très bon mouillage. D'après ses instructions, il s'empressa de lever, parmi les schypétars des monts de la Chimère, des troupes légères pour servir utilement dans les montagnes avec les soldats grecs recrutés dans le Magne.

Les habitants d'Avlona, de Canina, et des pays voisins, s'empressèrent de faire leur soumission au vice-amiral ottoman. Mouctar, qui commandait dans cette partie de l'Albanie, chercha à gagner l'affection des habitants de l'arrondissement de Bérat et à s'assurer de leur fidélité par des gratifications pécuniaires.

Mais, apprenant que le Romily-Valicy venait de s'emparer de Georgia et que les Albanais Toxides se déclaraient pour la Porte, Mouctar résolut de quitter Bérat, et en sortit au milieu des huées, des insultes et d'une grêle de pierres. Retiré à Argyro-Castron, il annonça l'intention de défendre jusqu'à la dernière extrémité cette place importante.

Pendant que Mouctar-Pacha faisait travailler avec activité à quelques réparations que nécessitaient les fortifications d'Argyro-Castron, l'escadre ottomane s'emparait du fort de Santi-Quaranti. Le château de Delvino, la palanque ou redoute de Saint-Basile, les tours de Moursina, le fort de Buthrotum, cessèrent alors d'appartenir à Ali de Tébélen.

Maître de tout le littoral de l'Epire, le capitana-bey alla jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière de Thyamis, afin de seconder les opérations du siége de Parga. Méhémet-Ali, fils aîné de Vély, était chargé de la défense de cette place.

Assiégés par terre et par mer, pressés de toutes parts et attaqués avec vigueur, les défenseurs de Parga furent bientôt réduits à capituler. Le jeune pacha, Méhémet-Vély-Zadé, eut beau prodiguer à ses troupes de l'or et des vêtements, il ne put empêcher la garnison de demander à se rendre.

Se voyant abandonné de ses soldats, Méhémet-Vély-Zadé descendit de l'acropole de Parga avec ses domestiques, se rendit à bord du vaisseau-amiral, et se mit à la discrétion du capitana-bey. Cet amiral le reçut avec bonté, et le traita avec les plus grands égards.

Les Souliotes, commandés par un jeune homme, Marco Botzaris, débarquèrent au port Glychis à l'époque de la reddition de Parga. Les uns venaient du service de Naples; plusieurs avaient combattu dans les rangs de l'armée française; d'autres avaient été employés par les Anglais dans les îles Ioniennes. Ils demandaient, après une absence de seize ans, à rentrer dans leurs montagnes, où reposaient les cendres de leurs ancêtres, et ils se chargeaient de les conquérir au prix de leur sang. — Leur demande fut accordée, mais sous la condition expresse qu'avant de se mettre en route pour la Selléide ils concourraient à l'attaque de Prévésa.

Marco Botzaris, qui s'était distingué sous les drapeaux français, aimait passionnément la gloire. Il accepta avec plaisir la proposition qui lui était faite de prendre part à l'attaque de Prévésa, et demanda avec ses soldats à former l'avant-garde du corps d'armée.

Quittant le séjour de Vonizza, Pehlevan-Baba-Pacha se rendit à Actium avec ses kersales, et s'établit vis-à-vis Prévésa.

Vély-Pacha se trouva bientôt investi par terre et par mer, tant par l'escadre du capitana-bey que par l'armée de siége. La garnison, excitée par Békir-Dgiocador, un des lieutenants d'Ali-Pacha, fit bientôt entendre des murmures, et annonça qu'elle voulait entrer en négociation avec les assiégeants. Vély, après avoir incendié un magnifique sérail bâti par son père sur les bords de la mer, et après avoir fait passer dans l'île de Sainte-Maure une partie de ses richesses, se retira dans la citadelle de Prévésa avec le peu d'hommes qui lui restèrent dévoués.

Le capitana-bey fut chagé de continuer avec ses vaisseaux et avec des chrétiens auxiliaires le siége de la citadelle de Prévésa, et l'ordre fut envoyé à Pehlevan-Baba-Pacha de quitter Actium et de se porter sur Arta.

La ville d'Arta, défendue par les bandes d'Odyssée, fut prise après une courte résistance, et livrée aux excès des féroces et avides kersales. Odyssée s'était replié sur Janina.

Ismaël-Pacho-Bey, qui se trouvait alors à l'entrée des défilés du Pinde, envoya l'ordre à Pehlevan-Baba de quitter la ville d'Arta, et de se porter au défilé de Coumchadez, sur le versant occidental de cette chaîne de montagnes. Ce mouvement militaire, qui avait pour but de prendre à dos les défenseurs du défilé et de les forcer à abandonner ce passage, était sagement conçu. Mais il devint inutile, parce que, poussant en avant, et favorisé par la trahison, Ismaël-Pacho-Bey eut le bonheur de battre complétement les troupes d'Ali au défilé dè Crio-Néro, en Thessalie.

Mais le reste de la chaîne du Pinde était fortement occupé par Omer Vriones, par Tahir Abas et par Alexis Mousta, lieutenants d'Ali. — Le proscrit espérait que ces troupes, bien payées, bien armées, occupant des positions formidables, et présentant ensemble un effectif de 15 000 bons soldats, arrêteraient ses ennemis, et finiraient par les mettre en déroute.

Mais la première division des troupes d'Ali, laquelle était placée au défilé de Cotari, au lieu d'agir hostilement, se rangea sous les drapeaux de Pacho-Bey. Omer Vriones, général en chef, suivit cet exemple, et Alexis Mousta accéda à la trahison générale. Ali se trouva tout à coup abandonné de ses meilleurs généraux et sans armée pour tenir la campagne.

Regardé par les Turcs de l'Epire comme un compatriote injustement persécuté, Ismaël-Pacho-Bey vit accourir à lui les beys, les agas du pays, et même les armatolis chrétiens de l'Hellade.

Mais, pour obtenir les trésors d'Ali de Tébélen, objet de tant de vœux et de tant de mouvements militaires, il était nécessaire de prendre Janina et ses forteresses.

Le Paktoras, un des hauts contre-forts du Pinde, enveloppe la vallée dont le centre est occupé par la ville et par le lac de Janina. Une autre île renfermant sept monastères contenait une quantité considérable de munitions de guerre. Le château de Litharitza, bâti à l'extrémité orientale d'un cap du mont Paktoras, commandait toute la ville. Le château du Lac était destiné à servir de dernier refuge à Ali de Tébélen. Deux cent cinquante bouches à feu formaient l'armement de ces trois châteaux.

La ville de Janina avait pour enceinte une simple

rangée de palissades, au lieu d'une série continue de fronts bastionnés en terre ou en maçonnerie.

Une escadrille de chaloupes canonnières montées par des Grecs corfiotes rendait Ali de Tébélen maître absolu de la navigation du lac.

Renonçant à défendre la ville de Janina, qui pouvait offrir à l'ennemi des logements et des ressources, et qui aurait facilité ses approches contre les châteaux, Ali résolut de la livrer aux flammes, et donna aux habitants un temps très court pour dérober leurs familles et leurs fortunes à l'avidité des Albanais.

Voulant que les soldats qui étaient restés fidèles à sa cause profitassent des richesses de cette grande ville avant de l'abandonner à la destruction, Ali leur permit de commencer le pillage aussitôt après l'expiration du temps qu'il avait accordé aux habitants pour l'évacuation de leurs maisons.

Rien n'échappa à la rapacité de cette soldatesque effrénée. Les temples furent le premier objet de leurs recherches. Les Grecs, et même les Turcs, avaient coutume d'y déposer tout ce qu'ils avaient de plus précieux. — Les marchandises et les effets renfermés dans les églises et dans les mosquées, les reliquaires enrichis de pierres précieuses, furent enlevés avec avidité par ces brigands, qui se battirent entre eux pour le partage des dépouilles.

La ville retentissait de gémissements et de cris par suite de viols et de meurtres, lorsqu'une détonation terrible partie des châteaux annonça que le pillage devait cesser, et que Janina allait être livrée en entier aux flammes et à la destruction.

Une grêle de bombes, d'obus, de fusées à la Congrève,

porta le feu et la dévastation dans les divers quartiers de la ville. Au bout de deux heures une nappe de feu couvrait toutes les maisons. Son action dévorante transforma bientôt en une masse de cendres et de décombres une ville de plus de 30 000 âmes, que le commerce et l'industrie avaient enrichie.

Plusieurs des Albanais, à qui Ali de Tébélen, avait permis le pillage de Janina avant de l'incendier, refusèrent de rentrer dans les châteaux, et, chargés de butin, regagnèrent leurs montagnes. Mais, assaillis sur leur route par les paysans jaloux de leur proie, ils tombèrent dans des embuscades, et périrent presque tous.

CHAPITRE XXIV.

ARRIVÉE DE PACHO-BEY DEVANT JANINA. — SES TENTATIVES COURONNÉES DE SUCCÈS POUR SÉPARER LES FILS D'ALI-PACHA DE LA CAUSE DE LEUR PÈRE.

Ismaël-Pacho-Bey et Pehlevan-Baba arrivèrent à Janina lorsque les ruines des maisons fumaient encore. Ayant fait lire le firman impérial qui le nommait pacha de Janina et de Delvino, Ismaël, qui ne fut plus connu que sous le nom d'Ismaël-Pacha, arbora les trois queues de sa nouvelle dignité et reçut de ses soldats le titre de *Gazi* (victorieux).

Après la lecture des fetfas du muphti, Ali de Tébélen fut déclaré solennellement *excommunié ;* l'injonction fut faite à tout le monde de faire précéder son nom du mot *cara* ou noir, qui distingue les musulmans chassés du sein de leur église.

La plus grande ressource militaire d'Ali de Tébélen consistait alors dans quelques milliers de schypétars al-

banais qui restèrent fidèles à son service par l'espoir de brillantes récompenses, et dans le corps des aventuriers, qui, presque tous Européens et chrétiens, avaient à craindre l'action de la justice dans leur pays natal et qu'un firman spécial de la Porte condamnait à mort. Les plus remarquables parmi les officiers du corps des aventuriers étaient le Napolitain Caretto, médiocre artilleur, et don Vincenzo Micarelli, ancien moine défroqué venu d'Italie. Les troupes restées à la disposition d'Ali consistaient en 7 à 8000 hommes de toutes nations et de toutes croyances.

N'étant pas encore entièrement investi, Ali conservait des communications faciles avec le château de Litharitza; il expédiait des courriers dans toute la Turquie, son escadrille le rendait maître absolu du lac, qui lui fournissait du poisson en abondance. Le château qu'il occupait renfermait des vivres et des munitions de guerre pour plus de quatre ans. Son or, malgré toutes les prohibitions des généraux ennemis, lui procurait de la viande fraîche et lui en garantissait pour l'avenir.

Lorsqu'on apprit dans toute la Turquie d'Europe que la ville de Janina avait été détruite et qu'Ali de Tébélen s'était trouvé réduit à s'enfermer dans ses châteaux, on vit accourir de toutes parts des hommes animés par l'espoir de prendre part à ses dépouilles. Vingt-six pachas, excités par le même motif, se rendirent devant Janina avec leurs troupes. Le Romily-Valicy, ayant réuni les agas de l'Illyrie turque et de la Macédoine, descendit à son tour dans la vallée du Pénée, traversa les météores du Pinde et entra en Epire.

Ravagés par les troupes de passage, les chrétiens ne voyaient plus d'espoir que dans une insurrection générale ou dans une soumission abjecte.

Les Grecs hétéristes de Yassy et de Bukarest avaient établi une correspondance qui s'étendait depuis le Danube jusqu'à Mezzovo dans le Pinde. Leurs émissaires, travestis sous divers déguisements, se glissaient dans les conseils des assiégeants et jusque dans les casemates des châteaux occupés par les troupes d'Ali. — Le proscrit se trouvait par ce moyen plus au fait des événements et des intrigues politiques que le commandant lui-même de l'armée de blocus.

Odyssée, après avoir battu successivement en retraite devant les troupes supérieures de Pehlevan-Baba-Pacha, était parvenu de montagne en montagne à se retirer à Janina quelques jours avant l'incendie de cette ville. — Mais, accoutumé à une vie très active et à courir les montagnes, il proposa à Ali de Tébélen de se porter sur les derrières de l'ennemi avec 2000 montagnards, qui étaient déjà las de rester dans l'enceinte des châteaux, et il promit de couper les communications entre Ismaël-Pacha et les provinces intérieures.

Ali consentit à cette proposition, qui, en le délivrant d'hommes remuants et dangereux, était de nature à causer de très grands dommages à ses ennemis.

Mais pour sortir de Janina sans danger, Odyssée était obligé de tromper la vigilance d'un ennemi très ombrageux.

Après avoir reçu toute leur solde arriérée et une assez forte gratification, Odyssée et ses palicares quittèrent les châteaux et se dirigèrent vers les troupes ottomanes. Arrivés à peu de distance des Osmanlis, ils arborèrent le drapeau blanc, et en maudissant le nom de Cara-Ali, ils annoncèrent qu'ils venaient se réunir à l'armée d'Ismaël-Pacha. Admis parmi les assiégeants et placés sur les derrières, ils parurent servir fidèlement

pendant plusieurs jours; mais, se démasquant enfin, ils s'enfuirent vers les montagnes et en occupèrent les principaux défilés.

Odyssée se rendit dans l'Attique et en Béotie avec quelques partisans dévoués, et y organisa plusieurs nouvelles compagnies d'armatolis, qu'il avait résolu d'employer suivant les circonstances, soit en faveur d'Ali-Pacha, soit comme auxiliaire de la Porte, soit pour soutenir l'insurrection des Hellènes dans le cas où elle viendrait à éclater.

Ne pouvant tirer de l'argent des provinces environnantes, qui avaient été dévorées par 60 000 dévastateurs et qui fournissaient encore des réquisitions de vivres; n'ayant pas reçu de Constantinople la grosse artillerie qui devait servir à battre en brèche les fortes murailles des châteaux de Janina; rançonné sans cesse par les ministres de la Porte, qui se montraient insatiables, Ismaël-Pacha cherchait à diminuer la longueur du siége.

Le moyen qui lui parut le plus utile pour arriver à ce résultat fut d'entrer en négociations avec les fils d'Ali de Tébélen, et de les engager à se soumettre en leur adressant les promesses les plus brillantes.

Bloqué dans la citadelle de Prévésa, Vély luttait contre l'escadre du capitana-bey et contre les Souliotes lorsqu'il reçut une lettre d'Ismaël-Pacha. Cette lettre contenait des firmans par lesquels ce fils d'Ali était nommé au pachalik de Saint-Jean-d'Acre en Syrie, à condition qu'il rendrait immédiatement la place de Prévésa et qu'il s'embarquerait sur le vaisseau du vice-amiral ottoman.

Vély aurait dû se tenir en garde contre cette proposition insidieuse; le dévoûment et le respect qu'il devait à son père et sa propre sûreté personnelle lui en faisaient un devoir. Mais, cédant aux conseils de ses lâches amis

et aux prières de son jeune frère Sélim, qui se trouvait avec lui, il signa la capitulation. Transporté à bord du capitana-bey, il y fut traité avec beaucoup d'égards et de respect comme pacha de Saint-Jean-d'Acre. Son fils fut remis entre ses bras, ses filles et ses femmes lui furent amenées; on sema de fleurs le chemin qui devait le conduire à l'échafaud, sur lequel la famille d'Ali de Tébélen était destinée à monter.

Mouctar tomba dans un piége semblable. Ayant reçu un firman qui le nommait au pachalik de Kutaya, qui est le plus important gouvernement de l'Asie-Mineure, il rendit la citadelle d'Argyro-Castron sans tirer un coup de fusil; un très petit nombre de palicares suivirent sa fortune.

Salik-Pacha, qui avait été également nommé pacha à deux queues dans la province de Kutaya, suivit son frère Vély jusqu'à Salonique, ville qui avait été désignée pour son embarquement.

Mouctar, avant de partir, écrivit à son neveu Mahmoud-Bey (1) ou plutôt aux chefs qui composaient le conseil de cet enfant, de remettre la ville de Tébélen aux délégués du sultan. Leur réponse fut négative. Des guerriers de l'Acrocéraunie, qui se trouvaient alors à Tébélen, répondirent qu'ils périraient tous jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner le petit-fils de leur maître.

Informé de la lâche défection de ses trois fils, Ali s'écria qu'il était convaincu depuis long-temps qu'ils étaient indignes de leur père. « A compter de ce jour, déclara-

(1) Mahmoud-Bey n'avait que neuf ans.

t-il aux chefs de la garnison, je n'ai plus d'autres héritiers que les défenseurs de ma cause. »

La prise de Prévésa permit à Ismaël-Pacha de faire venir de cette place les canons et les mortiers dont il avait besoin. Aussitôt après leur arrivée, il fit ouvrir la tranchée et établir des batteries pour canonner et bombarder les forts. Une brèche faite aux remparts du château de Lithâritza paraissant praticable, les Turcs demandèrent à monter à l'assaut.

Mais, voulant éviter que, dans les désordres d'une prise d'assaut, les trésors d'Ali ne fussent dispersés et perdus, Ismaël-Pacha s'opposa à la demande de ses soldats et leur représenta qu'attaquer le sabre à la main une forteresse hérissée de canons et renfermant plusieurs galeries de mines serait le comble de l'extravagance. Il ajouta que, par suite des rapports officiels des ingénieurs de l'armée, il avait été constaté que la brèche actuelle était complétement impraticable.

Pehlevan-Baba-Pacha, qui ne demandait à attaquer que pour piller, combattit l'opinion d'Ismaël-Pacha, et déclara hardiment que le refus d'ordonner l'assaut était une lâcheté et une trahison. Cependant les chefs les plus sages et les plus expérimentés se déclarèrent en faveur de l'opinion du généralissime et parvinrent à réprimer les murmures et les criailleries des soldats.

Continuant contre Ismaël-Pacha ses discours injurieux, encourageant l'indiscipline et la maraude dans l'armée de siége par l'exemple de ses kersales, ayant commencé à entretenir avec Ali de Tébélen une correspondance criminelle, Pehlevan-Baba-Pacha était devenu un personnage inquiétant dont il était nécessaire de se défaire. Ismaël résolut de le faire périr par le poison, et

il employa pour commettre ce crime l'astucieux Anagnoste, le propre secrétaire du pacha. Anagnoste devint, aussitôt après cet empoisonnement, l'agent secret et l'ami intime d'Ismaël-Pacha.

On constata par un inventaire les bijoux et les dépouilles précieuses que possédait le mort, ainsi que l'argent qui se trouvait dans ses caisses. Le tout, estimé à trois millions de francs, fut expédié sans retard à Constantinople, afin de contenter les ministres de la Porte, qui s'empressèrent d'approuver la conduite du nouveau visir de l'Épire.

Voulant prouver à Ali-Tébélen qu'étant son digne élève, il l'égalait en intrigues, Ismaël-Pacha parvint à établir des rapports directs avec quelques uns des assiégés. Animés par ses conseils, plusieurs Albanais du pachalik de Bérat demandèrent la mise en liberté de leur ancien visir Ibrahim et de son fils, ainsi qu'une forte augmentation de solde.

Un refus à de telles demandes dans des moments aussi critiques aurait pu entraîner un mouvement général d'insurrection. Ali-Tébélen le sentit. Cédant à la nécessité, il consentit, malgré son extrême répugnance, à faire sortir Ibrahim-Pacha et son fils des cachots souterrains où ils étaient renfermés depuis plusieurs années, et il leur donna la liberté de se promener dans l'intérieur du château du lac. Il éleva en même temps à cent francs par mois la solde des simples soldats de première classe et à soixante francs celle des soldats des classes inférieures.

En faisant ces sacrifices, Ali Tébelen parvint à déjouer le projet astucieux d'Ismaël-Pacha, qui avait espéré pouvoir établir la mésintelligence entre le proscrit et ses soldats. Convaincu que, pour entretenir ses troupes,

il fallait les occuper sans cesse et faire de fréquentes attaques contre les assiégeants, Ali annonça à la garnison qu'elle devait se préparer à une sortie générale. Le prix des têtes fut fixé à un taux très élevé et des récompenses considérables furent promises à ceux qui prendraient ou encloueraient des canons ennemis.

CHAPITRE XXV.

SORTIE GÉNÉRALE DES SOLDATS D'ALI CONTRE LES TROUPES D'ISMAEL-PACHA. — ELLE RÉUSSIT. — LES AUXILIAIRES CHRÉTIENS ABANDONNENT L'ARMÉE ASSIÉGEANTE. — REPOUSSÉS ET MALTRAITÉS PAR ISMAEL-PACHA, LES SOULIOTES SE DÉCLARENT EN FAVEUR D'ALI.

Paraissant céder aux instances pressantes de ses soldats, Ali fixa le jour du lendemain comme devant être celui de l'attaque. Au jour et à l'heure convenus, les ponts-levis s'abaissèrent; les soldats d'Ali se précipitèrent à l'instant sur les troupes du Grand-Seigneur et enlevèrent toutes les redoutes qu'elles occupaient.

Les canons trop volumineux pour être transportés dans les châteaux furent encloués ou jetés dans le lac. La plus grande confusion s'établit aussitôt parmi les assiégeants. Prenant la fuite, ils se dispersèrent de toutes parts. Ismaël-Pacha lui-même abandonna ses retranchements et se retira à Dgélova, où il établit son quartier général.

Maître de nouveau de l'enceinte de Janina, Ali profita de ses succès pour faire entrer tous ses trésors dans le château du Lac et plaça les caisses qui les contenaient

dans le magasin aux poudres. Il annonça en même temps que, s'il était poussé jusqu'à la dernière extrémité, il se ferait sauter en l'air avec toutes ses richesses.

La sortie brillante opérée par Ali rétablit son ancienne renommée de valeur et de talents militaires dans toute l'Albanie. Les habitants de toutes classes s'accordaient à dire que la trahison seule et la défection de ses fils avaient causé ses revers, mais que son dernier triomphe n'était dû qu'à sa valeur et à son habileté personnelles.

L'armée assiégeante se trouvait découragée; les vivres commençaient à devenir rares; Ismaël-Pacha et son beau-père Drama-Ali s'étaient rendus coupables de grandes malversations. Les magasins de réserve formés par Ali avaient été vendus par eux; et les Osmanlis éprouvaient, dès le mois de septembre, la difficulté de se procurer des subsistances.

Invités à cette époque à rentrer dans leur ville natale et à vivre heureux et tranquilles sous la protection paternelle du sultan Mahmoud, les Parganiotes répondirent par un refus formel, en déclarant qu'ils n'avaient jamais connu et qu'ils ne connaîtraient jamais une semblable domination.

Leur réponse noble et fière fut lue par Ismaël-Pacha devant un conseil des chefs de l'armée assiégeante. Elle y excita l'indignation générale. Ne pouvant se venger des Parganiotes qui étaient alors établis dans les îles Ioniennes, Ismaël et les autres généraux ottomans prirent la résolution de désarmer tous les militaires chrétiens et toutes les compagnies d'armatolis qui étaient employés au siége de Janina.

Les armatolis et les auxiliaires ne se laissèrent pas désarmer, mais ils consentirent à quitter l'armée de siége pour rentrer dans leurs montagnes. Ils partirent avec la

rage dans le cœur et jurèrent de se venger des musulmans à la première occasion favorable. Cette imprudence d'Ismaël-Pacha fournit de nouveaux aliments à la grande explosion hellénique qui devait bientôt éclater.

Les Souliotes revenant du siége de la place de Prévésa augmentèrent les embarras du séraskier. Ils réclamaient le prix des services qu'ils avaient rendus devant Prévésa et ils invoquaient la promesse qu'on leur avait faite de les autoriser à reconquérir Souli à leurs risques et périls. Ils se chargeaient de prendre le château de Kiapha, et ils consentaient à se soumettre, comme sujets du Grand-Seigneur, à la teneur des capitulations accordées à leurs ancêtres.

Ne voulant pas rétablir les Souliotes dans la position montueuse et naturellement forte que leurs ancêtres avaient défendue et conservée pendant plus d'un siècle et demi, Ismaël chercha à éluder leur demande. Il leur offrit en échange tantôt le territoire fertile de Loroux, tantôt le beau pays qui environne le port de Glychis. Les Souliotes repoussèrent ces propositions, et furent indignés du manque de foi du chef de l'armée ottomane.

Comme le siége traînait en longueur, tout le pays, à dix lieues autour de Janina, se trouvait complétement dévasté; les moissons étaient dévorées, les magasins épuisés; les corvées étaient nombreuses et fatigantes; la restitution des propriétés particulières ne s'effectuait pas; on commençait déjà à regretter le gouvernement d'Ali-Pacha.

Les Souliotes reçurent, en attendant la réponse de la Sublime-Porte à leurs demandes, l'ordre de s'établir provisoirement dans un quartier voisin d'une des portes de Janina.

Ils obéirent en manifestant hautement leur indigna-

tion. Ali de Tébélen ne tarda pas à connaître leur colère et leurs dispositions particulières.

Le bruit courut alors dans toute l'Épire que les fils d'Ali avaient été conduits à Modon par ordre de la Porte, et qu'ils y avaient été décapités. Apprenant le sort de ses enfants, Ali se contenta de dire : « Ils avaient trahi leur père ; ils ont reçu le châtiment qu'ils méritaient : n'y pensons plus. »

Mais les inquiétudes et les chagrins avaient fait tomber le corps de ce vieillard dans un grand dépérissément. Le sommeil avait presque entièrement cessé de clore ses paupières et de soulager ses maux. C'était sur les rigueurs de l'hiver qu'étaient fondées ses meilleures espérances. A chaque pied de neige tombé sur le Pinde, Ali ne manquait pas de s'écrier : « Ah ! fils ingrats, s'ils m'étaient restés fidèles, cette seule campagne nous livrait nos ennemis. »

Pendant que les Souliotes, frémissant de rage, se tenaient tranquilles dans le quartier Saint-Nicolas, plusieurs bombes, lancées du château d'Ali Tébélen, étaient tombées au milieu de leur camp sans éclater. Ces projectiles ayant été examinés par curiosité, on trouva dans chacun un rouleau de papier enfoncé dans le trou de la fusée dont on avait ôté la matière incendiaire.

Portés aux chefs, ces papiers contenaient tous la même lettre conçue en ces termes : — « Le destin vous a fait » passer sous les drapeaux de mes ennemis, qui ont l'in» tention de vous faire périr. Votre erreur ne doit pas » tarder à se dissiper. Votre valeur m'est chère ; vous » recevrez de moi la solde que le perfide Ismaël refuse » à vos services. Je dirai ma pensée tout entière à ce» lui d'entre vous qui viendra me trouver ; ma gondole » ira le prendre à sept heures de nuit à la plage de la

» douane de Cormélio. Si vous acceptez ma proposition,
» répondez-moi en faisant allumer trois feux en avant
» de vos tentes. »

Il était difficile de trouver un homme assez hardi pour se rendre auprès d'Ali-Pacha, si long-temps funeste aux Souliotes. Mais, pendant que les Gérontes assemblés délibéraient sur ce sujet important, un moine intrépide se présenta au conseil, et déclara qu'il consentait à aller entendre en personne les propositions d'Ali. Ce dévoûment héroïque fut loué et accepté avec admiration; on répondit à Ali de Tébélen par le nombre de feux convenus.

Le caloyer destiné à se rendre au château du Lac se porta après le coucher du soleil au lieu qui avait été indiqué par Ali. Il y trouva la barque qui devait le faire passer à l'autre rive.

Introduit dans la casemate qui renfermait l'ancien pacha de l'Épire, le caloyer en reçut un accueil encourageant et affectueux : « Seul en ces lieux, mon père! lui dit Ali; pourquoi les principaux guerriers de Souli ne t'ont-ils pas accompagné? Tout soupçon doit cesser entre nous. — Tu le vois, un vieux lion devient le jouet d'un chien, et ce chien est Ismaël-Pacho-Bey. Élevé parmi mes domestiques, il insulte à mon malheur. Les intérêts des Souliotes sont devenus les miens, car nous avons été également maltraités par la Sublime-Porte et par ses agents dans l'Épire. Pour te faire bien connaître les intentions du gouvernement ottoman à l'égard de tous les chrétiens qui habitent cet empire, je te prie de lire cette lettre, dans laquelle Hallet-Effendi, le favori du sultan, fait connaître au séraskier Ismaël que le projet du divan de Constantinople est de faire disparaître incessamment tous les les chrétiens tributaires du nombre

des vivants. Cette extermination doit avoir lieu au printemps prochain.

» Comme mon salut est attaché au vôtre, je propose aux braves Souliotes les conditions suivantes : 1° je leur rendrai Souli ; 2° je m'engage à leur payer, par anticipation, la solde d'une année entière ; 3° ils devront se séparer sur-le-champ de l'armée ottomane, et ils commenceront contre elle les hostilités aussitôt qu'ils seront arrivés dans leurs montagnes ; 4° pour gage de leur foi, ils me remettront en otage quelques enfants des principaux chefs de la nation.

» Lorsque notre convention sera signée de part et d'autre, je remettrai aux Souliotes un ordre adressé à mon commandant de Souli de leur délivrer tous les forts de leurs montagnes. — Emporte avec toi la lettre de Hallet-Effendi à Pacho-Bey (1) ; montre-la à tes compatriotes, afin qu'ils connaissent les véritables intentions des Turcs à votre égard. »

Faisant remettre au caloyer des capes et des armes, Ali le chargea de les distribuer en son nom aux principaux Souliotes.

Il lui recommanda surtout de revenir dans deux jours avec trois capitaines de Souli, munis de pouvoirs suffisants pour conférer avec lui, et conclure le traité d'alliance.

Les assiégeants, ayant tenté, le lendemain de cette entrevue d'Ali avec le caloyer souliote, une attaque vigoureuse en quatre colonnes contre les retranchements extérieurs élevés au milieu des ruines de Janina, furent repoussés avec une très grande perte. — Ali se distingua

(1) Plusieurs personnes pensent que cette lettre était une invention d'Ali de Tébélen.

dans cette affaire par sa bravoure personnelle et par sa dextérité à manier ses armes à feu malgré son grand âge.

Mais la perte des Osmanlis dans cette action fut bientôt réparée par l'arrivée de Baltadgi, pacha de Négrepont, avec un renfort de 1500 Asiatiques. A l'exemple de ses prédécesseurs, ce visir avait ravagé sans pitié toutes les provinces qui se trouvèrent sur son passage.

Au retour de leur envoyé, les Souliotes, qui, dans l'état critique où Ali de Tébélen se trouvait alors, ne voulaient pas encore se lier d'une manière absolue et définitive avec lui, résolurent de faire de nouvelles instances auprès d'Ismaël-Pacha, qui leur donna une audience publique dans un divan général des chefs de l'armée. — Ils montrèrent un acte signé par Ismaël lui-même, par lequel ce pacha s'engageait formellement à leur payer leur solde. Ils présentèrent en même temps un firman impérial qui ordonnait de leur rendre leurs propriétés, et de les réintégrer dans la possession de leurs montagnes, domaine de leurs aïeux.

Voyant que toutes ses propositions de permutations étaient rejetées par les Souliotes, Ismaël-Pacha, oubliant toute retenue, s'abandonna à la colère.

« Il m'est impossible, s'écria-t-il, de rendre à des infidèles un pays où les mahométans ont bâti des mosquées. — Le sultan n'a pas besoin de vous. Vos propositions sont insolentes. On vous a tolérés jusqu'à présent ; mais dans peu de jours je briserai votre orgueil en vous ôtant les armes que vous portez, et en vous couvrant du signe de la servitude. »

Les Souliotes se retirèrent muets d'étonnement et la rage dans le cœur. Ne doutant plus de la vérité de la lettre de Hallet-Effendi sur l'extermination projetée des

populations chrétiennes, ils décidèrent à l'unanimité qu'on donnerait suite aux négociations commencées avec Ali de Tébélen. Trois capitaines, parmi lesquels se trouvait Nothi Botzaris, furent chargés de se rendre auprès d'Ali ; ils étaient munis de pleins pouvoirs.

L'ex-pacha de Janina reçut les députés souliotes avec de grandes démonstrations d'amitié. Il connaissait déjà les résultats de leur récente entrevue avec Ismaël-Pacha, et il fit semblant de l'ignorer.

Les propositions présentées par Ali furent immédiatement acceptées ; la question seule des otages souffrit quelques difficultés. Les Souliotes refusèrent de se soumettre à cette dure condition, à moins qu'Ali, de son côté, ne consentît à leur confier le jeune Hussein, fils de Mouctar. Après quelques hésitations, cette demande leur fut accordée.

Quelle devait être la douleur d'Ali de Tébélen de se trouver obligé de remettre aux Souliotes, avec son petit-fils, une portion de ses trésors ! Avec quelle répugnance les Souliotes devaient-ils accepter des secours venant d'une main qui avait fait couler à flots le sang de leurs proches ! Ils livraient plusieurs de leurs enfants comme otages au même tyran qui avait fait périr par les mains des bourreaux, quinze ans auparavant, un plus grand nombre de Souliotes remis au même titre !

Résolu de quitter le camp des Osmanlis en plein jour, afin de leur témoigner son dédain, Marco Botzaris fit partir en avant, durant la nuit, une première division, au milieu de laquelle il plaça le jeune Hussein, petit-fils d'Ali, et les femmes souliotes, qui portaient les bagages et les munitions de guerre.

Ce fut au lever du soleil que, entouré de 500 palicares, Marco Botzaris poussa le cri de guerre et ordonna une

salve générale de mousqueterie. Plusieurs Turcs qui se trouvaient aux postes avancés furent tués; les autres prirent la fuite avec précipitation, et portèrent au camp des Turcs la nouvelle de la défection des Souliotes.

Ayant déployé l'étendard de la croix, Marco Botzaris s'achemina lentement avec ses soldats vers les défilés des montagnes, et fit faire halte plusieurs fois à sa troupe, afin de provoquer les Turcs. Mais, n'étant pas suivi, il prit le chemin de Variatis, où il se réunit le même jour avec la colonne qui était partie pendant la nuit.

Lorsque le départ des Souliotes fut connu de l'armée d'Ismaël-Pacha, des cris de rage éclatèrent de toutes parts. Les têtes de Nothi Botzaris, de Marco Botzaris, et des plus notables parmi les capitaines de Souli, furent mises à prix pour des sommes considérables. Gabriel, archevêque de Janina, appelé devant Ismaël-Pacha, reçut l'ordre d'excommunier les Souliotes; mais ce vertueux prélat refusa de se charger de cette commission, d'autant plus horrible pour lui, qu'elle lui paraissait injuste.

Après ce courageux refus, ce ministre du christianisme inclina sa tête; il s'attendait à périr. — Mais les Osmanlis, cédant à un sentiment mêlé d'étonnement et de respect, le laissèrent sortir de la maison du séraskier et lui permirent de se retirer dans un couvent du voisinage. Porphire, archevêque d'Arta, homme très débauché, consentit à lancer l'excommunication demandée contre ses coreligionnaires.

Cependant une grande agitation régnait parmi les Grecs; elle donnait lieu de craindre un prochain soulèvement. L'intérêt actuel des Turcs exigeait qu'on traitât avec égard et ménagement les chrétiens de toute classe; on fit tout le contraire.

On fit courir le bruit que, d'après la demande du fanatique Ismaël-Pacha, deux visirs, sept pachas et dix-huit cadis, réunis en conseil, avaient juré, la main levée sur le Koran, de fixer un jour pour égorger en masse tous les chrétiens capables de porter les armes.

Anagnoste, ce Grec astucieux, qui avait été sucessivement secrétaire intime de Pehlevan-Baba-Pacha et d'Ismaël-Pacha, disparut dans ces circonstances, en emportant les papiers et une partie de la caisse du séraskier, son dernier maître.

A dater de l'époque où les auxiliaires chrétiens et les Souliotes avaient quitté le camp des Turcs, aucun primat, aucun capitaine, professant la religion du Christ, n'eut de rapport avec les autorités mahométanes de l'Epire.

Quant à Anagnoste, qui a été un des premiers auteurs de l'insurrection des Grecs et qui a fait tant de mal aux Turcs, on apprit qu'il s'était rendu en Valachie, où aboutissaient ses secrètes correspondances; mais on ignore encore ce qu'est devenu cet homme mystérieux, si habile dans ses secrètes intrigues et si audacieux au milieu des dangers qui entouraient sa position personnelle.

Effrayés de cette défection générale, les Turcs cherchèrent à en détourner l'effet en ordonnant un *doua* ou prière publique pour invoquer l'assistance divine. On n'entendait que des prières et des invocations dans tout leur camp. On répétait jour par jour, à grands cris, l'excommunication lancée contre Ali de Tébélen.

Pendant ces cérémonies religieuses, les canonniers turcs étaient parvenus à ouvrir une large brèche au château de Litharitza. Ismaël proposa de couronner l'œuvre sainte du *doua* par un assaut à cette forteresse. Mais cette proposition ne fut pas accueillie par l'armée,

dont le courage avait été plutôt affaibli qu'exalté par les prières expiatoires. — On prétendait que les glacis du château de Litharitza étaient minés, et qu'en montant à l'assaut la colonne d'attaque périrait par l'explosion des mines.

Ne pouvant obtenir l'assaut, Ismaël-Pacha proposa de faire une expédition contre le poste des Cinq-Puits, dont les Souliotes venaient de se rendre maître. 5000 Osmanlis, commandés par Baltadgy-Pacha et par le Romily-Valicy, furent détachés pour attaquer un caravansérail défendu par 200 chrétiens.

Une bonne route de sept lieues de longueur sépare Janina des Cinq-Puits. Arrivés au point du jour devant le caravansérail, les 5000 Osmanlis attaquèrent ce poste en poussant des cris effroyables; mais ils furent reçus avec un courage héroïque par les 200 Souliotes chargés de la défense.

Au milieu de la fureur du combat, quelques faibles détachements de Souliotes se montrèrent sur les flancs et sur les derrières des assaillants. Aux cris répétés qui annonçaient l'arrivée des chrétiens, les Turcs abandonnèrent l'attaque de la position des Cinq-Puits, et se retirèrent précipitamment et en désordre vers Janina.

La victoire des Souliotes fut complète; mais le partage des dépouilles aurait causé une lutte sanglante entre eux sans la prudence et l'ascendant adroitement ménagé de Marco Botzaris, qui ramena le calme.

CHAPITRE XXVI.

NOMINATION DE KOURCHID-PACHA AU COMMANDEMENT DE L'ARMÉE OTTOMANE DE L'ÉPIRE. — ALI-PACHA S'EMPRESSE DE LUI ÉCRIRE. — SORTIE GÉNÉRALE DES TROUPES DE CET EX-VISIR. — ELLE EST REPOUSSÉE.

Après cet échec, Ismaël-Pacha reçut par un Tartare expédié de Constantinople la nouvelle que Kourchid-Pacha, visir de Morée, allait le remplacer dans le commandement général de l'armée de l'Epire. Le même paquet renfermait un firman qui donnait à Ismaël les pachaliks de Janina et de Delvino.

Attentif à tous les événements, et sachant profiter habilement de toutes les circonstances favorables, Ali de Tébélen s'empressa d'écrire à Kourchid-Pacha aussitôt qu'il connut sa nomination au poste de généralissime des troupes turques de l'Albanie. Sa lettre présentait l'exposé détaillé de la conduite de Pacho-Bey et des pachas employés sous ses ordres, et contenait des preuves nombreuses de leur impéritie et de leur insatiable avidité. Il les accusait d'avoir été la cause, par leur insolente conduite et par leur perfidie, de la défection des Souliotes et des chrétiens auxiliaires. Il finissait par demander à Kourchid sa protection auprès du Grand-Seigneur pour lui faire obtenir son pardon.

Cette lettre avait pour but d'inspirer au nouveau généralissime une grande défiance à l'égard des chefs de l'armée qu'il allait commander, et de faire naître bientôt la division parmi eux. — Kourchid répondit quelque temps après qu'il n'avait pas oublié son ancien ami Ali;

qu'il profiterait de ses conseils, et que, comme frère, il serait toujours prêt à l'entendre et à intercéder en sa faveur auprès du sultan.

Arrivés dans leurs montagnes chéries, les Souliotes ne purent pas obtenir la forteresse de Kiapha, qui avait été bâtie par Ali pendant leur absence de la Grèce. Ils en réclamèrent la remise par une lettre du 20 janvier 1821, et firent connaître en même temps à Ali de Tébélen qu'on leur offrait, au nom du sultan, une solde de 50 piastres par mois pour chaque soldat, et une pension pour les veuves et les orphelins. Ali leur répondit le 21 janvier que, son intention étant d'attaquer les Osmanlis dans la matinée du 26 du même mois, il les priait de prendre part au combat, et de descendre de nuit dans la vallée de Janina, en leur désignant le point où ils devaient se montrer. Il ajoutait qu'après ce dernier service il comblerait leurs vœux, et leur ferait délivrer la forteresse de Kiapha.

Mais cette réponse de l'ex-visir de l'Epire fut interceptée et tomba entre les mains d'Ismaël-Pacha. Celui-ci eut la prudence de ne communiquer cette lettre qu'à son beau-père, Drama-Ali, et prit secrètement les dispositions nécessaires pour résister à l'attaque des Souliotes et pour repousser victorieusement la sortie de la garnison des châteaux de Janina.

Omer-Vriones, que la Porte venait de nommer pacha de Bérat, avait déclaré, après son investiture, qu'il ne demandait que l'occasion de pouvoir témoigner sa reconnaissance au sultan. Employé au siége de Janina, il avait été placé dans un poste important pour repousser avec avantage les troupes du proscrit.

Profitant des avis donnés par la lettre interceptée, Ismaël-Pacha fit déguiser avec des habits semblables à

ceux des Souliotes les soldats destinés à occuper la place que ces montagnards auraient prise si la lettre d'Ali leur était parvenue.

A l'heure indiquée Ali sortit des portes de ses châteaux. Sa colonne était précédée par le corps des aventuriers, composé de Français, d'Italiens et de Suisses. — Le premier retranchement attaqué fut une redoute avancée, commandée par Ibrahim-Aga, dit Stamboul, mahométan zélé, mais sans courage. Ce commandant, entendant le bruit des haches qui abattaient les palissades, quitta son poste pour fuir dans les ouvrages intérieurs du camp retranché. La redoute fut à l'instant évacuée par les Osmanlis.

Une seconde redoute restait à attaquer. Les soldats asiatiques de Baltadgy-Pacha, ayant à leur tête le premier iman de l'armée, s'avancèrent au secours de cet ouvrage. — Cet iman, qui avait promis la victoire aux troupes du Grand-Seigneur, marchait avec confiance en répétant les anathèmes lancés contre Ali et ses adhérents.

L'effet de la superstition commençait à se manifester parmi les schypétars mahométans soldés par le proscrit. On les voyait déjà baisser leurs yeux et cracher dans leur sein, suivant l'usage, afin de détourner les maléfices, lorsqu'un Italien du corps des aventuriers ajusta l'iman, le frappa à la tête, et le jeta par terre, aux acclamations de ses frères d'armes. — Les Asiatiques de Baltadgy prirent aussitôt la fuite.

Pendant ces attaques, Ali s'avança à la tête de 1500 hommes vers la plage de Saint-Nicolas, où il croyait trouver les Souliotes. Mais une vive fusillade, partie des côteaux voisins, lui apprit qu'il était tombé dans une embuscade.

Omer-Pacha, chargeant à l'instant l'avant-garde d'Ali, la mit en désordre; elle se débanda en criant à la trahison.

Ali se trouva bientôt cerné de toutes parts. Croyant sa dernière heure arrivée, il ne songeait plus qu'à vendre chèrement sa vie. — Mais, ayant eu l'heureuse idée de faire mettre le feu à des caissons de poudre qui étaient restés en réserve, un grand nombre de ses agresseurs périt par l'explosion.

A la faveur de la fumée et de la confusion produites par cet événement, Ali passa au travers de la ligne ennemie et parvint à se mettre sous le feu des batteries de son château de Lithariza, où il rétablit le combat. Les aventuriers, en chargeant à la baïonnette, réussirent à se retirer sous les murs du même fort.

Les autres soldats d'Ali, qui n'avaient pu se réunir à leur maître, gagnèrent la campagne et se dirigèrent vers les montagnes de Souli, où, après de très grandes pertes, ils arrivèrent au nombre de 600.

Ils reçurent un excellent accueil de la part des Souliotes. Mais dans ce pays, si long-temps dévasté par la guerre, et qui se trouvait alors presque sans ressources, ils ne pouvaient rester long-temps sans affamer leurs hôtes.

Il fut donc décidé, dans un conseil tenu à Souli le 6 février 1821, que, conformément aux nouvelles instructions envoyées par Ali, les nouveaux arrivés quitteraient la Selléide et se disperseraient de toutes parts pour engager les Grecs à s'insurger contre le gouvernement sanguinaire qui avait résolu leur extermination.

C'était surtout vers la Morée que, d'après les ordres d'Ali, les nouveaux apôtres de l'insurrection grecque devaient porter leurs pas, afin que, retenu dans le Pé-

loponèse par des troubles locaux, Kourchid-Pacha ne pût pas se diriger vers l'Épire.

Mais ce séraskier était déjà sorti de Tripolitza et il s'était mis en route pour l'isthme de Corinthe et la Thessalie. — Il n'avait avec lui qu'environ 2000 hommes, parce que les ministres de la Porte lui avaient annoncé qu'il trouverait à Larisse des renforts considérables.

Kourchid avait laissé dans le Péloponèse son kyaïa ou lieutenant pour le remplacer temporairement; sa famille, qu'il ne pouvait pas emmener avec lui à l'armée, était restée à Tripolitza.

CHAPITRE XXVII.

EXPLOSION DE L'INSURRECTION DES GRECS. — ARRIVÉE DE KOURCHID LE 2 MARS DEVANT JANINA AVEC 24 MILLE HOMMES. — PARTI POUR TRIPOLITZA AVEC LES ARCHONTES DE PATRAS, GERMANOS, ARCHEVÊQUE DE CETTE DERNIÈRE VILLE, S'ARRÊTE A CALAVRITA ET Y PROCLAME L'INSURRECTION ET L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE. — APPEL GÉNÉRAL DES CHRÉTIENS DU PÉLOPONÈSE A UNE RÉUNION NATIONALE CONVOQUÉE AU COUVENT DES TRAPISTES SUR LE MONT ÉRYMANTHE.

La première explosion de l'insurrection des Grecs eut lieu à Patras. Les habitants de cette ville se plaignaient de leurs kodja-bachis, chargés de la collection des impôts. — Le kaïmacan, à qui ces plaintes avaient été adressées, aurait dû examiner la question avec soin et impartialité. Mais, gagné par les primats de Patras, il

envoya dans cette ville un de ses officiers avec l'ordre d'arrêter les signataires de la réclamation.

Avertis à temps, la plupart échappèrent ; mais le plus remarquable et le plus influent de ces défenseurs du peuple fut pris dans son lit dans la nuit du 11 au 12 février et conduit dans les prisons du vaivode.

Ayant appris l'arrestation de leur avocat, les Patréens manifestèrent leur indignation par des cris. Le soulèvement dêvint bientôt spontané et général. Armés, ils se présentèrent avec audace devant le vaivode et lui demandèrent l'élargissement du prisonnier. Après avoir refusé d'obtempérer à leur demande et d'écouter les sages conseils de l'archevêque Germanos, le vaivode céda lorsqu'il eut entendu les menaces d'incendier son palais et de lui faire sentir les effets de la colère du peuple.

D'autres symptômes de mécontentement éclatèrent alors dans l'Arcadie.

Dépouillés par le pacha de Morée de quelques droits qu'ils prétendaient avoir sur plusieurs domaines de l'état, les habitants de Lala, tous mahométans, étaient très mécontents du gouvernement de Constantinople. Mais, au lieu d'agir contre les autorités turques, ils firent une excursion dévastatrice contre les chrétiens de l'Élide. Les rayas chrétiens devaient, aux yeux de ces brigands, réparer les torts qui leur avaient été faits par les autorités musulmanes.

Le lieutenant de Kourchid, n'ayant pas assez de troupes pour contenir les Laliotes, crut ne pouvoir mieux faire que de permettre aux chrétiens de l'Elide, de Gastouni et de Calavrita, de s'armer à leurs propres frais, de lever des troupes et de repousser par la force les dévastateurs de leurs propriétés.

En apprenant ces désordres, on fit en Turquie et en Europe beaucoup de fausses conjectures sur les causes qui les avaient produits. Les uns regardaient les Russes comme en étant les instigateurs ; les autres prétendaient que, maîtres des îles Ioniennes, les Anglais voulaient y joindre le Péloponèse. Les événements ont prouvé que les cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg étaient alors entièrement étrangers à ces mouvements insurrectionnels.

Les vraies causes consistaient dans la position personnelle d'Ali-Tébélen, pressé par la nécessité, et dans les dispositions des peuples de la Grèce, dont le mécontentement avait été successivement accru par des vexations devenues intolérables.

Appelés à défendre eux-mêmes avec les armes à la main, leurs personnes et leurs propriétés, les Grecs devaient être naturellement disposés à employer ces mêmes armes contre leurs anciens tyrans, qui ne pouvaient plus les protéger.

Les schypétars mahométans et les Grecs auxiliaires, qui, par suite des résultats de la dernière sortie d'Ali de Tébélen, avaient été obligés de chercher un refuge parmi les Souliotes, et que la rareté des subsistances avait forcés de se répandre dans les provinces environnantes, devinrent partout des missionnaires actifs et adroits d'insurrection. Tahir-Abas appela les armatolis chrétiens d'Agrapha au secours des Souliotes et de son maître Ali de Tébélen. Beaucoup d'Albanais se réunirent à la voix du sélictar d'Ali. Hassan-Derviche leva des troupes parmi les montagnards de la Chimère; Hagio-Bassiani souleva toute la Cassiopie, canton de l'Epire; Alexis Mousta enrôla un grand nombre d'Acarnaniens.

L'armée de siége se trouva elle-même bloquée; cha-

que jour les guérillas attaquaient ses avant-postes et ses détachements isolés.

Ali faisait de fréquentes sorties qui avaient presque toujours un dénoûment favorable pour lui.

Békir-Dgiocador, vaivode de Prévésa, ayant reçu d'Ismaël-Pacha l'ordre d'arrêter les incursions des Souliotes et de franchir le pas de Coumchadès, avait été repoussé avec sa colonne, forte de 2000 hommes, et avait perdu dans cette affaire son convoi et l'élite de ses soldats. Rentré à Prévésa, Békir s'en vengea en maltraitant les chrétiens de sa dépendance; mais il ne fit qu'accroître la haine que les Grecs portaient aux mahométans.

Les persécutions aussi injustes qu'impolitiques que Békir-Dgiocador exerçait contre les chrétiens excitèrent un soulèvement général dans le canton de Rogous, voisin de Souli.

Ce fut alors que le vaivode de Prévésa imagina d'opposer aux nouveaux insurgés ainsi qu'aux Souliotes le métropolitain d'Arta, Porphyre, qui, au refus de Gabriel, archevêque de Janina, s'était déjà déshonoré, même aux yeux des Turcs, en excommuniant les habitants de la Selléide.

Porphyre quitta la table et ses maîtresses pour endosser le harnais militaire. Il osa adresser aux Grecs des homélies militaires où il leur promettait la gloire ou le martyre, s'ils combattaient en faveur du sultan contre leurs coreligionnaires de Souli et de Rogous.

Ayant réuni sous ses ordres 5 à 600 vagabonds étrangers au pays, Porphyre marcha contre les Souliotes, qu'il trouva embusqués à Candja. Mais, aux premiers coups de fusil, ses soldats se dispersèrent. Fuyant avec célérité, Porphyre parvint à échapper aux poursuites des

Souliotes, qui désiraient le prendre pour le faire périr sur un gibet.

Ce triste dénoûment dégoûta à jamais Porphyre de toute entreprise militaire. Retiré à Prévésa, auprès de Dgiocador, il se consola en passant son temps à boire, à jouer aux cartes, et à se livrer à la plus honteuse débauche.

Nous devons dire, pour l'honneur du clergé grec, que dans le long cours de la guerre révolutionnaire, il ne s'est trouvé aucun homme de cette classe qui ait imité la conduite scandaleuse du métropolitain d'Arta.

Ayant reçu de Kourchid-Pacha l'ordre de rechercher et de punir les auteurs des derniers troubles, le caïmacan resté à Tripolitza enjoignit au vaivode et au cadi de Patras de saisir et d'envoyer les perturbateurs au chef-lieu de la province. Le boïourdi écrit à ce sujet se terminait par ces mots : « Les archevêques, les évêques, les çodja-bachis et les notables chrétiens des villes et des villages de la Morée, devront se transporter immédiatement dans notre résidence de Tripolitza. Ils déposeront leurs armes, et ils paieront cette année un double karadge pour la conservation de leurs têtes. »

Mais à cet ordre de comparution et à l'insolente apostrophe du caïmacan les Grecs de la Morée répondirent par des menaces et des chansons. — Colocotroni, arrivé sur ces entrefaites dans la Péninsule péloponésienne (1), excita et soutint leur courage par des discours ardents et pleins de patriotisme.

Après avoir reçu plusieurs renforts, Kourchid franchit enfin le Pinde à la tête d'une armée de 24 000 hommes et arriva le 2 mars à midi au camp impérial de Janina.

(1) Il avait servi à Corfou dans les troupes britanniques.

Dès que la tente du nouveau séraskier fut dressée, Ali de Tébélen envoya à ce chef un parlementaire porteur d'une lettre de félicitation sur sa bienvenue.

Voulant tenir une conduite différente de celle d'Ismaël-Pacha, et employer des moyens conciliateurs pour terminer cette guerre, Kourchid répondit par une lettre amicale aux félicitations d'Ali. Il ne tarda pas à envoyer auprès de ce dernier le pacha de Larissa (Mahmoud) pour entrer en négociation.

L'ex-visir de Janina aurait pu profiter des circonstances pour sauver sa personne, et peut-être même pour conserver son autorité, en sacrifiant une partie de ses trésors.—Mais, comptant sur les mouvements insurrectionnels que ses émissaires travaillaient à exciter de toutes parts autour de l'armée ottomane, et croyant que la crainte seule était le motif des ménagements qu'on avait pour lui, Ali osa remettre, le 7 mars 1821, au négociateur de Kourchid-Pacha les propositions suivantes: 1° Ali s'obligeait à payer à la Sublime-Porte les frais de la guerre et les tributs arriérés de son gouvernement. 2° Il demandait la mise à mort de Pacho-Bey, son ancien domestique, qu'il disait être l'auteur de tous les maux qui affligeaient la nation musulmane. 3° Il exigeait que le Grand-Seigneur lui concédât, sa vie durant et sans renouvellement annuel d'investiture, le pachalik de Janina, tout le littoral de l'Épire, l'Acarnanie et ses dépendances. 4° Une amnistie entière devait être accordée à tous ceux qui dans ces derniers temps auraient servi et défendu sa cause.

Ces contre-propositions étaient terminées par cette phrase : « Si mes demandes ne sont pas acceptées sans modifications, je suis préparé à faire une bonne défense. »

Ces conditions parurent révoltantes à Kourchid-Pacha. Cependant, ayant intérêt en ce moment à dissimuler avec Ali, il lui répondit que la nature de ses demandes outrepassait ses pouvoirs, qu'il allait communiquer ses propositions au divan de Constantinople, et que les hostilités seraient suspendues, s'il le souhaitait, jusqu'au retour de son courrier.

La suspension des hostilités fut acceptée par Ali. Kourchid obtint aussi une suspension d'armes de la part des Souliotes; Békir-Dgiocador fut chargé de traiter avec ces derniers.

Ce fut alors que l'insurrection des Grecs, dont les derniers événements avaient précipité l'explosion, éclata d'une manière générale et décisive.

Les opérations de la guerre de la Porte contre Ali de Tébélen et contre les Grecs sont trop liées pour être séparées; nous les raconterons successivement suivant leur date.

Germanos, archevêque de Patras, osa le premier arborer dans le Péloponèse l'étendard de la croix. Né en Morée, de parents pauvres, élevé au sein d'une ville obscure de cette péninsule (Dimitzana), austère dans ses mœurs, dévoré d'un zèle ardent pour la religion chrétienne, Germanos avait acquis une grande influence sur ses compatriotes.

Appelé à Tripolitza avec les archontes de Patras, Germanos s'était mis en route en compagnie de ces derniers. Mais, se trouvant à Calavryta au milieu d'une population presque entièrement chrétienne, il annonça à ses compagnons de voyage qu'il était résolu de ne plus continuer sa marche vers Tripolitza, et qu'il allait s'arrêter au milieu de ses frères. — « Ce serait commettre un sui-

cide, leur dit-il, que d'obéir aux ordres de Kourchid-Pacha : car je viens d'apprendre par une lettre de Théodore, drogman de Morée, que nous sommes réservés à la mort. »

Les archontes de Patras, à qui le même sort était destiné, approuvèrent cette prudente résolution, et invitèrent par une circulaire tous les primats des principales villes de la Morée, ainsi que les archevêques, les évêques, les abbés des monastères, et jusqu'aux proto-gérontes des villages, à se tenir sur leurs gardes à l'égard des musulmans, à se séparer d'eux, et à se porter sur les montagnes, d'où, à la voix de Dieu, qui ne tarderait pas à se faire entendre, ils se précipiteraient sur les ennemis du nom chrétien. Retiré au couvent de Mégaspiléon et ensuite à celui des frères trapistes du mont Erymanthe, Germanos indiqua ce dernier lieu aux chrétiens moriotes pour y tenir un consistoire général relatif aux intérêts actuels de la religion et de la patrie.

Plusieurs chefs de la Péninsule accoururent à sa voix. Germanos se vit bientôt entouré de 1500 paysans du mont Cyllène, à qui il annonça que les musulmans allaient arriver en force pour l'arrêter ; mais il ajouta, avec un ton prophétique, qu'aussitôt que les Turcs auraient entendu le cri de guerre de *victoire de Dieu*, ils se débanderaient et fuiraient à toute bride.

Cette annonce fut réalisée peu d'instants après. Un corps d'une centaine de cavaliers mahométans s'étant présenté devant le couvent des trapistes, le seul cri de *victoire de Dieu*, étant poussé par les chrétiens et répété par les échos des montagnes voisines, suffit pour inspirer la terreur aux Turcs, qui se retirèrent précipitamment sur Calavryta.

Colocotroni s'empressa de former des corps de Moriotes chrétiens et s'empara des principaux villages de la vallée de l'Alphée.

Les mouvements insurrectionnels des Grecs s'étendirent et prirent de la force et de la consistance dans toute l'Achaïe ; les cris retentissants de ceux d'entre eux qui s'étaient retiré sur les sommets des montagnes répandirent une telle terreur parmi les musulmans de cette partie de la Morée, que les Turcs des villes de Vostitza et de Calavryta quittèrent leurs demeures, traversèrent le golfe de Corinthe et se retirèrent à Lépante.

On vit alors accourir en foule auprès de Germanos, pour assister au consistoire général qu'il avait indiqué, les archontes de Patras, de Vostitza et de Calavryta, les chefs militaires du mont Olénos, plusieurs députés de Gastouni et de Carytena, et les supérieurs des monastères voisins. Colocotroni se trouvait à cette réunion nationale.

Le discours de Germanos devant les membres de cette assemblée était plein de chaleur et de vérité. Son ton prophétique avait pour but d'électriser les peuples. « Ne comptez pas, dit-il, sur les rois de l'Europe, quoique chrétiens comme nous. Ils craignent l'émancipation des peuples et étendent au sultan ottoman le principe de la légitimité. Ils vous considéreront comme rebelles, tant que notre persévérance et nos victoires n'auront pas changé leurs préventions injustes. Mais nous aurons pour nous tous les hommes dont le cœur généreux se révolte contre les actes d'une atroce tyrannie. Ces derniers finiront par conquérir l'opinion générale et par entraîner les décisions des rois.

» Préparons-nous donc, en attendant, à agir par nous-mêmes et pour nous seuls. Notre patrie à nous c'est la Ma-

cédoine, la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, la Livadie, l'Eubée, le Péloponèse et les îles de l'Archipel.

»Le souvenir de nos aïeux, qui, depuis tant de siècles, fixent l'admiration du monde, attirera sur nous l'intérêt des peuples chrétiens.

» Les annales de nos oppresseurs, qui ne sont qu'une série de crimes et de barbaries, présentent aux yeux de tous un objet de réprobation et de mépris. Quant à nous, notre entière libération ne sera obtenue qu'après beaucoup de travaux et de combats. Mais persévérons dans notre glorieuse entreprise, et le succès finira par la couronner. Notre devise patriotique doit consister dans ces mots : *Religion, patrie* et *liberté!* »

Cette réunion se termina par des cérémonies religieuses qui raffermirent l'enthousiasme et fixèrent les résolutions du peuple. La renommée, faisant connaître les résolutions prises dans cette première assemblée nationale, excita bientôt dans tout le Péloponèse des sentiments conformes à ceux des premiers auteurs de l'insurrection.

Parmi les principales villes de la Morée, celle de Paras, qui osa, la première, s'insurger contre les autorités ottomanes, fut la première victime de l'insurrection. Nous ferons connaître plus tard les événements malheureux qui, après des succès variés, ont amené la destruction complète de cette ville autrefois florissante.

Les négociations des Turcs avec les Souliotes et avec Ali de Tébélen, au lieu d'être conduites avec le caractère de modération qu'elles avaient pris d'abord, furent abandonnées, par suite des réponses inadmissibles qui avaient été dictées par le ministère ottoman.

Au lieu des conditions que les Souliotes demandaient, et qui devaient leur procurer une administration indé-

pendante, sous la domination suprême du Grand-Seigneur, il leur fut répondu que la seule faveur qu'ils pouvaient espérer était d'être traités comme les insulaires de l'Archipel, rayas du sultan, qui étaient sous la dépendance administrative du capitan-pacha. On leur accordait un délai de quatre jours pour livrer vingt otages qui seraient les garants de leur soumission.

Ali reçut l'ordre de mettre bas les armes et de se rendre sous vingt-quatre heures à l'entrée de la tente du séraskier Kourchid-Pacha, qui le ferait conduire honorablement à Constantinople, où il serait admis à se justifier devant le glorieux sultan, son maître.

Informé de ces décisions souveraines, les Souliotes recommencèrent les hostilités, et Ali de Tébélen fit répondre par des coups de canon aux sommations du séraskier.

Ayant besoin plus que jamais de l'assistance et de la diversion des Souliotes, Ali s'empressa de leur écrire la lettre suivante : « Chers Souliotes, recevez le salut de l'amitié. Si je ne vous ai pas remis jusqu'à présent le château de Kiapha, que je m'étais engagé à vous livrer, n'en accusez que l'obligation où je me suis trouvé d'en retirer les gages précieux que j'y tiens renfermés. Mais puisque vos palicares, que j'estime comme mes propres enfants, le demandent avec tant d'instance, j'écris à mon commandant de vous en faire la consignation. Entrez dans cette forteresse paisiblement et avec ordre, afin qu'il ne s'ensuive ni pillage, ni dilapidation des choses qu'elle renferme. Chers Souliotes, mes bien-aimés, je vous fais présent des vivres et des munitions de guerre qui se trouvent dans le fort de Kiapha. Je place sous votre sauvegarde mon petit-fils, en vous priant

de le traiter avec la même affection que je traiterai vos enfants qui sont mes otages.

»Janina, 30 mars 1821.»

CHAPITRE XXVIII.

PREMIERS MOUVEMENTS INSURRECTIONNELS DES GRECS.

Les chrétiens de la ville de Patras s'étaient déclarés le 4 avril 1821 contre les agents du gouvernement ottoman. Les Turcs, après avoir mis le feu à la maison d'un des primats grecs, nommé Papa-Diamantopoulo, se renfermèrent dans le château de cette ville. Les bombes et les boulets lancés par eux portèrent de toutes parts l'incendie et la destruction.

Les Grecs devinrent maîtres de la maison de Diamantopoulo et éteignirent le feu. L'étendard de la croix flotta sur toutes les mosquées mahométanes. Arrivé près de Patras avec 700 paysans qui étaient imparfaitement armés, Germanos dirigea leurs premiers efforts contre l'incendie et contint les Turcs dans le château.

Les Turcs qui vivaient épars dans les vallées de la Morée tombèrent sous les coups des Grecs. Leurs métairies furent incendiées; leurs personnes et leurs familles furent égorgées ou traînées dans l'esclavage. La colonie mahométane de Bardounia, établie près de l'embouchure de l'Eurotas, portait depuis long-temps la frayeur et la désolation dans cette partie de la Grèce. Elle fut complétement détruite.

Une femme spartiate nommée Constance Zacharias

planta un drapeau blanc traversé par une croix bleue sur sa demeure, et appela ses compatriotes de toutes classes, hommes et femmes, à la vengeance et à la liberté. Elle nourrissait depuis long-temps dans son cœur un désir de se venger des Turcs, qui avaient fait périr son père par le pal en 1799.

Accompagnée d'un nombre considérable d'hommes et de femmes, Constance força les Turcs de la Laconie à se renfermer dans le château de Mistra. Remontant le long du cours de l'Eurotas, elle s'empara de la ville et de la position importante de Léondari, et fit remplacer par le drapeau de la croix tous les croissants des mosquées musulmanes.

Le même mouvement insurrectionnel se répandit comme une étincelle électrique dans toute la Messénie. Nisi, Sténiclaros et Calamata, arborèrent l'étendard de la croix. Les Turcs d'Andrussa et ceux des villes voisines, n'étant pas assez nombreux pour résister, se réfugièrent les uns à Coron et à Modon, et les autres à Tripolitza.

Les chefs grecs de la Messénie organisèrent à Calamata une espèce de gouvernement central pour gouverner la province.

La Haute-Arcadie, qui renferme les sources de l'Alphée, s'agita bientôt à la voix éclatante de Canélos, chef de la famille puissante des Délianys. Cette famille prétend descendre des nobles sires de Champagne, qui avaient possédé pendant long-temps la souveraineté de la Morée. Canélos expulsa tous les Turcs de la vallée de l'Alphée, et fit flotter l'étendard de la Grèce sur la ville importante de Cariténa. C'était la patrie de Colocotroni.

Cette ville, placée presque au milieu du Péloponèse, devint le point central des premiers mouvements de l'insurrection hellénique.

Germa· espérait que la vue de l'armée grecque suffirait p   ugager les Turcs de Patras à imiter ceux de Calavr ta et de Vostitza, qui s'étaient retirés sans combattre de l'autre côté du golfe, dans le pachalik de Lépante. Il attendit quelque temps avec ses soldats sous les oliviers du voisinage; mais, voyant ses espérances déçues, il ordonna à ses troupes de le suivre, et fit son entrée dans Patras le 7 avril, au milieu des cris de joie des habitants, qui tenaient les Turcs bloqués dans l'Acropolis.

Le manifeste suivant fut adressé par Germanos à chacun des consuls des puissances chrétiennes à Patras, le 26 mars-7 avril 1821 :

« Les Hellènes, livrés à l'oppression croissante des Turcs, qui ont juré de les anéantir, ont unanimement pris la résolution de secouer le joug ou de mourir. Nous nous sommes levés en armes pour venger nos injures et soutenir nos droits. Nous sommes fortement persuadés que les puissances chrétiennes de l'Europe reconnaîtront la justice de notre cause et nous prêteront assistance et secours, en se rappelant combien nos aïeux ont été utiles à l'humanité. Nous vous prions, monsieur le consul, de vouloir bien nous procurer la bienveillante protection de votre auguste cour. »

Signé GERMANOS, archevêque de Patras;
PROCOPIOS, évêque de Calavryta;
André ZAÏMI,
André LANDO,
PAPA-DIAMANTOPOULO,
SOTIRAKI.

Les flammes qui consumaient Patras avaient été as-

soupies pendant quelques heures; mais, animées de nouveau par le feu de l'artillerie du château occupé par les Turcs, elles reparurent bientôt avec une activité dévorante.

Au milieu de la confusion et des désordres de cet incendie, Germanos démasqua trois batteries qui commencèrent à tirer contre le château ; mais les boulets des canons grecs étaient d'un trop faible calibre pour pouvoir entamer les murailles; une fusillade inutile fut entretenue par les insurgés.

A défaut de fonds, Germanos chercha à entretenir l'enthousiasme du peuple par des nouvelles favorables; celles qui annonçaient la défaite entière et complète des Osmanlis par Ali de Tébélen et la conversion récente de ce pacha au christianisme avaient produit les plus heureux effets.

Mais l'arrivée de Yousouf-Pacha au château de Morée affaiblit beaucoup les espérances des Grecs, et ranima le courage des Turcs renfermés dans l'Acropolis de Patras.

Profitant de la négligence des Grecs, qui n'avaient pas occupé par une force imposante le pont de Sichena, sur lequel passe la route du château de Morée à la ville de Patras, Yousouf trouva le moyen de pénétrer avec 4 à 500 hommes dans le château de cette ville.

C'était un faible renfort pour les défenseurs de cette forteresse, puisque les Grecs étaient assez nombreux pour occuper la ville et pour continuer le blocus du château.

Mais, au lieu d'attaquer cette place, Germanos et ses soldats s'étaient retirés vers Nézéros et Mégaspiléon, et avaient laissé le champ libre aux Turcs. Ceux-ci ne pensèrent qu'à se venger des Grecs et à piller leurs habi-

tations. — Le sang coulait de toutes parts, les rues étaient pleines de cadavres; toutes les maisons étaient mises au pillage. Celles des consuls européens finirent par être la proie des flammes.

Ces agents diplomatiques avaient déployé, avant l'incendie de leurs hôtels, les sentiments de la plus généreuse humanité; leurs demeures avaient servi d'asyle à beaucoup de familles grecques contre le fer des ottomans.

Ce fut par leurs soins qu'un grand nombre de Patréens parvinrent à s'embarquer pour se sauver dans les îles Ioniennes. M. Pouqueville, consul de France à Patras, montra, dans ces circonstances critiques, autant de courage que de philanthropie. M. Green, consul d'Angleterre, quoiqu'on ait cherché, par esprit de parti, à ternir sa réputation en le représentant comme ennemi des Grecs et ami des Turcs, se donna beaucoup de peine pour arracher un grand nombre de victimes à la fureur sanguinaire des soldats de Yousouf-Pacha et réussit à les faire passer dans l'île de Zante.

Pendant ces derniers événements, la Livadie et la Béotie s'étaient insurgées contre l'autorité du Grand-Seigneur. Diacos, proto-palicare d'Odyssée et chef des armatolis de la Doride, était l'auteur de cette insurrection. Il avait réussi à s'emparer de la personne du frère du kaïmacan de Négrepont, ainsi que de plusieurs Turcs de distinction. Ces prisonniers furent offerts par lui pour servir d'échange contre les primats grecs que les Turcs tenaient en otages et qu'ils voulaient faire mourir.

Cet échange venait d'avoir lieu, lorsque Diacos fut informé qu'en quittant le canton de Livadie, le kaïmacan avait fait massacrer un grand nombre de chrétiens. N'écoutant que le sentiment de la vengeance, cet intrépide

palicare se mit aussitôt à la poursuite de ce Turc sanguinaire; il l'atteignit au pont de Parnesse, au pied du mont Cithéron, l'attaqua et le tailla en pièces avec 2000 cavaliers turcs qui l'accompagnaient.

En apprenant cette nouvelle, les Livadiens et les Béotiens se soulevèrent en masse et massacrèrent sans pitié tous les mahométans qui leur tombèrent sous la main.

Odyssée, après avoir organisé plusieurs compagnies d'armatolis sur le Pinde, le Parnasse et le mont Œta, venait de soulever les habitants belliqueux de ces montagnes, ainsi que les peuplades grecques de la vallée du Sperchius. Les montagnards du Pélion et de l'Ossa, excités par les exhortations patriotiques de l'archimandrite Anthème Gazis, s'étaient déclarés en faveur de l'insurrection de la Grèce.

Les habitants de l'Elide s'animèrent à la voix de l'évêque Procope, que Germanos avait détaché sur ce point, et quittèrent leurs plaines et leurs fertiles champs pour se réfugier dans les montagnes. Ils en sortirent bientôt en proclamant la liberté et l'indépendance de la Grèce. Le labarum fut arboré sur toutes les mosquées de la vallée de l'Alphée et dans l'opulente ville de Pirgos.

Une amnistie aurait pu ralentir ce mouvement national, et même l'étouffer; mais, n'écoutant que son orgueil et le sentiment du mépris que tout Osmanli éprouve à l'égard des rayas, Yousouf-Pacha publia une proclamation où il annonçait aux insurgés qu'à moins d'une soumission immédiate, il n'y aurait plus pour eux *ni espérance ni pardon*.

Germanos répondit à ce manifeste imprudent par ces paroles de l'Ecriture : « L'abyme invoque l'abyme; chassons les enfants de l'esclave; brisons les liens qu'ils

nous ont imposés et jetons loin de nous le joug qui nous accable. »

Aux mots de *Brisons nos fers!* le Péloponèse entier courut aux armes; les Turcs ne virent d'autre salut pour eux qu'en se réfugiant dans les places fortes de Tripolitza, Coron, Modon, Monembasie, Navarin et Arcadia, qui, bientôt enveloppées par les Grecs, se trouvèrent en état de siége au début de la guerre.

Quelques maisons qui avaient échappé à l'incendie dans la ville de Patras restaient encore debout : Yousouf les fit détruire après les avoir livrées au pillage de ses soldats. Toutes les demeures des consuls disparurent, et il ne resta de cette ville opulente, dont la population s'élevait naguère à 24 000 habitants, qu'une surface couverte de décombres.

Au milieu de ces scènes de désolation, de nouvelles secousses de tremblement de terre entr'ouvrirent le sol le 26 avril 1821, et accrurent la masse des calamités qui affligeaient alors la population du Péloponèse.

Croyant porter le découragement parmi les insurgés, Yousouf-Pacha fit courir le bruit que le séraskier Kourchid-Pacha, après avoir transformé en blocus le siége de Janina, venait de détacher 18 mille soldats pour combattre les Grecs de la Livadie et de la Morée; qu'une vaste conspiration formée par les chrétiens à Constantinople contre l'autorité du sultan avait été découverte et punie, et que la révolte de la Valachie était entièrement apaisée.

Mais les Grecs, accoutumés aux mensonges des Turcs, regardèrent ce rapport comme un stratagème, et n'y ajoutèrent aucune foi.

CHAPITRE XXIX.

HÉTÉRISTES. — ENTREPRISE D'ALEXANDRE HYPSILANTI EN MOLDAVIE ET EN VALACHIE.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les événements qui eurent lieu à cette époque dans les provinces transdanubiennes de la Valachie et de la Moldavie, et sur les opérations de la société dite des Hétéristes.

Organisée depuis long-temps dans l'ombre, cette société avait conçu le hardi projet de soulever dans la Turquie d'Europe tous les chrétiens, et d'en expulser les Osmanlis.

En parlant des Grecs dans nos considérations générales sur la population des deux Turquies, nous avons fait connaître leurs dispositions haineuses et vindicatives vis-à-vis des Turcs. Plus nombreux que les musulmans dans la Turquie d'Europe, ils avaient sur ceux-ci en général la supériorité de l'intelligence et de l'esprit, par suite d'une meilleure éducation. Nous avons dit que depuis un demi-siècle les Grecs avaient fait de très grands progrès dans les arts de la civilisation, et montraient un profond mépris pour la nation, autrefois conquérante, qui continuait à tenir leur terre natale dans l'asservissement et la honte.

Témoins des nombreuses et presque continuelles défaites des Turcs durant leurs dernières guerres contre la Russie, les Grecs regardaient l'expulsion des Osmanlis comme une chose facile. Ils pensaient qu'ils n'avaient

qu'à s'entendre entre eux pour briser le joug tyrannique qui leur avait été imposé.

Ce noble sentiment dominait depuis long-temps dans leurs cœurs.

Lorsque le général Bonaparte commandait en chef, en 1797, l'armée française d'Italie, une correspondance bientôt interrompue s'était établie entre lui et Pierre Mavromicalis, dit Petro-Bey, commandant le district de Mayna, sur les deux versants du Taygète. — Des émissaires français (1) avaient parcouru la Grèce pour la disposer à une insurrection générale.

Mais toutes ces menées n'avaient pas eu de résultat. Le peuple grec n'était pas encore préparé alors pour un grand mouvement insurrectionnel. Ali-Pacha, qui gouvernait l'Epire et la Grèce, et qui jouissait à cette époque de la confiance de la Porte, était assez puissant pour se faire craindre et pour contenir toutes les populations de la Turquie méridionale.

Le jeune Rhigas seul se laissa entraîner. Magnanime et trop franc pour cacher son entreprise, il osa prêcher ouvertement l'insurrection contre les Ottomans. Echappé aux poursuites des agents de la Porte, il se retira dans les états autrichiens, et se crut sauvé. Mais la cour de Vienne le livra aux Turcs, qui le firent périr à Belgrade par la hache des bourreaux. « De mon sang versé, avait dit, avant de mourir, ce jeune enthousiaste, naîtront les vengeurs de ma patrie. »

La révolution française n'avait pu réussir, à la fin du 18e siècle, à insurger les Grecs contre les Ottomans ; mais

(1) Un de ces émissaires était le comte Loverdo, de Céphalonie. Il est devenu par la suite lieutenant général dans les armées françaises.

elle avait augmenté leur force en les faisant sortir, par la voie du commerce, de l'état de faiblesse et de misère dans lequel ils avaient langui pendant si long-temps.

Avant leur expédition d'Egypte et leur guerre avec la Porte, les Français faisaient, en outre de leur commerce direct, tout le cabotage entre les échelles du Levant. C'était sous le pavillon de France et sur des bâtiments français que, par suite de la crainte qu'inspiraient alors les corsaires de Malte, les marchandises du pays étaient transportées d'une échelle à l'autre.

Les Grecs insulaires, et surtout les habitants des îles d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara et de Chio, s'emparèrent de toutes les relations de cabotage dans ces mers, aussitôt que l'ordre de Malte eut cessé d'exister, et que les Français, devenus ennemis des Turcs, furent repoussés de tous les ports ottomans.

Pendant que la France et les principales puissances de l'Europe se faisaient entre elles une guerre acharnée, les Grecs des îles que nous venons de nommer avaient profité de la neutralité que leur procurait leur titre de sujets de la Porte pour former, d'abord dans le bassin et ensuite hors du bassin de la Méditerranée, des relations commerciales avec la France, l'Angleterre, les autres peuples européens, et plus tard avec les ports maritimes de la grande confédération américaine. — N'ayant rien à craindre de la part des vaisseaux de guerre et des corsaires des puissances belligérantes, ils étaient devenus les grands et presque les seuls colporteurs du commerce de la Méditerranée.

Les habitants d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, de Chio, des principales îles de l'Archipel, ainsi que des provinces continentales de l'Élide, de l'Argolide, de l'Achaïe et de l'Arcadie, ne tardèrent pas à ressentir les heureux effets

de ces entreprises maritimes. La population s'augmenta, l'industrie pénétra dans les villes, le numéraire devint abondant, et l'aisance succéda à la misère.

La nation grecque, enrichie par le commerce, s'avança alors à grands pas vers sa régénération. A l'époque de la chute de Napoléon et de la paix générale de 1815, les Grecs insulaires possédaient une marine marchande de 600 bâtiments avec 30 000 hommes d'équipage.

Animé par un sentiment de bienveillance pour ce qui tendait aux progrès des lumières et de l'industrie, le sultan Sélim III avait vu avec plaisir la prospérité croissante des Hydriotes et des autres insulaires de l'Archipel.

Il avait permis d'établir dans la Turquie d'Europe, dans l'Asie-Mineure, et même jusque sous les murs de son sérail à Constantinople, des écoles d'instruction pour les jeunes Grecs, et les avait encouragées par sa protection généreuse.

L'année si importante de 1815 fut celle où les souverains de l'Europe commencèrent à s'occuper des Grecs. La Sublime-Porte n'avait pas été admise à concourir aux opérations du congrès de Vienne. Mais on y parla avec intérêt de la nation grecque, et, sur la proposition du comte Capo-d'Istria, les monarques présents et les mandataires des autres souverains souscrivirent presque tous à une société dite d'Athènes ou des Philomuses, dont le but était de répandre l'instruction parmi les Hellènes.

Cette société, qui n'avait alors qu'un but philanthropique et littéraire, servit, quelques mois après, de base et d'appui à l'association dite de l'Hétérie, dont les vues étaient tout à fait politiques.

Trois Grecs obscurs, Scontas, Xantos, et l'archimandrite Dicée, dit Papa-Fléchas, furent les créateurs de l'Hé-

térie. Ils la représentèrent comme étant affiliés à la réunion littéraire des Philomuses, et comme ayant pour associés et pour protecteurs les souverains et les ambassadeurs qui avaient signé les statuts de cette dernière société. Ils donnaient à entendre que l'empereur de Russie était leur chef suprême.

Ces déclarations mensongères trompèrent beaucoup de monde et grossirent en peu de temps le nombre des hétéristes. Les personnes admises dans l'Hétérie juraient de mettre toute leur fortune à la disposition de la société, d'être toujours prêtes à sacrifier leur vie pour le succès de l'entreprise, et de garder un silence absolu sur son existence et ses projets.

Au lieu d'exclure les mahométans de cette association, l'infortuné Rhigas avait eu une idée plus grande, mais peut-être plus imprudente : c'était de produire une réunion fraternelle des Klephtes chrétiens avec les Dérébéis ou mahométans rebelles à la Porte, et de les affilier à l'Hétérie.

Depuis le commencement du 17e siècle, l'intérêt du salut commun avait déjà donné naissance à la société dite des Adelphes, composée de montagnards chrétiens et musulmans. Les initiés échangeaient leurs armes avec leurs nouveaux frères, se donnaient la main et s'embrassaient en disant : « Ta vie est ma vie et ton âme est mon âme. » Depuis plus de deux cents ans aucun membre de la société des Adelphes n'avait trahi ses devoirs, et n'avait manqué à ses obligations et à ses serments.

Dans une réunion des hétéristes à Constantinople, vers la fin de 1815, il avait été résolu que trois des chefs resteraient dans cette capitale pour donner plus de consistance à l'Hétérie et pour centraliser son action, et que des mandataires habiles et discrets seraient envoyés dans

toutes les provinces de la Turquie, et même dans les états voisins, pour accroître le nombre des associés et combiner les opérations.

Un jeune Grec, Galatis, natif d'Ithaque, animé par un ardent patriotisme et doué d'une grande intelligence, fut envoyé en Russie. Débarqué à Odessa, il y trouva beaucoup de personnes qui l'écoutèrent avec intérêt, et il parvint à les faire entrer dans l'association des hétéristes.

Arrivé à Saint-Pétersbourg, Galatis employa avec succès les mêmes pratiques et les mêmes moyens de séduction qu'à Odessa. Mais, peu discret, il fut bientôt découvert par les agents de la police extrêmement active de la capitale de la Russie. Arrêté au milieu de ses imprudentes déclamations, il fut enfermé dans une forteresse avec deux de ses associés. Informé de l'arrestation de Galatis et des motifs qui y avaient donné lieu, l'empereur Alexandre le rendit à la liberté avec ses amis, et leur fit donner des secours pour sortir de ses états.

Appelé à Yassy chez le consul de Russie, Galatis reçut de la part de l'empereur un nouveau secours de 5000 francs. La croyance générale s'établit alors parmi les hétéristes que le souverain de la Russie prenait un grand intérêt à leur entreprise, et les protégerait utilement lorsque les Grecs auraient besoin de son appui.

Un des plus distingués parmi les hétéristes enrôlés par Galatis était Athanase Tlascalof, fils d'un négociant grec établi à Moscou. Il n'avait pas l'éloquence de Galatis, mais il avait plus d'activité, de persévérance et de discrétion. — Chargé par les chefs de l'Hétérie de passer en Morée, en 1817, pour y organiser l'insurrection, Tlascalof s'annonça partout comme un agent du czar de Russie, et parvint en peu de temps à attirer dans cette

société un grand nombre de Klephtes, de marins et de primats de la Grèce.

Galatis, de son côté, se donnait les plus grands mouvements, et continuait ses prédications. Mais son indiscrétion croissait avec ses succès.

Craignant que par sa conduite imprudente Galatis ne compromît le sort de l'entreprise, les chefs de l'Hétérie résolurent de s'en défaire, et l'envoyèrent à Tlascalof, à qui ils recommandèrent secrètement de le faire mourir. — Au milieu des festins et des cris d'une joie bruyante, Galatis, qui chantait un air national, reçut traîtreusement un coup de fusil, et s'écria, en tombant: « Mes frères, que vous ai-je fait?... » Tel est souvent le sort des chefs des insurrections populaires: ils deviennent la victime de leurs propres partisans.

Après la mort de Galatis, Théodore Négris, alors secrétaire de Charles Callimachi, hospodar de Moldavie, et cet hospodar lui-même, entrèrent dans l'Hétérie. Cette association se propagea à Yassy et dans les principales villes de la Bessarabie.

Papa Giorgi, fougueux hétériste, devint à Constantinople l'agent principal de la société. Malgré la peste qui régnait alors dans cette capitale, et malgré la surveillance des autorités turques, il parvint à enrôler 15 mille personnes parmi les hétéristes.

Ce fut au commencement de 1818 que les chefs de l'Hétérie établirent des éphories ou commissions dans les principales villes des provinces de la Turquie d'Europe, et même dans quelques villes étrangères où les négociants grecs se trouvaient en grand nombre. — Constantinople, Smyrne, Chio, Samos, Calamata, Missolonghi, Janina, Bukarest, Yassy, Trieste, Pesth et Moscou, eurent leurs éphories secrètes.

Chaque éphorie avait une caisse à part avec une entière liberté d'action; elle devait entretenir une correspondance suivie avec l'éphorie centrale et directrice de Constantinople. Mais, loin d'être favorables au but commun, ces éphories ne présentaient que des centres dispersés d'action, et absorbaient souvent, pour des vues particulières et locales, les fonds remis par les hétéristes riches qui désiraient sincèrement le triomphe de la nation grecque.

Ce fut dans ces circonstances que les deux frères Alexandre et Nicolas Hypsilanti, se trouvant en visite chez leur beau-frère Catacazis, gouverneur de la province russe de Bessarabie, furent initiés aux secrets et aux principes de l'Hétérie. Jeune et ardent, Nicolas Hypsilanti devint aussitôt un partisan zélé de la nouvelle association. Mais Alexandre, son frère aîné, n'y vit aucun but qui fût bien déterminé, ni un centre puissant d'action, ni moyens disponibles, et refusa d'abord d'y prendre part. Le comte Capo-d'Istria, dont les idées sur l'existence et les projets de l'Hétérie coïncidaient avec celles d'Alexandre Hypsilanti, éconduisit tous les agents qui lui furent adressés à Saint-Pétersbourg pour l'engager à prendre comme chef la direction de cette grande et hasardeuse entreprise.

La prévoyance et la profonde sagacité du comte Capo-d'Istria lui avaient fait sentir que ce n'est pas par des sociétés détachées et par des clubs divergents, dans lesquels les intrigants et les bavards ont coutume de dominer, qu'une entreprise destinée à changer l'état politique d'un pays peut réussir. Il pensait avec raison que, dans les insurrections populaires, on ne peut compter sur les succès que lorsqu'une force centrale très puissante dirige les mouvements, et lorsque la grande

majorité nationale s'est prononcée avec énergie, et s'est compromise par ses premiers actes.

Les sociétés hétéristes de la Grèce, organisées comme les ventes des carbonari d'Italie, ont eu le même sort, et n'ont servi qu'à produire momentanément la confusion et le désordre, à compromettre la cause qu'elles avaient voulu défendre, et à faire périr les personnes imprudentes qui avaient tenté de les diriger. On a vu au contraire l'insurrection de la Morée, qui était appuyée par la volonté énergique de la population chrétienne de cette péninsule, prendre de la consistance, lutter contre les obstacles et finir par triompher.

La guerre de la Porte contre Ali-Pacha, et la proscription de cet homme, dont le pouvoir s'étendait sur les provinces grecques de la Turquie d'Europe, facilitaient la propagande des hétéristes, et hâtaient l'époque de l'insurrection de la Grèce.

Pressé par les troupes turques et par des hordes nombreuses d'Albanais qui espéraient prendre part aux riches dépouilles que trente ans de spoliations et de meurtres avaient considérablement augmentées, Ali appela les Grecs à son secours. Il organisa à grands frais les compagnies de Klephtes, à qui il avait fait auparavant une guerre exterminatrice. Il avait chargé, comme nous l'avons dit plus haut, le Grec Ulysse ou Odyssée de la défense de la province de Livadie ; il avait ordonné au capitaine Tachos de se placer dans les défilés des Thermopyles ; Varnakiotis avait reçu de lui l'ordre de fortifier les Xéroméros, et Zongas de se porter dans les gorges du mont Olympe.

Tandis qu'Ali-Pacha cherchait dans l'assistance des rayas de son pachalik les moyens de se soustraire aux dangers qui le menaçaient, la Sublime-Porte appelait à

son service tous les vieux capitaines que la tyrannie de ce visir avait obligés de chercher un refuge dans les forêts du Pinde et sur les cimes de l'Othrys et de l'Œta.

Elle avait fait entendre les cris de vengeance contre ce ministre sanguinaire dans les oreilles de Marco Botzaris et de ses Souliotes. C'est ainsi que la Grèce avait reçu des mains de ses tyrans le glaive qu'elle devait bientôt tourner contre eux.

Ali-Pacha, instruit par quelques membres imprudents de l'éphorie de Janina de l'existence des sociétés secrètes qui travaillaient à la libération de la Grèce, et croyant, d'après le dire de ces révélateurs, que l'empereur de Russie était à la tête de cette entreprise, résolut de profiter de cette découverte, tant pour se sauver de sa mauvaise position que pour laisser à la Porte une guerre longue et dangereuse à soutenir.

Il se fit recevoir dans l'éphorie de Janina, et s'empressa d'écrire à l'empereur Alexandre et au comte Capo-d'Istria que, comme hétériste, il avait des droits à la protection du gouvernement russe, et que, désirant la liberté des Grecs, il était prêt, disait-il, à sacrifier pour eux sa personne et ses trésors.

Prié de nouveau par les hétéristes de prendre part au mouvement insurrectionnel des Grecs et de le diriger, Alexandre Hpsilanti résista long-temps aux pressantes sollicitations qui lui étaient présentées au nom des chefs de l'association. « Qu'irai-je faire, disait-il, chez une nation pauvre et désarmée? Serait-ce pour y jouer le rôle de capitaine sans soldats et de chef de gouvernement sans trésors? »

Il ne pouvait s'empêcher de frémir en pensant que l'insurrection des Grecs avait lieu à la même époque où les révolutions d'Espagne, de Naples et du Piémont, ve-

naient d'éclater, et il craignait avec raison qu'elle ne fût confondue dans la même réprobation par les rois de l'Europe.

Mais les raisons d'Hypsilanti n'ébranlèrent pas les chefs des hétéristes. Ils lui montrèrent un grand nombre de lettres écrites par les présidents des éphories des provinces. Ces lettres promettaient de tous côtés des secours puissants. Dans toutes, Hypsilanti était désigné comme devant être le sauveur de la patrie, et on le priait d'accourir au secours des chrétiens de Constantinople, dont la proscription était prononcée.

Lorsque la lecture de ces écrits fut achevée, Alexandre Hypsilanti cessa d'être un homme prévoyant et sage. Son imagination s'exalta; l'amour de la gloire et son ambition personnelle firent disparaître à ses yeux tous les obstacles qui l'avaient arrêté jusque alors. « J'accepte enfin vos propositions, s'écria-t-il, mes frères; périsse le lâche qui refuse son appui à ses concitoyens destinés à périr par les mains des bourreaux et des assassins! »

Non content d'accepter ce commandement dangereux, le généreux Hypsilanti distribua alors, en faveur de la Grèce, une grande partie de sa fortune particulière. Cinquante mille francs furent envoyés par lui à Georges l'Olympien, à Pharmakis et à Savas. Ce dernier devint bientôt un déserteur et un traître.

Pierre Mavromicalis et Théodore Colocotroni reçurent d'Hysilanti 80,000 francs pour réunir et solder des troupes dans la Morée. Tous étaient invités à se tenir prêts à agir dans le printemps de l'année suivante.

Démétrius Hypsilanti fut envoyé à cette époque en Morée pour s'y concerter avec Mavromicalis, Coloco-

troni, Odyssée, et les primats des îles d'Hydra et de Spezzia. Il était accompagné par Cantacuzène.

Après avoir pris ces dispositions préparatoires, Alexandre Hypsilanti quitta secrètement la Russie et pénétra en Moldavie, dont Michel Soutzo était hospodar à cette époque. Arrivé de nuit dans la ville de Yassy, il annonça ses projets par la proclamation suivante, qui fut affichée sur les murailles :

« Hellènes, l'heure a sonné ; il est temps de secouer le joug et de venger notre religion et notre patrie. Partout nos frères et nos amis sont prêts à nous seconder ; les Serviens, les Souliotes, toute l'Épire, sont en armes et nous appellent. En avant, Hellènes, en avant, et nous verrons une puissance formidable protéger nos droits! »

Croyant, d'après cette proclamation, que la Russie était disposée à soutenir la cause des Grecs et à marcher contre les Ottomans, un nombre considérable de jeunes gens accourut pour s'enrôler sous les drapeaux d'Hypsilanti. L'hospodar lui-même, Michel Soutzo, quoique nommé par la Porte, déposa son autorité entre les mains du chef des hétéristes, et lui envoya hommes, chevaux, armes et argent.

Voyant le bon effet de sa présence et de sa proclamation, Hypsilanti s'empressa d'écrire à l'empereur Alexandre, le jour même de son entrée à Yassy, pour lui annoncer son arrivée et ses projets et pour le supplier de seconder les Grecs.

Ce fut au congrès de Laybach que la lettre d'Hypsilanti fut remise à l'empereur de Russie. Ce monarque en fut ému et montra d'abord de l'intérêt pour le chef valeureux de cette entreprise hasardeuse.

Mais la cour d'Autriche, qui craignait alors pour ses

états d'Italie, et qui voulait faire concourir tous les rois de l'Europe à la répression des mouvements insurrectionnels des peuples, s'empressa d'attribuer à une cause unique et centrale les soulèvements révolutionnaires qui venaient d'éclater en même temps en Espagne, dans la péninsule italienne et dans la Grèce.

Des lettres qu'Hypsilanti a déclarées être fausses et controuvées furent présentées à l'empereur Alexandre par la cour de Vienne. Elles annonçaient une correspondance suivie et une conformité parfaite de vues et de principes entre les libéraux de Paris et les chefs des hétéristes grecs.

Trompé par ces lettres et voulant assurer la tranquillité de l'Europe, l'empereur Alexandre ne tarda pas à changer d'idée au sujet de l'entreprise d'Hypsilanti. Loin de l'appuyer, il la blâma et la désavoua publiquement.

Attiré en Valachie par ses partisans, et ne connaissant pas encore le désaveu public de l'empereur russe au sujet du mouvement insurrectionnel des Grecs, Hypsilanti rendit à l'hospodar Michel Soutzo le gouvernement de la Moldavie et se dirigea vers le Séreth.

Arrivé à Foksani, il y trouva une foule de jeunes gens distingués qui lui offrirent leurs services. Il en forma aussitôt un bataillon d'élite sous le nom de bataillon sacré. Précipitant sa marche avec eux vers la capitale de la Valachie, il avait l'espoir de faire promptement sa jonction avec un corps de 8000 Valaques commandés par Théodore Vladimireskos, et avec des détachements de Bulgares, de Serviens, et d'Albanais, qui présentaient ensemble, sous les ordres de Savas et de Georges l'Olympien, un effectif de 3000 bons soldats.

Le plus grand désordre régnait alors à Bukarest par

suite de la mort récente du dernier hospodar, le vieux Alexandre Soutzo. Les courtisans du prince défunt s'empressèrent d'aller au devant d'Hypsilanti, dont le père avait long-temps gouverné la province. Ils l'enivrèrent par leurs flatteries, s'insinuèrent adroitement dans sa confiance, et obtinrent de lui la promesse de tous les emplois utiles.

Mais tout changea d'aspect aussitôt que le consul autrichien eut publié à Bukarest la déclaration de la cour de Vienne et celle de l'empereur de Russie contre l'insurrection des Grecs. — La plupart des courtisans abandonnèrent immédiatement Hypsilanti, d'autres pensèrent à le trahir; les soldats valaques firent entendre des murmures. Saras et Théodore Vladimirescos résolurent de profiter du premier moment favorable pour déserter la cause nationale et pour livrer aux Turcs leur général en chef. Mais Georges l'Olympien et le bataillon sacré restèrent fidèles à leurs serments.

Toutes les espérances données se dissipèrent comme un vain songe. La Servie, conseillée par l'Autriche, resta sourde aux appels d'Hypsilanti; l'évêque de Philipopoli, qui devait soulever la Bulgarie, fut prévenu et massacré par les Turcs; le plan de Dicée, dit Papa-Fléchas, fut découvert par la police de Constantinople; son auteur échappa avec peine aux poursuites des agents de la Porte. Les habitants grecs des forteresses du Danube, qui, suivant les lettres des hétéristes, devaient se déclarer simultanément en faveur d'Hypsilanti, ne firent aucun mouvement contre les garnisons ottomanes.

N'ayant qu'une armée désorganisée et ayant perdu entièrement la confiance des Valaques et des Moldaves, Hypsilanti se trouva tout à coup dans une position désespérée. — Il aurait voulu se rendre en Grèce en suivant

la chaîne des hautes montagnes ; mais cette retraite était devenue impossible. Le malheureux chef des hétéristes se résigna à son sort, et alla établir à Tergovitz, auprès de la frontière autrichienne, son camp, qu'il fit entourer de palissades.

Craignant que l'entreprise d'Hypsilanti dans les deux provinces transdanubiennes ne devînt pour la Russie un motif de porter ses armes sur le territoire ottoman, le sultan Mahmoud envoya l'ordre aux pachas de Silistria et d'Ibraïlow d'approvisionner leurs places fortes, d'en augmenter les garnisons, et de se porter eux-mêmes avec des forces suffisantes dans la Valachie pour exterminer les troupes insurgées et pour y étouffer l'insurrection.

Le pacha d'Ibraïlow se précipita en Moldavie, s'empara de Galatz et dispersa les insurgés. Celui de Silistria ne trouva aucune résistance et entra à Bukarest à la tête de 13 000 hommes.

Savas se rendit avec 2000 Albanais à Tergovist, et campa auprès des retranchements de la petite armée d'Hypsilanti. Il avait l'espoir de tromper ce général et de se saisir de sa personne pour la livrer au pacha de Silistria.

Mais, suspect depuis quelque temps, Savas avait été deviné par Hypsilanti, qui sut éviter ses embûches insidieuses. Ne pouvant réussir dans son projet criminel, ce vil transfuge trahit ses devoirs, jeta le masque, et se déclara ouvertement pour les Turcs.

Entraîné par les conseils des agents de l'Autriche, Théodore Vladimireseos ne tarda pas à imiter le perfide Savas. Vendu aux Turcs, et voulant se signaler à leurs yeux et mériter leur confiance, il se dirigea avec 2000 Valaques et 500 cavaliers albanais sur Kimpalongo, afin

d'y surprendre Nicolas Hypsilanti, et de tailler en pièces son petit corps d'armée.

Mais, rencontré en chemin, au défilé de Gourtsi, par Georges l'Olympien, qui avait été envoyé par Alexandre Hypsilanti pour l'attaquer et le punir, il n'osa pas se défendre contre ce hardi montagnard, que les Albanais connaissaient et chérissaient, et il se laissa arrêter.

Conduit au camp d'Hypsilanti, il eut l'audace de renouveler ses protestations de zèle et de dévoûment. Il allait obtenir sa grâce, lorsqu'une nouvelle lettre qu'il adressait au pacha de Silistria fut interceptée.

Un conseil de guerre le condamna à mort. Mais, au lieu d'être exécuté, pour l'exemple, devant ses propres troupes et celles d'Hypsilanti, il fut conduit dans une forêt voisine, où les soldats de son escorte le coupèrent en morceaux et jetèrent ses restes dans un fossé.

Avertis par divers transfuges qu'Hypsilanti n'avait que de faibles ressources dans son camp de Tergovist, les Turcs résolurent de l'y attaquer, et réunirent pour cette entreprise un corps de 6000 hommes d'infanterie et de cavalerie.

Jean Colocotroni, un des lieutenants d'Hypsilanti, fut attaqué par l'avant-garde turque, forte de 2000 hommes, dans le monastère de Nougesti.

En recevant cette nouvelle, Hypsilanti alla assaillir de front le gros de l'armée ennemie, après avoir donné l'ordre à Orfanos de se porter sur les flancs des Turcs, et à Ducas de les prendre par derrière.

Colocotroni défendit avec valeur le monastère de Nougesti. Orfanos attaqua les Turcs sur leurs flancs. Hypsilanti les pressa de front avec vigueur. Mais Constantin Ducas ne répondit pas à l'attente de son général : après

une courte fusillade, il donna l'exemple de la fuite.

Toute l'armée grecque se replia en désordre. Ce ne fut qu'à Pitesti qu'Hypsilanti parvint à rallier les débris de ses troupes. Voulant réparer l'honneur de ses armes, le chef de l'armée grecque, après avoir confié à son frère Nicolas le commandement du bataillon sacré, composé de 333 jeunes gens inexpérimentés, mais pleins de patriotisme et de valeur, alla chercher avec un corps de 1500 soldats, en passant par Rïmnik, un détachement de 2000 cavaliers turcs qui étaient cantonnés à Dragatsan.

Pendant qu'Hypsilanti faisait lui-même la reconnaissance de la position de l'ennemi, Karavias, un de ses lieutenants, sans s'être entendu avec les autres chefs de corps, et malgré les ordres du général en chef, se présenta avec 200 hommes devant les portes de Dragatsan.

Les Turcs sortirent aussitôt en foule de cette ville, et enveloppèrent Karavias. Ce petit corps grec fut complétement défait et mis en déroute avant que Georges l'Olympien, Alexandre Hypsilanti et le bataillon sacré, eussent eu le temps d'arriver à son secours.

Animés par leur succès, les Turcs s'avancèrent contre les Grecs et débordèrent leur aile droite. Les canonniers valaques abandonnèrent alors leurs pièces et prirent la fuite. La cavalerie chrétienne tourna bride dans ce moment critique, et livra à ses seules forces le bataillon sacré.

Cette réunion de jeunes patriotes novices dans le métier des armes fut attaquée de tous côtés avec fureur, et se défendit avec le plus grand courage. Ils durent céder, après une glorieuse résistance, aux charges répétées de la cavalerie turque. Presque tous les soldats

de ce bataillon périrent en combattant : ils préféraient la mort à la captivité.

Les quatre commandants du bataillon sacré, Démétrius Soutzo, Andronicos, Lucas et Dracatis d'Ithaque, expirèrent au milieu des cadavres, après avoir combattu avec la plus grande valeur. Le porte-étendard Xénophon, qui était d'une bravoure remarquable, partagea leur sort.

Nicolas Hypsilanti et les faibles débris de son glorieux bataillon parvinrent à se sauver à travers les broussailles des épaisses forêts de Dragatsan.

Après la complète déroute de sa petite armée, Alexandre Hypsilanti se retira au monastère de Sosia sans être poursuivi par les Turcs. C'est dans cette retraite que ce chef des hétéristes apprit que l'insurrection de la Moldavie était étouffée, que Cantacuzène s'était enfui chez les Russes, et que tous les Hellènes, au nombre de 485 hommes, commandés par Georges d'Agrapha et par Contos d'Epire, avaient péri dans une action à Sculen.

Inébranlable au milieu de ses disgrâces, Alexandre Hypsilanti courut au secours de Pharmaky, que le traître Savas assiégeait. Mais, bientôt abandonné par Karavias, il ne vit autour de lui qu'un petit nombre d'amis fidèles et se trouva réduit à fuir sur le territoire étranger.

Se confiant imprudemment aux promesses de quelques agents du cabinet de Vienne, il passa avec ses frères et quelques amis la frontière des états autrichiens, et arriva le 27 juin 1821 au village de Rothen-Thurm, dans la Transylvanie.

Au lieu de recevoir l'hospitalité à laquelle il s'attendait, il fut arrêté et renfermé comme prisonnier d'état dans le fort de Muncatz, où il resta dans une dure cap-

tivité pendant le long espace de trois ans; ses souffrances physiques et ses chagrins abrégèrent ses jours, et il mourut à la fleur de son âge, en Bohême, dans la forteresse de Thérésienstadt.

Alexandre Hypsilanti avait une âme noble et élevée; son patriotisme était pur et ardent : ses nombreux sacrifices en faveur de la Grèce ont été un témoignage honorable de son désintéressement.—Sa valeur et son sang-froid se faisaient remarquer au milieu des plus grands dangers; il avait perdu une main à la bataille de Dresde, en combattant contre les Français dans les rangs de l'armée russe.

Mais son génie n'était pas à la hauteur de la grande entreprise dont il était devenu le chef. Ses mouvements étaient mal calculés, décousus, et trop lentement exécutés; ils manquaient d'ensemble et l'exposaient souvent aux coups de ses ennemis avec des forces inférieures. Doux et facile, il ne savait pas contenir les factieux, et manquait du talent le plus essentiel de tous dans un général en chef, celui de se faire obéir.

La bataille de Dragatsan et la retraite d'Alexandre Hypsilanti dans les états autrichiens avaient été un coup terrible et décisif porté à l'Hétérie. On croyait que toute résistance allait cesser de la part des Grecs dans les deux provinces transdanubiennes. Mais l'intrépide Georges l'Olympien ne se laissa pas décourager par le départ de son général et par les nombreux revers que la trahison avait fait éprouver à son parti.

Réunissant les débris des troupes insurgées, il continua ses hostilités contre les Turcs. Hardi, infatigable et habile, il attaquait les petits corps détachés des ennemis, coupait leurs communications, et les surprenait souvent par des attaques de nuit dans leurs cantonnements.

Il avait mis sa confiance dans l'archevêque de Romano; mais ce prêtre perfide le vendit aux Turcs, qui avaient promis une forte récompense à ceux qui le tueraient ou qui le remettraient vivant entre leurs mains.

Ce généreux défenseur de la cause des Grecs s'était retiré dans le couvent de Séco, qui, par ses fortes murailles et sa position dominante, paraissait susceptible de bonne défense. Mais, conduits par l'infâme archevêque de Romano, 10,000 Turcs parurent soudain devant ce couvent, l'investirent de toutes parts, et commencèrent l'attaque.

La résistance de Georges l'Olympien et de ses soldats fut longue et énergique. Après avoir repoussé plusieurs assauts, n'ayant autour de lui qu'une poignée de soldats blessés et découragés, se voyant lui-même exténué et couvert de blessures, ce brave capitaine résolut de périr en causant en même temps la mort d'un grand nombre de musulmans.

Assis sur des barils de poudre, et tenant des pistolets à la main, Georges avait donné l'ordre, au moment du dernier assaut, d'ouvrir toutes les portes aux ennemis, et de les laisser se répandre dans le monastère.

Les voyant en grand nombre dans l'intérieur de ce vaste édifice, il mit le feu aux poudres, et se fit sauter avec le peu de braves qui lui restaient. Il enveloppa dans sa mort plus de 2000 musulmans.

CHAPITRE XXX.

MASSACRE DES DIGNITAIRES ECCLÉSIASTIQUES ET D'UN GRAND NOMBRE DE GRECS A CONSTANTINOPLE ET DANS LES PRINCIPALES VILLES. — EFFETS DE CE MASSACRE.

Aussitôt que la nouvelle de l'arrivée d'Hypsilanti dans les provinces transdanubiennes et des premiers mouvements insurrectionnels des Grecs dans le Péloponèse fut parvenue à Constantinople, des Tartares furent expédiés jusqu'aux extrémités de la Turquie pour ordonner l'armement de tous les musulmans. Une fureur fanatique s'empara à Constantinople de tous les esprits; les imans prêchèrent contre les Grecs dans toutes les mosquées; les étudiants des médressés ou collèges parcoururent les rues en demandant à grands cris le massacre des chrétiens.

Les principales familles grecques se réfugièrent alors dans les îles des Princes, qui sont situées dans le golfe de Nicomédie, à deux lieues à l'est de Constantinople. D'autres s'embarquèrent sur des bâtiments européens, et allèrent chercher un asile plus sûr dans le port d'Odessa.

Ce fut le 15 avril 1821 que commença à Constantinople, contre la population grecque, le carnage prêché par le fanatisme des imans et demandé par les étudiants des collèges.— Les Lazes, qui en 1807 avaient commencé la révolution par laquelle le trône du sultan Sélim III avait été renversé, devinrent en 1821 les bourreaux des rayas chrétiens dévoués à la mort.

Commençant par Buyukderré, les Lazes massacrèrent tous les rayas chrétiens qu'ils rencontrèrent, pillèrent les églises, et se partagèrent entre eux les ornements et

les objets précieux qu'elles contenaient. Longeant par terre la côte européenne du Bosphore jusqu'à Constantinople, ils commirent les mêmes crimes au milieu des applaudissements de la populace fanatisée. Le sang coula de toutes parts.

Les Grecs trouvés dans les canots furent noyés; d'autres, rencontrés dans les rues, furent tués à coups de fusil, de pistolet ou de yatagan. Les chrétiens arrêtés dans leurs demeures furent conduits dans les caveaux du château des Sept-Tours pour y recevoir la mort par les mains des bourreaux.

Au lieu de mettre un terme à ces hideux assassinats, les ministres de la Porte, qui croyaient étouffer l'esprit d'insurrection par la terreur, firent saisir le prince Mourousis, dont la tête tomba aussitôt sous le sabre des bourreaux.

Le patriarche Grégoire, arrêté avec tout son synode, fut pendu à la porte de son palais avec ses habits pontificaux (1). Trois archevêques et quatre-vingts évêques, exarques et archimandrites, subirent le même sort. Afin d'ajouter l'outrage à leur supplice, des Juifs de la dernière classe reçurent l'ordre de traîner les cadavres de ces victimes dans les rues de Constantinople, et de les jeter ensuite dans les eaux du Bosphore.

Mais, loin d'inspirer aux Grecs le sentiment de la crainte et de la soumission, comme l'espéraient les ministres du divan, la mort de tant de martyrs excita leur indignation au plus haut degré. — Dans toutes les provinces les Grecs coururent aux armes; partout ils firent entendre le cri de liberté et d'indépendance; partout ils s'efforcèrent de venger par le sang des musulmans

(1) C'était l'époque des fêtes de Pâques.

leurs évêques et leurs compatriotes injustement égorgés dans la capitale de l'empire.

Les habitants de la petite île d'Ipsara furent les premiers à secouer le joug. Ils renversèrent le croissant de leur chancellerie, se déclarèrent indépendants, et établirent un sénat composé des notables de l'île pour les gouverner. Quatre cents de ces hardis insulaires débarquèrent dans le golfe de Saros sous les ordres de Yanitzis, et s'emparèrent de la forteresse d'Imbrizé, garnie de vingt-quatre canons de bronze. Cette artillerie, ainsi que les armes et les munitions de guerre trouvées dans cette forteresse, furent aussitôt transportées à Ipsara pour servir à sa défense.

Mécontents de la décadence de leur commerce, qui avait été florissant pendant la guerre, et qui était considérablement déchu depuis que la paix générale de 1815 avait rendu la mer libre pour tous les commerçants de l'Europe, les Hydriotes et les Spezziotes attribuaient faussement à la Porte la diminution progressive de leur ancienne prospérité.

Leurs dispositions haineuses contre les Turcs ne connurent plus de bornes lorsqu'ils apprirent les horribles massacres commis à Constantinople. Le bas peuple éclata d'abord; mais, entraîné par Antonio Economos, un de ces intrigants audacieux qui se montrent toujours dans les moments de désordre, il mêlait aux expressions de sa haine contre les Turcs les menaces de sa colère envieuse contre les riches. Les mots de « Liberté ou la mort! A bas les riches! Vive Economos! » retentissaient de toutes parts.

Si ce brigand devenu tribun du peuple avait réussi dans son projet de spoliation, c'en était fait de la Grèce : les richesses des Conduriotis, des Tombazis, des Tsa-

mados, des Boudouris, et d'autres opulents Hydriotes, auraient été volées et dispersées par la populace, et n'auraient pas servi à pourvoir, comme elles firent par la suite, aux urgentes nécessités de la nation.

Cependant Antonio Economos était au moment de triompher, lorsqu'un jeune capitaine grec, Antoine Criésis, se présenta à lui, le menaça, le mit en fuite, et le poursuivit avec fureur. Cet exemple ramena l'ordre parmi le peuple. Les primats se réunirent à Criésis. Economos, après quelque résistance et après avoir tenté de fuir par mer, fut obligé de se mettre à la discrétion de ceux dont il avait projeté la ruine et la mort.

Le mouvement insurrectionnel des Grecs gagna bientôt l'île de Candie, où il fut porté par Antoine Mélidoni, né dans cette île. Ayant réuni sur une des côtes de l'Asie-Mineure tous les Candiots qui se trouvaient dans cette partie de la Turquie asiatique, Mélidoni s'embarqua avec eux et prit terre à Sphakia, dans la partie méridionale du mont Ida. — Ce district montueux, dont les habitants, semblables aux Maïnotes, n'ont jamais voulu admettre des musulmans parmi eux, se souleva en masse en apprenant les massacres de Constantinople, qui avaient été répétés à Salonique et à Smyrne.

Quelques mouvements insurrectionnels contre la Porte furent également tentés dans la Macédoine et la Thessalie. On regardait le mont Athos, dans la Macédoine, et les monts Pélion et Ossa, dans la Thessalie, comme pouvant devenir des points d'appui formidables et faciles à défendre entre les mains des chrétiens.

Mais toutes ces entreprises de soulèvements eurent lieu sur des points isolés et ne présentèrent aucun ensemble. Aucun chef habile et influent ne s'était offert pour diriger les opérations. Des troupes turques se trou-

vaient alors rassemblées en grand nombre dans la Macédoine et l'Epire pour combattre Ali-Pacha; elles contenaient par leur présence les Grecs qui auraient été disposés à lever l'étendard de l'insurrection.

Ce fut donc dans l'ancienne Grèce, bornée au nord par le mont OEta, le Pinde, l'Othrys, et par le golfe d'Arta, et surtout dans le Péloponèse, que furent concentrés définitivement tous les mouvements insurrectionnels des Grecs et leurs opérations défensives contre les Turcs.

Les hétéristes échappés aux défaites de leurs compagnons en Valachie accusaient de leurs malheurs les boyards de ces deux provinces. Mais ils avaient eu tort de compter sur la coopération de ces nobles, à qui l'émancipation de leurs paysans devait être préjudiciable, et qui, depuis le congrès de Vienne, avaient été appelés à participer à l'administration publique. Les boyards devaient voir avec peine une insurrection qui, dirigée par un prince fanariote, semblait devoir rétablir le système oppresseur des Grecs de Constantinople.

La Porte, à qui ses sévérités cruelles et les massacres exécutés dans les villes par la populace mahométane avaient été plus nuisibles qu'utiles, résolut d'opposer à l'insurrection des Grecs des efforts réguliers et bien conduits. Elle ordonna des levées considérables de troupes, et fit faire dans les forteresses de grands amas de vivres et de munitions de guerre.

N'ayant pas de guerre extérieure à craindre et à soutenir du côté de l'Autriche et de la Russie, qui s'étaient déclarées contre le principe de l'insurrection des Grecs, le gouvernement turc put disposer de toutes ses ressources pour combattre et écraser ses sujets révoltés. Son armée de terre consistait alors dans les 196 odas du

corps des janissaires, dans 30 000 canonniers, dans ses troupes féodales, et dans les nombreux corps de délis employés dans les provinces. Les soldats macédoniens et albanais occupés à cette époque au blocus de Janina, et du fort de l'île de l'Achérusie, où Ali-Pacha s'était réfugié, étaient regardés comme ne pouvant pas tarder à devenir disponibles par la mort ou la soumission de ce pacha.

Les forces maritimes de la Turquie consistaient alors en 15 vaisseaux de ligne, 17 frégates, 24 corvettes, et un grand nombre de bricks de guerre.

La Porte possédait en outre, dans le sein même des pays insurgés, vingt forteresses défendues par des garnisons turques, et plusieurs colonies militaires peuplées de musulmans.

La Grèce n'avait à opposer à ses puissants ennemis que 20 000 Roméliotes ou habitants de la partie septentrionale de la Grèce, et 40 000 Péloponésiens. Les insurgés de Candie, au nombre de quinze mille, avaient à lutter contre un nombre considérable de Candiots mahométans.

Les forces navales de la Grèce consistaient, au commencement de la guerre, en 150 bricks marchands (1) armés et montés par 9500 excellents marins.

Les Klephtes du Pinde, du Parnasse, et des contre-forts que forment les ramifications de ces massifs montueux, composaient la meilleure partie des troupes roméliotes de la Grèce. Ces guerriers, par leur physique, leur caractère, leurs usages et leurs jeux, rappelaient les anciens héros d'Homère.

(1) Dans ces bricks de guerre 65 appartenaient à l'île d'Hydra, 50 à l'île de Spezzia, et 35 à l'île d'Ipsara.

Comme l'issue de la guerre de l'insurrection grecque devait dépendre du sort du Péloponèse, les principaux efforts furent dirigés du côté de cette péninsule. Les plus braves insulaires de l'Archipel, une foule de Thessaliens et de Macédoniens, les Grecs échappés au massacre de leurs coreligionnaires dans les villes principales, les fils des négociants grecs établis chez l'étranger, et plusieurs officiers européens, allèrent porter aux habitants de la Morée l'assistance de leurs bras, de leurs connaissances militaires et de leurs richesses.

On vit au mois de mai 1821 le comte André Métaxas, de Céphalonie, débarquer sur les côtes de l'Elide avec 600 Ioniens. Venu pour combattre, et non pour intriguer, Métaxas, au lieu de se mêler des querelles qui commençaient déjà à diviser les Grecs, se porta immédiatement contre la colonie militaire de Lala, composée entièrement d'Albanais mahométans. La ville centrale de cette colonie était située près des sources et de la rive droite de l'Alphée.

Après un combat acharné dans lequel les Laliotes perdirent une grande partie de leurs plus braves guerriers, cette colonie militaire fut abandonnée par l'ordre de Yousouf-Pacha. Les Laliotes, après avoir brûlé leurs maisons, se retirèrent à Patras, et s'établirent dans l'acropolis de cette ville.

La destruction de Lala jeta la consternation parmi les Turcs dans tout le Péloponèse. Les musulmans des petites villes et des campagnes quittèrent leurs maisons, s'enfermèrent dans les places fortes avec leurs familles et leurs richesses, et laissèrent aux Grecs insurgés tout l'intérieur de la Péninsule.

Enivrés par leurs premiers succès, tous les chrétiens du Péloponèse s'unirent et marchèrent contre les forte-

resses, devenues l'asile des mahométans. Leur principal rassemblement, composé en grande partie d'Arcadiens, mit le siége devant Tripolitza. Les Laconiens, les Messéniens, et quelques centaines de Maïnotes, investirent les places de Monambasie (1), de Modon et de Coron; les Mégariens bloquèrent l'Acro-Corinthe; les Argiens assiégèrent par terre Nauplie, qui est, avec son château (la Palamiti), la plus forte place de la Morée; tandis que l'héroïque Bobolina, de l'île de Spezzia, en faisait le blocus maritime avec trois vaisseaux équipés à ses propres frais.

Pressés de toutes parts, et n'osant sortir des lieux fortifiés qui les renfermaient, les musulmans de la Morée envoyèrent demander des secours au séraskier Kourchid-Pacha, qui était encore retenu à Janina par la résistance opiniâtre d'Ali-Pacha. Marco Botzaris, l'intrépide chef des Souliotes, faisait alors dans l'Epire une guerre acharnée aux troupes ottomanes.

Les Souliotes, comme nous l'avons vu plus haut, s'étaient déclarés d'abord contre leur ancien persécuteur. Mais, maltraités et outragés par le séraskier de l'armée ottomane, ils venaient de faire un pacte d'alliance avec l'ancien visir de Janina, qui consentit à leur rendre leurs montagnes, et à leur payer toute la solde arriérée qui leur était due par les Turcs.

Animé par la vengeance, Marco Botzaris harcelait sans cesse les Turcs par des combats dont il sortait vainqueur. Il coupait leurs communications et enlevait leurs convois.

Kourchid-Pacha chercha en vain à envelopper et à détruire le petit corps valeureux de Marco Botzaris. Le

(1) Ou Naples de Malvoisie, sur la côte orientale du Péloponèse.

chef chrétien, échappant à toutes ses poursuites, n'avait pas cessé d'inquiéter les troupes du séraskier.

A Gratfana, Botzaris attaqua et mit en déroute 3 mille Albanais de la race valeureuse des Tsamidès; à Plesca, il les battit de nouveau, malgré l'appui d'une nombreuse cavalerie, qu'il culbuta.

Apprenant que 4000 Albanais Toxides avaient été envoyés pour le combattre sous le commandement du séliktar (1) de Kourchid-Pacha, Botzaris marcha à leur rencontre, et, après un combat sanglant, les mit dans une déroute complète. Faisant la guerre même pendant la nuit, malgré l'usage contraire des Orientaux, Marco Botzaris pénétra, à Placa, dans un camp de 5000 Albanais. Surpris dans leur sommeil, la plupart de ces mahométans prirent la fuite. Ceux qui avaient eu le temps de s'armer se défendirent avec courage. Botzaris, par la vitesse de ses mouvements, et par la rapidité et la fureur de ses attaques, empêcha leur chef Ali-Bey et ses officiers de régulariser la défense de leurs soldats et de rallier les fuyards. Après avoir perdu beaucoup de monde, les musulmans prirent la fuite et se dispersèrent devant les terribles Souliotes.

Cependant, profitant de la proximité des deux rives opposées du golfe de Patras, Kourchid-Pacha parvint à faire débarquer dans le Péloponèse son lieutenant ou kiaya-bey avec 3000 Albanais. Celui-ci, voulant éviter les défilés de Calavrita, se dirigea sur Tripolitza en suivant le littoral maritime de l'Achaïe. Entré dans l'Argolide, il prit la ville d'Argos et la détruisit par le feu.

Mais, voulant monter sur le plateau de l'Arcadie, le

(1) Porte-épée. C'est une charge importante auprès du Grand-Seigneur et des pachas à trois queues.

kiaya-bey fut arrêté à Delyana par une poignée de Grecs sous les ordres de Nikitas, dit le Turcophage (1). Ce guerrier, après avoir reçu un faible renfort de 200 paysans, finit par battre le kiaya de Kourchid, et par le forcer à se retirer. — Furieux de sa défaite et voulant la réparer, ce kiaya réunit toutes ses forces et attaqua les Grecs à Vattesti.

Hélie, Jean et Kyriacoulis Mavromicalis, tous trois fils de Petro Mavromicalis, bey de Maïna, l'attendaient avec 600 Maïnotes sur ce point important. — Attaqués avec fureur, les Grecs résistèrent avec fermeté. Ils finirent par obliger les Turcs à battre en retraite, après avoir perdu environ 1000 hommes dans cette lutte sanglante et prolongée.

CHAPITRE XXXI.

GRANDS ARMEMENTS DES OTTOMANS CONTRE LES GRECS. — PRÉPARATIFS DE CES DERNIERS POUR LEUR DÉFENSE. — LEURS HÉROÏQUES DISPOSITIONS. — TRIOMPHES DES GRECS DANS PLUSIEURS COMBATS MARITIMES.

Non contents de faire marcher toutes ses troupes disponibles contre les Grecs du midi, et de diriger vers ces provinces les nouvelles levées que les pachas d'Europe et d'Asie avaient reçu l'ordre d'organiser et d'armer, la Porte résolut d'employer à ce même service ses nombreux vaisseaux de guerre. — C'en était fait du sort de la Grèce si les flottes ottomanes avaient été conduites avec habileté et employées avec sagesse.

(1) Mangeur de Turcs.

Pouvant devenir facilement, par le nombre et la grandeur de leurs bâtiments de guerre, les maîtres absolus de ces mers, les Turcs auraient eu les moyens de se porter sur tous les points maritimes, soit pour ravitailler leurs places fortes, soit pour tourner les positions des lieux occupés par les insurgés, soit enfin pour couper toutes leurs communications entre eux ou avec l'étranger.

Mais, n'ayant plus sur leurs navires les Grecs, qui composaient autrefois la principale et la meilleure partie de leurs équipages, et les ayant au contraire pour ennemis depuis l'insurrection de la Grèce, les marins turcs se sont conduits durant cette guerre avec autant d'incertitude pusillanime que d'inhabileté.

Loin de montrer de la frayeur à la vue du danger terrible qui les menaçait, les insulaires d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara, se préparèrent à opposer à leurs ennemis la plus vigoureuse résistance. D'un commun accord ils offrirent tous le sacrifice de leurs personnes, de leurs fortunes et de leurs bâtiments.

Lazare Coundouriotis, qui était le plus riche des habitants d'Hydra, se mit à la tête du mouvement populaire, et donna l'exemple du plus généreux dévoûment.

« Depuis trente ans je travaille, dit-il au peuple d'Hydra, pour amasser des trésors. Je les offre à la patrie, et je m'estimerai heureux s'ils peuvent servir à l'indépendance de la Grèce. Je pense que mon exemple sera suivi par tous les riches d'Hydra et des îles qui nous sont alliées; mais, s'ils reculent devant des sacrifices d'argent, ne perdez pas courage, mes frères, je suis en état de faire à moi seul les dépenses de la marine. »

Ce noble discours électrisa tous les Hydriotes, et excita parmi les habitants riches de cette île une vive émula-

tion pour offrir de l'argent et des bâtiments armés. — Il est juste de dire, pour l'honneur éternel des habitants du petit rocher d'Hydra, que, durant la guerre de l'indépendance de la Grèce, les frères Coundouriotis ont coopéré aux dépenses publiques pour 1 500 000 francs, les frères Stamatis et Basile Boudouris pour 500 000 fr., la famille des Tsamados pour 400 000 francs, les frères Jacob et Emmanuel Tombazis pour 350 000 francs, Jean Orlandos pour 300 000 francs, André Miaoulis pour 250 000 francs, diverses branches de la famille Bulgaris pour 450 000 fr., les frères Economos pour 200 000 fr., le beau-père du capitan Sahinis pour 250 000 francs, et Anagnoste Phonos pour 150 000 francs.

A ces nobles sacrifices on peut ajouter une somme d'environ 1 million de francs, qui fut fournie pour le service de la patrie par d'autres citoyens en raison de leurs facultés personnelles. On ne peut s'empêcher, en voyant la grandeur de ces offrandes patriotiques, d'admirer à la fois le noble dévoûment des Hydriotes, et l'état de richesse et de prospérité auquel le commerce, en moins de trente ans, avait élevé cette île industrieuse.

Les insulaires de Spezzia et d'Ipsara se montrèrent également généreux pour le salut de la Grèce proportionnellement à leurs fortunes.

Comme la marine grecque a coopéré en première ligne à la défense de la Grèce, on doit classer les braves et généreux habitants des trois îles que nous venons de nommer parmi les principaux libérateurs de leur patrie et parmi les premiers fondateurs de son indépendance nationale.

Jacob Tombazis, distingué entre les Hydriotes par ses talents comme marin et par ses bonnes qualités morales comme homme et comme chef, fut choisi pour exercer

les fonctions de navarque ou de commandant en chef de la marine hellénique.

Elu le 28 avril 1821, et ayant prêté le serment comme navarque dans le sein du sénat d'Hydra (la Grèce, à cette époque, n'avait pas encore un gouvernement central), Tombazis fit tous les préparatifs nécessaires pour assurer le succès de son entreprise. Afin de mieux encourager ses équipages, il obtint du sénat d'Hydra une loi qui assurait aux familles des marins morts pour la défense de la patrie des moyens de subsistance.

Cette loi portait les conditions suivantes : 1° Si quelqu'un de nos concitoyens meurt dans la guerre que nous faisons contre nos tyrans, sa famille sera nourrie par la caisse de notre patrie; son nom sera commémoré et publié dans toutes les églises. S'il est blessé, il sera traité jusqu'à parfaite guérison aux dépens de la patrie; s'il reste estropié, il sera entretenu avec sa famille par la caisse commune. 2° Si l'homme mort à la guerre n'a pas d'enfants, son père et sa mère seront nourris aux dépens de la caisse publique. 3° On célébrera chaque année dans l'église du couvent d'Hydra un service funèbre dans lequel on rappellera les noms des défenseurs de la patrie morts pendant la guerre. 4° Tout homme reconnu traître à la patrie sera excommunié de l'église et sera puni comme impie et comme ennemi du salut commun. 5° Les capitaines écriront les noms des personnes qui se seront distinguées par des actes héroïques sur terre et sur mer, afin qu'elles puissent recevoir les récompenses qui leur seront dues. 6° Cette loi sera enregistrée dans le Code de la Grèce.

Emanée du sénat, cette loi reçut l'approbation et les signatures de tous les habitants d'Hydra. Les insulaires de Spezzia et d'Ipsara prirent des résolutions sembla-

bles pour assurer le sort des familles des officiers et matelots de leurs équipages maritimes.

Cette mesure fut ponctuellement exécutée, même durant les époques les plus embarrassantes et les plus difficiles de la guerre de l'insurrection. Elle servit d'encouragement aux marins de ces îles au milieu des plus grands dangers, et les disposa à se livrer avec un héroïque dévoûment aux entreprises les plus hasardeuses.

La première sortie de la flotte combinée des îles d'Hydra et de Spezzia avait pour but d'exciter dans l'île opulente de Chio une insurrection générale contre les Turcs. Tombazis, parti d'Hydra le 2 mai, arriva le 6 du même mois devant le port d'Ipsara, et fut rejoint par dix bâtiments ipsariotes, que commandait le brave Nicolas Apostolis.

Arrivés le 9 mai devant Chio, Tombazis et ses officiers s'efforcèrent de soulever contre la Porte les pacifiques habitants de cette île riche et florissante. Mais les Chiotes étaient semblables aux anciens habitants de la molle Ionie : redoutant les horreurs de la guerre et la vengeance des Turcs, ils aimèrent mieux rester dans leur inertie, et se contentèrent de faire des vœux pour la cause de la Grèce.

Pendant ce temps l'avant-garde de la flotte ottomane sortit des Dardanelles sous les ordres du vice-amiral Méhémet-Bey. Ses équipages, au lieu d'être composés comme autrefois d'Hydriotes, de Spezziotes, et d'autres bons marins que fournissaient les îles actuellement insurgées, consistaient alors en galériens tirés du bagne de Constantinople, en hommes de tous métiers ramassés dans les rues de cette capitale, en musiciens et joueurs de marionnettes, qui, inutiles dans les manœuvres nautiques, encombraient les entre-ponts.

Après avoir doublé l'île d'Imbros, les Turcs aperçurent l'armée navale des Grecs. Mais, au lieu de se porter sur elle, ils se dirigèrent vers l'île de Mytilène (anciennement Lesbos), et se réfugièrent dans un de ses ports sous la protection des batteries de terre.

Tombazis se préparait à attaquer la flotte turque dans sa forte position. Mais un ancien marin ipsariote nommé Papa Nicolas, qui avait vu la destruction des vaisseaux turcs, en 1770, par les Russes, dans la baie de Tchesmé, et qui avait coopéré à cette attaque, proposa d'employer des brûlots pour incendier l'escadre musulmane, et se chargea de cette dangereuse opération.

Au moment où les bâtiments grecs s'approchaient de Mytilène pour attaquer leurs ennemis, le vice-amiral Méhémet-Bey détacha de son escadre un vaisseau de ligne pour aller prier le capitan-pacha de hâter sa sortie de l'Hellespont avec le reste de sa flotte.

Ce vaisseau, poursuivi par les Grecs, fut bientôt enveloppé par eux. — Pendant que les bâtiments armés des Hellènes balayaient les ponts et détruisaient les manœuvres du vaisseau turc par leur artillerie, le brûlot de Papa Nicolas parvint à s'y accrocher, et lui communiqua à l'instant le feu dévorant qu'il portait dans son sein.

Les flammes se répandirent de toutes parts, et s'élevèrent jusqu'aux vergues de la mâture. Les Turcs, effrayés, ne pensèrent qu'à fuir dans leurs chaloupes. Le commandant, au lieu de chercher à décrocher le brûlot et à arrêter l'incendie, se préparait à se diriger vers la terre dans son grand canot, lorsqu'un de ses matelots, qui le regardait comme l'auteur du désastre, le tua en lui plongeant son yatagan dans le cœur.

La flamme, parvenue à la sainte-barbe, mit le feu aux

poudres, et à l'instant cette masse énorme, chargée de 950 hommes d'équipage, disparut en couvrant la mer de ses débris.

Après ce brillant succès la flotte grecque arriva à temps devant la ville de Cydoniès, nommée Ayvali par les Turcs, pour sauver les deux tiers de sa population chrétienne, qui allait périr. Cette ville, fondée vers le milieu du 18e siècle, se distinguait par la beauté de ses édifices et de ses jardins, par un grand nombre de manufactures florissantes, et par des écoles renommées dans tout le Levant. En peu d'années sa population s'était élevée à environ 35 000 âmes.

Attiré par l'espoir du pillage et par le désir de répandre le sang des chrétiens, le pacha de Brousse venait d'entrer dans cette ville avec 10 000 mahométans. Après y avoir commis les plus horribles excès, pillé et dévasté toutes les maisons, et après y s'être gorgé de sang, ce pacha, aussi lâche que féroce, avait pris la fuite en incendiant la ville aussitôt qu'il eut aperçu la flotte grecque. —Vingt-deux mille Cydoniens furent sauvés par les Grecs, qui les embarquèrent sur leurs vaisseaux, et les portèrent dans les villes libres de l'Archipel.

Mais les succès des Grecs, tant par terre que par mer, n'avaient aucun ensemble, et ne pouvaient aboutir qu'à un résultat funeste, parce qu'ils manquaient d'un gouvernement central ou d'un chef qui pût, dans l'intérêt commun, mettre de l'accord dans les opérations militaires et navales, et régler les dépenses publiques avec ordre et économie.

CHAPITRE XXXII.

ARRIVÉE DE DÉMÉTRIUS HYPSILANTI A HYDRA. — ÉTABLISSEMENT D'UN GOUVERNEMENT CENTRAL. — PRISE DE CYPARISSA, DE NAVARIN ET DE MONAMBASIE, PAR LES GRECS.

Démétrius Hypsilanti, qui avait quitté ses deux frères, Alexandre et Nicolas, en Valachie, par leur ordre, afin de diriger les mouvements de l'insurrection du Péloponèse et des provinces voisines, débarqua au mois de juin 1821 dans le port d'Hydra. Agé de vingt-six ans, petit de taille, ayant un front chauve, un abord froid et des manières gênées, il n'était guère propre à en imposer au public. Mais son nom, la réputation de son courage, le débarquement d'un chargement d'armes et de munitions de guerre qui l'avait accompagné, et le besoin urgent que les Grecs avaient d'un chef supérieur, le firent accueillir avec enthousiasme.

Il fut reçu à Hydra au bruit des salves d'artillerie. La voix du peuple le proclama chef de la population hellénique. Son premier acte fut de régulariser le mode d'administration, et de changer plusieurs autorités locales, tant sur le continent que dans les îles.

Débarqué quelques jours après à Astros, dans le Péloponèse, il fut accueilli avec enthousiasme par une foule de primats, de prêtres et de montagnards armés. C'était l'ivresse d'un peuple qui, pour la première fois depuis tant de siècles, voyait le chef de la nation dans un Grec et un chrétien.

La Morée, divisée en vingt-quatre cantons, et contenant environ 250 000 chrétiens, était alors sous la di-

rection d'un gouvernement provisoire nommé *Gérusie*, qui se composait d'un nombre indéterminé de primats. Les membres de cette Gérusie, au lieu de s'entendre pour l'intérêt du salut de la Grèce, discutaient sans cesse, s'injuriaient mutuellement, et ne prenaient aucune résolution utile.

Les musulmans moriotes, au nombre de plus de 50 000 personnes, se tenaient renfermés dans les forteresses et n'osaient en sortir, quoique souvent les troupes qui les bloquaient ne fussent pas suffisantes pour les forcer à rester dans la place.

Se méfiant des primats, dont son arrivée avait excité la jalousie, mais appuyé par le peuple, Hypsilanti se rendit dans le camp des Grecs, qui bloquaient alors Tripolitza. Les soldats, enchantés de ses manières affables et mettant en lui toutes leurs espérances, le proclamèrent généralissime des armées de terre.

Après cette élection libre et spontanée, les primats du Péloponèse, quoique divisés entre eux depuis longtemps, se réunirent auprès du nouveau généralissime; mais c'était principalement pour le tromper par leurs flatteries et leurs bassesses.

Hypsilanti fit une faute en donnant à Alexandre Cantacuzène et au Céphaloniote Typaldo le commandement des troupes grecques qui assiégeaient Monambasie et Navarin, et en mettant sous leurs ordres les chefs moriotes qui avaient jusqu'à ce jour dirigé ces blocus.

Ce choix mortifia les Péloponésiens. Ceux-ci, ne voyant pas dans les deux étrangers choisis par Hypsilanti des hommes savants et expérimentés dans l'art de la guerre, ne les considérèrent que comme des courtisans ambitieux qui venaient supplanter les chefs de l'insurrection.

Le ton bassement obséquieux des personnes qui formaient l'entourage d'Hypsilanti, et qui regardaient déjà le généralissime comme devant être le roi de la Grèce, déplut aux Grecs, et surtout aux capitaines montagnards. Ces derniers, naturellement fiers, aiment à être traités avec égard, et sont ennemis de toute supériorité sociale.

Dédaignant les primats, et voulant organiser par des lois sages l'administration intérieure du pays, Hypsilanti convoqua une assemblée générale, en adressant au peuple la proclamation suivante :

« Citoyens du Péloponèse, prêtres et laïques, jeunes et vieux, soldats, habitants de tout rang, de tout âge ! Le temps est venu où vous devez vous rassembler ici, devant Tripolitza, pour donner votre opinion sur les droits et les besoins de notre patrie. Moi, Démétrius Hypsilanti, je suis venu combattre pour votre liberté; je suis venu défendre vos droits, votre honneur, votre vie et vos biens; je suis venu vous donner des lois justes et des tribunaux équitables, afin que personne ne puisse blesser vos intérêts ni se jouer de votre existence.

» Il faut que la tyrannie cesse enfin, non seulement celle des Turcs, mais encore celle des individus qui, partageant à votre égard les opinions des Osmanlis, veulent vous vexer et vous opprimer.

» Péloponésiens, unissez-vous tous, si vous désirez la fin des maux qui vous ont affligés jusqu'ici. Je suis votre père. Au fond de la Russie vos cris et vos gémissements ont retenti jusqu'à moi. Je suis venu pour vous protéger comme mes enfants, vous rendre heureux, travailler à votre délivrance, assurer le bonheur de vos familles, et vous tirer de cet état d'abjection auquel vous ont réduits des tyrans impies et les amis de ces tyrans. Ras-

semblez-vous donc, accourez des villes et des villages pour réclamer devant moi vos droits de citoyens libres, pour désigner les personnes que vous jugerez les plus capables, afin que je vous les donne pour éphores et pour arbitres de vos intérêts. Ne perdez pas de temps; gardez-vous de devenir les dupes d'hommes pervers qui sont attachés à la tyrannie; montrez que vous savez comprendre la liberté, et reconnaissez votre général en chef et vos défenseurs. C'est ainsi que vous donnerez au reste de la Grèce l'exemple d'un gouvernement sage et légitime. »

Cette proclamation, dont le peuple et les soldats se montrèrent satisfaits, excita au plus haut degré le mécontentement des primats du pays et de plusieurs généraux de l'armée.

En annonçant qu'il voulait donner à la nation des lois justes et établir des tribunaux équitables, c'était déclarer, suivant eux, qu'il voulait usurper le pouvoir suprême et être le seul législateur du pays.

En représentant les chefs de l'opposition comme les partisans des Turcs et comme les tyrans du peuple, c'était les forcer à se déclarer contre lui; c'était faire naître les divisions de parti et la guerre intestine dans le sein d'une nation naissante, dont l'union seule pouvait assurer le salut.

Voulant convoquer une assemblée nationale, Hypsilanti trouva dans les primats une résistance inébranlable. — Ayant tenté de dissoudre la Gérusie, il fut arrêté par leurs menaces.

Ce fut alors qu'il annonça publiquement sa résolution de quitter le Péloponèse pour se rendre dans la Grèce orientale, où l'appelaient les vœux des habitants. Mais les soldats péloponésiens, mécontents de ce départ, le

supplièrent de rester à leur tête, et lui offrirent de massacrer tous les oligarques de la péninsule.

Si Démétrius Hypsilanti avait eu une grande fermeté de caractère, stimulée par l'ambition, c'était le moment opportun de profiter des bonnes dispositions des troupes pour annuler le pouvoir de ses adversaires, pour détruire la Gérusie, pour faire les réformes utiles, et pour s'assurer la jouissance d'un pouvoir supérieur, que les circonstances difficiles de l'époque semblaient rendre indispensable.

Mais Hypsilanti, naturellement doux et faible, pardonna à ses adversaires et les défendit contre la fureur des soldats. Il n'exécuta aucun de ses projets de réforme, et, se confiant aux protestations de dévoûment et de fidélité des primats, il resta dans le Péloponèse sans autre titre que celui de commandant militaire, et sans autre appui que l'affection changeante de la soldatesque et du peuple.

Arcadia, l'ancienne Cyparissa, fut la première place ottomane qui capitula. Ses fortifications étaient en mauvais état. Son artillerie consistait dans quelques vieux canons dévorés en partie par la rouille, et non montés sur des affûts.

Les musulmans d'Arcadia s'étaient réfugiés avec leurs familles dans la forteresse aussitôt que l'insurrection des Grecs avait éclaté. Ils s'y défendirent pendant cinq mois. Mais, manquant de vivres, ils consentirent à capituler.

L'agent consulaire anglais, M. Pasqualigo, qui résidait depuis vingt ans dans cette ville, fut le médiateur entre les Grecs et les Turcs. Les conditions de la capitulation furent scrupuleusement exécutées. Les Turcs se

retirèrent avec leurs familles et leurs effets, les uns à Tripolitza, et les autres à Navarin.

La prise de Navarin, qui suivit peu de temps après celle d'Arcadia, causa aux Grecs la joie la plus vive à cause de l'importance de cette rade. La faim avait forcé les Turcs de Navarin à se mettre à la discrétion de leurs ennemis.

Mais, irrités du massacre récent de leur patriarche œcuménique de Constantinople, de son synode, et de tant de prêtres et de laïques chrétiens, les Grecs foulèrent aux pieds les lois de la guerre, n'eurent aucun respect pour les engagements qu'ils avaient pris, et massacrèrent une partie des soldats turcs de la garnison de Navarin. Les restes de la population musulmane de cette ville furent transportés sur l'île déserte et aride de Sphactérie, où, retenus et ne recevant pas de vivres, ils ne tardèrent pas à être les victimes de la faim.

Cette atrocité révoltante excita l'indignation de tous les hommes de bien, et entacha le nom grec. Hypsilanti prit des mesures pour empêcher que de semblables cruautés n'eussent lieu à Monambasie, qui se trouvait à la veille de se rendre.

Monambasie (1), bâti sur la côte orientale du Péloponèse par les Grecs du Bas-Empire, sur une petite île, ne communique à la terre ferme que par un pont étroit. Son front du côté du pont est défendu par trois rangs de murailles parallèles; ses autres fronts, baignés par la mer, sont regardés comme inexpugnables.

Resserrés dans leur îlot par Pétro-Bey à la tête de ses Maïnotes, les habitants de Monambasie passèrent par

(1) Ou Naples de Malvoisie.

tous les degrés des privations. On assure que, pressés par la faim, ils se disputèrent les cadavres de leurs prisonniers, et que même ils égorgèrent et dévorèrent leurs propres enfants.

Comme les Turcs monambasiens avaient fait périr par les plus cruelles tortures les Grecs qui se trouvaient dans cette place au commencement de la guerre, les soldats de Pétro-Bey avaient promis de leur faire subir le même sort. Mais, d'après les ordres d'Hypsilanti, Cantacuzène, adjoint à Pétro-Bey pour la conduite du siége, prit des mesures pour empêcher ces affreuses représailles.

Ayant obtenu à genoux une capitulation qui leur conservait la vie, les Turcs de Monambasie furent embarqués sur quelques bâtiments spezziotes et jetés sur un rocher voisin de l'île de Samos, d'où ils furent transférés dans le golfe d'Ephèse par les soins du vice-consul de France à Scalanova.

CHAPITRE XXXIII.

SIÉGE DE TRIPOLITZA. — ARRIVÉE DU PRINCE MAVROCORDATO ET DE NEGRIS. — DÉFAITE DE LA FLOTTE TURQUE DEVANT L'ILE DE SAMOS. — DÉFAITE D'UNE ARMÉE OTTOMANE, COMMANDÉE PAR BAÏRAM-PACHA. — MORT DE CE PACHA.

Comme la chute de Tripolitza, capitale de la Morée, devait avoir une grande influence sur les populations de cette péninsule et sur toute la Grèce continentale et insulaire, Hypsilanti fit porter devant cette ville quelques mortiers à bombes trouvés dans la place de Navarin.

Lorsque les Grecs, au nombre d'environ 4000 paysans

très mal armés, commencèrent dans le mois d'avril le siége de cette ville importante, ils n'avaient pour battre en brèche ses remparts qu'un canon de 24 en bronze, deux canons de 16 en fer, deux obusiers de 18 et trois pièces de campagne. La quantité de projectiles et de poudre dont ils pouvaient disposer était très limitée.

Germanos, Pétro-Bey, Théodore Colocotroni, Yatracos et Anagnostaras, commandaient l'armée assiégeante.

La garnison turque renfermée dans Tripolitza était composée de 12 000 hommes, parmi lesquels on comptait les guerriers mahométans sortis des villes de Cariténa, de Calavryta, de Léondari, et les musulmans laconiens de Mistra et de Bourdounia. L'Epirote Elmas-Bey s'y était jeté avec 2500 schypétars mahométans, après avoir ravagé l'Argolide. Le harem et la domesticité de Kourchid-Pacha avaient été laissés dans cette ville par ce visir lorsqu'il quitta la Morée pour se rendre au siége de Janina.

Un mur d'enceinte de neuf pieds de haut et flanqué de tours entourait Tripolitza. Un fort carré lui servait de réduit. Soixante pièces de canon de tous calibres et mal montées étaient disséminées sur les remparts.

Au lieu de serrer de près la place par une ligne de blocus, les Grecs se contentaient d'occuper les hauteurs environnantes, d'où ils descendaient de temps en temps pour faire le coup de fusil avec les assiégés, ou pour leur dresser des embuscades. Des colloques quelquefois injurieux et quelquefois accompagnés d'échanges de denrées et de marchandises contre des armes et de l'argent existaient souvent entre les deux partis opposés.

Hypsilanti, lassé d'un siége qui traînait en longueur, défendit à son armée, dans les premiers jours d'août, toute communication avec les Turcs. Le manque de

vivres, qui commença alors à se faire sentir à Tripolitza, obligea le kiaya-bey à faire une sortie avec 900 hommes pour piller un village voisin. Repoussés par les Grecs, les Turcs rentrèrent en désordre dans la ville après avoir perdu 300 soldats.

Le généralissime des Hellènes proposa alors aux capitaines grecs de prendre la ville de vive force. Mais les primats s'opposèrent à cette entreprise. Ils craignaient de perdre les trésors de Tripolitza, qui dans un assaut heureux seraient devenus infailliblement la proie exclusive des soldats.

On résolut alors d'agir par la mine ; mais la dureté du terrain empêcha les mineurs de donner aux galeries la largeur et la profondeur nécessaires. Quelques officiers français (1) reçurent l'ordre d'ouvrir une brèche aux remparts par le moyen de l'artillerie.

Le prince Alexandre Mavrocordato, qui a joué un rôle extrêmement important durant toute la guerre de la Grèce, arriva en Morée un peu avant la fin du siége de Tripolitza. Il était accompagné de plusieurs officiers français.

Souple, adroit, intelligent et rempli d'esprit, il sut bientôt gagner la confiance d'Hypsilanti, et obtint de lui une lettre de recommandation pour les capitaines de la Grèce continentale. Théodore Négris se joignit à lui. Ces deux hommes se partagèrent la Grèce continentale avec le consentement d'Hypsilanti. Mavrocordato eut

(1) M. Raybaud, actuellement consul de France en Amérique, fut chargé de la construction et de la direction des batteries de brèche. Le colonel Voutier, officier distingué, se rendit très utile aux Grecs dans ces circonstances difficiles.

pour son lot l'Etolie et l'Acarnanie, qu'on nommait Grèce occidentale.

Négris prit sous sa direction la Phocide, la Béotie, l'Attique et l'Aulide, dont la réunion constitua la Grèce orientale.

Les premières opérations de Mavrocordato furent de mettre en état de défense Missolonghi et toutes les forteresses dépendantes de son commandement. Malgré la pauvreté du pays environnant, ce général sut fournir constamment à ses soldats des vivres, des armes et des munitions de guerre. Il eut la sagesse de s'opposer aux projets de quelques capitaines grecs qui voulaient tirer Ali de Tébélen des châteaux de Janina pour le placer à la tête du gouvernement hellénique.

Ayant Ali de Tébélen à leur tête, les Grecs n'auraient été considérés en Europe que comme des sujets révoltés contre leur souverain légitime. Mais, s'étant déclarés indépendants, et marchant sous l'étendard de la croix, les Hellènes formaient un nouveau peuple vers lequel se portaient naturellement tous les sentiments d'intérêt et d'admiration que les nations européennes avaient pour les anciens Grecs.

Habile diplomate, et plus administrateur que militaire, Négris acquit par ses promesses et par ses intrigues un puissant ascendant sur les capitaines employés dans la Grèce orientale. — Il constitua un sénat sous l'auguste dénomination d'*Aréopage*, s'en fit le chef, et se donna pour collègues des hommes trop peu estimés pour devenir dangereux à son autorité supérieure.

Ces deux hommes, qui agissaient alors dans une parfaite intelligence, venaient à peine de donner une organisation compacte et régulière à la Grèce orientale

et à la Grèce occidentale, lorsqu'une armée turque se présenta sur les frontières de l'Hellade pour l'envahir. La flotte du capitan-pacha était chargée d'appuyer et de seconder les mouvements de cette armée.

Cette flotte, qui se composait de quatre vaisseaux de ligne, de cinq frégates, et de douze corvettes ou bricks, avait reçu l'ordre de se porter d'abord sur les côtes de Samos, et de punir par l'extermination les habitants de cette île avant de se diriger vers la Grèce. — Les Samiens, qui avaient montré le plus ardent enthousiasme pour la cause nationale, avaient fortement déplu au ministère ottoman.

Les vaisseaux turcs, après avoir pris des troupes de débarquement à Scalanova, sur la côte d'Asie, tentèrent le 17 juillet un coup de main contre le port de Vathy, qui est le seul point accessible de l'île de Samos. Mais, préparés à recevoir leurs ennemis, les Samiens attaquèrent avec la plus grande vigueur les Turcs débarqués près de Vathy, et les exterminèrent jusqu'au dernier.

La flotte grecque, présentant une réunion de 50 voiles, s'était empressée de quitter l'île de Chio, et d'appareiller, en apprenant l'arrivée de la flotte turque devant Samos. Rangée en deux colonnes le 20 juillet, elle vint défier son ennemi.

Furieux d'être provoqué par des bricks marchands armés en guerre, l'amiral turc s'avança d'abord contre la flotte des Grecs. — Mais voyant que des brûlots étaient dirigés contre lui, il s'abandonna à la terreur et s'enfuit vers l'île de Ténédos, en laissant aux Grecs huit bâtiments de transport.

Baïram-Pacha, chargé de pénétrer en Morée, arriva le 2 septembre à Zeïtoun, à la tête de 10000 hommes.

Il s'y arrêta pendant quelques jours pour y attendre les renforts que Kourchid-Pacha devait lui envoyer. Mais, informé que Marco-Botzaris tenait en échec toute l'armée du séraskier, il se remit en marche vers les Thermopyles, et s'engagea avec ses troupes dans ce dangereux défilé.

Gouras, qui, d'après les ordres d'Odyssée, son chef, y attendait les Turcs, les attaqua avec la plus grande impétuosité, et les mit dans une déroute complète. Beaucoup d'hommes et de chevaux furent précipités du haut des rochers et moururent dans les précipices.

Baïram-Pacha périt dans cette occasion avec deux beys, treize bimbachis, et 700 soldats. Dans leur fuite désordonnée, les Turcs furent rencontrés près des rives du Mélas par Odyssée lui-même, qui leur tua 500 hommes, et leur enleva 30 drapeaux, 9 pièces de canon', et la caisse militaire. Les débris de cette armée, tombant plus au nord entre les mains de Divouniotis, périrent tous près des rives du Sperchius.

Apprenant la ruine totale de cette armée, qui devait les secourir, les Turcs de Tripolitza perdirent toute espérance. La famine commençait déjà à causer des ravages parmi eux. Ne voulant pas attendre les dernières extrémités, ils entrèrent le 26 septembre en conférence avec les assiégeants. Colocotroni leur demanda 4 millions de piastres pour leur accorder seulement la vie. C'était ce général avide qui dirigeait alors en chef les opérations du siége de Tripolitza. Hypsilanti, à la sollicitation des primats qui étaient d'accord avec Colocotroni, avait quitté pendant quelques jours son quartier général de Tripolitza pour aller mettre de l'ordre dans le blocus de Patras.

—

CHAPITRE XXXIV.

PRISE DE TRIPOLITZA PAR LES GRECS.

Séparant leur sort de celui de la population musulmane de Tripolitza, Elmas-Bey et ses Albanais mahométans firent un traité à part avec Colocotroni, et s'engagèrent à rester neutres pendant l'attaque si on leur promettait de leur donner les moyens de passer dans l'Étolie avec tout leur bagage, grossi dernièrement par leur dévastion de l'Argolide.

Favorisés par quelques traîtres restés dans la ville, les Grecs, arrivés en silence le 5 octobre au pied de quelques murailles dégarnies de défenseurs, y montèrent par le moyen d'échelles, et se rendirent maîtres des tours qui flanquaient cette partie de l'enceinte. Un de leurs auxiliaires, le brave Stathis, de Zante, planta sur la plus haute de ces tours l'étendard de la croix.

Les Turcs auraient dû se réunir et se porter en masse sur les points dont l'ennemi venait de s'emparer. Il leur était facile, vu leur nombre, de les reprendre, et de précipiter les Grecs au bas du rempart. Mais la vue de l'étendard des chrétiens qui flottait sur leurs murailles jeta la terreur dans le cœur des mahométans. — Poussant des cris de désespoir, ils se retirèrent dans la citadelle. Plusieurs se barricadèrent dans leurs maisons.

Ce fut alors qu'Elmas-Bey et ses schypétars dévoilèrent leur trahison, capitulèrent ouvertement avec les généraux grecs, et se retirèrent dans la campagne.

Encouragés par la retraite d'Elmas-Bey, guidés par Colocotroni et suivis du reste de l'armée grecque, les

guerriers de l'Arcadie pénétrèrent de tous côtés dans la ville, se répandirent dans les divers quartiers, et y portèrent l'incendie et la mort.

Les Turcs résistèrent d'abord avec opiniâtreté. Leurs feux de mousqueterie, sortant des fenêtres de leurs maisons, et de grosses pierres lancées par eux du haut des toits sur les assaillants, firent perdre du monde aux vainqueurs. Mais leur défense était isolée et sans ensemble; aucun chef courageux et habile ne dirigeait leurs mouvements.

Connaissant l'importance de la prise du kiaya-bey, qui aurait dû diriger lui-même la défense, Colocotroni se porta au palais de ce lieutenant de Kourchid-Pacha. Ne trouvant aucun obstacle, il pénétra jusqu'au réduit où ce lâche gouverneur se tenait caché, le désarma, le lia, et le fit conduire hors de la ville sous une forte escorte.

Pendant ce temps et jusqu'à la nuit Tripolitza retentit des cris de la rage des vainqueurs et des gémissements des mourants. — Les Grecs, animés par la fureur et par l'avidité, ne pensaient qu'à tuer et à piller. Rien n'était respecté par eux : les vieillards, les femmes, les enfants, périssaient par le fer ou le feu. C'était en vain que l'honnête Pétro-Bey, chef des Maïnotes, ordonnait de cesser les massacres et réclamait la clémence des chrétiens. Ses cris philanthropiques, et ceux du vertueux Athanase Kanakaris, n'étaient pas écoutés. Les propres soldats de Pétro-Bey, sortis avec lui des montagnes du Taygète, n'écoutaient plus sa voix. Entraînés par l'exemple des autres Grecs, ils se distinguaient par leur amour du sang et du brigandage.

Le lendemain 6 octobre la ville ne présentait que des monceaux de cadavres et de décombres. Le palais du

pacha, les mosquées, les bains publics, avaient disparu. La citadelle, qui aurait pu continuer la défense, si elle avait été approvisionnée, consentit à capituler.

Le pillage fut très considérable, parce que les richesses des principales familles turques de la Morée avaient été transportées à Tripolitza.

Un écrivain anglais (M. Green, consul d'Angleterre à Patras), dit que le nombre des prisonniers faits par les Grecs à Tripolitza s'élevait à 6000 hommes et à 12000 femmes et enfants. Quinze cents Turcs avaient péri durant le siége et dans l'assaut.

Ces prisonniers, ajoute cet écrivain, furent conduits hors de la ville deux jours après la prise de Tripolitza, et massacrés de sang-froid, au nombre de 12000 personnes, par leurs cruels vainqueurs. Les Juifs furent enveloppés dans ce massacre. — On épargna seulement les hommes qui pouvaient payer leur rançon. Les jeunes filles et beaucoup d'enfants furent réservés pour être vendus comme esclaves.

Alexandre Soutzo, qui a publié en 1829 une histoire de la révolution de la Grèce, garde le silence sur ce second massacre.

Deux jours après la prise de Tripolitza on vit arriver dans cette ville le brave Mélidoni, de l'île de Crète, qui venait annoncer aux Grecs vainqueurs le soulèvement de la partie méridionale de cette île et la chute de la ville importante de Sphakia entre les mains des insurgés. — Il demandait des secours.

Mais les primats et les chefs de l'armée grecque, qui venaient de s'enrichir par le pillage de Tripolitza, se contentèrent de faire un accueil amical à Mélidoni, lui promirent des troupes et de l'argent, et ne tinrent pas leurs engagements.

Navré de douleur, Mélidoni retourna dans sa patrie. — Sept cents hommes qui l'attendaient à Loutros de Candie se rangèrent sous ses ordres. — Ce fut alors que ce chef audacieux conçut le projet de traverser l'île de Candie d'un bout à l'autre, d'en soulever les provinces, et de renfermer dans les forteresses une population de 100 000 musulmans.

CHAPITRE XXXV.

LUTTE ENTRE LES MUSULMANS ET LES CHRÉTIENS DANS L'ILE DE CANDIE. — EXPLOITS DE MARCO BOTZARIS DANS L'ÉPIRE. CONCOURS DES IONIENS A LA DÉFENSE DE LA GRÈCE.

Mélidoni prit la place d'Armyros, détruisit ses murilles, et fit transporter douze pièces de canon qui défendaient ses remparts dans la ville de Sphakia. Cette dernière place devint le principal point d'appui de l'insurrection des chrétiens de l'île de Candie.

Les Turcs candiotes s'étaient retirés à Brissina, position très forte dans le canton de Rethymna. Mélidoni osa les attaquer de front, les battit, et en fit un très grand carnage.

Ayant rencontré quelques jours après le féroce Glamidès, qui était l'effroi des chrétiens, Mélidoni, incapable d'être intimidé par la nombreuse escorte de ce chef musulman, se précipita sur lui, le terrassa et l'égorgea de ses propres mains. — Il attaqua avec le même courage et le même succès le chef turc Gétimalès dans le monastère d'Arcadia, qu'il surprit pendant la nuit.

De la province de Rétime Mélidoni passa à celle

d'Amasi. Attaqué par les Ottomans à Yanacari et à Métone, il les battit et les dispersa.

A Phourphoura il rencontre le pacha de Mégalocastron, qui venait l'attaquer avec un corps nombreux de cavaliers, de fantassins et de janissaires, et avec plusieurs pièces d'artillerie de campagne. Mélidoni, qui n'avait que peu d'hommes avec lui, attaqua les Ottomans avec fureur, les enfonça, et les força à rentrer dans la place de Mégalocastron. Dans une sortie que le même pacha fit le lendemain au moment d'un terrible orage, Melidoni s'insinua au milieu des Turcs, en égorgea un grand nombre, et les obligea à fuir dans le plus grand désordre.

Malgré ses défaites, le pacha de Mégalocastron entreprit trois jours après de parcourir la campagne environnante pour aller à la recherche de Mélidoni. Ce dernier avait fait coucher ses soldats à plat ventre au milieu des ronces. Il leur donna l'ordre de se lever lorsque les Ottomans approchèrent, et ceux-ci, effrayés par cette apparition soudaine et foudroyante, furent promptement mis en déroute.

Le récit de tant d'exploits, répété dans toute l'île de Candie, rendit Mélidoni l'idole du peuple chrétien. Mais sa gloire personnelle avait excité l'envie de quelques chefs sphakiotes. Un d'entre eux, du nom de Rhoussous, s'étant concerté avec un nommé Anagnosta, son frère, tous deux assassinèrent lâchement ce héros dans un festin auquel ils l'avaient invité.

Mélidoni eut le sort qu'éprouvent souvent les hommes qui se distinguent par leurs talents et par les services rendus à la cause publique dans les temps de guerres révolutionnaires.

La mort de Mélidoni suspendit l'insurrection dans l'île de Candie. Syphacas, son successeur, n'avait ni sa bravoure, ni ses talents militaire, ni son influence sur le peuple.

Rassurée du côté du Danube par les déclarations de la cour de Saint-Pétersbourg et par la connaissance des résolutions du congrès de Verone, n'ayant plus à craindre les troupes insurgées d'Alexandre Hypsilanti, ni celles qui, après la fuite de ce prince, avaient continué à combattre sous les ordres du brave Georges l'Olympien, la Porte put diriger, vers la fin de 1821, toutes ses forces disponibles du côté de la Grèce.

La fortune avait favorisé en Macédoine les efforts des Osmanlis. — Le mont Athos, couvert de couvents, était rentré sous le joug de la Porte. La presqu'île de Cassandre, après s'être révoltée, n'avait opposé qu'une courte résistance.

Placé au sud, Marco Botzaris, à la tête des Souliotes, faisait une guerre active contre les troupes ottomanes concentrées dans l'Épire. Il se distinguait par des exploits éclatants qui, par la sagesse des opérations du chef et l'audace de leur exécution, paraissaient tenir du prodige.

Avec un petit nombre de montagnards de la Selléide, Marco Botzaris bloqua long-temps Pacho-Bey lui-même, lieutenant de Kourchid. A Variadès, il fit prisonniers 3000 Albanais, commandés par Abas Guégas. Au pont de Bassexa, il mit en déroute Hassan-Bey, gouverneur de Bérat, chef de 6 000 soldats d'élite. A Lélova, il obligea Hassan-Pacha et Soliman de Sérès à se soumettre avec 1300 Albanais, et à déposer leurs armes; à Trivitzana, il contraignit Tahir-Bey et Tahir Tipoulia à signer une

capitulation honteuse ; à Stirvina, il surprit et passa au fil de l'épée 700 Albanais. La place de Zirincassa fut arrachée par lui des mains de Tgiocador.

On voyait une armée ottomane forte de 15 à 20 000 hommes être contenue et se trouver quelquefois obligée de battre en retraite devant 1200 Souliotes.

Ces beaux faits d'armes, qui semblaient appartenir aux temps fabuleux, ne pouvaient que retarder la chute d'Ali de Tébélen ; mais ils facilitaient les progrès de l'insurrection de la Grèce.

Les Grecs avaient compté, au moment de leur insurrection, sur l'assistance des puissances chrétiennes de l'Europe. — Mais le cabinet autrichien, qui craignait de perdre ses nouvelles acquisitions dans l'Italie et l'Illyrie, se montra hostile aux entreprises des Grecs.

Sir Thomas Maitland, que le cabinet de Londres avait nommé lord haut commissaire dans la république sept-insulaire des îles Ioniennes, sous le prétexte de conserver une stricte neutralité, faisait arrêter et punir tous les Ioniens qui favorisaient la cause des Hellènes.

Mais tous ces moyens restrictifs n'avaient fait qu'augmenter l'ardeur des hommes bouillants qui, mécontents de leur état actuel, cherchaient un nouveau théâtre pour y déployer leur activité. — Les Ioniens composèrent, pendant tout le temps de l'insurrection, une des fractions les plus utiles des défenseurs de la Grèce. On vit accourir de toutes les parties de l'Europe un nombre considérable d'hommes qui, dans la fleur de l'âge, venaient partager les périls des descendants des héros de l'ancienne Grèce, et servir la cause de la liberté.

Mais une grande confusion régnait à cette époque dans l'intérieur de la Grèce. Plusieurs gouverneurs pro-

visoires, établis dans les provinces, n'avaient aucun point central d'union, et se contrariaient entre eux. Les généraux dirigeaient les opérations à leur guise et sans ensemble. Les habitants des îles de l'Archipel et des provinces maritimes demandaient un gouvernement central et des lois.

CHAPITRE XXXVI.

PREMIER CONGRÈS DES GRECS A ÉPIDAURE EN JANVIER 1822. CONSTITUTION DONNÉE AUX GRECS PAR CE CONGRÈS. — TENTATIVE SANS SUCCÈS CONTRE NAUPLIE PAR LES GRECS. — ATTAQUE DE NAVARIN PAR L'ESCADRE TURQUE. — LES VAISSEAUX OTTOMANS SONT BATTUS ET PRENNENT LE LARGE, RENCONTRÉS PAR L'AMIRAL GREC MIAULIS, ILS SONT VAINCUS ET DISPERSÉS.

Dans l'intention de mettre fin à ce chaos anarchique, Mavrocordato et Négris parvinrent, de concert avec Hypsilanti, à réunir au mois de janvier 1822 les représentants de la nation à Epidaure. Ce fut le 13 de ce mois que fut proclamée par cette assemblée la nouvelle constitution républicaine qui devait servir à fixer les droits des citoyens grecs et à gouverner la Grèce.

Par cette constitution toutes les religions étaient tolérées; les Grecs étaient égaux devant la loi et pouvaient être appelés à tous les emplois; le mérite seul devait déterminer la préférence. La propriété, l'honneur et la vie des citoyens, étaient placés sous la sauvegarde de la loi.

L'action du gouvernement était remise à deux corps

distincts, le sénat et le conseil exécutif. Le sénat se composait de 51 députés élus par les provinces et par les îles libres de la Grèce. Le conseil exécutif contenait 5 membres choisis par le peuple hors du sénat.

Le conseil exécutif avait le droit de nommer sept ministres préposés 1° à l'intérieur, 2° aux finances, 3° à la guerre, 4° à la marine, 5° à la justice et au culte, 6° à la police, 7° aux affaires étrangères. Ce dernier ministre devait exercer en outre les fonctions d'archichancelier d'état.

Le pouvoir judiciaire était indépendant du sénat et du conseil exécutif.

La présidence du corps législatif fut confiée par cette assemblée à Hypsilanti. Elle nomma Mavrocordato président du conseil exécutif et donna à Négris l'archichancellerie d'état avec le ministère des affaires étrangères.

L'assemblée d'Epidaure, ayant de se dissoudre, publia par une proclamation l'indépendance de la nation hellénique.

Cet acte disait « que la conduite tyrannique des Turcs avait forcé le peuple grec à recourir aux armes pour sa propre conservation ; qu'ayant triomphé de la violence par son courage, la nation hellénique déclarait devant Dieu et devant les hommes, par l'organe de ses représentants réunis, son indépendance politique. »

La nouvelle constitution délibérée, arrêtée et publiée à Epidaure, péchait par ses bases : elle ne pouvait produire que l'anarchie parsuite de la lutte inévitable entre le conseil exécutif ou gouvernement, et une seule assemblée des représentants de la nation. Destinée à ramener l'union et le calme, elle ne fit qu'exciter la discorde par l'exemple des divisions continuelles qui s'élevèrent parmi les chefs de la nation.

Pendant la tenue du congrès d'Epidaure, Hypsilanti et les autres chefs de l'armée grecque s'occupèrent des moyens de faire tomber la place importante de Nauplie, à laquelle était attachée la délivrance du Péloponèse.

On assembla une armée assez considérable en appelant les Péloponésiens à la défense de la patrie et en leur offrant l'appât des richesses qui étaient renfermées dans Nauplie. Douze cents hommes furent bientôt réunis sous les murs de cette ville.

Nauplie est protégée par des fortifications construites en amphithéâtre. Elle est dominée par sa citadelle, nommée *Palamiti*, placée sur une hauteur dont les deux tiers du pourtour sont escarpés presque verticalement. Sa baie est défendue par un petit château nommé *Bourdgy*, qui s'élève au milieu des eaux. Mais une montagne voisine, à laquelle la colline de Palamiti se rattache, domine la ville et la citadelle à la distance de 350 mètres.

Nikitas était chargé d'escalader avec 400 hommes les murs d'enceinte de la partie orientale de la ville. Cent cinquante Européens, sous les ordres du brave Baleste (1), devaient soutenir cette attaque. Le bataillon régulier du commandant Justin avait reçu l'ordre de faire diversion par un feu soutenu contre les murailles du château de Palamiti. Les vaisseaux grecs devaient foudroyer la ville et débarquer 3000 marins dans le port.

Cette attaque paraissait bien conçue ; mais il est rare que des entreprises audacieuses de ce genre réussissent

(1) Ce même commandant Balcste, s'étant rendu dans l'île de Candie, y déploya une grande valeur. Mais, ayant été trahi, il tomba entre les mains des Turcs, et fut décapité.

lorsqu'on n'a pas ouvert des brèches dans les remparts par le moyen de la mine ou de l'artillerie. L'entreprise échoua complétement ; les Grecs laissèrent 600 morts sous les murs de Nauplie.

Hypsilanti tourna alors ses vues vers l'Acro-Corinthe, et s'y porta de sa personne pour hâter la reddition de cette forteresse.

Le capitan-pacha, qui avait fui devant la flotte hellénique de Tombazis, s'était retiré à Ténédos. Mais il avait quitté son mouillage et repris sa marche vers le sud aussitôt que les vaisseaux grecs eurent disparu devant ses yeux. — Après une courte station dans l'île de Rhodes, qui était un des principaux entrepôts de la marine ottomane, l'amiral turc se dirigea à l'ouest, et se présenta devant Navarin. — Ses embarcations mirent aussitôt à terre un millier d'Albanais. Le général Norman, philhellène énergique et soldat expérimenté, se précipita aussitôt avec 1000 à 1200 hommes sur les ennemis débarqués, les culbuta, les poursuivit et les détruisit presque entièrement.

Un boulet du château ayant fracassé le mât de misaine de la frégale du vice-amiral Ismaël Gibraltar, cet homme sans courage donna le signal de la fuite et fut suivi à l'instant par toute la flotte ottomane, qui se dirigea vers Patras.

Le brave Miaulis, qui venait de succéder à Jacob Tombazis dans les fonctions de navarque, suivit les vaisseaux turcs, les attaqua avec un courage ardent et finit par les battre et les disperser.

—

CHAPITRE XXXVII.

FIN DE LA RÉSISTANCE D'ALI-PACHA. — SA MORT. — ORDRE D'UNE LEVÉE GÉNÉRALE DE TROUPES OTTOMANES. — PROCLAMATION DE KOURCHID-PACHA ADRESSÉE AUX GRECS.

La fin de la résistance opiniâtre et prolongée d'Ali de Tébélen contre la Sublime-Porte approchait. — Pendant sa longue carrière et jusqu'à l'époque de sa proscription cet homme n'avait montré qu'un caractère astucieux, perfide, avide de pouvoir et d'argent; il se croyait tout permis pour parvenir à ses fins. — Il ne s'était signalé par aucun acte de bravoure qui eût pu excuser sa grande élévation.

Mais proscrit par le sultan Mahmoud, excommunié par un fetfa du muphti, abandonné par ses enfants, trahi par ses meilleurs amis, il montra un caractère énergique à la hauteur des difficultés de sa position. Quoique parvenu à l'âge de quatre-vingt-et-un ans, il donna des preuves nombreuses d'un grand courage et d'une activité infatigable. Devenu encore plus astucieux et plus remuant qu'au commencement de sa carrière, il il sema la discorde parmi les généraux chargés de le combattre, leur suscita une multitude d'obstacles, les mit dans les plus cruels embarras, et parut, dans quelques circonstances, maîtriser les événements.

Mais, méprisé de tout le monde à cause de ses cruautés et de ses crimes, ne se dessaisissant de son or qu'avec peine et avec l'intention de le reprendre bientôt, il finit par être délaissé de tous ceux qui, par intérêt ou par similitude de caractère, paraissaient lui être dé-

voués, et il se trouva enfin livré à la discrétion du gouvernement ottoman.

Fatigués de la longueur du siége et trompés par des promesses insidieuses, quelques chefs de la garnison du château du Lac ouvrirent tout à coup aux Osmanlis les portes de cette forteresse dans les premiers jours de l'année 1822. Ali n'eut que le temps de gagner un réduit qu'il appelait son *dernier retranchement*. C'était une petite tour, garnie de canons, qui s'élevait au dessus d'un souterrain rempli de ses trésors et de 2000 barils de poudre.

Entré dans le château du Lac, Kourchid-Pacha envoya à Ali de Tébélen un parlementaire pour l'engager à cesser toute résistance inutile et à se rendre. Ali reçut ce parlementaire avec un calme apparent. — Il avait auprès de lui un gardien fidèle qui tenait entre ses mains une mèche allumée pour mettre, en cas de besoin, le feu aux poudres.

« Informe ton maître, s'écria Ali, que cette forteresse, dans laquelle il a eu l'imprudence d'entrer, est minée de toutes parts. Prends cette montre, dont je te fais cadeau, et dis-lui que, si dans une heure ses soldats et lui-même ne quittent pas ce château, les hommes qui s'y trouvent, moi-même et mes richesses, nous sauterons tous ensemble. Veut-il savoir ma dernière résolution, la voici : Qu'un firman d'amnistie signé par la main du sultan me soit présenté ; je me soumets à l'instant. »

Kourchid s'empressa d'évacuer le château et se retira dans son camp.

Voulant conserver les richesses d'Ali, objet principal des vues et des espérances du gouvernement ottoman, Kourchid entretint une négociation insidieuse

avec le proscrit. Au bout de deux semaines il lui fit savoir que, d'après ses instances, la Sublime-Porte se montrait disposée à lui accorder sa grâce. Après l'expiration du temps supposé nécessaire pour l'aller et le retour des courriers expédiés vers Constantinople, Kourchid, qui continuait à bercer par de fausses insinuations les espérances du malheureux Ali, lui envoya, le 5 février 1822, un exprès pour lui dire que, d'après les ordres du sultan, il devait se rendre à Constantinople pour se prosterner devant le trône de son maître, et qu'après avoir obtenu son pardon il se retirerait en Asie pour y finir tranquillement ses jours.

Kourchid le fit prier en même temps d'ordonner au gardien de la tourelle d'éteindre sa torche incendiaire.

Flottant entre l'espérance et la crainte, redoutant une trahison, mais ne voulant pas perdre par un refus le fruit de ses dernières négociations, Ali fit éloigner le gardien dévoué qui tenait dans ses mains la redoutable torche.

Aussitôt la tourelle est occupée par les soldats de Kourchid; l'étendard impérial y est arboré.

Resté seul dans le salon de cette tour, Ali se livra pendant quatre heures aux plus tristes réflexions. Il avait sous ses yeux les eaux tranquilles du lac, les campagnes environnantes, alors dévastées par la guerre, et les ruines de la ville de Janina, autrefois si florissante. — Quels tristes souvenirs! quel affreux tableau dans sa position actuelle!

Tout à coup, à cinq heures du soir, un grand bruit se fit entendre. Omer-Vriones, Hassan-Pacha, et plusieurs chefs de l'armée impériale, entrèrent dans le salon occupé par Ali de Tébélen. L'ex-visir de l'Epire se leva à

leur aspect; portant la main sur ses armes, il s'écria : « Arrêtez!.... Que m'apportez-vous? — Ta tête est demandée.... — Ma tête ne tombe pas si facilement. »

D'un coup de pistolet Ali blessa Hassan-Pacha à la cuisse, et s'élança furieux sur Omer-Vriones. Bientôt entouré par de nombreux assaillants, il reçut plusieurs blessures mortelles. Les bourreaux le saisirent respirant encore et lui tranchèrent la tête avec un coutelas.

Cette tête, embaumée suivant l'usage, fut envoyée à Constantinople pour y être exposée à la porte extérieure du sérail.

La nouvelle de la mort d'Ali de Tébélen fit une grande sensation dans toute la Turquie. On avait peine à croire que cet homme, qui pendant plus de cinquante ans avait fixé l'attention générale, et qui avait joué un rôle important dans les révolutions et dans les guerres de cet empire, fût tombé en périssant par les mains des bourreaux.

Mais cet homme, qui durant toute sa vie n'avait été occupé que du seul but d'accroître sa puissance et ses richesses, et qui avait employé les moyens les plus révoltants pour parvenir à ce résultat, n'était aimé ni estimé par personne. On ne lui obéissait que par crainte. — Jouissant dans ses gouvernements d'une autorité presque souveraine, ce n'était que par l'estime et l'amour de ses peuples qu'il aurait pu donner de la consistance à son pouvoir.

L'or seul lui procurait parmi les avides Albanais des troupes nombreuses. — Mais ses richesses devinrent la cause de sa perte en attirant sous les drapeaux de ses ennemis une foule d'hommes nécessiteux ou avides qui désiraient prendre part au partage de ses dépouilles.

N'ayant jamais eu sous ses ordres que des troupes in-

disciplinées, qui tantôt accouraient en grand nombre sous ses enseignes et tantôt l'abandonnaient dans les moments les plus importants, il ne possédait qu'une puissance précaire. Il était en cela bien différent du vice-roi actuel de l'Egypte, qui, après avoir vaincu et exterminé les Mamelouks par le moyen des Albanais, remplaça ces derniers par une armée régulière, avec laquelle il a agrandi et consolidé sa puissance.

On a attribué à Ali de Tébélen le projet de l'insurrection et de la régénération de la Grèce. — Dans ses moments les plus critiques, cherchant à se tirer du danger et à susciter à la Porte de nouveaux ennemis, il a parlé aux Grecs de liberté. Il leur a même fait entendre les mots de charte et de gouvernement constitutionnel.

Mais les promesses de cet homme perfide, qui durant sa longue carrière avait atrocement abusé de son pouvoir absolu, n'inspiraient aucune confiance aux Grecs. Ils reçurent son argent et parurent le seconder. — Mais ils se contentèrent de profiter de sa lutte obstinée contre la Porte pour donner plus de développement et de force à leurs mouvements insurrectionnels, et pour affermir leurs nouvelles institutions.

Si, franc dans sa conduite, et appréciant avec sagesse ses intérêts personnels, Ali avait donné le premier mouvement à l'insurrection des Grecs, et s'il s'était mis à leur tête en employant pour leur cause ses trésors et ses troupes albanaises, sur lesquelles il pouvait compter, il aurait réussi à se sauver, et il aurait pu figurer aux yeux de l'Europe comme chef d'une nation libre et indépendante. — Mais, malgré sa bravoure personnelle et son adresse politique, Ali de Tébélen ne figurera aux yeux de la postérité que comme un tyran sanguinaire et comme un brigand audacieux, avide de pouvoir et

d'argent, sans élévation d'âme et sans amour de la gloire.

Après la mort d'Ali de Tébélen, Kourchid-Pacha ordonna une nouvelle levée générale dans tous les pachaliks de la Romélie, et intima l'ordre aux pachas de se tenir prêts pour une nouvelle campagne. — Il adressa en même temps aux Grecs de toutes les provinces insurgées une proclamation pour leur enjoindre de rendre leurs armes s'ils voulaient conserver la vie.

« Si vous désirez (disait-il dans cette circulaire) manger en paix le pain de l'obéissance, que vos primats viennent obtenir grâce à mes pieds; ôtez dorénavant vos vêtements de couleurs et couvrez-vous d'un vêtement grossier, renoncez à la folie de bâtir des églises et à l'insolence de célébrer ouvertement vos mystères. »

Cette proclamation, dictée par un stupide orgueil, outrageait les Hellènes dans leur amour propre et dans l'exercice de leur religion. — Elle était aussi impolitique qu'injurieuse. Loin de produire la soumission des Grecs, elle ne fit que les irriter davantage.

On répondit par des cris de rage et des menaces aux sommations de Kourchid-Pacha. — Tous les hommes capables de porter les armes occupèrent avec empressement les postes militaires et les défilés. Les femmes, les enfants, les vieillards, se retirèrent dans les montagnes. —Les principaux capitaines écrivirent à Hypsilanti pour lui demander des secours.

Ayant réuni les chefs de l'armée péloponésienne qui bloquait l'Acro-Corinthe, Hypsilanti leur fit connaître les menaces de Kourchid-Pacha et la position dangereuse des habitants de la Grèce continentale.

Emus par ses discours, les soldats d'Hypsilanti jurèrent

de prêter leurs bras aux Grecs roméliotes aussitôt après la reddition de l'Acro-Corinthe.

CHAPITRE XXXVIII.

OCCUPATION DE L'ACRO-CORINTHE PAR LES GRECS. — LE GOUVERNEMENT HELLÉNIQUE S'Y ÉTABLIT. — ARRIVÉE DE MARCO BOTZARIS A CORINTHE. — RÉSOLUTION PRISE PAR LES GRECS D'ATTAQUER L'ÉPIRE, LA THESSALIE, ET DE DIRIGER DES OPÉRATIONS OFFENSIVES CONTRE L'ÎLE D'EUBÉE. MAUVAIS RÉSULTAT DE CETTE ENTREPRISE. — PRISE ET DESTRUCTION DE CHIO PAR LES TURCS. — DÉFAITE DE LA FLOTTE OTTOMANE PAR LES GRECS. — MORT DU CAPITAN-PACHA.

Cette forteresse importante, ayant été abandonnée volontairement peu de jours après par les Albanais, qui formaient une partie considérable de la garnison, et qui s'étaient laissés gagner par l'appât de l'or, fut obligée de capituler, et fit sa soumission à Hypsilanti.

Le gouvernement grec s'empressa de s'y transporter et de s'y établir avec ses bureaux, afin de mieux lier par une correspondance active les opérations du Péloponèse avec celles de la Grèce continentale.

Fidèle à ses promesses, Hypsilanti se préparait à se porter au secours de la Romélie. Mais, atteint tout à coup d'une maladie grave, il dut renoncer à ses projets, et il eut la douleur de voir se disperser les soldats qui avaient promis de le suivre.

Ce fut sur ces entrefaites qu'un grand homme arriva à Corinthe pour donner plus d'aplomb et d'énergie aux opérations militaires. C'était Marco Botzaris. Il arriva sans suite, sans étalage, mais précédé d'un nom brillant.

Après la chute d'Ali de Tébélen, les Souliotes, proscrits comme lui par un firman du Grand-Seigneur, se trouvèrent tout à coup entourés et bloqués dans leurs montagnes, où ils se défendirent avec leur courage ordinaire avant de succomber.

Les principaux personnages de la Grèce s'empressèrent d'aller voir le héros de la Selléide (Marco Botzaris), et de chercher à gagner sa confiance. Mavrocordato lui témoigna un vif intérêt et lui prodigua les attentions les plus respectueuses.

Colocotroni lui fit une visite et lui présenta un tableau emphathique des services militaires rendus à la cause de la Grèce par les Péloponésiens. « Camarade, lui dit Marco Botzaris, j'admire le courage de tes soldats; mais on aurait dû les empêcher de commettre les excès qui ont souillé notre cause sacrée. Au lieu d'égorger des femmes et des enfants, ne valait-il pas mieux concilier l'intérêt national avec les devoirs de l'humanité, et envoyer à Patras, à Modon et à Coron, les populations turques de Tripolitza, de Navarin et de Monambasie? Forcées de nourrir 20 000 affamés de plus, ces places n'auraient pas pu tenir, et nous en serions maîtres depuis long-temps. »

Cette leçon faisait honneur au cœur de Marco Botzaris et donnait une haute idée de la sagesse de son jugement.

Dans un conseil tenu à Corinthe par les membres du gouvernement, Marco Botzaris représenta qu'au lieu de

se tenir sur la défensive, tant dans la Grèce continentale que dans le Péloponèse, les Grecs devaient sortir de leurs frontières et porter la guerre sur le territoire occupé par les Ottomans. — Son projet, appuyé par la nécessité de couvrir à la fois les provinces de la Morée et celles du continent, et de réunir les Grecs en masses distinctes, assez nombreuses pour agir utilement, au lieu de les disséminer, obtint l'approbation générale.

Il fut arrêté que Hypsilanti irait dans la Thessalie pour y disputer les passages à l'armée de Kourchid; que Mavrocordato se porterait vers le centre de l'Epire et vers la Selléide; qu'Elie Mavromicalis, fils de Pétro-Bey, ferait face aux Turcs de l'île de Négrepont pour les contenir; que Kiriakoulis, frère d'Elie, débarquerait avec un corps de Spartiates dans la Basse-Albanie, afin de prendre à dos les musulmans de la province de Janina.

D'après ce plan d'attaque, Hypsilanti sortit de l'isthme dans les premiers jours de mars 1822 avec Nikitas et 1200 Péloponésiens. Ils trouvèrent devant Athènes un corps de 1500 Grecs qui, sous les ordres du brave colonel Voutier, bloquaient cette ville importante. Son arrivée fit prendre aux Grecs la résolution de donner un assaut.

En attaquant à minuit, au moment de la plus grande obscurité, les Grecs croyaient surprendre les Turcs. — Mais ceux-ci avaient été avertis de cette attaque par leurs espions. — Les Grecs trouvèrent une vigoureuse résistance, et furent repoussés avec perte après plusieurs tentatives d'attaque.

Arrivé à Distomi, Hypsilanti fut reçu à bras ouverts par Odyssée. De concert avec ce chef, il décida qu'on débusquerait les Turcs de tous les postes fortifiés de la

Thessalie, et qu'on s'emparerait des villes de Zéitoune et de Patradgik, considérées comme les clefs de cette province du côté de la Grèce.

Le 31 mars, Odyssée, Nikitas et Divouniotis, se présentèrent avec 2000 hommes devant Zéitoune. Les Turcs leur opposèrent 8000 cavaliers. — Mais ces derniers, malgré leur grande supériorité numérique, furent battus, et laissèrent le champ de bataille à leurs adversaires. Cependant, la ville de Patradgik n'ayant pas été attaquée par Mitzo au jour fixé, ses défenseurs se réunirent à ceux de Zéitoune, et formèrent un corps de 12000 combattants.

Incapables de soutenir les charges d'une telle masse de cavalerie thessalienne, les Grecs se débandèrent. Odyssée et Nikitas se retirèrent dans la Béotie, et Hypsilanti reprit la route du Péloponèse.

Les mauvais résultats de cette entreprise furent attribués à Odyssée. On l'accusa de trahison, et le conseil exécutif lui intima l'ordre de comparaître à Corinthe devant les chefs du gouvernement.

Odysséé refusa d'obéir. Mais, ne voulant pas lutter ouvertement avec le gouvernement établi, il quitta le commandement de ses troupes, et se retira aux environs d'Aractos avec une centaine de soldats.

Noutsas et Palaskos furent envoyés à Odyssée pour l'engager à se soumettre aux ordres du gouvernement et pour le remplacer. Odyssée, qui les avait connus à la cour d'Ali-Pacha, leur fit un accueil amical, les invita à dîner, et après le repas les fit fusiller par ses palicares.

Pendant que les Grecs, en se déchirant entre eux, affaiblissaient leurs moyens de résistance, les Turcs déployaient une grande activité. Leur flotte, composée de six vaisseaux de ligne, sept frégates et onze corvettes

ou bricks, sortit des Dardanelles pour se diriger vers la Grèce. Le capitan-pacha Cara-Ali, qui la commandait, avait reçu l'ordre de relâcher pendant quelques jours à l'île de Chio pour en punir les habitants. Ceux-ci avaient permis aux Samiens de débarquer dans leur île et de bloquer la citadelle, défendue par des Turcs.

Trop timides pour se déclarer ouvertement, les Chiotes s'étaient contentés de favoriser les Grecs par leurs vœux et par quelques remises d'argent. Mais ils n'avaient commis aucun acte d'hostilité contre les musulmans. — Cent vingt Chiotes avaient été remis par eux au commandant du château comme gage de leur fidélité.

Après avoir embarqué dans le golfe de Tchesmé 10 000 Asiatiques destinés à punir les habitants de Chio, le capitan-pacha se montra avec sa flotte dans les parages de cette île. — A son approche les Samiens qui bloquaient le château se retirèrent vers le rivage de la mer.

Les otages remis par les habitants de l'île au gouverneur de cette forteresse furent alors pendus par ses ordres, malgré l'attitude pacifique de leurs compatriotes.

Les Chiotes ne firent aucune démarche pour se réunir ni pour se défendre; ils ne surent que se plaindre, pleurer et se résigner à leur malheureux sort.

Les soldats de Cara-Ali, en entrant dans le port, se répandirent aussitôt dans la ville. Ils enfoncèrent les portes des maisons et des églises, tuèrent sans pitié tout ce qui se présenta à leurs yeux, ouvrirent les tombeaux pour y chercher des trésors, et mêlèrent la cendre des morts au sang des vivants. — Les femmes et les jeunes filles, après avoir été outragées, étaient mises à mort sur les cadavres de leurs maris, de leurs pères et de leurs enfants.

Après la destruction d'une ville florissante de 20000 âmes, ces soldats assassins se répandirent dans les villages et massacrèrent sans miséricorde, et sans distinction d'âge et de sexe, tous les individus qui leur tombèrent sous la main. Sans les bâtiments d'Ypsara, de Miconi et de Samos, qui vinrent recueillir les habitants répandus sur la plage, et sans leurs nombreux coups de canon qui éloignaient du rivage les Turcs que la soif du sang attirait près de la mer, toute la population de Chio aurait péri.

Aussi lâches que sanguinaires, les soldats du capitan-pacha n'osèrent pas attaquer les 4 ou 500 Samiens qui avaient fait le blocus du château. Ceux-ci se retirèrent tranquillement sur leurs navires sans être molestés par les musulmans; avant leur retraite, les Samiens avaient coopéré à sauver un grand nombre des habitants de l'île.

L'amiral Miaulis fut chargé de venger le massacre de Chio. Il exécuta sa mission d'une manière glorieuse et sans outrager l'humanité, comme avaient fait les Turcs.

Retirés à Ipsara, les Grecs envoyèrent, pendant la nuit du 18 juin, deux chébecs transformés en brûlots, et chargèrent Canaris d'Ipsara et Pépinos d'Hydra de les conduire au milieu de l'escadre ottomane. Celle-ci était mouillée dans le détroit situé entre Chio et la côte de Tchesmé.

C'était l'époque du Ramazan, les équipages turcs faisaient retentir l'air de leurs chants sonores et du bruit des timbales et des trompettes. — Au milieu de cette confusion, Canaris s'élança comme l'éclair sur le vaisseau amiral, mit le feu à son brûlot, l'accrocha solidement, et, descendu dans son canot, s'éloigna avec vitesse. Les flammes dévorèrent en un instant les flancs de l'amiral turc. Un vent impétueux qui survint tout à

coup alimenta le feu et mit le comble à la détresse des Osmanlis.

Le capitan-pacha se précipita dans sa chaloupe pour se sauver ; mais l'esquif fut renversé et chavira par la chute d'une antenne enflammée. Demi noyé, respirant à peine, et soutenu par des matelots qui nageaient auprès de lui, le capitan-pacha arriva difficilement sur le rivage de Chio, Ce ne fut que pour expirer sur cette terre désolée et dépeuplée par ses ordres sanguinaires.

Le brûlot de Pépinos fut attaché au vaisseau du capitana-bey ou vice-amiral. Mais ses grappins furent coupés par les Tures. Ce chébec incendiaire courut çà et là en jetant partout la terreur, et finit par mettre le feu au réala-bey ou contre-amiral.

La flotte ottomane fut presque entièrement détruite. Les vaisseaux turcs qui avaient échappé à l'incendie rentrèrent dans l'Hellespont. Canaris et Pépinos, retournés dans leur terre natale, furent salués du nom de sauveurs de la Grèce.

CHAPITRE XXXIX.

NOUVELLE ATTAQUE DES OTTOMANS CONTRE LES SOULIOTES LE 22 MAI 1822. — NOUVELLE VICTOIRE DE CES DERNIERS. ENTRÉE DE MAVROCORDATO DANS L'ÉPIRE. — SA DÉFAITE A PÉTA. — MAUVAIS RÉSULTAT DES ATTAQUES DE KIRIACOULIS ET D'ÉLIE, FILS DE PÉTRO-BEY, LE PREMIER CONTRE GLYKIS EN ÉPIRE, ET LE SECOND DANS L'ILE D'EUBÉE.

Le projet de secourir la Selléide étant un des principaux motifs de la marche de Mavrocordato vers l'Epire,

Kourchid-Pacha résolut de déjouer ce projet, et fit marcher, sous les ordres d'Omer-Vriones, 20000 schypétars pour attaquer et détruire les Souliotes.

Omer entra en campagne le 29 mai contre Souli. Attaqué sur quatre points différents par les colonnes ottomanes qui étaient parvenues à déboucher par les escarpements les plus rapides, les Souliotes opposèrent la plus énergique résistance. Aidés par leurs femmes, qui prirent part au combat, ils repoussèrent les Turcs, dont la perte dans cette action s'éleva à 600 morts et à 1400 blessés.

Le 31 du même mois les Souliotes eurent un triomphe encore plus éclatant. — Omer-Vriones s'était porté avec 10 000 hommes sur le village de Murga pour attirer sur ce point l'attention des Souliotes, et il avait donné l'ordre à Tahir-Abas de se rendre, par des sentiers sinueux et très difficiles, sur le sommet d'une montagne qui domine les villages de Souli et le fort de Kiapha.

Mais, arrivé aux portes de Souli, Tahir-Abas est assailli par une masse de guerriers, de femmes, de vieillards et d'enfants. Un combat terrible a lieu : les femmes s'y distinguent autant que les hommes. Ne pouvant plus manier leurs fusils, qui étaient échauffés par de fréquentes détonations, les Souliotes ont recours aux sabres ; les femmes se servent du poignard ; les vieillards et les enfants roulent des pierres sur les assaillants.

Attaqués avec tant de vigueur, les Ottomans prirent tous la fuite, et laissèrent leur artillerie entre les mains de leurs adversaires. Cette action, qui dura onze heures, coûta 2500 hommes aux Turcs.

Cependant, attaqués de toutes parts, et manquant de vivres, les Souliotes n'avaient d'autre perspective qu'un trépas glorieux. Kourchid-Pacha, arrivé au camp d'O-

mer-Vriones, leur proposa une capitulation honteuse, qui fut repoussée avec indignation.

Ce ne fut que dans les premiers jours de juillet que Mavrocordato fit son entrée dans l'Epire à la tête de 5000 hommes. Un détachement de 350 Souliotès composait son avant-garde sous les ordres de Marco Botzaris. Ce dernier avait résolu de s'ouvrir un passage à travers les ennemis, et de pénétrer à Souli, en entamant les flancs de l'armée d'Omer-Vriones. Mavrocordato s'établit à Langada pour le soutenir.

Mais un traître se trouvait dans l'armée des Grecs. C'était le nommé Gogo, ancien chef des Armatolis du canton de Dgioumorka. — Il fit connaître à Omer-Vriones les intentions de Marco Botzaris, et lui indiqua les moyens de les déjouer.

Repoussé par Omer-Vriones, Marco Botzaris manœuvra avec courage et habileté, et se replia sur Peta. Mavrocordato fit aussitôt occuper ce village par la meilleure partie de ses troupes et par le bataillon des Philhellènes.

Les Turcs attaquèrent, dans la journée du 16 juillet 1822, la position de Peta. Les Philhellènes et les Ioniens étaient en première ligne; Marco Botzaris, le capitaine Vlacopoulos, et le traître Gogo, qui sut cacher sa perfidie jusqu'au dernier instant, formaient la seconde ligne.

La calme immobilité des Philhellènes étonna les Turcs, qui s'arrêtèrent au moment de fondre sur eux. Le feu régulier de ces braves soldats, dont la plupart avaient été officiers en Europe, et les décharges de l'artillerie des Grecs, mirent le désordre parmi les Osmanlis. Mais le général turc parvint à les rallier, et les ramena au combat. Dans ces moments critiques Gogo quitta sa position et se rangea du côté des Turcs.

Les Ioniens, déconcertés par la défection de Gogo et débordés par les Turcs, se débandèrent. Vlacopoulos ne tarda pas à suivre leur exemple. Les Philhellènes et Marco Botzaris avec ses Souliotes restèrent sur le champ de bataille. Les guerriers souliotes, animés par leur chef, firent les plus grands efforts pour sauver les Philhellènes sans pouvoir y réussir ni franchir l'espace qui les séparait de ces intrépides auxiliaires.

Entourés d'ennemis de tous côtés, les Philhellènes ne songèrent qu'à vendre chèrement leur vie. Le colonel Dania, leur chef, n'ayant plus qu'un poignard, égorgea plusieurs Turcs, et tomba lui-même percé de coups. Cent quatre-vingt-dix Français, Allemands, Italiens, Suisses, Hollandais et Polonais, se défendirent avec un courage héroïque et éprouvèrent le même sort. Les Philhellènes qui prirent part à cette désastreuse affaire échappèrent en très-petit nombre au fer des musulmans ou à la captivité.

Pendant ces dernières opérations, Kyriacoulis, fils de Pétro-Bey, avait abordé au port de Glykys avec 15 polacres chargées de Spartiates. Après avoir pris et détruit plusieurs villages des environs, il avait établi son camp près du bourg de Fanari, et l'avait couvert par des retranchements et des fossés.

Sept mille Albanais vinrent se placer à côté de lui et essayèrent de le déloger. Leur chef, remarquable par la beauté de son coursier et par l'élégance de ses habits, s'avança vers les Grecs pour reconnaître leur position. A sa vue, Kyriacoulis s'écria : « C'est le kyaya-bey de Tripolitza ; c'est le même que nous avons vaincu à Valtesti. Feu ! camarades, feu ! » En disant ces mots, Kyriacoulis sauta par dessus les murs d'enceinte du camp et se porta au devant de son ennemi, qui, de son côté, vola à sa rencontre. Le Turc, atteint d'une balle, tomba

et expira à l'instant. Mais dans le même moment le fils de Pétro-Bey fut frappé mortellement. Les deux rivaux expirèrent l'un à côté de l'autre.

Mécontents de la perte de leur chef, et ne recevant aucune assistance, les Maïnotes renoncèrent à la délivrance de la Selléide et à la conquête de l'Epire. Ils s'embarquèrent sur leurs polacres sans être molestés par les Turcs, et retournèrent à leurs montagnes du Taygète.

Un autre fils de Pétro bey (Elie Mavromicalis), qui avait reçu l'ordre de faire face aux Turcs de Négrepont, passa dans cette île et en fut repoussé. — Entouré d'ennemis et se trouvant au moment de tomber entre leurs mains, il se coupa la gorge avec un tronçon du sabre qui lui restait. — Pétro-Bey, apprenant la mort de ses deux fils Kyriacoulis et Elie, dit à ses amis : « Je me console de leur perte, ils ont rempli leurs obligations envers la patrie; ils sont morts tous les deux pour la défense de la Grèce; mon devoir est de les imiter. »

Les entreprises des Grecs durant une grande partie de l'année 1822 eurent partout le plus mauvais succès. Aucun des généraux grecs n'avait la moindre idée de la stratégie. La Thessalie, l'Epire, l'Eubée et l'île de Chio, qu'ils voulaient affranchir, restèrent sous la domination des Turcs.

Mais les Grecs furent plus heureux dans la défensive.

CHAPITRE XI.

LE PACHA DRAM-ALI ENVAHIT LA GRÈCE A LA TÊTE DE 35 000 HOMMES EN JUILLET 1822. — IL PÉNÈTRE DANS LA FORTERESSE D'ACRO-CORINTHE, ABANDONNÉE PAR UN PRÊTRE A QUI LES GRECS AVAIENT CONFIÉ SA DÉFENSE. — HYPSILANTI DEVIENT LE SAUVEUR DE LA GRÈCE. — DRAM-ALI, BATTU DEVANT ARGOS, QUITTE LA MORÉE, RETOURNE A CORINTHE ET Y MEURT EN JANVIER 1823. — SON ARMÉE, SE RETIRANT VERS PATRAS, PÉRIT EN GRANDE PARTIE.

La Porte, ayant concentré, après la mort d'Ali de Tébélen, des forces considérables en Epire, avait conçu l'espoir de reconquérir la Grèce dans une seule campagne. Indépendamment de l'armée d'Omer-Vriones, qui, après la prise de Souli, devait se porter sous les murs de Missolonghi, le séraskier Kourchid-Pacha organisa, d'après les ordres du Grand-Seigneur, une armée considérable qui fut mise sous le commandement de Dram-Ali.

Méhémet-Ali, vice roi d'Egypte, avait l'ordre de préparer de son côté une expédition contre l'île de Candie. Un firman impérial ordonna à tous les chefs des régences barbaresques d'envoyer leurs vaisseaux armés dans les mers de l'Archipel pour combattre les Grecs révoltés contre la Sublime Porte.

Les Grecs devaient être enveloppés de toutes parts; jamais la Turquie, dans ses guerres contre les puissances européennes, n'avait déployé une aussi grande masse de forces de terre et de mer.

Dram-Ali sortit de Larisse à la tête de 35 000 hommes,

trainant à sa suite une grande quantité de bêtes de somme et plusieurs pièces d'artillerie. Il précipita sa marche pour faire lever le siége de l'Acropolis d'Athènes. Mais, arrivé à Zéitoune, il apprit que cette forteresse venait de se rendre après avoir long-temps souffert les horreurs de la faim.

Dram-Ali, furieux, tira lâchement vengeance de cet échec en massacrant des populations entières. Il ne trouva pas de résistance dans les défilés de la Béotie. Mais à peine les eut-il passés que les portes de la Grèce (les Thermopyles) furent fermées derrière lui.

S'emparant du pont d'Hellada, Odyssée avait coupé toute communication entre le corps d'invasion de la Morée et le séraskier Kourchid-Pacha.

L'armée de Dram-Ali, entrée dans la Mégaride le 14 juillet, tarit dans un seul jour les puits de cette province. A sa sommation de rendre les armes, les Mégariens répondirent par des menaces injurieuses, déchirèrent les lettres de ce pacha et les foulèrent aux pieds.

Le gouvernement grec, au lieu d'être réveillé par les dangers imminents de cette terrible guerre, sortit à peine de son insouciance ordinaire. Dans l'attente de la prochaine reddition de Nauplie, il s'était transporté à Argos.

Athanase Kanakaris, qui présidait le conseil exécutif pendant l'absence de Mavrocordato, tremblait de confier le commandement des armées à Hypsilanti et à Colocotroni, et les redoutait autant que Dram-Ali.

Afin d'assurer la conservation de l'Acro-Corinthe, Hypsilanti pria le sénat de lui confier 3 000 hommes qui restaient oisifs à Argos. Les sénateurs s'y refusèrent.

Découragé par l'inertie du gouvernement, Hypsilanti s'adressa à Colocotroni, qui se tenait à Tripolitza avec

ses nombreux partisans, et le conjura de se porter sur l'isthme corinthien. La réponse de Colocotroni fut « qu'il ne verserait pas son sang pour une ingrate patrie, et qu'il était résolu d'attendre l'ennemi à Tripolitza. »

Ne trouvant qu'un très petit nombre de Grecs dans le Grand-Debend de la Mégaride, Dram-Ali passa sans obstacle ce défilé. — Avant de descendre dans la Corinthie, il fit aux beys de l'Albanie qui composaient son état-major la distribution des provinces de la Morée, et nomma un grand prévôt des chemins.

Un prêtre grec sans talents militaires et sans courage commandait alors l'Acropolis de Corinthe. Voyant les Osmanlis dans la plaine de la Corinthie et n'ayant reçu aucun renfort, cet homme pusillanime ne chercha pas à défendre le poste important qui lui avait été confié; il s'empressa de l'évacuer, après avoir massacré le riche Turc Kiamil-Bey, ancien gouverneur de l'Acropolis de Corinthe, et quelques mahométans de la principale classe qui avaient été confiés à sa garde (1).

Dram-Ali, qui ne s'attendait pas à l'abandon d'une position aussi forte et aussi importante, faisait défiler son armée le long du rivage de la mer, lorsqu'il apprit par une femme turque que les Grecs avaient évacué la place.

Craignant quelque surprise, et s'approchant avec précaution, le général ottoman fut reçu à la porte de l'Acro-Corinthe par la veuve de Kiamil-Bey, couverte d'un long voile noir. Cette femme lui demanda vengeance, et crut que, pour mieux le disposer à punir

(1) Conspué par ses compatriotes et ne pouvant plus soutenir le fardeau d'une vie déshonorée, ce prêtre eut recours au suicide.

les assassins de son mari, elle devait lui indiquer les lieux où étaient cachés les trésors considérables de ce dernier.

A la nouvelle de la prise de l'Acro-Corinthe par les Turcs, le gouvernement grec se réfugia, non dans une ville du Poloponèse, mais sur une goelette hydriote. C'était faire croire à tous les Péloponésiens qu'il renonçait entièrement à la défense du pays; c'était engager tous les Moriotes à quitter leur terre natale pour chercher un refuge dans les îles de l'Archipel.

Les habitants de l'Argolide se dispersèrent aussitôt : les uns gagnèrent les montagnes; les autres s'embarquèrent, et se retirèrent dans les îles Cyclades.

Dans ce sentiment de terreur générale Hypsilanti conserva son sang-froid : seul il s'occupa des moyens de sauver la Grèce.

Pétro-Bey parlait déjà de se rendre dans les montagnes du Taygète pour y recruter des soldats. « Reste ici, lui dit Hypsilanti; ton nom seul vaut une armée. »

Hypsilanti parcourut à cheval la côte de l'Argolide et parvint à réunir 150 fuyards. Il rencontra Georges Mavromicalis, qui, avec 200 Maïnotes, se dirigeait vers la vallée de l'Eurotas. « Ne quitte pas la patrie dans ces moments critiques, lui dit Hypsilanti, ton père est avec nous. — Nous n'aurons pas de peine à vaincre les soldats asiatiques de Dram-Ali, et nous leur enlèverons les riches dépouilles d'Ali de Tébélen. » A ces mots Georges Mavromicalis et ses compagnons consentirent à demeurer dans l'Argolide, et se mirent sous les ordres d'Hypsilanti.

Après avoir réuni 3 à 400 soldats, Hypsilanti se porta à Argos et travailla à mettre cette ville en état de défense, en employant, pour construire les murailles

d'enceinte en pierres sèches, les débris des maisons incendiées.

Le blocus de Nauplie ne fut pas levé; quelques centaines de soldats furent laissés dans Argos, et Georges Mavromicalis reçut l'ordre de s'établir avec ses soldats le long de l'Erasinus, qui verse ses eaux dans le grand étang des moulins de Lerne. Métaxas et Kanakaris furent chargés de protéger, avec leurs bâtiments armés de canons, les opérations défensives près du littoral maritime.

La noble conduite d'Hypsilanti dans ces circonstances difficiles fit renaître l'espérance dans les cœurs abattus. Colocotroni lui-même, oubliant sa rancune, revint à des sentiments généreux, et s'empressa de rassembler les bandes des montagnards de l'Arcadie. Papa Fléchias et le Spartiate Krevatas vinrent trouver Hypsilanti avec un millier de Péloponésiens.

Ce ne fut que le 23 juillet 1822 que Dram-Alí, après avoir passé trois jours dans l'inaction sur les collines de Mycènes, entra dans l'Argolide. — Sa colonne, précédée d'un très grand nombre de drapeaux, se composait de 800 artilleurs traînant avec eux une soixantaine de bouches à feu, de 8000 cavaliers et de 25 000 fantassins.

Arrivés près de Nauplie, les Turcs rencontrèrent les troupes grecques employées au blocus de cette place. Le combat s'engagea. Les Grecs, dirigés par Nikitas, se défendirent avec la plus grande valeur, et forcèrent les Turcs à rentrer dans leur première position près des ruines de Mycènes.

Colocotroni arriva le lendemain avec 1800 guerriers de Caritena et de Calavryta. Après lui avoir tracé le plan de la guerre et confié le commandement de toutes

les troupes mobiles, Hypsilanti alla s'enfermer dans la citadelle d'Argos.

Cette noble résolution sauva le Péloponèse. Dram-Ali, au lieu de se répandre dans la Morée avec ses troupes nombreuses, s'arrêta dans l'Argolide, et mit le siége devant Argos. Il espérait, en prenant cette ville, s'emparer des trésors de la Péninsule, qu'il croyait être cachés dans cette forteresse. Il pensait qu'en se rendant maître de la personne d'Hypsilanti il allait mettre fin immédiatement à la rébellion, dont ce chef grec était à ses yeux l'auteur et le soutien.

Pendant que, bercé de ces idées, Dram-Ali ne s'occupait que du blocus d'Argos, les Grecs s'emparaient de tous les plateaux voisins et de la naissance des vallées intermédiaires, et parvenaient à couper de tous côtés les communications des Turcs.

Dans la matinée du 28 juillet Dram-Ali donna un assaut à la place d'Argos; mais il trouva dans les défenseurs de cette ville presque entièrement démantelée une résistance opiniâtre. Pendant le combat 1200 Grecs commandés par Caliopoulos se portèrent sur les flancs des Osmanlis et les mirent en désordre. Hypsilanti fit alors une sortie qui, par la fougue et l'ensemble de l'attaque, obligea les Turcs à se retirer précipitamment dans le plus grand désordre.

Un nouveau combat eut lieu entre les Grecs et les Turcs le 2 août suivant. Hypsilanti, qui, sorti d'Argos dans le combat du 28 juillet, avait repris le commandement des troupes, au lieu de rentrer dans la place, dirigeait les Grecs dans cette dernière affaire. Mais, malgré ses attaques répétées, il ne put réussir à entamer les musulmans. Les Grecs, après une lutte sanglante, ren-

trèrent dans les cantonnements qu'ils occupaient avant la bataille.

Une lettre d'Odyssée informa à cette époque Hypsilanti que le séraskier Kourchid-Pacha s'était mis en marche avec 12 000 hommes pour secourir Dram-Ali. Odyssée promettait de faire tous ses efforts pour arrêter les Osmanlis aux passages des défilés des montagnes.

Rebuté du siége d'Argos à cause de l'inutilité de ses attaques, harcelé sans cesse par l'armée grecque d'observation, ayant ses communications coupées et se voyant au moment de manquer de vivres, Dram-Ali prit la résolution de gagner l'Acro-Corinthe pour y attendre l'arrivée de Kourchid-Pacha. Mais, informé à temps du projet de ce mouvement rétrograde par les dispositions des Turcs, Hypsilanti, accompagné de Nikitas et de Papa Fléchias, s'était porté vers les défilés de Stéfani, de Perpati et de Dervenaki, situés dans les montagnes entre Argos et Corinthe. Il avait laissé les généraux Colocotroni, Yatracos et Krevatas, dans les cantonnements de l'armée d'observation.

Dram-Ali perdit environ 800 hommes au défilé de Stéfani. Sa perte fut encore plus grande, le lendemain, au passage du défilé de Perpati. Il laissa 1500 hommes dans les gorges de Dervenaki.

Les Grecs ne faisaient aucun quartier. On assure que Nikitas égorgea de sa propre main dix-huit musulmans dans l'affaire de Perpati (1).

Rentré dans l'Acro-Corinthe vers la fin de janvier 1823, Dram-Ali tomba malade et mourut de ses blessures et du chagrin que ses revers lui avaient causé. La faim et les

(1) Ce fut alors qu'à cause de ce fait extraordinaire on lui donna l'épithète de Turcophage.

maladies achevèrent la destruction d'une grande partie de son armée.

Après la mort de Dram-Ali, ses deux lieutenants, Ali-Pacha et Hassan-Pacha, étant enveloppés de tous côtés et manquant de vivres, prirent la résolution d'abandonner Corinthe, en laissant dans la citadelle une garnison de 800 hommes. Ce ne fut que le 7 mars 1823 que ces deux pachas, s'étant embarqués avec un millier d'hommes sur une corvette turque et sur plusieurs petits bâtiments de transport, arrivèrent à Patras.

Le reste de l'armée turque, n'ayant pas de bâtiments pour se rendre par mer à la même destination, fut obligé de prendre la route de terre en longeant la côte maritime de l'Achaïe. Cette division consistait dans 5500 hommes, dont un tiers se composait de cavalerie, lorsqu'elle se mit en marche avec cinq jours de vivres. Elle ne trouva aucune résistance jusqu'à Akrata, où elle rencontra devant elle 12 à 1500 Moriotes qui avaient fait sur la route des coupures avec parapets.

Yousouf-Pacha tenta de secourir les troupes turques qui venaient de Corinthe par terre. Mais, sorti du château de Morée avec une petite escadre de bâtiments de guerre, il fut forcé, par des orages d'une très grande violence, et par la nature de cette côte, qui est sans abri, à rentrer dans le lieu de son départ.

Ayant forcé, après un combat sanglant, le passage d'Akrata, les Turcs purent continuer leur route ; mais ils furent constamment harcelés par les Grecs, qui, placés sur les sommets des montagnes, tombaient sur eux lorsqu'ils trouvaient l'occasion favorable.

Comme les montagnes de l'Achaïe s'avancent jusqu'au rivage de la mer, où elles présentent partout un escarpement presque vertical, la route de cette partie de

la Morée est étroite, inégale et extrêmement difficile.

Renforcés par des palicares chrétiens qui arrivaient de toutes parts, les Grecs forcèrent une portion de l'arrière-garde turque, qui avait été coupée, à capituler et à se rendre à discrétion. Les autres parties de l'armée ottomane furent complétement arrêtées aux rochers dits *Mavro-Litharias* ou pierres noires, et séjournèrent pendant un mois dans cette position, où la faim, se montrant avec toutes ses horreurs, en décima un grand nombre.

Mais, faisant un nouvel effort, et ayant augmenté son escadre de trois bâtiments de transport autrichiens, Yousouf-Pacha arriva enfin jusqu'à ces malheureux, et parvint à embarquer et à sauver les faibles restes de l'armée de Dram-Ali. — Ceux-ci n'avaient vécu pendant trois semaines que de viande de cheval, et ils avaient été enfin réduits à se nourrir de chair humaine.

Arrivés à bord, les Turcs échappés à tant de calamités ne trouvèrent qu'une très petite quantité de provisions. On les vit, pour assouvir leur faim, acheter aux matelots des biscuits à raison d'un mamoudié d'or ou de seize francs la pièce. Ces troupes fugitives étaient réduites à 1800 hommes lorsqu'elles furent débarquées à Patras.

Kourchid-Pacha, qui s'était mis en marche pour secourir son collègue, fut arrêté et complétement battu par Odyssée au défilé de Dadi. Découragé, honteux, et craignant la colère du sultan, Kourchid se donna la mort en avalant du poison.

Son corps, qui avait été enterré avec les honneurs dus à son rang, fut exhumé deux jours après sur les ordres de deux capidgis-bachis envoyés par la Porte.

Ceux-ci, tenant un firman impérial à la main, firent détacher la tête, et l'envoyèrent à Constantinople pour être exposée, suivant l'usage, à la porte du sérail.

Toute cette campagne de Dram-Ali fut si mal dirigée, que ce pacha, qui devait envahir la Morée et délivrer la place de Nauplie, se contenta d'envoyer un de ses lieutenants devant cette forteresse. Ce lieutenant, nommé Ali, en fit lever le siége au moment où la garnison turque allait livrer la place. Cependant le petit fort du Bourdgy, qui est situé sur un îlot au milieu du port, et que les Turcs de Nauplie avaient déjà remis aux Grecs comme une garantie de leur sincérité pendant la négociation, resta entre les mains de ces derniers.

Dram-Ali, en faisant lever le blocus de la place de Nauplie, n'avait pu la ravitailler, parce que lui-même manquait de vivres pour son armée. Cette ville se trouva bientôt dans une situation désespérée, lorsque les Grecs, après la défaite de l'armée de secours, reprirent leurs positions primitives et leurs opérations de blocus.

Il est à remarquer que dans cette expédition aucun des soldats de Dram-Ali ne repassa les défilés de la Mégaride.

Le gouvernement central de la Grèce ne bougea pas de la goelette hydriote où il s'était réfugié au moment de l'invasion. Il n'attendait que la chute d'Argos pour fuir vers les îles de l'Archipel.

Le salut de la Grèce, dans ces circonstances critiques, est dû principalement au noble dévoûment de Démétrius Hypsilanti. Ce général, à la vue du danger imminent, ne désespéra pas de la patrie; il multiplia ses efforts, réunit ses soldats épars, retint les fuyards, entraîna les chefs de la nation, fit oublier à Colocotroni son ressen-

timent contre le gouvernement central, et ranima une noble ardeur dans le cœur des Péloponésiens.

La flotte turque qui devait appuyer les opérations de Dram-Ali s'était contentée de se diriger vers Patras pour y recevoir Méhémet-Pacha, que la Porte avait désigné pour succéder au capitan-pacha mort dans l'île de Chio à la suite de l'incendie occasionné par les brûlots des Grecs.

Mais le nouveau capitan-pacha, après une courte croisière dans le golfe de Corinthe, quitta les parages de la Grèce et retourna aux Dardanelles avec tous ses vaisseaux.

Cinq bâtiments grecs qui avaient bloqué la place de Lépante, et qui avaient gagné le large à l'approche de la flotte ottomane, reprirent leur position de blocus après le départ du capitan-pacha.

CHAPITRE XLI.

LES SOULIOTES ABANDONNENT DÉFINITIVEMENT LEURS MONTAGNES ET SE RETIRENT DANS LES ÎLES IONIENNES.—CONGRÈS DE VÉRONE. —ENVOI DE DEUX DÉPUTÉS GRECS A CE CONGRÈS. DÉFAITE D'UNE FLOTTE TURQUE DEVANT L'ILE DE SPEZZIA PAR L'AMIRAL MIAULIS. — OMER-VRIONES ATTAQUE MISSOLONGHI. — RESCHID-PACHA ET YOUSOUF-PACHA LE SECONDENT. — ILS ÉCHOUENT DANS CETTE ENTREPRISE.

Ce fut dans le courant du mois d'août 1823 que les Souliotes, abandonnés à eux-mêmes après la mort d'Ali-Pacha, et ayant perdu tout espoir d'être assistés après le résultat funeste de la bataille de Péta, consentirent à

entrer en négociation avec Omer-Vriones pour l'évacuation de leurs montagnes. Il fut convenu qu'ils quitteraient leurs rochers escarpés et les petits forts construits à l'entrée des vallées sur les sommités dominantes, et que, sous la protection de quelques bâtiments de guerre anglais, ils se rendraient à Assos dans l'île de Céphalonie, avec leurs familles, leurs armes et leurs effets.

Ce fut le 15 septembre que cette population belliqueuse quitta de nouveau sa terre natale pour s'embarquer au port de Fanary, près de Parga. Trois cent vingt hommes et huit cents femmes et enfants furent reçus à bord de deux bâtiments de transport anglais qui, sous le convoi d'un brick de guerre britannique, *le Chanticleer*, les débarquèrent à Assos le 18 du même mois. Le gouvernement ionien fit un assez bon accueil à ces braves et malheureux guerriers. Le reste de cette population se réfugia dans les armées grecques et prit une part active et utile dans leurs glorieuses opérations.

Délivré des Souliotes et n'ayant plus à craindre leurs réactions, Omer-Vriones se dirigea vers Missolonghi et en entreprit le siége le 20 octobre 1823, avec une armée de 12000 hommes, presque tous Albanais. Yousouf, pacha de Lépante, fut chargé de bloquer par mer, avec des bâtiments turcs, la ville assiégée.

Ce fut à cette époque que les Grecs furent informés que les principaux souverains allaient se réunir à Vérone pour se concerter sur les mesures à prendre contre le parti qu'on accusait de vouloir replonger l'Europe dans un torrent de révolutions. On ajoutait à ce bruit que les intentions de ces monarques étaient d'obliger les Grecs à rentrer sous la domination de la Porte ottomane.

Le gouvernement central de la Grèce crut devoir

chercher à détourner l'orage en adressant des réclamations au congrès de Verone. Leurs écrits contenaient les observations suivantes :

« La Grèce depuis dix-huit mois est aux prises avec l'ennemi du nom chrétien. Toutes les forces du mahométisme sont dirigées contre elle. Deux fois, depuis que la lutte est engagée, elle a demandé des secours aux princes chrétiens.

» Aujourd'hui qu'une réunion des puissants régulateurs de l'Europe, formée dans la péninsule italienne, y délibère sur les plus grands intérêts de l'humanité, et que toutes les nations en attendent le maintien de la paix et la garantie de leurs droits, le gouvernement grec croirait manquer à son devoir s'il n'exposait aux monarques alliés, présents ou représentés au congrès de Vérone, l'état de la Grèce, ses droits et ses vœux légitimes, ainsi que la ferme résolution de tous les habitants de périr chrétiens et libres, s'ils ne peuvent obtenir justice.

» Des torrents de sang ont été versés; mais la bannière de la croix, partout victorieuse, flotte sur les remparts du Péloponèse, dans l'Attique, l'Eubée, la Béotie, l'Acarnanie, l'Etolie, dans l'île de Crète, et dans les îles de la mer Egée.

» Si l'Europe, inquiète du maintien de la paix, condescend à négocier avec la Porte ottomane dans la vue d'associer la nation grecque à un même système de pacification générale, le gouvernement provisoire de la Grèce se hâte de déclarer qu'il n'acquiescera à aucune transaction si ses députés ne sont pas admis à défendre la cause de la nation hellénique, à exposer ses griefs, et à constater ses droits, ses besoins et ses intérêts les plus chers.

» Si la présente demande n'est pas accordée, les Grecs, faibles et délaissés, n'espéreront alors que dans la protection de Dieu, et ne fléchiront jamais devant la tyrannie. Chrétiens, persécutés depuis quatre siècles, ils défendront jusqu'au dernier jour leurs églises, leurs foyers, et les tombeaux de leurs pères. »

Le comte André Métaxas et le colonel français Philippe Jourdain furent chargés par le gouvernement grec de présenter ce manifeste au congrès de Vérone. — Ils étaient munis en outre d'une lettre particulière du président du gouvernement provisoire pour l'empereur de Russie, et d'une autre lettre semblable pour le souverain pontife de la religion catholique.

Les Grecs imploraient la protection du czar comme chef d'une nation puissante que des liens célestes, disaient-ils, unissaient à eux. Ils donnaient au Pape le titre de souverain pontife, et le priaient d'intercéder pour la Grèce auprès des souverains catholiques réunis ou représentés à Vérone, afin que la nation hellénique, délivrée du joug tyrannique qui pesait sur elle depuis quatre siècles, pût obtenir sa tranquillité et son bonheur sous les auspices de Sa Sainteté.

Les supplications des Grecs ne furent que faiblement écoutées au congrès de Vérone. La coïncidence de leur insurrection contre la Porte avec les mouvements révolutionnaires qui avaient eu lieu à la même époque à Naples, à Turin, dans les états pontificaux, en Espagne et en Portugal, continuait à porter les rois, malgré la différence dans la position des peuples, à confondre les Grecs avec les nations européennes agitées alors par l'influence du carbonarisme.

A peine arrivé aux Dardanelles, le nouveau capitan-pacha, Méhémet, fut destitué et puni par l'exil à cause

de la nullité de ses opérations pendant son commandement.

Abdoullah-Pacha, nommé pour lui succéder, reçut l'ordre de partir à l'instant même pour la Grèce avec 6 vaisseaux de ligne, 16 frégates, 18 corvettes et 74 bricks de guerre. Mais, arrivée devant Cérigo (Cythère), cette flotte, assaillie par la tempête, se vit contrainte de mouiller dans le port de la Sude (île de Candie).

Chargé principalement d'approvisionner la place de Nauplie, Abdoullah-Pacha remit à la voile malgré les vents contraires, et à la fin du mois de septembre, se montra devant l'île de Spezzia.

L'amiral grec Miaulis s'y trouvait avec 50 bricks armés.

Malgré la force de la flotte ottomane, Miaulis partagea ses 50 bricks en deux divisions. Une de ces divisions, qu'il commandait lui-même, fut placée par échelons dans le détroit de l'île de Spezzia; la seconde reçut l'ordre d'attirer l'avant-garde des Turcs entre Hydra et Hermione, et de manœuvrer de manière à séparer leurs forces. Cette division, attaquée par les Turcs, dut céder à la grande supériorité du nombre, et manœuvra pour gagner le large.

Ce fut alors que, pour donner à cette seconde division le temps de s'éloigner, l'intrépide Pépinos s'élança avec son brûlot au milieu des Turcs, et arborda une de leurs frégates, qui périt en un quart d'heure par les flammes, avec tout son équipage. N'ayant à faire qu'à cette seule division de la flotte grecque, le capitan-pacha se porta aussitôt sur elle avec toute sa flotte.

Le combat s'engagea, l'action devint terrible; la victoire paraissait pencher pour les Turcs lorsque Antoine

Criésis, de la première division, voyant l'imminence du péril, se porta avec son seul brick au milieu de quatre frégates ottomanes. Les capitaines Labessis, Panayotes, Raphaël, et plusieurs autres, dirigés par l'amiral Miaulis, volèrent au secours de Criésis.

Favorisés par le peu de largeur du canal de l'île de Spezzia et par les batteries de cette côte, les Grecs, après quatre heures de combat, finirent par obtenir la victoire. Les Turcs se retirèrent en désordre après avoir perdu beaucoup de monde.

De nouvelles tentatives faites par les Turcs pour remonter le golfe et parvenir jusqu'à la ville de Nauplie, furent déjouées par l'habileté de Miaulis.

Se tenant en panne au sud-est de l'île d'Hydra, les Turcs furent consternés en voyant périr un de leurs vaisseaux de ligne. Echoué sur un rocher par l'effet du vent et d'une mauvaise manœuvre, ce vaisseau ne tarda pas à être incendié par les brûlots grecs.

Menacé par les bâtiments incendiaires des Grecs, qui manœuvraient dans toutes les directions, Abdoullah-Pacha ne vit d'autres moyens d'échapper à ces dangers que de se retirer aux Dardanelles.

Cette fuite honteuse des Osmanlis couvrit de gloire le brave Miaulis, et sauva la Grèce dans ces moments critiques.

Assiégée par Omer-Pacha, la place de Missolonghi, qui n'était entourée que par une mauvaise enceinte, dont quelques ouvrages avancés construits en terre défendaient les approches, était généralement regardée comme ne pouvant pas soutenir un siége.

Mais Mavrocordato et Marco Botzaris se jetèrent dans cette place, et résolurent de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils regardaient avec raison Missolonghi

comme devant avoir dans ces circonstances un effet décisif sur le sort de la Grèce.

Les fortifications de Missolonghi auraient nécessité, à cause de leur étendue, une garnison de 4000 hommes. Quatre vieux canons de marine et quelques pièces de campagne formaient toute l'artillerie de la place. Les provisions et les munitions de guerre s'y trouvaient en très petite quantité. Le maïs seul abondait dans les magasins.

Les défenseurs de Missolonghi dépassaient à peine le nombre de 1500 combattants.

Chargé de défendre les dehors de la place, Marco Botzaris, après avoir arrêté les Turcs avec une poignée d'hommes au défilé de Crionéros, se vit contraint de rentrer dans cette ville avant que les améliorations dirigées par Mavrocordato pour la défense ne fussent achevées.

Omer-Vriones, à qui Reschid-Pacha venait de se réunir, se plaça audacieusement avec ses troupes, le 7 novembre, à demi-portée de fusil devant les murailles de Missolonghi, et commanda immédiatement l'assaut. Mais les Grecs soutinrent l'attaque avec une énergie héroïque et repoussèrent toutes les colonnes ennemies.

La perte éprouvée par les Turcs dans cet assaut mal dirigé fit prendre à leurs chefs la résolution d'employer les négociations, afin d'obtenir cette place sans une nouvelle effusion de sang. Ils offrirent aux Grecs un armistice de six jours.

Mavrocordato s'empressa d'acquiescer à cette proposition, afin d'avoir le temps d'achever toutes les réparations urgentes et de perfectionner les moyens défensifs de Missolonghi. Marco Botzaris feignit de se montrer disposé à livrer aux Turcs Missolonghi à prix d'argent.

Il employa pour intermédiaire auprès d'Omer-Vriones Vassias-Aga, avec qui le héros souliote avait eu quelques liaisons intimes avant l'insurrection de la Grèce.

Pendant cet armistice, les défenseurs de Missolonghi parvinrent à recevoir, par la voie d'Anatolico, un renfort de 500 hommes. Ils armèrent, avec les canons d'un brigantin turc échoué près de Vassiladi, deux barques, qui, placées aux extrémités de la muraille d'enceinte, prenaient en flanc les colonnes turques au moment de l'assaut.

L'armistice de six jours allait expirer lorsque Marco Botzaris parvint à obtenir d'Omer-Vriones, par le moyen de Vassias-Aga, un nouveau délai. Cette concession déplut à Reschid, qui se montrait impatient d'attaquer.

La mésintelligence s'établit aussitôt entre les deux chefs ottomans. Yousouf-Pacha, qui commandait la flottille de blocus, intriguait et négociait de son côté pour que les Grecs de Missolonghi ne se rendissent qu'à lui seul.

Ces mésintelligences et ces prétentions rivales devinrent favorables à Mavrocordato, qui, plus habile que les généraux turcs, sut en profiter avec succès.

Cependant les dépêches envoyées en Morée par Mavrocordato pour demander des secours avaient produit un grand effet sur la population péloponésienne, qui venait de détruire l'armée de Dram-Ali. Le gouvernement central invita les sénateurs d'Hydra à envoyer une flotte pour concourir à la délivrance de Missolonghi.

Mais l'argent manquait pour cette dépense. Les offres généreuses d'Hypsilanti, de Nikitas et des principaux chefs, firent disparaître bientôt cet obstacle. L'équipement et l'armement des vaisseaux grecs furent effectués. Ces navires forcèrent et rompirent la ligne de blocus

maritime établie et dirigée par Yousouf-Pacha (1) devant Missolonghi.

Douze cents Péloponésiens, commandés par Pierre Mavromicalis, André Zaïmis, Kanélos, Délyanis et André Londa, débarquèrent le 24 novembre à Missolonghi.

Encouragés par ce renfort important, les défenseurs de cette place firent plusieurs sorties, dans lesquelles les Turcs furent battus et perdirent beaucoup de monde. Pierre Mavromicalis alla prendre terre à Dragomestre, pour armer les habitants de Valtos et de Xéroméros, et pour menacer les derrières des assiégeants.

Apprenant que toute la Grèce occidentale s'était de nouveau révoltée, et craignant d'être enveloppés et cernés par les Grecs, Omer-Vriones et Reschid-Pacha résolurent de tenter une attaque générale, et choisirent la nuit du 6 janvier 1824 pour l'exécution de cette entreprise. Le 6 janvier correspond au 25 décembre précédent, à cause de la différence entre le calendrier grec et le calendrier catholique. — Les pachas turcs espéraient surprendre les chrétiens, qui, dans ce jour solennel, devaient être occupés des nombreuses cérémonies de la fête de Noël.

Mais, instruit des intentions des Turcs par un Grec transfuge, Marco Botzaris donna des ordres pour que toutes les églises fussent fermées pendant la nuit de Noël, et pour que les soldats de la garnison se tinssent silencieusement sous les armes.

Au moment de la plus grande obscurité de la nuit, 800 Albanais munis de fascines et d'échelles descendirent dans le fossé, en comblèrent une partie, et commencèrent l'escalade. Une colonne plus forte était desti-

(1) Ce pacha fut au moment de tomber entre les mains des Grecs.

née à les soutenir. Les deux pachas, Reschid et Omer-Vriones, dirigeaient la réserve.

Les Turcs escaladèrent la muraille avec audace. Déjà deux drapeaux avaient été plantés par eux sur la crête du rempart, lorsque les assiégés, animés par l'exemple de Marco Botzaris, se précipitèrent à coups de sabre sur les assaillants et les renversèrent dans le fossé.

Faisant immédiatement une sortie générale, et poursuivant les Turcs, les Grecs rencontrèrent la réserve commandée par les deux pachas. La lutte devint alors terrible et très sanglante. La victoire se déclara enfin pour les Grecs, qui rentrèrent triomphants dans la forteresse, après avoir tué plus de 900 mahométans.

Cette défaite découragea entièrement l'armée ottomane. Entourés par les mouvements insurrectionnels des chrétiens, et craignant de manquer de vivres et d'avoir le sort funeste de l'armée de Dram-Ali, les Turcs levèrent le siége six jours après le grand assaut, et abandonnèrent leur camp le 13 janvier 1824, en y laissrnt dix bouches à feu et une quantité considérable de munitions de guerre.

Dans leur retraite précipitée, une grande partie des Turcs se dirigea vers l'Achélous, sous la conduite d'Omer-Vriones, par le sentier de Clissova. Les autres suivirent Reschid-Pacha, et prirent la route de Kirassova. Poursuivies par les Grecs, les deux colonnes perdirent beaucoup de monde. Le passage des eaux rapides de l'Achélous leur coûta 1700 hommes, qui furent emportés par le courant et noyés. Les Turcs avaient imaginé de se lier entre eux par des cordes pour mieux résister aux eaux rapides du fleuve. Harcelés par les paysans de Valtos et de Xéromeros, les Osmanlis éprouvèrent de nouvelles pertes en traversant l'Acarnanie. Ce ne fut

qu'aux portes d'Arta qu'ils commencèrent à respirer.

Marco Botzaris se conduisit vraiment en héros pendant le siége et durant la poursuite. Son exemple électrisait ses soldats. Mavrocordato montra qu'aux talents et à la sagacité d'un habile ministre il savait joindre le courage calme et réfléchi d'un bon capitaine.

CHAPITRE XLII.

DESTRUCTION D'UNE FLOTTE OTTOMANE PRÈS DE TÉNÉDOS, TANT PAR LES BRULOTS DES GRECS QUE PAR L'EFFET D'UNE TEMPÊTE, EN NOVEMBRE 1823. — PRISE DE NAUPLIE PAR LES GRECS.

Le capitan-pacha Abdoullah, qui avait fui devant les Grecs après le combat naval du détroit de l'île de Spezzia, s'était retiré vers les Dardanelles, et avait mouillé avec toute sa flotte dans la rade de Beschika, près de l'île de Ténédos. Les deux braves brûlotiers Canaris et Kyriakos résolurent d'aller l'attaquer dans ce mouillage.

Escortés par trois bricks de guerre, les deux brûlots grecs sortirent d'Ipsara, et furent dirigés vers le cap méridional de l'île de Ténédos. Arrivés dans les attérages de cette île, les bricks grecs firent semblant de poursuivre les deux bâtiments de Canaris et de Kyriakos, qui s'empressèrent de chercher un refuge apparent au milieu de la flotte ottomane.

Regardés comme amis, les deux brûlots grecs prirent librement leurs dispositions pour exécuter avec succès leur audacieuse entreprise. Ayant reconnu le vaisseau

amiral, Canaris se précipita sur lui, y accrocha ses grappins et mit le feu à son brûlot.

Le vaisseau du capitan-pacha s'embrasa à l'instant. Un feu dévorant l'enveloppa de toutes parts et le fit bientôt périr. A l'exception de l'amiral en chef et d'une trentaine de matelots, tout son équipage se noya ou fut détruit par les flammes.

La confusion se mit dans la flotte ottomane ; les vaisseaux, cherchant à fuir, se heurtèrent ; quelques uns furent embrasés ; d'autres furent désemparés. Les canonniers turcs du château de Ténédos, croyant que l'escadre grecque était entrée dans le détroit, déchargèrent les canons de leurs batteries sur les navires turcs mouillés dans la rade. Ce fut avec peine que ces derniers parvinrent à gagner le large.

Une tempête furieuse les assaillit à leur sortie du détroit et les dispersa dans tous les sens. Quelques bâtiments furent ensevelis sous les flots ; douze bricks se perdirent sur la plage sablonneuse de la Troade ; deux frégates et une corvette, abandonnées par leurs équipages, furent transportées jusqu'à l'île de Paros par les courants.

Canaris et Kyriakos, ayant échappé aux dangers de l'attaque et de la tempête, arrivèrent à Ypsara, et furent reçus en triomphe au milieu des acclamations de leurs concitoyens.

Avant les succès que nous venons de décrire, la forteresse de Nauplie était tombée au pouvoir des Grecs en janvier 1823. Ceux-ci s'étant emparés par surprise et presque sans résistance du château de Palamiti, la ville et tous les forts adjacents se soumirent. Les soldats de la garnison turque avaient été réduits par la famine à l'é-

tat le plus déplorable; après avoir tout dévoré, ils avaient fini, dans les derniers jours, par vivre de chair humaine.

La population musulmane de Nauplie se composait encore de 2,500 personnes, y compris femmes et enfants. Le capitaine anglais Hamilton, qu'un heureux hasard avait amené avec sa frégate (*le Cambrian*) durant ces moments critiques dans le port de Nauplie, fut médiateur entre les Grecs et les Turcs; aucun massacre n'eut lieu. Les Turcs furent embarqués, partie sur la frégate anglaise, et partie sur des bâtiments grecs. Sous l'escorte du *Cambrian*, ils arrivèrent sans accident à Scalanova, dans l'Asie-Mineure.

Le capitaine Hamilton, durant cette longue et cruelle guerre, a rendu de grands services aux deux partis. Il coopéra utilement, comme nous venons de le voir, au salut des Osmanlis après la reddition de Nauplie; il avait déjà sauvé beaucoup de Grecs à l'époque du massacre de Chio.

Les officiers de la marine française qui se trouvaient dans le Levant durant cette terrible lutte se montrèrent également humains et généreux, suivant les circonstances, envers les populations grecques et les populations musulmanes.

Nauplie, ainsi que Navarin, Arcadia et Monambasie, n'étaient tombés que par le manque de vivres. Le gouvernement turc fut bien blâmable, puisque, pouvant facilement maîtriser ces mers par le choix de bons capitaines et par l'amélioration de ses équipages, il aurait pu ravitailler ses places maritimes. Le manque de vivres les a fait tomber entre les mains des Grecs.

Encouragés par la prise de Nauplie, où le gouvernement central alla s'installer immédiatement, les Grecs

14.

déclarèrent en état de blocus tous les ports occupés par les musulmans dans la Turquie méridionale, depuis les frontières orientales de la Macédoine jusqu'à la ville de Durazzo, dans l'Albanie. Ce blocus, qui donnait aux Grecs la facilité d'arrêter et de détruire beaucoup de bâtiments neutres, ne fut que partiellement respecté par les nations maritimes. Le principe que, pour être reconnu, un blocus maritime a besoin d'être effectif et réel par la présence de quelques bâtiments de guerre devant les ports et les côtes déclarés bloqués, parut seul devoir être valable aux yeux des commandants français et anglais.

La prise de Nauplie donnant plus de force et de consistance à la nation hellénique, le conseil exécutif convoqua une seconde assemblée nationale qui devait se réunir à Astros, dans le Péloponèse.

CHAPITRE XLIII.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'ASTROS. — QUELQUES MODIFICATIONS SONT FAITES A LA CONSTITUTION DONNÉE PAR L'ASSEMBLÉE D'ÉPIDAURE. — LUTTE VIOLENTE ENTRE LES PARTIS. — RETOUR DES DÉPUTÉS GRECS ENVOYÉS A VÉRONE. — PROPOSITIONS DONT ILS SONT PORTEURS. — INÉBRANLABLE DANS SES RÉSOLUTIONS, LE SULTAN MAHMOUD ENVOIE EN MAI 1823 UNE NOUVELLE ARMÉE ET UNE NOUVELLE FLOTTE CONTRE LES GRECS. — LES TURCS SONT BATTUS DE NOUVEAU. — MARCO BOTZARIS EST TUÉ DANS LA GRÈCE OCCIDENTALE.

Mais les dispositions réglementaires de la loi électorale ne furent pas respectées dans cette occasion. Dans

la Morée, les primats s'élurent eux-mêmes; les sénateurs d'Hydra se déclarèrent les mandataires du peuple; les chefs des corps militaires qui se trouvaient dans les deux Grèces orientale et occidentale se présentèrent et furent admis comme députés; les démogérontes des îles de l'Archipel vinrent prendre part aux délibérations de cette grande assemblée. Hypsilanti, Colocotroni et Odyssée, furent désignés pour en faire partie.

Tout annonçait que cette assemblée serait orageuse; tous les députés semblaient être venus à Astros plutôt pour combattre leurs antagonistes que pour délibérer sur les intérêts publics.

La première séance eut lieu le 10 avril 1823 à Astros, dans un jardin, à l'ombre des orangers et des citronniers. Tous les membres prêtèrent le serment suivant :

« Au nom de Dieu et de la Grèce, je jure d'agir avec un pur et inébranlable patriotisme, de travailler à une sincère réunion, d'abjurer dans les débats tout sentiment d'intérêt personnel, et de ne m'occuper que des intérêts de la patrie. »

Après ce serment, on procéda à l'élection du président et du secrétaire de l'assemblée. Pétro-Bey, chef du Maïna, un des plus nobles défenseurs de la Grèce, fut élu président à l'unanimité. Négris, ministre du gouvernement central, eut la majorité des suffrages pour les fonctions de secrétaire.

Plusieurs projets furent presentés pour l'amélioration des finances, de l'armée et de la législation. Une commission fut chargée de réviser le Code politique.

La discorde se montra dès les premiers jours de l'assemblée d'Astros. Les chefs militaires, voyant que, favorisés par Négris, les primats et les chefs civils allaient

avoir la prépondérance dans l'assemblée, se réunirent autour d'Hypsilanti.

Négris venait de proposer une loi par laquelle le gouvernement obtenait la faculté de délivrer des brevets de capitaines aux officiers subalternes qui avaient bien servi durant les années précédentes. — « Votre loi, dit Odyssée en s'adressant aux primats, a pour but de semer la division entre les chefs militaires et leurs soldats. Qui êtes-vous pour traiter ainsi les généraux sauveurs de la patrie? C'est cet homme perfide (en désignant Négris) qui vous a suggéré cette idée, et qui veut nous perdre tous par la désunion. »

Malgré la sortie violente d'Odyssée, cette loi, qui était conforme aux usages établis dans tous les gouvernements européens, passa après une longue contestation.

On s'occupa ensuite de quelques modifications à faire dans la constitution publiée par l'assemblée d'Epidaure. Par cette première constitution le pouvoir était mal réparti; le sénat était sans force, et toute l'action gouvernementale se trouvait concentrée dans le conseil exécutif.

Une éphorie ou commission venait d'être établie pour réviser les lois constitutionnelles.— « J'exige, dit Odyssée, que trois chefs militaires, Agamemnon, Spiriadès, et Sophanopoulos, soient admis dans le sein de cette éphorie. »

Cette proposition fut combattue avec fureur au milieu des vociférations les plus bruyantes. L'assemblée, sans rien décider, se leva dans la plus grande agitation. Mécontent de la résistance qu'il rencontrait, et insulté personnellement par deux des principaux primats de la Morée (André Zaïmis et Anagnoste Delianis), Odyssée

proposa à ses soldats d'établir un gouvernement militaire, afin que leurs droits fussent respectés et que leurs services reçussent les récompenses qui leur étaient dues.

Pendant ces discussions orageuses, Mavrocordato, le glorieux défenseur de Missolonghi, le président du gouvernement central, arriva à Astros. Les primats l'accueillirent à bras ouverts et délaissèrent Négris.

Ce dernier, se trouvant abandonné par son parti, chercha à se réconcilier avec les chefs militaires. Plein de confiance dans son adresse insinuante et dans ses moyens oratoires, il se présenta devant Odyssée. — « Je te propose, dit-il en abordant ce général, d'unir mon influence et mes moyens, comme orateur et comme ministre, à ton autorité et à ta gloire militaire. Je m'engage à travailler de manière à te faire parvenir au pouvoir suprême. »

Ces derniers mots adoucirent le fougueux et colérique Odyssée. — « Tu m'entraînes, dit-il à Négris; tes paroles ont pénétré mon cœur. J'accepte ton amitié; touche ma main en signe d'alliance. » — La résolution fut aussitôt prise par ces deux hommes ambitieux de changer la constitution et de faire périr les primats qui leur donneraient le plus d'ombrage.

Apprenant cette réconciliation, et craignant pour leur vie, les primats travaillèrent à désunir les chefs militaires et à s'attirer les plus influents d'entre eux. Papa Fléchias fut le premier à se déclarer en leur faveur. Ce général chercha à séduire Hypsilanti; celui-ci lui répondit qu'il ne voyait aucune chance de salut pour la Grèce tant que les primats auraient le pouvoir entre leurs mains. — Nikitas refusa d'écouter les discours du primat Anagnostoros, qui cherchait à le faire déclarer pour son parti.

Mais le coup le plus terrible pour les projets de Négris et d'Odyssée fut porté par Colocotroni, qui se laissa gagner par Anagnoste Délianis. Affaiblis par ces défections, Négris et Odyssée se virent obligés de renoncer à leurs intentions ambitieuses, et se contentèrent de demander la réforme de la constitution.

Après une longue discussion dans laquelle Mavrocordato lutta pied à pied avec Négris sur le terrain de la législation, l'assemblée générale d'Astros décréta 1° que le pouvoir exécutif ne sortirait plus des bornes fixées par la constitution de l'assemblée d'Epidaure, et que dans aucun cas ni dans aucune circonstance il ne pourrait faire une nouvelle loi ni opérer aucune modification dans les lois constitutionnelles de la Grèce ; 2° que jusqu'à nouvel ordre et jusqu'au rétablissement de la paix générale on ne ferait aucune vente des domaines nationaux ; 3° que la gérusie, l'aréopage et la junte de la Grèce occidentale, étaient abolis ; 4° que, pour donner à la Grèce une administration uniforme, on établirait un éparque ou gouverneur dans chaque province, et que l'île de Candie, qui n'était pas encore entièrement libre et qui se trouvait dans une position exceptionnelle, serait administrée par un harmoste ou directeur.

La proclamation que cette assemblée publia en terminant ses travaux, annonçait à la Grèce et à l'Europe entière que « la guerre où le peuple grec s'était engagé pour obtenir son indépendance nationale était fondée sur la justice et sur les désirs naturels de tous les hommes de secouer une tyrannie atroce, laquelle, imposée par la force, pesait sur les Hellènes depuis quatre siècles. »

Avant de se dissoudre, l'assemblée nationale d'Astros

donna à Colocotroni les pouvoirs de généralissime du Péloponèse; à Marco Botzaris, le commandement de l'Etolie et de l'Acarnanie; à Jean Orlandos, la présidence provisoire du sénat; à Pierre Mavromicalis (Pétro-Bey), celle du corps exécutif, et à Mavrocordato, la secrétairerie d'état.

Ces résolutions déplurent à Négris et à Odyssée, qui furent complétement écartés du pouvoir. — Ils quittèrent Astros avec l'intention de bouleverser de nouveau la Grèce, et de se venger de leurs ennemis personnels.

Les modifications faites par l'assemblée d'Astros à la constitution d'Epidaure étaient insuffisantes. En n'établissant pas un pouvoir médiateur entre le sénat et le conseil exécutif, elles laissaient une entière liberté d'action à la rivalité qui devait s'élever inévitablement entre ces deux corps supérieurs.

Ce fut au moment de la séparation des membres de l'assemblée d'Astros que les dépêches du comte André Métaxas et du colonel Jourdain, députés de la Grèce au congrès de Vérone, arrivèrent au gouvernement central.

Ces députés disaient que les monarques réunis à Vérone, trompés par de faux rapports et ne voyant partout que des carbonari, considéraient les Grecs comme appartenant à cette classe dangereuse, et que par conséquent ils ne pouvaient pas consentir à leur tendre une main secourable.

« On nous traite de révolutionnaires, écrivait Métaxas, quoique nous ne combattions que pour nous soustraire au joug affreux de nos tyrans, sans nous occuper de ce qui se passe chez les autres nations. Si nous étions révolutionnaires, aurions-nous fait la démarche

de nous adresser à des têtes couronnées pour leur demander un chef?

» Quelques uns des monarques du congrès de Vérone ont manifesté, ajoutait Métaxas, l'intention d'intercéder pour nous auprès de la Sublime-Porte. Il est probable que, d'après leur intercession, la Porte consentira à nous accorder une amnistie et quelques avantages politiques. Mais méfiez-vous des promesses du gouvernement ottoman. Si vous acceptez ces prétendues faveurs, vous êtes perdus. — Dès que vos tyrans seront les maîtres, tout ce qu'ils vous auront accordé vous sera enlevé.

» Continuons à combattre pour la cause de la patrie. Avec l'aide de Dieu, la victoire couronnera nos efforts. Mais soyons unis : les divisions nous perdraient comme elles ont perdu nos ancêtres. »

L'autre député de la Grèce au congrès de Vérone, le colonel Jourdain, avait trouvé dans cette ville des agents de l'ordre de Malte qui s'étaient rendus auprès de cette réunion de rois dans l'espoir d'obtenir quelques avantages qui pourraient amener le rétablissement de la société conventuelle, autrefois souveraine, de Saint-Jean de Jérusalem.

Comme ces agents offraient à la Grèce un don de quatre millions de francs si elle consentait à céder à l'ordre de Saint-Jean, en toute propriété et souveraineté, l'île de Rhodes, et celles de Scarpento et de Stampalie, dont les Turcs étaient encore maîtres à cette époque, le colonel Jourdain avait cru, dans l'intérêt de la nation hellénique, devoir faire avec eux un traité provisoire.

Ce traité portait les clauses ci-après :

1° L'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem reconnaît l'indépendance de la nation grecque.

2° Voulant concourir de la manière la plus efficace à cimenter l'union que la conformité des intérêts a établie entre les deux gouvernements, il renonce dès à présent à tous les droits et aux prétentions qu'il aurait à exercer en Grèce, et notamment à la possession des bailliages de Négrepont et de Morée.

3° Le gouvernement grec, reconnaissant de son côté la légitimité des droits et des réclamations énoncés par l'ordre de Saint-Jean, accepte sa renonciation, et lui garantit en compensation la pleine et entière propriété et souveraineté de Rhodes, de Scarpento et de Stampalie, ainsi que des îles qui en dépendent.

4° L'ordre fournira, à titre de subside, un secours de quatre millions de francs au gouvernement grec.

En acquiesçant à ce traité, la Grèce cédait à l'ordre de Saint-Jean des îles qui se trouvaient à cette époque entre les mains des Turcs, et qui n'avaient témoigné jusque alors aucune intention de participer à l'insurrection générale contre la Porte. — Elle obtenait par cet arrangement, non onéreux, un secours de quatre millions de francs, dont elle avait un besoin urgent.

L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem désirait, de son côté, avoir sous sa domination une ou deux des îles qui avaient fait partie autrefois de ses domaines dans l'Orient, parce qu'il espérait que, du moment où il figurerait de nouveau parmi les puissances libres et indépendantes, la France, la Belgique, la Sardaigne, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal et la Bavière, lui rendraient les biens non vendus de ses anciennes commanderies.

Aux yeux des hommes sages, ces espérances étaient plus qu'illusoires. Quant au versement des quatre mil-

lions de francs promis au gouvernement grec, c'était une vaine amorce : car les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem n'avaient pas, dans leur caisse conventuelle, en argent ou en crédit, la dixième partie de la somme offerte à la Grèce.

Cette espèce de farce politique ne tarda pas à arriver à son dénoûment. Les Grecs ne voulaient rien terminer avant d'avoir reçu la somme promise. L'envoyé de l'ordre en Grèce, le chevalier de Châtelain, distribua des croix de Malte et déploya beaucoup d'adresse dans sa mission.

Mais, sans être dédaignées, ces décorations, accordées en grand nombre, entre autres à plusieurs chefs des anciennes compagnies de klephtes ou voleurs, ne firent jamais perdre de vue aux Grecs la somme réelle de quatre millions de francs, sans laquelle ils ne voulaient consentir à aucune transaction. — La négociation tomba, et on ne parla plus de cette singulière affaire.

Inébranlable dans ses résolutions et infatigable dans l'exécution de ses entreprises, quoique mal servi par les chefs de ses flottes et de ses armées, le sultan Mahmoud ordonna qu'un nouvel armement considérable fût dirigé contre les insurgés de la Grèce.

La mer Egée fut de nouveau traversée par une flotte turque de cent vaisseaux de guerre sous les ordres d'un nouveau capitan-pacha, Mahomet-Isref. Une armée de 22000 hommes, presque tous Asiatiques, fut rassemblée dans la Thessalie, et se dirigea vers les Thermopyles sous le commandement du séraskier Sélim-Pacha.

Moustapha, pacha de Scutari, dans l'Albanie, reçut en même temps l'ordre de faire des levées considérables pour attaquer la Grèce occidentale.

Lorsque ces nouvelles inquiétantes arrivèrent à l'assemblée d'Astros, Nikitas fut le premier à demander des

troupes pour marcher au devant de l'ennemi. Ne pouvant obtenir ni troupes ni argent, il s'achemina avec quelques amis vers l'isthme de Corinthe, et se dirigea à pied vers la Mégaride. Animés par cet exemple, et honteux de l'avoir laissé partir presque seul, ses palicares, au nombre de trois cents, se mirent en marche pour le rejoindre, et l'eurent bientôt atteint. Quinze cents Péloponésiens, animés par le seul amour de la patrie, et ne demandant aucune solde, allèrent grossir la petite armée de cet intrépide guerrier.

A la voix de Nikitas, tous les capitaines des palicares de la Grèce orientale sortirent de leur inaction et se préparèrent à combattre les nouvelles colonnes ottomanes, qui annonçaient en avançant leurs intentions de massacrer jusqu'au dernier des Grecs.

Sélim-Pacha ouvrit la campagne au mois de mai 1823. Il commença par ordonner à Ismaël-Pota, un de ses lieutenants, de se porter sur Trikéri et Volo, et de dévaster ces deux villes, ainsi que toutes les campagnes environnantes. Surpris dans sa marche par les capitaines grecs Diamantis et Caratassos, Ismaël-Pota perdit 3000 hommes et fut obligé de rétrograder.

Irrité de cet échec, le séraskier Sélim rassembla toutes ses forces disponibles et fondit sur la Phocide. En passant par le défilé de Pétra, entre le mont Parnasse et le Cithéron, l'armée turque se composait de 10 000 hommes d'infanterie et de 6000 hommes de cavalerie.

Battu à la sortie de ce défilé par les capitaines grecs Panourias et Statsodème, Sélim-Pacha s'empressa d'avoir recours à la retraite, et rentra dans la Livadie.

Les Turcs, en se retirant, détruisirent tout ce qu'ils rencontrèrent dans leur marche. Ce fut alors que le monastère de Saint-Luc, célèbre par le caractère hospita-

lier des moines qui l'habitaient, fut livré aux flammes et complétement détruit.

Accouru précipitamment pour combattre les Turcs, Odyssée réunit immédiatement ses soldats et se porta avec eux sur les flancs des troupes ottomanes. Battus de nouveau devant Thèbes, où ils perdirent plus de 800 hommes, les Turcs ne pensèrent plus qu'à sortir de la Grèce.

Mais, apprenant que les Thermopyles étaient occupées par les corps grecs de Panourias et Scatsosdème, le séraskier Sélim concentra ses forces et s'arrêta dans la plaine de Chéronée. Malgré la coutume des troupes ottomanes, il négligea de couvrir sa position par des retranchements en terre ou des palissades.

Pénétrant pendant la nuit dans le camp des Turcs, Odyssée les attaqua durant leur sommeil, en égorgea un très grand nombre, et leur enleva 100 chameaux et 300 bêtes de somme. — Effrayés par les conséquences sanglantes de cette surprise nocturne, les Ottomans se divisèrent en deux colonnes, qui prirent chacune une direction différente. Une de ces colonnes fut détruite en Béotie par Nikitas, qui en tua le chef de sa propre main. — L'autre colonne, forte de 7000 hommes et commandée par le séraskier Sélim, fut attaquée et défaite dans la Livadie par Gouras, lieutenant d'Odyssée.

Abandonnant bagages, artillerie et chevaux, les Turcs, complétement démoralisés par leurs nombreuses défaites, se dirigèrent en désordre vers la Thessalie, où ils rentrèrent, en très petit nombre, dans un état déplorable.

L'expédition du séraskier Sélim fut aussi malheureuse et aussi honteuse que celle de Dram-Ali. On conçoit difficilement comment, ayant des forces considé-

rables sous leurs ordres, et n'étant attaqués que par des corps grecs généralement faibles et isolés, les généraux turcs ont été constamment repoussés dans leurs tentatives, coupés dans leurs communications, et battus de manière à être contraints, après de grandes pertes, à quitter précipitamment les pays qu'ils avaient envahis. — L'ignorance des généraux et des officiers supérieurs des Turcs dans l'art de la guerre, l'indiscipline des soldats, et la nature coupée et accidentée du sol de la Grèce, furent les principales causes de ces désastres.

L'amiral Manuel Tombazis, que l'assemblée d'Astros avait nommé harmoste de l'île de Candie, ranima dans cette province insulaire l'esprit d'insurrection, qui était près de s'éteindre. Débarqué avec 1500 hommes dans le voisinage de la place forte de Kyssamos, et appuyé par une flottille grecque, il tourmenta tellement la garnison turque par ses attaques continuelles et en lui coupant les vivres, qu'elle ne tarda pas à capituler, et obtint la permission de se retirer à la Cannée. Sélinon, ville importante entre Kyssamos et la Cannée, fut attaquée avec tant de vigueur, et canonnée avec une telle dextérité destructive, que les Turcs, effrayés, prirent la fuite, et se retirèrent également dans cette dernière ville. Le brave Philhellène Hastings dirigea avec un grand talent l'artillerie des Grecs dans les deux siéges de Sélinon et de Kyssamos. — Mais ces conquêtes ne furent que précaires et n'eurent pas un résultat durable.

Le nouveau capitan-pacha, surveillé et harcelé par l'infatigable Miaulis, n'osa faire aucune tentative. Quoique le sultan Mahmoud lui eût donné l'ordre positif de prendre les îles d'Hydra, de Samos et d'Ipsara, il n'osa pas rester dans l'Archipel, à cause des bateaux incen-

diaires des Grecs qui sillonnaient cette mer dans toutes les directions. Mais, ne voulant pas s'exposer à la colère terrible du Grand-Seigneur en se retirant dans le canal des Dardanelles, il alla passer dans le port de Mitylène l'époque du Bayram, et continua à y mouiller pendant plus de six semaines. Cette station prolongée laissa aux Grecs une entière liberté dans tous leurs mouvements maritimes.

La fortune venait donc de se déclarer de nouveau, d'une manière éclatante, en faveur des Grecs. Mais le feu des querelles et des divisions intestines, au lieu d'avoir été étouffé par les mesures du congrès d'Astros, se ranima avec une nouvelle intensité. Colocotroni et Mavrocordato se disputaient le pouvoir; les Arcadiens se battaient contre les Spartiates dans Tripolitza; Hypsilanti, las des intrigues de ses adversaires et abreuvé de dégoûts, s'était condamné à l'inaction. Le conseil exécutif se trouvait sans autorité, et l'amirauté d'Hydra était en guerre ouverte contre le gouvernement.

Le pacha de Scutari (Moustapha), à qui la Porte avait envoyé l'ordre de lever des troupes dans l'Albanie et l'Epire pour attaquer la Grèce occidentale, avait montré plus de zèle pour rassembler des soldats, et plus d'adresse pour gagner des amis et pour jeter le trouble parmi les Grecs, que tous les autres pachas employés jusque alors dans cette guerre.

Son armée ne tarda pas à s'élever à 15 000 hommes. Il acquit des partisans par des présents immédiats ou par des promesses brillantes, et il signa des traités de neutralité avec plusieurs capitaines chrétiens de l'Acarnanie et de la Thessalie qui auraient pu prendre parti en faveur des Grecs.

L'Acarnanie et l'Etolie étaient alors dégarnies de troupes. Karaïskakis, armatoli d'Agrapha, miné par une longue maladie, se trouvait aux portes du tombeau.

Après avoir franchi les frontières de l'Etolie, le pacha de Scutari se rendit maître presque sans résistance de la ville importante d'Agrapha. Celle de Carpenitzé tomba peu de temps après entre les mains de Dgeladin-Bey, qui commandait son avant-garde.

Le brave Marco Botzaris, à qui l'assemblée d'Astros avait confié le commandement de la Grèce occidentale, se porta en avant avec le peu de soldats qu'il avait pu rassembler, tant pour arrêter la marche de l'ennemi que pour couvrir la ville de Missolonghi. — Il avait eu l'attention, avant de commencer son mouvement, de mettre en bon état de défense les fortifications de cette dernière place et celles d'Anatolico.

Entré le 10 août dans l'Acarnanie à la tête de 2500 Grecs, Marco Botzaris rencontra le lendemain un corps turc de 3000 hommes, l'attaqua et le mit en déroute. Arrivé près de Carpenitzé, il fit halte en apprenant que cette ville était tombée entre les mains des musulmans.

Connaissant l'indiscipline des Turcs, leur manque de précautions et la grande terreur que leur inspirent les attaques de nuit, Marco Botzaris résolut, avec un détachement d'hommes d'élite, de pénétrer dans le camp de Moustapha-Pacha à l'heure de minuit. Il avait donné l'ordre à Kitso-Zavellas et aux frères Yoldachis d'assaillir l'ennemi sur d'autres points à la même heure. Les autres capitaines grecs, tenus en réserve, devaient s'ébranler et attaquer les musulmans au lever de l'aurore.

Ayant communiqué à ses soldats le cri de rallîment, il leur ordonna de ne faire aucun bruit, et surtout de ne

décharger aucune arme à feu avant qu'il eût donné lui-même le signal à l'heure indiquée par le son de la trompette. « Amis, ajouta-t-il, si, à cause de l'obscurité de la nuit, vous me perdez de vue dans le combat, marchez à la tente du pacha ; vous m'y trouverez. »

Les soldats de Moustapha-Pacha, campés séparément, sans ordre, sans retranchements et sans gardes avancées, étaient livrés au sommeil. Marco Botzaris se glissa le premier parmi eux.

Neuf Albanais, couchés sous un arbre, s'éveillèrent au bruit de ses pas, se levèrent et poussèrent des cris; Botzaris en poignarda cinq ; les quatre autres tombèrent sous les coups de Toussos, intrépide Souliote, compagnon constant de ce général.

Ce fut alors que Botzaris fit entendre par le son de sa trompette le signal convenu; le carnage commença sur tous les points. — La plus grande confusion s'établit parmi les Turcs; les Albanais Guègues, se croyant trahis et attaqués par les Epirotes, déchargèrent leurs mousquets sur les cantonnements de leurs propres alliés.

Voulant empêcher que les combattants ne reconnussent leur erreur et ne cessassent de s'entretuer, Botzaris laissa au milieu d'eux cinquante Souliotes avec l'ordre de continuer leur feu tantôt sur le camp de Guègues, et tantôt sur celui des Epirotes. — Lui-même, avec le reste de son détachement, se dirigea vers la tente du pacha. — Il y parvint au moment même où Kitsos-Zavellas et les frères Yoldachis arrivaient sur le même point avec leurs troupes.

Les soldats de la garde du pacha allaient fuir en entraînant leur maître. Botzaris avait ordonné de leur laisser une issue par laquelle ils se seraient empressés

de s'échapper pour éviter leurs redoutables adversaires. Mais les Yoldachis, entraînés par la chaleur du combat, occupèrent et fermèrent cette issue.

Le chemin de la retraite leur étant fermé, les soldats de Moustapha-Pacha se jetèrent en désespérés sur Marco Botzaris et sur les braves qui l'entouraient.

Blessé dans les rangs, Marco Botzaris cacha sa blessure et continua à combattre. — Mais un second coup de feu le frappa mortellement au front. Tombant à terre, il eut encore la force, avant d'expirer, de dire à ses compagnons : « Amis, je meurs, vengez-moi. » Toussas enleva à l'instant le corps de son général et se retira du combat avec cette noble charge sous la protection d'une centaine de Souliotes.

Aussitôt que les premiers rayons du soleil commencèrent à paraître, les troupes grecques tenues en réserve attaquèrent les Turcs d'après les ordres qui leur avaient été donnés par Marco Botzaris. — N'étant pas encore revenus de la terreur que leur avait inspirée l'attaque de nuit, et se voyant pressés par de nouvelles masses de chrétiens, les musulmans prirent précipitamment la fuite, et laissèrent sur le champ de bataille leurs munitions, leurs bagages et près de 2000 cadavres.

Marco Botzaris, transporté à Missolonghi, y fut enterré avec les honneurs dus à son commandement militaire, à ses vertus patriotiques, et aux grands services qu'il avait rendus à son pays. Sa mort causa un deuil général dans toutes les provinces de la Grèce. Ses hauts faits l'ont placé au rang des héros morts pour la défense du christianisme et de la liberté; il fut honoré du nom de martyr.

Petit de taille, Marco Botzaris avait les traits réguliers et la figure ouverte. Il joignait une haute capacité à

la plus aimable modestie. Terrible dans les combats, il était sensible et d'une douceur extrême au milieu de sa famille et de ses amis. S'exposant le premier au péril, il ne prit jamais part au butin ; sacrifiant son patrimoine à l'entretien de son armée, il laissa ses enfants dans l'indigence (1).

Le nouveau capitan-pacha, Mahomet-Isref, n'ayant pas osé attaqué les îles d'Ipsara, d'Hydra et de Spezzia, s'était porté, vers la fin de juin, dans le golfe de Patras pour ravitailler le fort de ce nom et pour bloquer Missolonghi. En arrivant à Patras, il annonça par une proclamation qu'il mettait sous un strict et rigoureux blocus la ville de Missolonghi, celle d'Anatolico, et tout le pays compris jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs.

Ce blocus fut reconnu et respecté par les Anglais. — La flotte turque, renforcée quelques jours après son arrivée par différents bâtiments de guerre qui avaient été expédiés par les régences d'Alger et de Tripoli, présentait une masse imposante, laquelle obligeait les vaisseaux grecs à se tenir au large et hors de vue.

(1) Le roi de Bavière a fait élever à sa cour le fils aîné de Marco Botzaris. Ce jeune homme est devenu aide de camp du roi Othon.

CHAPITRE XLIV.

CHARGÉ D'ENTREPRENDRE UNE QUATRIÈME ATTAQUE CONTRE MISSOLONGHI, YOUSOUF-PACHA EST ABANDONNÉ PAR SON ARMÉE. — LE SULTAN MAHMOUD CHARGE MÉHÉMET-ALI, PACHA D'ÉGYPTE, D'ENTREPRENDRE LA CONQUÊTE DE LA MORÉE ET DE LA GRÈCE CONTINENTALE. — NOUVELLES DIVISIONS PARMI LES GRECS. — EMPRUNTS CONTRACTÉS A LONDRES EN 1824 PAR LE GOUVERNEMENT HELLÉNIQUE. — ARRIVÉE DE LORD BYRON EN GRÈCE. — SES EFFORTS GÉNÉREUX ET SA MORT.

Yousouf-Pacha, qui, d'après de nouveaux ordres du Grand-Seigneur, devait entreprendre une quatrième attaque contre la place de Missolonghi, était parvenu avec peine, et, après de grands sacrifices pécuniaires, à réunir un corps de 10 000 Albanais. Il avait établi son camp auprès de la ville d'Arta.

Apprenant l'arrivée de la flotte du capitan-pacha devant Missolonghi, Yousouf se mit en route pour faire par terre l'investissement de cette place.

Mais à peine avait-il quitté les environs de Vonitza que ses soldats se mutinèrent contre lui, pillèrent ses bagages, et se dispersèrent dans toutes les directions. — Ce fut avec de très grandes difficultés que Yousouf lui-même parvint à se sauver et à se retirer à Prévésa avec une faible partie de sa garde particulière, et avec les domestiques de sa maison.

Informé de l'entière défection de l'armée albanaise levée par Yousouf-Pacha, le capitan-pacha résolut d'abandonner le golfe de Patras, et mit à la voile pour rentrer dans la mer Egée. Il laissa en partant une escadre

de quinze navires de guerre sous les ordres de Yousouf-Pacha, que la Sublime-Porte venait de nommer commandant en chef des troupes de terre et de mer dans la Morée et ses dépendances.

Aussi inepte et aussi peu entreprenant que ses prédécesseurs, le capitan-pacha Mahomet-Isref n'avait pas su prendre, pendant sa présence devant Missolonghi, les dispositions nécessaires pour ravitailler la forteresse de l'Acro-Corinthe, où les lieutenants de Dram-Ali, avant de se retirer sur Patras, avaient laissé une garnison de 900 hommes.

Bloqués hermétiquement et manquant de vivres, les Turcs renfermés dans l'Acro-Corinthe furent contraints par la famine à capituler, et remirent aux Grecs cette forteresse importante.

Une escadre grecque de 14 bâtiments armés se présenta devant Missolonghi après le départ du capitan-pacha. Les bâtiments turcs laissés sur les lieux pour continuer le blocus étaient plus nombreux que ceux qui venaient les attaquer. On distinguait parmi eux trois grandes frégates. Mais, au lieu de combattre l'escadre grecque, Yousouf-Pacha ramena ses vaisseaux dans la rade de Patras, et les mit sous la protection des batteries de terre.

Ces nouvelles attristèrent le sultan Mahmoud, sans abattre son courage et sans affaiblir sa première résolution. Dans les premiers jours de novembre, ce prince dépêcha des capidgi-bachis vers toutes les provinces de son empire pour réchauffer l'ardeur de ses sujets. Mais le découragement régnait partout; les populations de l'Albanie étaient dans la stupeur; les janissaires et les galiondgis de Constantinople montraient de l'éloignement pour une guerre exterminatrice, où l'on avait à

combattre les privations de tout genre autant que le fer de l'ennemi, et dans laquelle les bâtiments de guerre étaient sans cesse exposés à périr par l'action des brûlôts. Cependant les principales puissances de l'Europe continuaient à se montrer contraires à la cause des Grecs, conformément aux stipulations du congrès de Vérone, quoique les Hellènes, réduits à eux seuls, eussent constamment obtenu sur leurs tyrans implacables des triomphes nombreux et décisifs.

Loin de partager l'opinion des rois, les peuples civilisés de l'Europe admiraient alors le courage inébranlable des Grecs au milieu des plus grands dangers et des plus cruelles persécutions, et applaudissaient à leurs brillantes victoires contre les armées ennemies, dont chacune était assez puissante pour terminer la guerre dans une seule campagne.

Influencés par les dispositions favorables des peuples, les gouvernements de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie, cessèrent enfin de se montrer contraires aux Hellènes, et commencèrent même à leur témoigner quelque intérêt. On les vit deux ans après s'entendre et se réunir pour leur offrir une main secourable et pour les tirer de leur cruelle position.

L'Autriche, qui continuait à craindre que le triomphe définitif des Grecs n'eût une grande influence sur les peuples d'Italie soumis à son autorité, leur montra de l'éloignement pendant toute la durée de leur lutte contre la Sublime-Porte.

Voyant que tous les pachas qui avaient été envoyés contre les Grecs avaient échoué par l'indiscipline de leurs troupes, le sultan Mahmoud résolut, au commencement de 1824, d'envoyer à Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, un firman qui lui concédait le pachalik de la Morée et

celui de l'île de Candie. — Cette concession était une charge très onéreuse pour ce pacha, puisqu'elle l'obligeait à faire de grandes dépenses et l'exposait à perdre par des revers une grande partie de sa puissance militaire.

Méhémet-Ali n'était pas alors assez fort pour résister à la volonté de son souverain ; il était trop ambitieux pour rejeter l'offre d'une province et d'une île qui lui offraient une position avantageuse pour ses relations commerciales avec l'Europe, et qui entre ses mains étaient susceptibles de lui procurer des grands avantages.

Ayant accepté le gouvernement de la Morée et celui de l île de Candie, Méhémet-Ali annonça à son conseil qu'il dirigerait en personne l'expédition de la Grèce à la tête de 20 000 hommes d'infanterie et de 2000 hommes de cavalerie. — Mais, cédant aux instances d'Ibrahim-Pacha, son fils aîné, il changea sa résolution et donna à ce dernier le titre de généralissime de son armée de la Grèce.

Trente-cinq bâtiments autrichiens et vingt-six bâtiments maltais furent nolisés pour le transport des troupes égyptiennes. Plusieurs officiers européens qui, sous le faux titre de Philhellènes, avaient d'abord combattu pour les Grecs, et s'étaient bientôt dégoûtés de ce rude service, allèrent alors s'offrir à Méhémet-Ali. Ce pacha accordait aux militaires européens une solde avantageuse, régulièrement payée.

Mais un grand nombre de véritables Philhellènes, fidèles à l'honneur, restèrent à leur poste, et combattirent avec courage pour la liberté de la Grèce. — On vit accourir en Grèce à cette même époque des hommes de la plus haute distinction, lord Byron, le colonel Stanhope, le colonel Fabvier, le comte Rosa et le comte

Porro. Ces deux derniers appartenaient à la classe des réfugiés du Piémont et de la Lombardie.

Au moment du grand danger dont la Grèce était menacée par l'arrivée des troupes égyptiennes qui avaient été organisées et instruites d'après le système européen, les chefs de la nation hellénique, au lieu de se réunir pour repousser avec succès les attaques de leurs formidables ennemis, se livrèrent aux plus violentes dissensions, et cherchèrent à s'entre-déchirer. — Foulant aux pieds les institutions et les règlements établis par les assemblées nationales d'Epidaure et d'Astros, les uns s'emparèrent des places des sénateurs, les autres se constituèrent membres du corps administratif.

Le sénat, entraîné par l'influence de Notaras, de Papa-Diamantopoulos, de Londos, de Zaïmis, de Sanis, lança un acte d'accusation contre Chiaralambis, Mavromicalis et Métaxas, membres du pouvoir exécutif.—Ceux-ci avaient commis, disait cet acte, plusieurs infractions à la loi organique, et ils étaient accusés d'avoir employé à leur profit une partie des revenus de l'état. Ils avaient enfreint, suivant leurs accusateurs, la loi qui défendait la vente des esclaves, et ils avaient vendu publiquement des prisonniers turcs. Ils avaient enfin interrompu toute correspondance des citoyens avec le corps législatif, et s'étaient emparés de toute l'autorité.

Cette lutte était le résultat presque inévitable des vices de la constitution, qui n'admettait qu'une seule chambre dans l'exercice de la puissance législative. — Les sénateurs, se disant chargés de la représentation nationale, terminèrent la querelle en renvoyant tous les membres du conseil exécutif, et en les remplaçant par des hommes dévoués à la cause du sénat. Georges

Condouriotis fut alors nommé président du conseil exécutif.

A peine installé dans cette charge, Condouriotis, qui était le plus riche et le plus intelligent des négociants de l'île d'Hydra, envoya à Londres Jean Orlandos et S. Louriotis, avec les pouvoirs nécessaires pour contracter un emprunt. Le comité philhellénique de Londres s'était offert de travailler à faciliter cette négociation financière.

Ce fut sous les auspices et par la protection de ce comité que les députés grecs que nous venons de nommer parvinrent, au nom et pour le compte du gouvernement provisoire de la Grèce, à contracter en Angleterre un emprunt de 800 000 livres sterling ou 20 millions de francs. Chaque action de 100 livres sterling, pour laquelle les prêteurs n'avaient à débourser que 59 livres sterling, devait porter un intérêt de 5 pour 100.

Les journaux whigs et les écrivains libéraux de cette époque écrivirent en faveur de cet emprunt. M. Blaquière, qui avait montré un vif intérêt pour la révolution espagnole de 1820, et qui, après la dispersion des cortès à Cadix, en 1823, avait porté l'enthousiasme de son libéralisme sur la nation grecque, fit tous ses efforts et publia à Londres plusieurs écrits pour engager les capitalistes anglais à souscrire en faveur de l'emprunt de la Grèce.

Comme les actions émises commencèrent bientôt à éprouver une grande baisse à la bourse de Londres, cet écrivain manifesta son étonnement par un pamphlet dans lequel on remarquait les observations suivantes :

« Si quelque chose peut servir à démontrer l'ignorance complète du public sur l'état réel de la Grèce, c'est

la dépréciation que viennent d'éprouver les actions du faible emprunt de 800 000 livres sterling qu'ont fait négocier à la bourse de Londres MM. Orlando et Louriotis, députés de la Grèce : la plus petite des îles de l'Archipel serait justifiée si elle empruntait une telle somme, dont il lui serait facile de payer le capital et les intérêts. »

« On assure confidentiellement, ajoutait M. Blaquière, que cette dépréciation a été causée par les insinuations perfides d'un riche capitaliste juif dont la conduite dans cette circonstance est illibérale et injuste. Cet agent financier, qui a été un des principaux négociateurs des nombreux emprunts que plusieurs gouvernements européens ont contractés en Angleterre durant les dix dernières années, n'ignore pas que de tous les pays qui ont eu recours au crédit britannique la Grèce est celui qui possède les moyens les plus amples et les plus sûrs de rembourser les sommes qui lui auraient été prêtées. »

Le ton d'assurance de ces déclarations avait non seulement pour but de rassurer les premiers prêteurs, mais encore de disposer le peuple anglais à prendre part à un nouvel emprunt de deux millions de livres sterling ou de cinquante millions de francs. Ce second emprunt ne tarda pas à être offert à la Bourse de Londres; les actions, portant un intérêt de 5 pour cent, étaient mises en circulation par les députés grecs à raison de 56 livres sterling pour 100 livres.

Ces emprunts, semblables à ceux que l'Espagne et le Portugal contractèrent à la même époque à Londres et à Paris, trompèrent la confiance générale, et causèrent la ruine de beaucoup de familles.

La Grèce, qui depuis quatorze ans de paix sous un gouvernement monarchique ne possède pas encore un

revenu annuel proportionné à ses dépenses courantes, se trouve encore bien éloignée de l'époque où elle pourra penser à rembourser les sommes qu'elle a reçues par la voie des emprunts, et même à payer les intérêts qu'elle a promis aux prêteurs.

L'argent provenant des emprunts anglais contractés en 1824 était destiné à mettre le gouvernement grec en état de faire face à toutes les dépenses publiques, et à donner à la Grèce des corps permanents de défenseurs. Mais cet argent fut bientôt dissipé. On paya une partie des arrérages dus aux troupes; on satisfit plusieurs des demandes des fournisseurs; on acheta quelques bâtiments de guerre et des matériaux pour des constructions et réparations navales. La plus forte somme fut absorbée par les réclamations des personnes influentes qui disaient avoir fait de fortes avances et de grands sacrifices pour le service de la patrie.

Avec un peu d'ordre et d'économie, les valeurs des deux emprunts, et les sommes provenant des dons volontaires des amis de la Grèce en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, auraient pu suffire aux besoins du pays pendant la guerre, et auraient fourni aux Grecs les moyens de la terminer en peu de temps d'une manière favorable à leur liberté et à leur indépendance politique.

Jusqu'à l'époque des emprunts contractés en Angleterre, et jusqu'au moment où les dons volontaires des amis de la Grèce devinrent assez importants pour être classés parmi les branches principales des revenus du pays, la nation hellénique avait fait les plus nobles efforts pour sa liberté, et avait repoussé de son territoire quatre armées ottomanes. Elle avait souffert des privations de tous genres, et ne paraissait animée que du

plus pur et du plus généreux patriotisme. Les généraux, qui n'avaient cherché à s'enrichir qu'avec les dépouilles des ennemis, avaient souvent sacrifié une grande partie de leur avoir pour subvenir, dans les circonstances les plus critiques, aux besoins les plus urgents de la patrie.

Mais, du moment que le gouvernement hellénique eut à sa disposition l'argent provenant des emprunts et des dons volontaires de l'Europe, une avidité effrénée devint la passion dominante des chefs grecs. — Tout le monde voulut avoir part au partage des sommes versées dans les caisses de la trésorerie. — On ne pensa pas à réserver une partie de ces sommes pour les besoins à venir et pour le service courant.

Personne ne trouva son lot suffisant, et tous s'accordèrent pour accuser de dilapidations et de vols les membres du conseil exécutif, les contracteurs des emprunts, les amis du gouvernement, et les principaux employés des administrations publiques.

Les Grecs se divisèrent, et la rébellion ne tarda pas à éclater contre le gouvernement présidé par Condouriotis. Les habitants d'Hydra et de Spezzia, et ceux des deux Grèces orientale et occidentale, se déclarèrent pour le nouveau président. Les Péloponésiens, excités par Papa-Fléchias, Londos, Zaïmis, Papa-Diamantopoulos, Délyanis, Pétro-Bey et Théodore Colocotroni, prirent le parti opposé. Ce fut en vain que Hypsilanti chercha à ramener la concorde : ses efforts n'eurent aucun succès.

Les deux partis rivaux ne tardèrent pas à en venir aux mains. Ils se battirent sous les murs de Tripolitza, aux moulins de Lerne, et dans la plaine d'Argos.

Panos Colocotroni, qui s'était emparé du fort de Palamiti et de la place de Nauplie, refusa d'en ouvrir les

portes aux soldats du gouvernement. Le président Condouriotis se vit contraint de bloquer cette ville principale de la Morée avec deux bricks et deux péniches de guerre.

Ce fut pendant ces troubles que l'île de Candie, abandonnée à elle-même, et ne recevant aucun secours d'hommes et d'argent, succomba sous les attaques habilement conduites par Husseyn-Pacha, général du vice-roi d'Egypte.

Lord Byron, si célèbre par son génie poétique, par ses écrits, qui le mettent au rang des premiers poëtes de sa nation, par son libéralisme éclairé, et par ses dispositions généreuses, avait résolu de prendre part à la lutte des Grecs et de partager leurs périls. — Venant des îles Ioniennes, il débarqua à Missolonghi vers le milieu de janvier 1824.

Dans sa traversée de Zante à Missolonghi, il avait failli être pris par des vaisseaux ottomans qui, à la vue d'une escadre grecque, avaient quitté précipitamment la rade de Missolonghi pour se retirer dans celle de Patras.

Un autre bâtiment qui portait les bagages de lord Byron, le comte Gamba, son secrétaire et son ami, et une partie de son argent, fut capturé par les Turcs, qui le conduisirent à Patras. — Ce fut avec de grandes difficultés que M. Green, consul d'Angleterre en Morée, obtint de Yousouf-Pacha l'élargissement de ce bâtiment.

Ayant reçu la liberté de partir pour retourner aux îles Ioniennes, ce navire se dirigea aussitôt vers Missolonghi, et y arriva le même jour que lord Byron.

Les marins hydriotes et spezziotes formant les équipages des navires grecs qui devaient couvrir et protéger par mer la ville de Missolonghi venaient de se disputer

et avaient été au moment de se battre pour le partage des dépouilles d'un brick turc pris par eux quelques jours auparavant. Plus nombreux que les Spezziotes, les Hydriotes avaient quitté la station, et s'étaient retirés dans leur île, en emportant l'argent objet de la querelle.

Cinq navires spezziotes étaient seuls restés pour couvrir Missolonghi. — Sentant la nécessité de leur présence pour la protection de cette place de guerre, lord Byron leur avait fait remettre une forte somme d'argent. Ils avaient promis de rester; mais, prétextant qu'ils allaient être bientôt entourés par une flotte turque très considérable, ils quittèrent le golfe et retournèrent à l'île de Spezzia.

Le colonel Stanhope, fils du comte Harrington, arriva à Missolonghi à peu près à la même époque que lord Byron, avec le caractère d'agent du comité philhellénique de Londres. — Convaincu que les lumières étaient le premier besoin des Grecs, il institua un grand nombre d'écoles élémentaires, et publia à Missolonghi le premier journal qui ait paru en Grèce.

Ce journal rendit aux Grecs de très grands services, en faisant connaître leurs opérations par terre et par mer et leur véritable position. —Rappelé en Angleterre par ordre de son gouvernement, le colonel Stanhope ne put pas continuer à servir sur les lieux la cause des Grecs, et partit avec regret.

La première opération de lord Byron en arrivant à Missolonghi fut d'organiser un corps de Souliotes qu'il prit parmi ceux de ces montagnards qui, après l'abandon de la Selléide, s'étaient retirés avec leurs familles à l'île de Céphalonie. — Ayant réuni à sa solde et sous son commandement personnel un corps de 5 à 600 pali-

cares intrépides, il résolut d'entreprendre avec eux, et avec l'assistance de quelques volontaires grecs, le siége de la place de Lépante.

La garnison de Lépante était alors composée d'Albanais qui, mécontents de n'être pas payés de leur solde, étaient disposés à livrer aux Grecs et à lord Byron, pour de l'argent, la forteresse qui leur avait été confiée.

Informé de ces dispositions, Yousouf-Pacha envoya aux principaux officiers de la garnison de Lépante l'ordre de se rendre immédiatement au château de Morée pour y recevoir leur solde arriérée. — Ces officiers furent retenus par Yousouf, qui s'empressa d'envoyer à Lépante 500 soldats ottomans, après avoir eu la prudence d'expédier à la garnison albanaise les sommes nécessaires pour lui payer une partie de sa solde arriérée.

N'ayant pu réussir par la corruption, lord Byron forma la résolution d'augmenter l'effectif de ses troupes salariées, et d'employer la force pour se rendre maître de Lépante. Mais une maladie cruelle et la mort arrêtèrent l'exécution de ses projets.

Une attaque d'épilepsie était venue l'assaillir au moment où il allait se mettre en marche. Des saignées abondantes l'avaient délivré du danger. — Mais ses maux physiques avaient été augmentés par les chagrins que lui causait le caractère indiscipliné et féroce de ses soldats. Un des Souliotes payés par lui avait tué sous ses yeux un des officiers du nouveau corps.

La maladie de lord Byron avait pris peu à peu de l'accroissement, et avait fini par présenter les symptômes d'une inflammation des poumons. — Sentant que sa fin approchait, ce grand écrivain envoya chercher à Zante le docteur Thomas, son ami. Mais, avant que cet habile médecin pût se mettre en route, un nouvel ex-

près vint l'informer que lord Byron n'existait plus. — Sa mort avait eu lieu le 19 avril 1824.

Ce grand poëte avait montré, dans la dernière partie de sa vie, le caractère d'un héros. Il avait pris la généreuse résolution de sacrifier toute sa fortune pour le service de la Grèce, et avait déjà dépensé pour elle, en peu de semaines, une somme de plus de 500 000 francs. N'ayant qu'une santé chancelante et presque délabrée, il en avait fait le sacrifice, et s'était jeté audacieusement au milieu des dangers et des fatigues de la guerre.

Mais son âme ardente commandait à un corps qui n'était plus en état de seconder ses mouvements. Cependant rien ne pouvait ébranler la fermeté de ses résolutions et son dévoûment pour la liberté de la Grèce. Doué d'un puissant génie, il aurait probablement, comme tous les hommes supérieurs, dirigé avec habileté les opérations militaires qu'il aurait entreprises.—Ses écrits le mettent au rang des plus grands écrivains; sa belle et noble conduite dans les dernières années de sa vie le classe parmi les grands hommes.

La mort de lord Byron affligea toute la Grèce, qui comptait beaucoup sur l'effet moral de son exemple et sur sa protection généreuse. Des cérémonies funèbres furent célébrées à sa mémoire dans les principales villes du Péloponèse et dans les îles de l'Archipel. Un cénotaphe fut érigé pour lui à Missolonghi; mais son corps ne fut pas inhumé dans cette ville. D'après ses dernières volontés, les restes mortels de lord Byron furent embarqués pour l'Angleterre et déposés dans le tombeau de ses ancêtres.

Un décret du gouvernement grec conféra à l'illustre mort le titre de père de la patrie. Le président du sénat écrivit à sa fille Ada une lettre de condoléance, dans la

quelle il lui disait que, fille du bienfaiteur de la Grèce, elle serait toujours considérée par tous les Hellènes reconnaissants comme une sœur et comme une compatriote chérie.

Lorsque lord Byron rendait le dernier soupir, une cinquième invasion, plus formidable que les autres, se préparait contre la Grèce. Le séraskier Derviche-Pacha, ayant sous ses ordres Omer-Vriones, descendit de Larisse à la tête de 20 000 hommes et entra dans la Grèce orientale. Mais, rencontré près d'Amblanée par Kitsos Zavellas et Lambro Néichos, il fut battu et perdit dans cette action la fleur de son armée. Ses pertes l'obligèrent à rentrer à Zéitoune et à retourner bientôt après au lieu d'où il était parti.

Omer-Vriones, qui avait été spécialement chargé d'attaquer avec ses Albanais la Grèce occidentale, fut vaincu successivement par les chefs grecs Rangos, Zongos, Iscat et Stornaris, et rejeté au delà des frontières de l'Étolie.

CHAPITRE XLV.

ATTAQUE ET PRISE DE L'ÎLE D'IPSARA PAR LES TURCS. — REPRISE DE CETTE ÎLE PAR LES GRECS. — L'AMIRAL GREC SACTOURIS, LAISSÉ DEVANT IPSARA, BAT TOPAL, CAPITAN-PACHA, ET L'EMPÊCHE D'ATTAQUER L'ÎLE DE SAMOS. — LA FLOTTE ÉGYPTIENNE FAIT SA JONCTION AVEC LES VAISSEAUX OTTOMANS.

L'île d'Ipsara, avant-poste maritime de l'Archipel, était devenue la terreur et le fléau des Turcs. Ses marins dévastaient dans de fréquentes incursions les villa-

ges mahométans de l'Ionie; ils donnaient la chasse aux vaisseaux turcs jusque sous le canon des Dardanelles. Ils auraient causé de grands dommages au commerce de Smyrne si les négociants européens résidant dans cette grande ville ne les avaient priés de s'abstenir de toute expédition hostile dans le golfe à l'est des îles de Vourla.

Voyant sur la carte la petitesse de cette île, et entendant parler tous les jours des dégâts commis par ses marins, le sultan Mahmoud avait ordonné à son nouveau capitan-pacha, nommé Topal-Pacha, de faire disparaître cette petite tache.

L'île d'Ipsara était défendue par le mont Saint-Nicolas, garni de batteries; le port était couvert par une ligne de rescifs; une chaîne de collines, traversant l'île du nord au sud, offrait aux Ipsariotes d'excellentes positions défensives.

Mais les sénateurs d'Ipsara avaient pris de très mauvaises mesures pour la défense de leur île. Au lieu d'employer leurs bâtiments armés comme moyens défensifs, ils les avaient dégarnis de tous leurs gréements; au lieu de se borner à la défense de la ville, ils avaient disséminé, même sur les points les plus inabordables, les habitants de l'île et les étrangers accourus à leur secours; au lieu de confier la direction des opérations militaires à un Ipsariote, ils avaient choisi deux Albanais chrétiens, Kotas et Karabilias, pour commander deux postes importants.

Topal-Pacha, arrivé le 27 juin 1824 devant l'île d'Ipsara, mit quatre jours à reconnaître la côte. Reparu le 2 juillet, il couvrit avec ses bâtiments de guerre et ses transports l'espace de mer qui sépare l'île d'Ipsara de celle de Mételin, et resta toute la nuit dans cet étroit et

dangereux mouillage, avec des fanaux allumés au haut des mâts.

Quels ravages auraient produit sur cette masse serrée de bâtiments quelques brûlots, ou, à leur défaut, quelques chaloupes incendiaires !

Mais les primats d'Ipsara avaient négligé cette excellente mesure de défense ; ils avaient cependant alors à leur disposition le brave Canaris, né dans cette île.

La flotte turque, divisée en deux colonnes, commença son attaque le 3 juillet. L'une de ces colonnes se porta sur la pointe la mieux fortifiée du port, et l'autre vers l'anse que défendaient les Albanais Kotas et Karabélias.

Tandis que la première colonne se trouvait arrêtée par le feu formidable des batteries du port, la seconde mit à terre 14 000 hommes, presque tous Albanais mahométans, commandés par un chef habile, Ismaël Pliassa.

Les assaillants s'emparèrent presque sans coup férir d'une des batteries de la côte. Placés avec leurs soldats sur une colline qui dominait ce poste, Kotas et Karabélias auraient pu en chasser l'ennemi ; mais ils se retirèrent et tombèrent en fuyant entre les mains d'un fort détachement ottoman qui avait reçu l'ordre de tourner la position qu'ils occupaient. Leur lâcheté fut punie par les Turcs, qui leur tranchèrent la tête.

Après quelques heures de combat, les défenseurs des positions extérieures furent rejetés dans la ville. Ils avaient perdu 523 Ipsariotes, 800 Roméliotes et 125 Samiens. — Les poursuivant de près, Ismaël Pliassa pénétra dans la ville avec les fuyards. Les rues, les maisons, défendues avec acharnement, furent prises et reprises plusieurs fois.

La ville entière resta aux musulmans. — Beaucoup d'Ipsariotes, qui avaient échappé au fer de l'ennemi, se

sauvèrent à bord de leurs vaisseaux ; d'autres en plus grand nombre allèrent s'enfermer dans le château de Paléocastron, situé sur le sommet du mont Saint-Jean.

Les musulmans s'empressèrent de mettre le siége devant ce château. Repoussés dans plusieurs attaques, ils offrirent une honorable capitulation. Après quelques pourparlers, les portes furent ouvertes. Entrant avec précipitation, les Turcs se trouvaient déjà accumulés en grand nombre dans l'intérieur du fort lorsque les mots : *Feu! feu! Vive la patrie!* se firent entendre. Le sol s'ébranla avec un fracas horrible ; 3000 Ispariotes et 4000 musulmans périrent engloutis par l'explosion. Le reste de la population se sauva à l'île de Syra.

Ipsara fut victime de l'impéritie des chefs de son administration locale et encore plus des divisions intestines qui déchiraient alors la Grèce.

Au lieu d'accourir au secours de leurs frères, les marins d'Hydra et de Spezzia restèrent inactifs dans leurs ports par ordre de leurs chefs, sous le prétexte de défendre leurs propres foyers.

Lorsque la nouvelle des désastres d'Ipsara arriva à Hydra, le peuple se précipita en masse vers le lieu où les sénateurs tenaient leurs séances. Un marin s'avança vers eux et leur cria : « Que faites-vous? La ville d'Ipsara n'est plus qu'un amas de cendres ; que notre escadre s'apprête à l'instant. Vous verserez votre or ; nous, notre sang ; et la patrie sera sauvée. »

Le désir de venger la perte d'Ipsara s'empara de tous les esprits. — Tous les marins et les ouvriers coururent vers le port ; en moins de 24 heures cinquante bricks furent équipés, gréés et approvisionnés. Tout le monde voulait s'embarquer et partir. On leva l'ancre et l'on

mit à la voile, au son des cloches, pour se diriger vers Ipsara.

Spezzia et les plus grandes îles de l'archipel éprouvèrent la même impulsion généreuse. La flotte grecque, forte de 80 voiles, parut devant Ipsara le 15 juillet. A sa vue, 35 bâtiments turcs qui se trouvaient dans le port avec le capitan-pacha coupèrent leurs amarres et gagnèrent la haute mer.

Miaulis, s'étant mis aussitôt à la poursuite des Ottomans, parvint à les atteindre, et détruisit neuf de leurs navires. — Revenant sur ses pas et arrivant devant Ipsara, il ordonna à 1200 marins armés de tromblons de débarquer dans l'île et d'exterminer tous les Turcs qu'ils rencontreraient. La ville d'Ipsara et le château de Paléocastron furent repris en peu d'instants par les Grecs. Tous les Turcs laissés dans l'île périrent par le feu des tromblons ou furent passés impitoyablement au fil de l'épée.

Apprenant qu'une escadre égyptienne forte de 250 navires venait de sortir d'Alexandrie, Miaulis quitta à la hâte les parages d'Ipsara, pour se porter au devant des vaisseaux ennemis et pour les détruire avant leur arrivée dans les eaux de la Grèce.

L'amiral grec Sactouris fut laissé à Ipsara avec 30 bricks, tant pour protéger cette île que pour secourir celle de Samos en cas d'attaque.

Ayant appris le départ de Miaulis, Topal-Pacha sortit de Mytilène avec son escadre, et se montra le 11 août devant l'île de Samos. Malgré sa grande infériorité numérique, Sactoris attaqua les Turcs avec audace et habileté, détruisit un grand nombre de leurs navires, et força le reste à gagner la côte d'Asie.

Les Turcs, ayant de nouveau attaqué les Grecs le 12, le 13 et le 16 du même mois, furent constamment repoussés et complétement battus. Topal-Pacha, malgré ses revers, montra une persévérance honorable, et attaqua de nouveau Sactoris dans la matinée du 17, près du promontoire de Santa-Marina.

Se trouvant sous le vent de l'ennemi, la position de l'escadre grecque était devenue très critique lorsque Canaris parut tout à coup avec une escadrille de brûlots.

Fondant sur les Turcs qui se préparaient à fuir: « Arrêtez, s'écria-t-il, lâches destructeurs de ma patrie. » D'une main il tenait le gouvernail, de l'autre il agitait en l'air son bonnet de matelot. — Aussitôt il aborda une frégate turque de 54 canons, y mit le feu et la fit sauter en l'air avec tout son équipage.

L'héroïsme de Canaris dans ce combat naval fut imité par trois autres brûlotiers. L'un d'eux, Varnikiotis, réduisit en cendre un brick tunisien de 20 canons; un autre, nommé Démétrius Raphelas, accrocha une frégate tripolitaine de 48 canons, l'incendia et la fit sauter; le troisième, Rabotis, s'étant attaché aux flancs d'une frégate turque, y mit le feu.

Effrayée par tant de revers, la flotte turque se retira dans le plus grand désordre. L'île de Samos fut sauvée.

Cependant la flotte égyptienne, commandée par Ibrahim-Pacha, vint faire sa jonction, dans la journée du 26 août, avec celle du capitan-pacha. Leur réunion présentait un effectif de 300 voiles, parmi lesquelles on comptait 4 vaisseaux rasés, 20 frégates, 26 corvettes, 80 bricks et 170 navires de transport.

Au lieu de fuir devant une si grande réunion de bâtiments de guerre, Miaulis alla les attaquer le 5 septembre,

avec quarante bricks, dans la rade d'Halicarnasse, en Asie. Après un combat opiniâtre, la flotte turco-égyptienne fut mise en déroute. Deux nouveaux combats eurent lieu entre les deux flottes rivales, le 8 et le 9 du même mois, près de l'île de Cos, et se terminèrent par des résultats favorables aux Grecs.

Dans une nouvelle lutte, le 10 septembre, un brick turc fut incendié par les brûlots grecs, et une frégate tunisienne éprouva le même sort. Elle était montée par l'amiral de Tunis. La gloire de ce combat appartint principalement au capitaine Criésis, contre-amiral hydriote, qui, avec son avant-garde, battit les Turcs avant l'arrivée du gros de la flotte hellénique. — La bravoure de ce jeune capitaine était si éclatante, qu'avec dix bâtiments grecs il osa, dans la journée du 22 septembre, donner la chasse à toute la flotte ennemie.

Les navires turcs reculèrent jusqu'aux parages de l'île de Chio, où, poursuivis par les Grecs, ils perdirent une frégate, une corvette et un brick, qui furent détruits par les brûlots de Nicomède, de Koloïanis et de Rubetsis.

Découragé par tant de malheurs, et brouillé avec Ibrahim-Pacha, le capitan-pacha se sépara des Egyptiens, et ramena dans le détroit des Dardanelles les débris de sa flotte.

Ibrahim-Pacha tenta de tenir seul la mer avec ses vaisseaux égyptiens et avec ceux des régences barbaresques. Quittant les côtes de l'Asie-Mineure, il se dirigea vers les rivages de l'île de Candie. Miaulis le suivit dans tous ses mouvements, ne cessa de le harceler, détruisit une de ses plus belles frégates, et lui enleva cinq transports chargés de 2000 hommes de troupes de débarquement.

La mer devenant très orageuse vers le milieu de no-

vembre, Ibrahim quitta l'Archipel et retourna en Egypte. Il fut poursuivi par Miaulis jusqu'à l'entrée du port d'Alexandrie.

Les victoires nombreuses obtenues par les Grecs sur les flottes ottomanes étonnèrent d'autant plus que les vaisseaux turcs avaient des dimensions beaucoup plus grandes et étaient construits d'après les meilleures principes de l'architecture navale, tandis que les navires des Hellènes consistaient dans des bricks bons voiliers, il est vrai, mais dont les plus gros n'avaient qu'un armement de 20 à 30 pièces de canon d'un médiocre calibre.

Nous avons expliqué plus haut les principales causes des succès de la marine hellénique.

La vue des grands dangers que la Grèce venait de courir avait suspendu les effets de la haine et des divisions parmi les chefs de la nation. Mais, rassurés du côté de l'ennemi, les Hellènes se livrèrent plus que jamais à leurs discordes et à leurs intrigues pour être admis au partage du pouvoir et des sommes produites par les emprunts et par les dons volontaires des amis de la Grèce. Sous le prétexte que le temps du pouvoir des membres du conseil exécutif était expiré, et que ceux-ci, d'après la constitution, devaient être remplacés, Colocotroni et les primats de la Morée levèrent l'étendard de la révolte, et remplirent le Péloponèse de leurs troupes particulières.

Condouriotis, étant tombé gravement malade, n'avait pas pu prendre dans le commencement les mesures nécessaires pour étouffer ce mouvement insurrectionnel. Mais, ayant les Péloponésiens pour ennemis, il s'empressa d'appeler à son secours Jean Gouras, qui, après avoir été le lieutenant d'Odyssée, était devenu un des plus puissants capitaines de la Romélie.

Appelé par le gouvernement à la défense des lois, Gouras assembla son armée à Athènes, traversa rapidement l'isthme, attaqua les rebelles, qui se trouvaient en force devant l'Acro-Corinthe, et les dispersa complétement. L'exemple de Gouras fut suivi par les autres capitaines de la Grèce continentale, entre autres par Jean Colettis, qui, plein d'intelligence, se mit à la tête des opérations militaires. Les frères Delyanis et Georges Sassini furent faits prisonniers; Zaïmis, Londos et Notaras, sortirent de la Morée; Panos Colocotroni périt devant Tripolitza; le vieux Théodore Colocotroni, son père, se rendit à discrétion.

Après la défaite des chefs du Péloponèse, les membres du sénat et du conseil exécutif s'assemblèrent pour délibérer sur le châtiment que leurs ennemis avaient mérité. Les uns opinaient pour la mort, d'autres pour l'exil et la confiscation des biens; quelques uns dirent que le moyen le plus sage, afin d'éviter l'exaspération des partis, était de les mettre en liberté. Gouras, qui était rentré dans l'Attique, écrivit, au nom de son armée, qu'il fallait infliger aux rebelles un châtiment sévère, afin d'effrayer tous les ambitieux qui seraient enclins à enfreindre les lois.

Aucun des Péloponésiens arrêtés ne fut mis à mort. Les principaux chefs furent enfermés dans le château de Palamiti. — Colocotroni fut envoyé et détenu à Hydra. La peine du bannissement et de la confiscation des biens ne fut prononcée que contre les fugitifs.

CHAPITRE XLVI.

LE GOUVERNEMENT GREC S'OCCUPE DE FORMER DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE.—CONDOURIOTIS, ALORS PRÉSIDENT DE LA GRÈCE, ENTREPREND DE SOUMETTRE LE CHATEAU DE PATRAS. — IL EST ACCOMPAGNÉ PAR MAVROCORDATO. — LES HAINES DE PARTI SE RANIMENT. — LA DÉSERTION DISPERSE L'ARMÉE DE CONDOURIOTIS. — IBRAHIM-PACHA DÉBARQUE A MODON EN FÉVRIER 1825 ET OBLIGE NAVARIN A SE RENDRE. — VICTOIRE NAVALE REMPORTÉE PAR MIAULIS DEVANT MODON.

Le gouvernement, délivré de ses ennemis intérieurs et extérieurs, commença à s'occuper de l'administration et de l'amélioration de la Grèce. Il porta ses premiers soins sur l'instruction publique. Vivakis, malgré la ruine d'Ipsara, son pays natal, offrit 600 000 piastres turques pour la fondation d'une école centrale à Argos. Les habitants les plus éclairés de l'île de Tinos firent construire chez eux un vaste collége, dont ils confièrent la direction à des professeurs savants nés en Grèce, mais élevés en Italie. On établit trois écoles d'enseignement mutuel dans l'île d'Andros, et une école de la même espèce à Tripolitza. Un lycée fut organisé par Michel Soutzo dans Athènes, cette ancienne capitale des sciences et de la littérature. Une société philanthropique fut chargée, à Nauplie, de l'établissement et de la direction des hôpitaux et des maisons de charité. — Plusieurs particuliers, réunis en une société qui prit le nom de *Philo-*

muses, eurent pour principale occupation de veiller à la conservation et à l'entretien des monuments antiques (1).

Le gouvernement annonça en même temps, par une proclamation à la nation grecque, qu'il allait s'occuper de rédiger un code criminel.

Mais aucune mesure ne fut prise pour constituer sur des bases permanentes les armées de terre et de mer; on laissa la patrie à la merci des chefs militaires, et, au milieu des dangers imminents qui menaçaient la Grèce, on ne put compter comme ressources défensives, que les rassemblements irréguliers et tumultueux des braves qui avaient coutume de courir, souvent en désordre, contre les ennemis de leur pays.

Mavrocordato, qui depuis un an se trouvait tranquille possesseur de la Grèce occidentale, quitta cette position, qui ne flattait plus son amour-propre, et rentra en Morée pour prendre part aux opérations du gouvernement.

Arrivé à Nauplie, qui venait d'être déclarée la capitale de la Grèce, il trouva moyen de s'insinuer dans l'esprit de Condouriotis, et obtint le poste de secrétaire d'état. Négris, son ancien ami, qui était devenu son rival, venait de mourir; Odyssée était en disgrâce; Hypsilanti avait perdu en ce moment toute influence militaire et politique, comme cela arrive souvent, sous les

(1) Jérémie Bentham, célèbre publiciste anglais, reçut du sénat grec une lettre de remercîments pour les sages conseils qu'il avait donnés à la Grèce relativement à ses lois constitutionnelles. L'écrivain Edouard Blaquière, qui avait facilité les emprunts à Londres, fut inscrit parmi les citoyens de la Grèce.

gouvernements démocratiques et révolutionnaires, aux meilleurs serviteurs de leur pays.

Redoutant Colettis, qui venait de délivrer le gouvernement central des entreprises ambitieuses de la faction péloponésienne, Mavrocordato le représenta comme un homme dangereux par son ascendant sur les troupes de la Romélie, et le fit tenir à l'écart.

Ayant résolu de marcher sur Patras pour soumettre le château, qui se défendait depuis le commencement de la révolution, le président Condouriotis annonça qu'il prendrait lui-même le commandement en chef des troupes nationales. Il ordonna à Mavrocordato de l'accompagner en sa qualité de secrétaire d'état, et désigna le village de Scala comme devant être la première station du quartier général.

Mais les capitaines de la Grèce continentale, excités par Colettis, murmurèrent contre cette expédition militaire. La présence de Mavrocordato les offusquait. Peu de jours après l'arrivée du président Condouriotis au quartier général de Scala, la désertion commença à diminuer son armée, qui bientôt fut réduite à un faible noyau de Péloponésiens.

Pendant cette lutte entre Mavrocordato et Colettis, Ibrahim-Pacha, ayant passé l'hiver dans l'île de Candie, résolut de profiter de ces querelles, qui paralysaient l'action du gouvernement hellénique.

Ce fut dans le mois de février 1825 qu'il débarqua à Modon (1) dix mille hommes de troupes régulières. Il n'avait rencontré aucun obstacle dans sa traversée de-

(1) Depuis le commencement de l'insurrection de la Grèce, les places fortes de Modon et de Coron étaient restées entre les mains des Turcs. Étant très difficiles à bloquer, elles avaient fréquemment reçu des secours de vivres.

puis Candie jusqu'à la péninsule péloponésienne. De nouveaux renforts venus d'Alexandrie grossirent bientôt son armée.

Contraint à abandonner ses projets sur Patras, Condouriotis rassembla toutes ses forces disponibles, et alla camper avec 8000 hommes entre Modon et Navarin.

La ville de Navarin est ouverte; sa citadelle, placée sur la hauteur, est dominée par des collines voisines. Son port, qui s'avance profondément dans les terres, est couvert par l'île de Sphactérie. On y entre par deux passes assez étroites entre cette île et le continent.

Caratassos était chargé de défendre le hameau de Calyvia; Hadgi Christos commandait la citadelle; Tsamados, qui avait sous ses ordres une flottille de huit bricks, s'était engagé à occuper l'île de Sphactérie et à la protéger contre les musulmans.

Ibrahim-Pacha tomba d'abord sur Caratassos, et essaya d'enlever sa position à la baïonnette. Mais le feu bien nourri et parfaitement dirigé des Grecs arrêta les colonnes égyptiennes. Celles-ci, après deux attaques sans succès, se retirèrent, en laissant 400 morts sur le champ de bataille.

L'armée grecque de secours était campée à trois lieues de Modon. — Condouriotis, tombé malade, et ne pouvant commander en personne, avait chargé un brave marin, nommé Scourtis, de le remplacer et de diriger les troupes. Mais, tout à fait étranger à la guerre sur terre, Scourtis, dont le choix avait déplu à Karaïskakis, le plus habile des chefs grecs de cette armée, ne prit aucune des précautions nécessaires, soit pour se défendre, soit pour attaquer.

Ibrahim, tombant tout à coup sur les troupes de Scourtis, les mit bientôt dans une déroute complète. Les ca-

pitaines grecs Xidis et Raphaël furent tués; Costa Botzaris, frère de Marco Botzarris, renversé de cheval et blessé, aurait été pris par les Égyptiens, si ses Souliotes, le soulevant dans leurs bras, ne l'avaient emporté loin du champ de bataille.

Mais dans son attaque contre Paléocastron, situé en avant de la citadelle et défendu par Hadgi Christos, Ibrahim fut repoussé.

Sentant que l'île de Sphactérie, qui domine Navarin et qui commande toute sa rade, est le point le plus important de cette position, Ibrahim résolut de s'en emparer. — Il chargea un officier supérieur français (1) qui, devenu musulman, avait pris le nom de Soliman, de l'attaque et de la prise de cette île.

L'amiral grec Tsamados avait quitté sa flottille pour défendre l'île de Sphactérie avec 200 marins. Mavrocordato, Stavros, Sahinis, Anagnostaras et Tsocris, s'étaient portés sur le même point avec 400 soldats.

Soliman-Bey, ayant fait monter deux régiments égyptiens sur cinquante prames, opéra un débarquement dans cette île malgré le feu terrible des Grecs. Marchant en avant, les deux régiments égyptiens pressèrent les Grecs et manœuvrèrent pour les envelopper.

La plupart des marins grecs se sauvèrent à bord de leur flottille. L'intrépide Tsamados, ayant refusé de les suivre malgré leurs pressantes sollicitations, continua à se défendre, et ne tarda pas à recevoir la mort. Stravos et Sahinis, s'étant réfugiés dans une chapelle qui servait de magasin à poudre, la firent sauter plutôt que se rendre. Anagnostaras, caché dans une grotte, fut découvert et massacré. Tsocris épouva le même sort.

(1) Il avait servi dans l'armée française sous le nom de Sève.

Le comte Santa-Rosa, réfugié piémontais, périt dans cette occasion. Dévoué à la révolution de son pays natal, dans laquelle il avait joué le rôle de ministre secrétaire d'état, il avait été obligé en 1820 de chercher un asyle dans les pays étrangers. Il montra qu'aux talents d'un écrivain distingué il savait unir la plus brillante valeur (1).

Mavrocordato, s'étant battu avec courage et ayant échappé à tous les dangers, parvint à gagner le rivage et à se sauver sur le brick de Tsamados. Ce navire, attendant en vain son capitaine, était resté le dernier dans la rade de Navarin, et avait résisté pendant cinq heures à trente bâtiments égyptiens. Ayant perdu l'espoir de revoir le brave Tsamados, le capitaine Démétrius Sactouris, qui commandait en second, sortit enfin du port, et se fit jour à travers une escadre de cent voiles. Ce bâtiment arriva à Hydra tout criblé de coups, et se soutenant à peine sur la surface des eaux.

Tsamados était regardé par les Grecs comme le plus intrépide capitaine d'Hydra après Miaulis et Criésis. Il avait avec quatre bricks seulement, dans l'année 1822, dispersé dans le détroit de Chio six frégates et le vaisseau amiral des Turcs. S'étant trouvé, à la fin de 1823, avec son brick seul au milieu de quatre navires turcs de haut bord, il n'avait pas perdu courage. Après avoir lutté pendant plus d'une demi-heure, il était parvenu à se sauver.

Apprenant la mort de Tsamados, et voulant la venger, Miaulis fit voile vers Navarin. Averti le 12 mai, par un bâtiment ionien, que la moitié de la flotte ottomane

(1) Le comte Porro, réfugié milanais, défendait à cette époque, avec la plus grande bravoure, la cause des Grecs d'un autre côté.

était mouillée devant Modon, il se dirigea sur elle. Six brûlots accompagnaient son escadre.

A peine arrivés dans le voisinage des vaisseaux égyptiens, les brûlots grecs, favorisés par le vent, se précipitèrent sur eux. Une frégate, deux corvettes, une grosse gabare et deux bricks, furent mis en feu en un instant. — Les bâtiments incendiés, étant portés par le vent vers le gros de leur escadre, embrasèrent une frégate de la première grandeur et treize bricks de guerre. — Tous sautèrent l'un après l'autre. — Leurs débris enflammés communiquèrent l'incendie à la place de Modon. Quelques magasins à poudre de cette ville prirent feu, et endommagèrent par leur explosion une partie des fortifications du côté de la mer.

Cependant Navarin ne fut pas sauvée par cette victoire navale. Cette place avait résisté avec courage et succès à plusieurs attaques et à un bombardement assez vif. Mais, manquant totalement de vivres, elle fut réduite à capituler, le 18 mai 1825, aux conditions suivantes :

1° La garnison de Navarin remettra la place, avec toute l'artillerie, armes et munitions, au commandant égyptien commis à cet effet, le jour où des bâtiments européens seront prêts à recevoir les troupes grecques; 2° elle emportera ses bagages particuliers et déposera les armes; 3° elle sera embarquée sur des bâtiments marchands autrichiens et anglais, et sera transportée à Calamata. 4° MM. les commandants de *l'Amaranthe* et de la goelette autrichienne actuellement dans le port seront priés de vouloir bien consentir à escorter la garnison grecque jusqu'à Calamata, afin de la mettre à l'abri de toute insulte. 5° Dès ce moment toute hostilité cessera de part et d'autre.

Ibrahim, sous le prétexte que la capitulation de la garnison turque qui avait livré Navarin aux Grecs, en 1821, avait été violée de la manière la plus barbare et la plus perfide, retint comme prisonniers de guerre, malgré les réclamations des commandants européens, le capitaine Hadgi Christo, Georges Mavromicalis, fils de Pétro-Bey, et l'évêque de Modon. — Les deux premiers, redoutables par leur bravoure, furent retenus comme otages.

L'évêque de Modon, homme barbare et implacable dans ses haines religieuses, avait été l'instigateur des lâches assassins qui massacrèrent les Turcs de Navarin après leur capitulation en 1821. — Ce fut lui qui fit conduire à l'île de Sphactérie, pour y mourir de faim, les femmes, les enfants, les vieillards et les malades turcs que le sort des armes avait fait tomber entre les mains des Grecs. Cet indigne ministre de la religion chrétienne avait mérité la mort. Ibrahim-Pacha se contenta de le traiter comme prisonnier de guerre.

La reddition de Navarin aux Egyptiens fut le premier exemple d'une ville de guerre prise par les Turcs sur les Grecs depuis le commencement de la révolution de la Grèce.

Cette ville aurait été sauvée sans la guerre civile qui avait absorbé entièrement l'attention du gouvernement grec, et qui lui avait ôté les moyens d'envoyer des flottes pour arrêter les Egyptiens dans leurs traversées successives de Candie à Modon. — Ce ne fut qu'à la dernière extrémité, et par des efforts généreux de la part des Hydriotes et de quelques autres insulaires, que Miaulis fut mis en état de mettre à la voile avec des forces suffisantes pour combattre les Turcs et pour faire lever le siége de Navarin. La victoire de cet amiral grec de-

vant Modon devint inutile pour le salut de Navarin.

Aussi négligents et aussi imprévoyants que les Turcs, les Grecs avaient commis la grande faute de ne pas approvisionner cette place importante.

Deux chefs de la faction péloponésienne, Londos et Zaïmis, qui avaient évité par la fuite de tomber entre les mains du gouvernement, rentrèrent en Morée dans ces circonstances difficiles. Au lieu de se réunir à leurs concitoyens pour défendre leur patrie contre les Egyptiens, ils continuèrent à faire la guerre contre les troupes du gouvernement.— D'après leurs conseils, aucun Péloponésien ne voulait s'enrôler pour marcher contre les soldats d'Ibrahim-Pacha. — Leurs intrigues parvinrent plus tard à soulever l'armée grecque contre le président du sénat, qui fut obligé de se retirer à Calamata, et ensuite à Nauplie.

CHAPITRE XLVII.

NOUVEAU SIÉGE DE MISSOLONGHI PAR LES TURCS. — INVASION DE LA GRÈCE ORIENTALE PAR CES DERNIERS. — LES GRECS ROMÉLIOTES QUITTENT LE PÉLOPONÈSE. — COLOCOTRONI EST MIS EN LIBERTÉ. — IBRAHIM-PACHA SE DIRIGE VERS L'ARCADIE. — DÉFENSE GLORIEUSE DE LA POSITION DE MANIATIS PAR PAPA-FLÉCHIAS. — IBRAHIM-PACHA S'EMPARE DE LA VILLE MARITIME D'ARCADIA, PREND CELLE DE NISI, LA DÉTRUIT, ET FAIT SON ENTRÉE A TRIPOLITZA, CAPITALE DE LA MORÉE.

Peu de jours après la chute de Navarin, le bruit courut dans toute la Morée qu'une armée turque de 8 mille Asiatiques marchait sur la Béotie, et qu'une autre armée ottomane de 30 000 Albanais venait de mettre de nouveau le siége devant Missolonghi.

Tous les Roméliotes quittèrent aussitôt la Morée pour courir à la défense de leur pays. — Les Péloponésiens, travaillés par les intrigues de Londos, de Zaïmis, et de leurs nombreux amis, refusèrent de marcher contre Ibrahim, à moins qu'on ne leur donnât pour chef le vieux Théodore Colocotroni.

Le sénat se vit contraint de sacrifier ses animosités particulières au salut de la nation. Colocotroni, qui était détenu dans un couvent d'Hydra depuis quelques semaines, obtint sa liberté avec son pardon. — En se présentant devant Condouriotis, chef du gouvernement, il reconnut que, trompé par les grands du Péloponèse, il avait fait du mal à sa patrie.

On ne parla plus à Nauplie que de la réconciliation parfaite de ce vieux klephte avec les membres du gouvernement. — Mais l'irritation avait été trop vive pour que les maux réciproquement faits pussent être promptement oubliés.

L'apparition de Colocotroni dans la Morée n'y produisit qu'une ardeur éphémère. On ne vit accourir vers cet ancien chef du Péloponèse qu'un petit nombre de guerriers de cette péninsule. Loin de se montrer, comme dans les premières années, pleins d'ardeur et recherchant les combats, les Péloponésiens paraissaient plutôt être dominés par la peur. On les voyait sur beaucoup de points se disperser devant les Égyptiens au seul bruit de leurs tambours et de leurs trompettes.

Cependant Papa-Fléchias, un des anciens hétéristes, et un des premiers auteurs de l'insurrection de la Grèce, se montra, comme dans les premiers jours, ardent pour la défense de la liberté de sa patrie, et prêt à se dévouer pour elle. — Connaissant l'importance du plateau supérieur de l'Arcadie, il se porta le 9 juin avec 1500 hom-

mes au bourg de Maniatis, position stratégique, et point central de plusieurs débouchés.

Ibrahim-Pacha se présenta le lendemain au point du jour devant la position importante occupée par Papa-Fléchias. — Le combat s'engagea bientôt avec une égale ardeur des deux côtés.

Mais après six heures d'une lutte obstinée, pendant laquelle les Egyptiens montrèrent l'attitude ferme et le courage persévérant des soldats disciplinés de l'Europe, 500 Spartiates quittèrent leur position pour se retirer vers la vallée de l'Eurotas. Le reste de l'armée grecque suivit en grande partie leur exemple, et se dispersa dans tous les sens. — 300 Arcadiens restèrent fidèles à leurs devoirs, et se groupèrent autour de Papa-Fléchias. — Ce digne prêtre et ses soldats se battirent vaillamment jusqu'au soir. Accablés enfin par le nombre, ils succombèrent après avoir tué plus de 800 Egyptiens.

Papa-Fléchias, le sabre à la main, résistait tout seul à plusieurs Arabes qui le serraient de près. Étonné de sa bravoure, Ibrahim lui cria : « Papa, rends-toi, mets bas » les armes et je t'accorde la vie. » — « Je ne veux au- » cune grâce de toi, répondit ce noble guerrier ; j'ai su » faire révolter la Grèce contre ses tyrans, et je saurai » mourir en la défendant. »

Quelle différence entre cet héroïque archimandrite et le misérable prêtre qui, ayant accepté le commandement de l'Acro-Corinthe à l'époque du passage de l'armée de Dram-Ali, abandonna son poste pour fuir dans le Péloponèse! — Papa-Fléchias en mourant emporta l'estime et les regrets de ses compatriotes, et excita l'admiration de ses ennemis.

Après la dispersion du corps commandé par Fléchias, Ibrahim-Pacha marcha sur la ville d'Arcadia, située à

cinq lieues de Maniatis. — N'y trouvant aucune résistance, il y mit le feu. — Nisi, ville assez considérable sur les bords du Pamisus, ayant été abandonnée par ses habitants, fut également détruite par l'incendie.

Ayant appris que Pétro-Bey, le chef des Maïnotes, avait rassemblé 5 à 600 hommes à Calamata, et qu'il faisait réparer les murailles de cette ville, Ibrahim-Pacha se porta sur ce point avec quatre régiments égyptiens. — Les Grecs, au lieu de se défendre, abandonnèrent Calamata.

Pétro-Bey conserva seul son poste, et se défendit jusqu'à la dernière extrémité avec le peu de Spartiates et de Maïnotes qui lui étaient restés. Obligé de se retirer, ce valeureux vieillard versait des larmes. Il gémissait sur la lâcheté des Moriotes, qui, après tant de triomphes obtenus par eux sur les Osmanlis, fuyaient actuellement devant des Arabes. — La confiance des Péloponésiens était détruite par suite de divisions intestines ; ils n'avaient plus l'espoir d'obtenir leur indépendance nationale.

Après avoir brûlé Calamata et porté la destruction dans ses campagnes, en faisant couper les mûriers, les vignes et tous les arbres fruitiers (acte d'un honteux vandalisme), Ibrahim osa pénétrer dans le Magne, et s'empara de Kitries, résidence de Pétro-Bey, chef de ce district. Ayant appris que 1500 Grecs s'étaient réunis dans le monastère de Palamidié, le général égyptien les attaqua et les chassa de ce point, susceptible d'une bonne défense.

Quittant cette partie de la Morée, où il avait commis les plus grandes dévastations, Ibrahim se dirigea, le 18 juin, sur Tripolitza, capitale de toute la Péninsule. — Colocotroni s'était chargé de la défense de cette ville

importante, dont le sort avait toujours eu une très grande influence sur le reste de la presqu'île.

Ce général était regardé par les Grecs comme ayant une idée parfaite du pays, et comme connaissant tous les défilés des montagnes. Cependant, au lieu de s'établir de manière à surveiller tous les passages, il en négligea un qu'il croyait impatricable et par lequel Ibrahim-Pacha, conduit par deux Moriotes mahométans, arriva sur les derrières des défenseurs de l'Arcadie. Colocotroni, marchant à sa rencontre, fut battu complétement, et perdit 2000 hommes.

Le généralissime des Egyptiens entra le 22 juin dans Tripolitza, que les habitants s'étaient empressés d'abandonner, après l'avoir livrée aux flammes. Laissant une forte réserve dans cette capitale de la Morée, Ibrahim se mit en marche le 25 juin pour s'avancer jusqu'aux portes de Nauplie.

La position des habitants du Péloponèse paraissait désespérée. — Ibrahim n'avait eu que des succès en traversant la péninsule. Colocotroni n'avait pas répondu à la confiance publique. Ses troupes l'avaient en grande partie abandonné après la soumission de Tripolitza aux Egyptiens.

Mais le brave Hypsilanti, qui ne se montrait que dans les occasions difficiles, et qui était resté dans l'inaction, indifférent à tous les partis, pendant les dernières dissensions civiles, reparut pour défendre les approches de Nauplie et sauver la Grèce.

La force des troupes égyptiennes qui se montrèrent devant Nauplie était de 5600 fantassins et de 600 cavaliers. Leur artillerie consistait en deux pièces de canon de 8 et un obusier.

N'ayant pu réunir, dans les premiers moments, qu'un

corps d'environ 300 Palicares grecs, Hypsilanti en plaça 120 à la droite des moulins de Lerne, un nombre semblable à la gauche de ces moulins et 60 dans les jardins attenants. L'étang de Lerne, si célèbre depuis la plus haute antiquité (1), couvrait cette position importante, par laquelle Ibrahim-Pacha devait déboucher pour pénétrer dans la plaine d'Argos. Plusieurs mysticks, embossés près du rivage, étaient destinés à protéger par le feu de leur artillerie les deux flancs de la position des moulins.

Repoussés dans plusieurs attaques, les Egyptiens renoncèrent à prendre de vive force la forte position de Lerne, et allèrent s'établir au pied du mont Trochos, sur la rive droite de l'Erésinus.

Hypsilanti, ayant reçu des renforts pendant et après le dernier combat, marcha en avant avec près de 3000 hommes pour forcer Ibrahim à remonter sur le plateau de l'Arcadie.

Non content de ces premiers et brillants succès, Hypsilanti suivit le mouvement rétrograde des Égyptiens. Lorsque ceux-ci se furent enfermés dans la place de Tripolitza, il occupa toutes les montagnes environnantes.

Obligés de faire des sorties pour se procurer des vivres et des fourrages, les Égyptiens eurent des luttes fréquentes avec les Grecs, qui leur tuèrent beaucoup de monde.

Les exploits d'Hypsilanti firent une révolution heureuse dans le Péloponèse. — L'espoir rentra dans tous les cœurs. L'intrépide Jean Kridgialis, ayant réussi, par

(1) C'était dans cet étang qu'existait, dit la fable, l'Hydre de Lerne, tuè par Hercule.

ses efforts et par son éloquence populaire, à réunir près de Calamata 2000 habitants fugitifs d'Androussa, de Cyparisse et de Léondari, marcha avec eux contre 7 à 800 Egyptiens laissés sur le site et près des ruines de Nisi.

Surpris et n'ayant aucun retranchement pour se couvrir, les Egyptiens furent égorgés ou pris, à l'exception d'une trentaine de cavaliers qui parvinrent à se sauver et à gagner la ville de Modon.

Par suite du même enthousiasme excité par les victoires d'Hypsilanti, un bataillon de Crétois fugitifs, formé à Nauplie par Emmanuel Antoniadès et Démétrius Calergis, partit pour l'île de Candie, et s'empara en arrivant des deux forteresses importantes de Carabousa et de Kyssamos.

Ce fut dans le mois de juillet 1825 qu'Odyssée, que le gouvernement grec avait fait enfermer dans l'Acropolis d'Athènes, mourut victime de la trahison de ses ennemis personnels. Gouras, son ancien lieutenant, s'était entendu en apparence avec lui pour faciliter son évasion. On avait fourni au prisonnier une longue corde pour descendre de la tour, où il était détenu, jusqu'au bas de l'escarpement de la citadelle. Mais la corde fut coupée lorsque Odyssée n'était arrivé qu'au tiers de l'espace qu'il avait à parcourir. Tombant précipitamment au pied de la hauteur, le corps d'Odyssée fut brisé. Ce guerrier sauvage expira à l'instant même.

Gouras, qui attribuait ce lâche assassinat à Mavrocordato, est généralement regardé comme en étant l'auteur. Il voulait avoir le commandement sans contrôle des troupes d'Odyssée, et s'emparer de ses richesses.

Odyssée craignait depuis long-temps les machinations de ses ennemis. Il avait fait porter toutes ses richesses dans une grotte profonde du mont Parnasse, et l'avait

disposée, par des travaux défensifs, de manière à pouvoir s'y défendre long-temps avec succès.

A l'époque de la mort d'Odyssée, un Anglais, nommé Tralawnay, qui avait épousé la sœur de ce général grec, se trouvait avec sa famille dans la grotte en question. Deux Anglais, sous le prétexte de faire à Tralawnay une visite d'amitié, l'assassinèrent dans l'intention de s'emparer de l'argent et des meubles renfermés dans la grotte. — Le crime de ces misérables ne resta pas impuni. Tralawnay échappa à ses blessures. Mais cette tentative criminelle devint, parmi les chefs des partis rivaux, un motif d'accusations réciproques. Elle envenima les haines, et donna lieu à de nombreuses collisions.

Né dans l'Épire, d'une famille de Clephtes chrétiens, Odyssée avait été élevé à la cour d'Ali-Pacha. — Sa vivacité intellectuelle, sa force physique, et sa célérité dans sa marche à travers les montagnes, l'avaient fait remarquer et chérir par le vieux satrape, qui lui avait confié plusieurs missions difficiles. C'était pour servir et sauver Ali-Pacha dans sa position critique, lorsqu'il était poursuivi par la Porte, qu'Odyssée avait travaillé à insurger les Grecs, afin de faire une diversion en faveur de son maître.

Les troupes qu'il avait levées avec l'argent du pacha lui servirent, après la mort de ce dernier, à se placer en première ligne parmi les chefs de l'insurrection hellénique. Il rendit de grands services à la Grèce. Mais son ambition excessive et son avidité insatiable commencèrent les divisions intestines qui, en se multipliant, ont été le plus grand fléau de ce pays.

CHAPITRE XLVIII.

MAVROCORDATO FORME LE PROJET DE METTRE LA GRÈCE SOUS LA PROTECTION EXCLUSIVE DE L'ANGLETERRE. — DÉCOURAGEMENT PARMI LES GRECS. — NOUVEAU SIÉGE DE MISSOLONGHI PAR RESCHID-PACHA. — IBRAHIM-PACHA EST APPELÉ A COOPÉRER A CE SIÉGE AVEC SES ÉGYPTIENS. — CHUTE ET ABANDON DE MISSOLONGHI.

Voyant que les grandes puissances européennes continuaient à montrer de l'indifférence pour les Grecs, et même que quelques unes d'entre elles, entre autres l'Autriche, paraissaient plutôt disposées à favoriser les Turcs, Mavrocordoto avait conçu le projet de placer la Grèce sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne.—Il pensait que le cabinet de Londres, devenu le protecteur ou plutôt le maître des îles Ioniennes, verrait avec plaisir l'annexion de la Grèce à cette confédération politique.

Mais, si la place de Corfou est pour l'Angleterre une position importante et très forte, d'où elle peut surveiller avec facilité et en toute sûreté la partie occidentale de la Turquie ainsi que la mer Adriatique, les autres îles Ioniennes sont pour elle plutôt embarrassantes qu'utiles. L'acquisition de la Morée et de la Grèce continentale aurait augmenté les embarras du gouvernement anglais, l'aurait brouillé immédiatement avec la Porte, et aurait excité la jalousie et le mécontentement des autres nations de l'Europe.

La proposition de Mavrocordato ne devait pas être et ne fut pas acceptée par l'Angleterre. — Elle refroidit beaucoup le zèle des Philhellènes du continent européen pour la nation hellénique.

Plusieurs partis se formèrent à l'instant pour combattre le projet de Mavrocordato. Les uns se déclarèrent pour la France, et les autres pour la Russie.

Le colonel Philippe Jourdain attaqua le projet de Mavrocordato dans une lettre adressée au conseil exécutif. Le comte Théotokis, ministre de la justice, les généraux Coletti, Gouras, Karaïskakis, s'opposèrent à cette résolution, et créèrent le parti français.

Cependant Mavrocordato parvint à faire donner l'ordre par le gouvernement grec au colonel Philippe Jourdain de quitter le territoire de la Grèce; il fit arrêter et renfermer en même temps dans l'île de Bourgy, près de Nauplie, les chefs grecs ses antagonistes.

Le projet de Mavrocordato, ayant été transformé en loi par une assemblée égarée, produisit immédiatement des résultats funestes. Les soldats de la Morée quittèrent leurs drapeaux et se dispersèrent en disant : « Puisque on livre notre pays aux Anglais, qu'ils viennent le défendre. » — Le mécontentement du peuple péloponésien fut partagé par les habitants de la Grèce continentale. — On ne pensa plus à défendre le pays, et encore moins à attaquer les Turcs.

Rien ne gêna alors les mouvements d'Ibrahim-Pacha, qui, heureusement pour les Grecs, resta inactif pendant quelques mois dans la forteresse de Modon. Mais Reschid-Pacha put faire sans obstacle tous les préparatifs nécessaires d'un nouveau siége de la place de Missolonghi.

Missolonghi avait alors une garnison de 4000 Roméliotes, qui étaient commandés par Noti Botzaris, frère de l'illustre Marco, ainsi que par Stournaris, Macris, Tsongas et Liocatas. — Une junte locale, chargée de toutes les affaires civiles et militaires de l'Etolie, rési-

dait dans la place. Elle était composée de Jean Papa-Diamantopoulos, Georges Canaris et Démétrius Tchémélis.

Le nouveau siége de Missolonghi, commencé dans le printemps de 1825, fut poussé d'abord avec vigueur par Reschid-Pacha, qui était, dit-on, assisté par des ingénieurs autrichiens. Il avait fait abattre tous les arbres autour de la place pour confectionner des fascines et des gabions avec leurs branchages et leurs rameaux. Il avait en outre établi une ligne de contrevallation qui était appuyée par des redoutes placées de manière à se flanquer mutuellement.

Les bastions de Missolonghi, construits sur le seul front abordable du côté de terre, portaient les noms illustres de Franklin, Guillaume-Tell, Rhigas, Marco Botzaris, Byron, Kyriacoulis et Norman.

L'arrivée de la flotte turque commandée par Topal-Pacha fournit à Reschid-Pacha de nouvelles ressources en vivres et munitions de guerre, et lui permit d'attaquer Missolonghi tant par mer que par terre.

Sommés de se rendre, les défenseurs de cette place répondirent que les clefs de leur ville étaient suspendues à leurs canons.

Irrité par ces paroles hardies, Reschid ordonna aussitôt l'assaut. Dix mille Albanais s'élancèrent à l'instant, munis d'échelles et de fascines. Ayant comblé une partie des fossés, ils se portèrent à l'escalade. L'explosion d'une mine leur permit de pénétrer dans le bastion de Marco Botzaris. On voyait déjà flotter sur les murs quelques drapeaux ottomans.

Mais le cri de « Défendons les cendres de Marco Botzaris ! » excita l'enthousiasme général, et produisit un concours considérable de valeureux soldats sur le bas-

tion menacé. L'ennemi se vit contraint de rentrer dans ses retranchements.

Repoussé par la force, Reschid-Pacha tenta de prendre Missolonghi par la voie de la corruption, et s'adressa aux Souliotes, en leur faisant offrir des sommes considérables. Mais, voyant ses offres rejetées avec mépris, ce pacha énergique reprit ses opérations offensives.

Un nouvel assaut fut donné à Missolonghi. Les bastions de Franklin et de Botzaris furent attaqués avec fureur. Les assiégés opposèrent un courage calme à la rage de leurs ennemis.

Au bout de deux heures le combat cessa. Les Albanais se retirèrent dans leurs tranchées. Les remparts de Missolonghi et les terrains environnants étaient couverts de leurs morts. Topal-Pacha, qui avait coopéré du côté de la mer à l'assaut général, ayant perdu dans ses attaques le tiers de ses équipages, s'empressa de sortir des lagunes de Missolonghi et de gagner la haute mer.

Malgré ses triomphes, la garnison de Missolonghi se trouvait dans un état peu rassurant : ses fortifications, travaillées par les mines, les bombes et les boulets, étaient dans un état de délabrement complet ; les vivres commençaient à manquer ; les munitions de guerre étaient réduites à quelques barils de poudre et à 5 ou 600 boulets.

Miaulis, envoyé par le gouvernement central au secours de Missolonghi, parut devant cette place dans les premiers jours de septembre, à l'aube du jour et à la suite d'une nuit orageuse. Son apparition inopinée effraya la flotte ottomane, qui s'empressa de gagner le large à toutes voiles, et de se retirer dans le golfe de Patras. Les bâtiments grecs entrèrent sans coup férir dans le port de Missolonghi, et, au bruit des acclamations générales des défenseurs de cette ville, débarquè-

rent une assez grande quantité de vivres et de munitions de guerre.

Ayant perdu alors l'espoir de réduire Missolonghi par la famine, Reschid-Pacha dirigea tous ses efforts vers les travaux de siége. Conseillé par des hommes plus habiles que ceux qui avaient dirigé jusque alors les opérations offensives, Reschid fit construire avec des terres rapportées devant le bastion qui portait le nom du général Normann une très longue chaussée sur laquelle il établit des batteries, qu'il fit flanquer par des tourelles. Dans une attaque vigoureuse, Reschid parvint à se rendre maître d'un ouvrage avancé nommé le Franklin.

D'après les conseils et sous la direction de deux Philhellènes, Cochin et Constantin, un nouveau rempart garni de canons fut construit par les Grecs vis-à-vis cette formidable chaussée.

Des renforts leur arrivèrent dans ces moments critiques sous la direction de Kitsos Zavellas, de Costas Fotomaras et de George Valtinos. Résolus de sauver leurs frères, ces chefs valeureux avaient traversé audacieusement et avec succès le camp de Reschid-Pacha pour entrer dans la ville assiégée.

Encouragés par l'arrivée de ce renfort, les Missolonghiotes creusèrent une mine sous le Franklin, y mirent le feu, et, profitant des effets de l'explosion, reprirent cet ouvrage. Ranimé par l'exemple et les cris de Reschid-Pacha, les assaillants revinrent à la charge. On se battit à coups de fusil et de sabre, ainsi qu'avec des pierres et des grenades à main. — Aprés une longue lutte, les Grecs parvinrent à vaincre leurs ennemis, et les forcèrent à rétrograder.

Un capidgi-bachi venant de Constantinople apporta à cette époque à Reschid-Pacha, de la part du sultan,

une dépêche qui contenait ces mots terribles : *Missolonghi ou ta tête.*

Après un conseil de guerre tenu le 15 décembre 1825, Reschid résolut de donner un dernier assaut décisif. Faisant précéder sa colonne par une foule de paysans chrétiens ramassés dans les campagnes voisines, et qui marchaient sous la direction de cavaliers armés de fouets, afin de concentrer et d'affaiblir sur ces malheureux la première fureur des Grecs, Reschid-Pacha se mit en marche pour donner l'assaut aux bastions de Rhigas, de Macris et de Montalembert.

Mais au moment où cette masse allait toucher la contre-escarpe du fossé, le feu fut mis par les Grecs à des mines préparées d'avance. L'explosion entr'ouvrit la terre et lança dans les airs, au milieu d'un tourbillon épais, des pierres et des corps mutilés qui tombèrent sur la grande colonne dirigée par Reschid en personne. Frappé de stupeur et effrayé de ce spectacle, Reschid abandonna l'attaque, et alla se réfugier dans sa tente. — Les cris de ses soldats, démoralisés par tant de défaites, lui demandèrent la levée immédiate du siége.

L'armée assiégeante se trouvait elle-même bloquée depuis quelques jours. Karaïskakis, qui tenait la campagne, enlevait aux Turcs tous leurs convois de vivres, et coupait leurs communications avec Salone et Arta.

Ce fut dans ces circonstances que Reschid-Pacha consentit à la démarche humiliante d'appeler Ibrahim-Pacha à son secours. Ce dernier avait déjà reçu un firman du Grand-Seigneur qui lui ordonnait de se porter sur Missolonghi, s'il y était appelé par Reschid-Pacha.

Obéissant à cet ordre souverain, et cédant aux suppliantes instances de Reschid-Pacha, Ibrahim se mit en marche avec 9000 Egyptiens, et débarqua à Crionéris.

— Dès le 25 décembre il se trouvait en ligne avec les Albanais et avec les troupes asiatiques que Reschid-Pacha venait de recevoir.

Au moment où Ibrahim faisait sa jonction avec Reschid, Miaulis parut de nouveau dans la baie de Missolonghi. Ayant jeté l'ancre devant Vassiladi, il fit parvenir aux assiégés des approvisionnements pour deux mois.

Mais la flotte combinée de Turquie et d'Egypte, à laquelle Miaulis avait échappé par l'habileté de ses manœuvres, reparut devant les bâtiments grecs, qui, quoique mieux dirigés, avaient une très grande infériorité de nombre à l'égard de leurs adversaires.

Miaulis détacha contre la flotte turco-égyptienne l'habile et intrépide Criésis avec douze bricks grecs, et le fit accompagner par les deux brûlots de Canaris et de Pépinos. — Criésis, après un combat obstiné, força les ennemis à se retirer en désordre. Une corvette égyptienne fut accrochée par les brûlots des Grecs, et périt avec tout son équipage.

Avant de quitter la Morée, Ibrahim-Pacha avait été nommé par le Grand-Seigneur visir de cette presqu'île en remplacement de Yousouf-Pacha, qui depuis quelques années gouvernait cette province.

Ayant été chargé deux fois de la direction du siége de Missolonghi, Yousouf avait échoué, la première fois par la lâcheté de ses troupes albanaises, qui l'avaient abandonné au moment d'investir la place; la seconde fois par la défection partielle de ses soldats et par l'insuffisance des moyens mis à sa disposition. Ce pacha reçut l'ordre d'aller prendre le commandement du pachalik asiatique de Magnésie.

Comme les Egyptiens ont réussi dans l'entreprise du siége de Missolonghi, qui avait été si funeste à tant

d'armées ottomanes, nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur ce qu'étaient à cette époque les soldats d'Ibrahim-Pacha.

Nous avons déjà fait observer dans nos considérations générales que la servitude à laquelle avaient été soumis pendant plusieurs siècles les fellahs ou paysans d'Egypte, leur docilité naturelle, et leur habitude à supporter des privations et des fatigues de tous genres, les rendaient propres à faire d'excellents soldats. Aucun autre Osmanli n'aurait consenti à se soumettre à des travaux rudes et fatigants comme de porter sur sa tête des bombes et des obus destinés au siége.

Ces Egyptiens étaient en apparence les plus vilaines troupes du monde; on voyait à peine parmi eux un homme de bonne mine; la plupart avaient la vue défectueuse par les effets funestes des ophthalmies : on remarquait dans cette armée beaucoup d'hommes borgnes, louches ou à vue courte. — Des nègres achetés dans le Sénaar et le Darfour composaient une grande partie de cette armée.

Les soldats d'Ibrahim-Pacha étaient braves et obéissants. Ils ne se plaignaient jamais, et ils apprenaient facilement les exercices et les évolutions militaires. Dans les époques de repos, leurs officiers les exerçaient au maniment des armes et aux manœuvres.

Avec toutes ces qualités, malgré leur apparence chétive, les Egyptiens valaient infiniment mieux pour la guerre, comme les événements l'ont prouvé, que les athlétiques montagnards de l'Albanie.

D'après les conseils de Reschid-Pacha, et voulant imiter les Albanais, Ibrahim-Pacha, plein de confiance dans la bravoure de ses soldats, commença ses opérations offensives par donner un assaut aux remparts de

Missolonghi. Mais sa première tentative fut malheureuse : les Grecs, combattant avec leur bravoure et leur dextérité ordinaires, lui tuèrent un très grand nombre d'officiers et de soldats.

Au lieu de suivre avec obstination ce mauvais système d'attaque, Ibrahim commença par parcourir, en compagnie de son chef du génie militaire Roméi, Italien, la campagne autour de Missolonghi, afin d'acquérir une idée exacte des terrains environnants.

Tous les généraux turcs qui avaient dirigé les divers siéges entrepris contre Missolonghi avaient commis la grande faute de ne pas s'emparer des postes de Vassilidi, de Dolmas, de Clissova, ainsi que de la petite ville d'Anatolico. Ces postes maritimes, entre les mains des Missolonghiotes, leur procuraient une communication libre avec la mer, et facilitaient l'arrivée des renforts et le ravitaillement de la place.

Convaincu que la famine était le meilleur et peut-être le seul moyen de réduire Missolonghi, Ibrahim-Pacha, après s'être concerté avec le séraskier ou commandant en chef Reschid-Pacha, résolut de fermer, du côté de la mer comme du côté de terre, les avenues de cette place.

Ayant réuni un grand nombre de chaloupes et de prames, Ibrahim pénétra, le 6 mars 1826, dans les lagunes, et attaqua le fort de Vasilidi, situé à une demi-lieue de Missolonghi. Une bombe, tombée sur le magasin à poudre du fort, y mit le feu, et détruisit par cette explosion une partie des remparts. La garnison, effrayée, demanda à capituler, et obtint des conditions honorables.

Ibrahim-Pacha attaqua quelques jours après la petite ville d'Anatolico, située sur un rocher isolé à peu de distance de Missolonghi. On pensait que sa population,

qui s'élevait à 3000 âmes, et les soldats grecs envoyés à son secours, opposeraient une vigoureuse défense. Mais cette petite place se rendit à discrétion après avoir reçu quelques coups de canon. Sa garnison obtint la permission de se retirer à Arta et d'emporter ses effets. Celle de Dolmas eut le même sort et sortit aux mêmes conditions.

Mais les Turcs n'eurent pas le même bonheur dans leur attaque de la petite île de Clissova ou Monasteri, située à 600 toises au sud-est de Missolonghi.—Cette île renfermait une haute tour, dans laquelle 75 Grecs s'étaient retranchés. La mer environnante, qui est très basse, ne permettait pas aux grosses chaloupes et aux prames d'approcher de son rivage.

Après avoir traversé péniblement, ayant l'eau jusqu'à la ceinture, l'espace de mer basse qu'ils avaient à parcourir, les Turcs, arrivés au pied de la tour, cherchèrent à s'en emparer. Mais ils n'avaient pas d'échelles, et la porte d'entrée de cet ouvrage était très élevée au dessus du sol. Dans cette attaque obstinée beaucoup de Turcs reçurent la mort. Husseyn-Bey, beau-frère d'Ibrahim, et excellent officier, fut de ce nombre. Reschid-Pacha eut le bras déchiré par une balle de fusil. —Les défenseurs de cette île étaient commandés par Kitsos-Zavellas, si distingué parmi les Souliotes.

L'armée navale des Grecs, après avoir battu la flotte turco-égyptienne et forcé le passage, arriva le 15 avril à la vue de Missolonghi. Mais, trouvant les postes extérieurs de Vassilidi, d'Anatolico et de Dolmas, occupés par l'ennemi, elle ne put pas faire parvenir aux assiégés les vivres et les munitions dont ils avaient besoin.

C'en était fait des braves défenseurs de Missolonghi. Malgré leur bravoure qui avait éclaté dans tant d'occa-

sions glorieuses, l'horrible faim devait enfin les obliger à se soumettre à leurs cruels ennemis.

Après avoir épuisé leurs approvisionnements et dévoré la chair de leurs chevaux, les habitants de Missolonghi se trouvaient réduits à avoir recours aux herbes salées qui croissent sur leurs rivages. Beaucoup de personnes mouraient d'inanition dans les rues; les soldats exténués tombaient évanouis à leurs postes.

Instruit de leur malheureuse position, Ibrahim-Pacha leur offrit une capitulation qui leur assurait la vie. — Elle fut rejetée par les vieux soldats et principalement par les Souliotes, qui voulaient conserver leurs armes et leurs bagages.

Le colonel Fabvier, que le désir d'affranchir un peuple malheureux avait attiré en Grèce, et qui avait déjà réussi à organiser parmi les Grecs un corps de 12 à 1500 soldats d'infanterie régulière, s'offrit d'aller se réunir à Karaïskakis pour obtenir la levée du siége de Missolonghi.

Son offre fut repoussée comme intempestive et inutile, parce que Missolonghi, lui disait-on, devait inévitablement tomber. Afin d'occuper ce guerrier plein d'ardeur, on lui dicta l'expédition de Carystos, dans l'île d'Eubée. Plein de confiance dans les promesses du gouvernement grec, Fabvier entreprit audacieusement les opérations du siége de Carystos, et y déploya beaucoup d'intelligence et de fermeté. On lui avait promis des renforts, des vivres et des munitions de guerre; il ne reçut rien. —Lorsque, menacé de tous côtés, et resserré entre deux feux, il se trouva dans une position très critique, on ne pensa pas à le tirer du péril. Ce ne fut que par la confiance qu'il savait inspirer et par les efforts de son activité intelligente, que ce chef parvint à quitter, sans être

entamé, l'île de Négrepont et à se retirer avec ses soldats dans la presqu'île de Méthana, dont il fit bientôt, par des travaux défensifs, une position presque imprenable.

Pressés par la faim, les braves défenseurs de Missolonghi écrivirent à Karaïskakis que le 22 avril, à l'entrée de la nuit, ils étaient décidés à tenter une sortie générale. Ils l'engageaient, dans cette lettre, à se porter sur les derrières des assiégeants, et le priaient de les avertir de son arrivée par une forte décharge de mousqueterie, afin qu'à la faveur d'une attaque simultanée ils pussent se faire jour à travers les rangs des ennemis.

Cet avis parvint à Karaïskakis. Mais, instruit par un déserteur des intentions de la garnison de Missolonghi, Ibrahim-Pacha prit ses mesures pour en empêcher l'exécution et le succès.

Au jour fixé pour l'abandon de Missolonghi et pour la sortie générale des troupes et de la population de cette ville, on en fit le recensement et on trouva encore 3000 combattants dans la place. Les femmes, les enfants, les vieillards et les hommes inhabiles à combattre, montaient à environ 6000 personnes.

Les femmes qui se sentaient assez de force et de courage pour partager, dans le combat, les périls de leurs pères, de leurs frères ou de leurs époux, revêtirent des habillements d'hommes et prirent des armes pour combattre, et détruire l'ennemi.

Les défenseurs et la population de Missolonghi furent partagés en deux colonnes : l'une devait traverser le camp de Reschid-Pacha, et l'autre celui des Égyptiens.

A une heure après le coucher du soleil une vive fusillade se fit entendre des hauteurs du mont Aracynthe,

qui forme l'entourage de la plaine de Missolonghi. Les Grecs crurent que c'était le signal convenu de l'arrivée de Karaïskakis.—Mais ce général grec, que la maladie retenait alors dans son lit, ne fit aucun mouvement pour favoriser ses compatriotes.

Profitant des instructions du transfuge qui l'avait informé de la sortie prochaine des Missolonghiotes, Ibrahim-Pacha avait fait placer sur le mont Aracynthe un corps nombreux destiné à combattre l'armée de secours et à arrêter la marche de la garnison de Missolonghi. Ce corps venait de faire entendre à l'entrée de la nuit une fusillade, laquelle, prise pour le signal convenu avec Karaïskakis, fit précipiter l'évacuation de la ville assiégée.

A huit heures sonnantes, les Souliotes commencèrent à évacuer les remparts. Ils s'arrêtèrent et se couchèrent à terre en dehors des glacis et attendirent silencieusement dans cette position l'attaque des camps ennemis par le général Karaïskakis.

Au bout d'une heure d'attente et de silence, cette avant-garde, déterminée à exécuter son mouvement de retraite, se leva en masse en criant : « Frères, en avant! mort aux barbares! »

La colonne qui renfermait la population non combattante commençait à sortir..... Un cri proféré au milieu d'elle et accompagné des mots : « En arrière, dans les batteries! » la fit rentrer précipitamment et en désordre. Les Égyptiens, profitant de la confusion, pénétrèrent dans la ville avec cette masse effrayée.

Le carnage devint horrible; les vainqueurs n'épargnèrent ni le sexe ni l'âge. Frappant sans pitié, ils ne laissèrent la vie qu'à 1200 personnes qu'ils réduisirent à l'esclavage. — Christos Kapsalis, ayant réuni autour

de lui quelques soldats ainsi qu'un nombre assez considérable de femmes, d'enfants et de vieillards infirmes, se retira avec eux dans un grand édifice qui renfermait les munitions de guerre. Ne pouvant échapper et voulant éviter l'esclavage et l'opprobre pour lui-même et pour les personnes qui l'entouraient, il attendit avec intrépité et résignation que les ennemis fussent réunis en grand nombre autour de cet édifice. S'écriant alors : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » il mit le feu aux poudres. La maison disparut ; le sol s'entr'ouvrit ; 2000 Egyptiens périrent avec les chrétiens qui avaient suivi l'héroïque Kapsalis.

Les guerriers grecs qui, après avoir franchi les camps et tous les retranchements des Turcs, étaient déjà arrivés au monastère de Saint-Siméon, situé au pied de l'Aracynthe, se croyaient sauvés et s'attendaient à faire leur jonction avec les soldats de Karaïskakis.

Mais au lieu des amis qui devaient accourir à leur secours, ils rencontrèrent les Albanais mahométans que Ibrahim-Pacha avait envoyés sur ce point pour arrêter l'armée de secours et pour détruire les troupes grecques venant de Missolonghi.

Quoique assaillis par un feu inattendu et destructeur, les Grecs ne se dispersèrent pas et se battirent avec beaucoup d'ordre et de persévérance jusqu'au moment où un capitaine nommé Démétrius, appartenant au corps de Karaïskakis, arriva à leur secours à la tête de 500 hommes. Les Turcs vaincus furent contraints à se retirer.

Battant en retraite à travers les montagnes et les abymes, les faibles et glorieux restes de la garnison de Missolonghi arrivèrent, au nombre d'environ 2400 hommes, après deux jours de marche, au misérable village de Dervékista.

N'y trouvant aucun soulagement, ils furent contraints de continuer leur pénible marche vers Salone. Leur route était marquée par les cadavres de leurs malheureux compagnons, qui, ne pouvant plus se soutenir, mouraient victimes de la fatigue et de la faim.

Cette dernière marche coûta 600 hommes aux défenseurs de Missolonghi. Arrivés à Salone au nombre d'environ 1800 guerriers, ils reçurent un accueil vraiment fraternel de la part de Costa Botzaris, qui occupait cette partie orientale de l'Etolie.

Apprenant que la chute de Missolonghi avait jeté la consternation parmi tous les habitants de la Grèce, et que beaucoup de corps armés avaient commencé à se disperser, ces honorables et faibles débris d'une garnison héroïque écrivirent le 7 mai au gouvernement central la lettre suivante :

« Gouverneurs de la Grèce, ne perdez pas courage! Si vous avez confiance en nous, nous sommes encore en état de rendre d'utiles services à la patrie, et de venger les tombes renversées de l'immortel Marco Botzaris, et du généreux Anglais qui nous consacra ses chants poétiques, sa fortune et sa vie. Missolonghi n'existe plus que dans ses ruines ; mais il est partout avec nous ; le sang qui coule dans nos veines est toujours le même. Nous sommes les mêmes hommes qui ont défendu les droits sacrés de la patrie et ceux de la liberté, tant sur les montagnes escarpées de Souli que dans les murs croulants de Missolonghi (1). »

(1) Une grande partie des braves qui échappèrent aux massacres de Missolonghi appartenait au pays montueux de la Selléide.

CHAPITRE XLIX.

DEUXIÈME CONGRÈS D'ÉPIDAURE. — LE PARTI PÉLOPONÉSIEN Y DOMINE. — CE CONGRÈS DÉCIDE QUE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE EN TURQUIE SERAIT CHARGÉ D'ÊTRE LE MÉDIATEUR DES GRECS AUPRÈS DE LA SUBLIME-PORTE. — MAIS CETTE DÉCICION DÉPLAIT AUX ROMÉLIOTES. — ELLE EST COMBATTUE PAR HYPSILANTI ET PAR LE GÉNÉRAL KARAÏSKAKIS. — ON PROPOSE DANS CE CONGRÈS DE DONNER LA PRÉSIDENCE DE LA GRÈCE AU COMTE JEAN CAPO D'ISTRIA. — CETTE PROPOSITION EST ACCEPTÉE. — LORD COCHRANE ET LE GÉNÉRAL CHURCH SONT CHOISIS PAR CETTE ASSEMBLÉE POUR COMMANDER EN CHEF, L'UN LES FORCES NAVALES, ET L'AUTRE LES ARMÉES DE TERRE DE LA GRÈCE. — IBRAHIM-PACHA RENTRE DANS LA MORÉE. — RESCHID-PACHA REÇOIT L'ORDRE DE PÉNÉTRER AVEC 9000 HOMMES DANS LA GRÈCE ORIENTALE, ET D'ENTREPRENDRE LE SIÉGE D'ATHÈNES.

Le deuxième congrès d'Epidaure était réuni à cette époque dans cette ville. Découragés par la perte de Missolonghi, et influencés par la faction des Péloponésiens, qu'on appelait alors le parti anglais, les députés de cette assemblée conflèrent l'administration des affaires civiles et militaires à Pétro-Bey, André Zaïmis, Anagnoste Délyanis, Georges Sissinis et Spiridion Tricoupis, en évitant d'y comprendre Hypsilanti, qui, dans les moments critiques, avait été jusque alors le sauveur de la Grèce.

Renonçant à toute idée d'indépendance nationale, qui avait été depuis le commencement de l'insurrection le principal mobile de l'exaltation patriotique des Grecs, cette même assemblée nomma une commission de treize membres, qu'elle chargea spécialement de négocier un traité avec la Porte par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Ce traité devait contenir

la stipulation d'un tribut annuel payable au gouvernement ottoman.

Ce projet déplut aux généraux et aux soldats de la Romélie, qui n'y virent que l'intention de sacrifier la Grèce continentale aux intérêts de la Morée. — Hypsilanti, qui jusque alors avait gardé le silence au milieu des divisions intestines, crut devoir faire entendre sa voix patriotique dans un moment où l'indépendance de la Grèce allait être sacrifiée.

« Messieurs! s'écria-t-il dans le sein de l'assemblée d'Epidaure, comme citoyen et comme acteur dans la lutte actuelle, je dois à la nation, à ma famille et à moi-même, d'expliquer publiquement mes sentiments dans une circonstance qui doit décider du sort de la Grèce.

» En prenant le parti de demander l'intervention exclusive de l'ambassadeur anglais à Constantinople pour réconcilier la Grèce avec ses tyrans, cette assemblée nationale s'est écartée de ses devoirs sacrés et a manqué le but de sa réunion : ce n'est pas pour annuler son indépendance, mais pour la consolider et la perpétuer, que la nation, dont vous êtes les représentants, vous a confié ses pleins pouvoirs.

» Si la chute de Missolonghi vous a effrayés, confiez-vous, comme au commencement de la guerre, à l'énergie et au patriotisme des citoyens. La poitrine de chaque Grec est un second Missolonghi. Si le manque de ressources vous embarrasse, faites un appel à la générosité de la nation : jamais Grec n'est sourd à la voix de sa patrie.

» Nous avons besoin d'une protection; mais, pour l'obtenir, nous devons avoir recours aux souverains de toutes les puissances chrétiennes. Tous ont un égal droit à

notre reconnaissance. C'est dans les moments critiques que les nations énergiques et les vrais patriotes se font connaître. Il est facile en tout temps d'être esclave; il est très difficile de devenir libre. Voulons-nous la paix, courons aux armes.

» Si l'assemblée, qui est égarée en ce moment, persiste dans sa première résolution, je regarde comme mon devoir le plus sacré de protester, et je proteste solennellement, à la face du monde entier, contre un acte que je regarde comme illégal, comme anti-hellénique, et comme tout à fait indigne d'une nation qui a pu être conquise plus d'une fois, mais qui n'a jamais transigé avec ses tyrans. »

Ce noble discours irrita au plus haut degré les membres qui voulaient la protection exclusive de l'Angleterre, mais il ranima le zèle des bons patriotes. Ceux-ci parvinrent à obtenir « que, dans le cas où la Sublime-Porte refuserait de consentir aux demandes des Grecs présentées par l'ambassadeur d'Angleterre, la commission spéciale chargée de la négociation pourrait s'adresser à toutes les nations de l'Europe pour leur demander leur protection et des secours. »

Ces demandes, arrêtées à Épidaure le 24 avril 1826, contenaient les conditions suivantes : 1° Aucun Turc ne pourra habiter le territoire grec, ni posséder aucune propriété en Grèce; 2° toutes les forteresses situées sur le territoire grec seront évacuées par les Turcs et remises aux Hellènes; 3° le sultan ne devra avoir aucune influence sur l'organisation et l'administration intérieure de la Grèce, ni sur le clergé grec; 4° les Grecs auront des forces suffisantes pour la sûreté de l'intérieur du pays, et une marine militaire pour protéger leur commerce; 5° les habitants du Péloponèse, du continent de

la Grèce, des îles de l'Archipel, de Négrepont, de Candie, et de toutes les provinces qui, après avoir pris les armes, s'étaient incorporées au gouvernement grec, seront régis par les mêmes lois et jouiront des mêmes droits; 6° les Grecs conserveront leur pavillon particulier, ainsi que le droit souverain de battre monnaie; 7° le tribut à payer annuellement ou bien une fois pour toutes à la Porte sera fixé d'après les bases les plus modérées et conformément aux ressources actuelles de la Grèce.

Le général Karaïskakis, ennemi déclaré de Mavrocordato et de la faction péloponésienne, arriva à Nauplie sur ces entrefaites, et donna, par ses discours et ses efforts, une grande assistance aux personnes qui s'opposaient à la protection exclusive de l'Angleterre.

Accueilli par Hypsilanti, il forma une ligue patriotique dont il excita l'indignation contre le parti péloponésien en faisant connaître, par des lettres interceptées, que les chefs de cette faction intriguaient pour faire un hospodarat de la Morée et des îles de l'Archipel.

Tous les membres de la ligue patriotique formée par Karaïskakis étaient tenus de jurer de n'être en aucun temps ni Anglais, ni Français, ni Russes, et de s'opposer à tout arrangement avec la Porte, lequel n'aurait pas pour base l'entière indépendance de la Grèce. Afin de mettre un terme aux malheurs du pays, cette ligue patriotique exigeait que les rênes du gouvernement fussent remises entre les mains de Jean Capo d'Istria, étranger à tous les partis qui divisaient alors la nation hellénique.

Ce fut pour la première fois que le comte Jean Capo d'Istria fut désigné dans une assemblée publique comme étant un des meilleurs amis de la Grèce, et la personne

qui convenait pour la gouverner dans les circonstances extrêmement difficiles où elle se trouvait.

Né à Corfou, Capo d'Istria avait constamment témoigné un vif intérêt pour les Grecs, qu'il regardait comme ses compatriotes. Doué de talents supérieurs, et possédant une grande sagesse, il s'était promptement élevé dans la carrière diplomatique au service de la Russie. Il était devenu ministre des affaires étrangères de cette grande puissance à l'époque de la chute de Napoléon et des congrès politiques qui changèrent alors la face de l'Europe.

En 1815 il était parvenu à engager les monarques et leurs ministres présents au congrès de Vienne à souscrire à une société dite d'Athènes ou des Philomuses, dont le but évident était de répandre l'instruction parmi les populations grecques, mais dont l'effet immédiat avait été d'intéresser les souverains de l'Europe au sort des Hellènes, qui, depuis quatre siècles, gémissaient sous le despotisme des Osmanlis.

Lorsque l'insurrection des Grecs éclata en 1820, à l'époque où des idées révolutionnaires agitaient les états méridionaux du continent européen, Capo d'Istria se donna beaucoup de mouvement pour empêcher que la conduite des Hellènes ne fût confondue avec celle des peuples égarés par le carbonarisme.

Capo d'Istria prit avec chaleur la défense des Grecs au congrès de Vérona, et parla à cette réunion diplomatique avec tant de franchise et d'énergie, qu'il tomba dans une espèce de disgrâce auprès de l'empereur Alexandre.

Quoique n'ayant plus la même influence politique, il ne cessa pas de servir avec ardeur la cause des Grecs, et parvint encore à leur rendre des services importants,

Affable et modeste, il plaisait à tous ceux qui l'approchaient; son air de dignité imposait le respect, son ton ouvert inspirait la confiance. Ses connaissances profondes et variées le rendaient propre à établir et à diriger avec sagesse et succès l'administration d'un peuple nouveau. Sa vie frugale et la simplicité de sa personne et de son entourage le mettaient en harmonie avec les idées et la situation des Grecs à cette époque.

Un bruit, qui était faux, ayant couru peu de jours après l'arrivée de Karaïskakis, que Ibrahim-Pacha s'avançait à marches forcées sur Nauplie, les Grecs oublièrent pour un moment leurs divisions. Beaucoup de vieux palicares et de jeunes Hellènes s'enrôlèrent sous les drapeaux de Karaïskakis. — Génadius, célèbre écrivain, qui avait une grande influence sur le peuple, s'écria sur la place publique de Nauplie : « Hellènes, » l'ennemi nous menace de nouveau; oublions nos » querelles; organisons nos bataillons d'infanterie, et » créons des escadrons de cavalerie, dont nous manquons, et dont nous avons un besoin indispensable » pour combattre les Turcs dans les plaines d'Argos et de la Messénie, ainsi que dans les grandes » vallées. Sacrifions tout notre avoir pour le salut » de la Grèce. Je ne suis qu'un professeur indigent; » mais j'offre tout ce que je possède. (Il présenta en » même temps un sac contenant une somme de 200 fr.) » Je ne doute pas que les autres Hellènes plus riches » que moi ne s'empressent de venir au secours de la » patrie. »

Ces derniers mots venaient à peine d'être prononcés qu'on vit accourir des hommes de toute classe qui déposaient au pied de l'orateur des sommes plus ou

moins grandes suivant leurs moyens personnels. — Les capitaines, les officiers et les soldats, se dépouillèrent de leurs armes couvertes d'argent, et en firent un abandon généreux pour le service de la Grèce.

« Hellènes, mes chers concitoyens, ajouta alors Génadius, j'admire votre patriotisme et votre noble » désintéressement ; mais où prendrons-nous des chevaux dont nous avons besoin ? — Dans les écuries » des primats du Péloponèse », répondirent plusieurs voix. — « Mais s'ils les refusent, que ferons-nous ? — » On les prendra de force. — Allez, mes frères, sauvons » la Grèce ; mais je vous recommande avec instance » d'éviter de tremper vos mains dans le sang de vos » concitoyens. »

Cinquante coursiers arabes furent amenés en peu de temps sur la place publique ; Mavrocordato y envoya le sien. — De nouveaux bataillons furent organisés ; les Corfiotes et les Céphaloniotes qui se trouvaient à Nauplie formèrent un corps spécial, dont le commandement fut donné à un de leurs compatriotes, Cocomorpho-Paulos. Pétas de Salonique organisa une phalange macédonienne.

Ayant forcé le gouvernement à lui délivrer le diplôme de général en chef de la Romélie, et de lui remettre les bataillons et les escadrons nouvellement organisés, Karaïskakis enleva à Zaïmis le commandement du château de Palamiti, et fit occuper l'Acro-Corinthe par ses propres soldats. — Il brida pour le moment les vues ambitieuses du parti péloponésien, et neutralisa ses opérations dangereuses.

Le dernier siége de Missolonghi avait coûté 20 000 hommes aux armées turques. La perte des Égyptiens avait été de 6000 soldats. Rentré dans la Morée, Ibra-

him-Pacha tenta d'abord de devenir maître du district du Magne par négociation. N'ayant pu y réussir, il employa la force. Mais la terreur que les Egyptiens avaient inspirée aux Moriotes dans les premiers temps de leur arrivée s'était en grande partie dissipée.

Les troupes égyptiennes, arrêtées et repoussées plusieurs fois dans la vallée de l'Eurotas, furent obligées de prendre une autre route pour parvenir à Amyros, où leurs vaisseaux débarquèrent deux régiments d'infanterie. Tentant de pénétrer dans le Magne, Ibrahim trouva des guerriers intrépides disposés à défendre leur territoire. Il fut repoussé. — Ayant été lui-même sur le point d'être fait prisonnier, il se rejeta dans l'intérieur du Péloponèse, et se retira à Tripolitza.

Il retourna quelque temps après à Modon, et, dégoûté de toute entreprise d'incursion et de conquête, il resta pendant plus d'un an dans cette place sans en sortir, jusqu'à l'arrivée des Français.

D'après les ordres de la Porte, Reschid-Pacha, qui disposait encore d'environ 9000 soldats albanais, marcha sur la Grèce orientale. Un détachement de 1500 hommes d'élite qu'il envoya en avant pour reconnaître les environs d'Athènes fut rencontré par Gouras, dans un défilé. Ayant perdu beaucoup de monde, ce détachement fut obligé de rétrograder. Un autre corps de force égale, dirigé sur le même point, éprouva un pareil sort et perdit 500 hommes.

Mais Gouras, ayant appris que le séraskier Reschid-Pacha venait de recevoir de nouveaux renforts, se jeta dans la citadelle d'Athènes pour en diriger la défense, et confia à Jean Griziotis le corps d'observation qui devait, suivant les circonstances, agir du côté d'Eleusis ou du côté de Marathon.

Ayant reçu un renfort de 10 000 Albanais, amenés par les trois beys de Durazzo, d'Antiveri et de Chimera, Reschid ne balança plus et vint mettre le siége devant Athènes.

Entourée de remparts délabrés, la ville d'Athènes n'avait pour moyen de défense que sa citadelle ou acropalis, bâtie sur un rocher isolé, qui est lui-même commandé par le mont Philopapus.

Athènes communique avec les ports du Pirée, de Munychie et de Phalère, par une grande plaine plantée d'oliviers.

Ayant tenté en vain de s'emparer de la position de Philopapus, Reschid-Pacha attaqua la ville, s'en rendit maître, et força Gouras et ses soldats à s'enfermer dans la citadelle.

Informé de ces derniers événements, Karaïskakis sortit en toute hâte de Nauplie et marcha contre les Turcs à la tête de 5000 Roméliotes. Le colonel Fabvier, qui, seul entre les philhellènes, avait réussi à organiser et à instruire un corps indigène de troupes régulières, se joignit à Karaïskakis avec 1200 *tacticos* ou soldats disciplinés.

L'armée grecque prit position, dans la journée du 10 août 1826, au village de Chaïdari, situé dans la plaine, à une lieue de la ville d'Athènes. Les Turcs, au nombre de 7000, vinrent présenter le combat à leurs adversaires. Karaïskakis marcha sur eux au lieu de les attendre. Au milieu du feu des palicares, les tactices marchèrent en avant en colonnes serrées avec beaucoup d'ordre et avec la plus grande intrépidité. Ils se déployèrent avec promptitude, chargèrent à la baïonnette, mirent les Turcs en déroute et leur prirent une partie de leur artillerie.

Ayant reçu un renfort de 3000 hommes conduit par Omer-Pacha, Reschid attaqua de nouveau, le 20 août, les Grecs dans la position de Chaïdari, et employa à cette attaque son armée entière. L'action, commencée au point du jour, continua jusqu'au soir avec un grand acharnement. Malgré l'immense supériorité numérique des Turcs, les Grecs conservèrent leurs positions; mais, n'ayant pas de cavalerie et craignant d'être enveloppés, ils descendirent pendant la nuit à Éleusis et s'y établirent. Cette position, facile à défendre, est bien placée pour recevoir des approvisionnements et des renforts venant de la Morée.

Mais Karaïskakis sentit bientôt qu'en se tenant sur la défensive, il ne réveillerait pas l'ardeur guerrière des Grecs continentaux.

Le Péloponèse, livré aux factions, ne lui paraissait pas être en état de lui fournir des secours utiles.

Après avoir laissé au Pirée un fort détachement de tacticos, auxquels il donna l'ordre de s'entourer d'un retranchement respectable, Karaïskakis se mit en marche vers la Grèce occidentale pour réveiller l'ardeur des guerriers chrétiens, pour y ramasser tous les hommes disposés à se battre, et pour couper toutes les communications de l'armée assiégeante. — Sa course à travers les montagnes ne s'arrêta qu'aux ruines de Missolonghi.

Ayant renforcé considérablement son armée dans cette marche longue et pénible, Karaïskakis revint sur Athènes.

Par son arrivée inattendue Karaïskakis surprit les avant-postes de Reschid-Pacha et enveloppa le corps de réserve que ce visir tenait à Araslova. N'écoutant au-

cune demande de capitulation, il fondit sur les musulmans et en passa plus de 2000 au fil de l'épée.

Cette heureuse expédition, habilement conçue et audacieusement exécutée, plaça Karaïskakis au nombre des grands capitaines de la Grèce. Il se trouvait, avant de l'entreprendre, dans une position défensive et trop faible pour résister long-temps à la masse nombreuse de ses ennemis. — Fortifié par les enrôlements volontaires d'un grand nombre d'hommes valeureux ramassés dans les montagnes, ayant ranimé l'ardeur du patriotisme dans les provinces qu'il venait de parcourir et les ayant compromises de nouveau avec le gouvernement ottoman, il avait repris à l'égard des Turcs l'attitude de l'offensive. Arrivant sur leurs derrières, il avait coupé leurs lignes d'opérations.

Pendant ces mouvements stratégiques de Karaïskakis, ses amis avaient cherché à seconder ses opérations militaires. Les uns, entre autres Colettis, Théotokis et Michel Soutzo, s'étaient embarqués sur deux bâtiments spezziotes, et avaient opéré un débarquement à Talanta, près des Thermopyles, pour faire une diversion en faveur d'Athènes. Les autres, restés à Nauplie, n'avaient pas cessé de harceler les chefs du parti anglo-péloponésien dans leurs feuilles périodiques. Ils les accusaient de projets pernicieux, de crimes de tout genre et d'incapacité politique. Ils reprochaient à Mavrocordato d'avoir trahi les intérêts de la patrie, d'avoir fortifié le parti des oligarques par haine contre Hypsilanti, d'avoir prodigué les revenus publics à ses partisans, d'avoir contracté des emprunts au nom de la Grèce sans l'ordre du gouvernement, d'avoir obligé plusieurs générauxgrecs, par des tracasseries continuelles, entre autres Odyssée

et Varnakiotis, à tourner leurs talents militaires contre leur propre pays. — Ces écrivains poussaient la haine jusqu'à refuser le courage et la fermeté à ce glorieux défenseur de Missolonghi, et à cet intelligent compagnon de Marco Botzaris. Ils représentaient comme inepte et sans talents l'homme qui, dans toutes les circonstances et malgré la jalousie de ses rivaux, avait toujours été à la tête des affaires de la Grèce.

Des injures et des récriminations de ce genre, si communes dans les temps de révolutions, sont rarement conformes à la vérité. Mavrocordato ne s'en effraya pas et persévéra dans le parti qu'il avait embrassé. — Il aurait mieux fait de travailler à ramener le calme et la concorde parmi ses concitoyens.

Les frères Condouriotis, les principaux habitants d'Hydra et de Spezzia, les chefs les plus influents de la population ipsariote, les députés des principales îles de l'Archipel, s'entendirent et firent une alliance avec Karaïskakis. Le but de cette union était de renverser les primats de la Morée, de s'opposer à toute pacification honteuse avec la Porte, et de convoquer un nouveau congrès national.

Le chef de l'aristocratie péloponésienne, André Zaïmis, connaissant la force de ses adversaires, chercha d'abord à conjurer l'orage par des négociations amicales. N'ayant pu y réussir, il profita de la position malheureuse des Hydriotes, qui manquaient alors du strict nécessaire, et parvint à soulever les dernières classes de ces insulaires contre les Condouriotis, sous le faux prétexte que pendant sa présidence l'aîné de cette puissante famille s'était approprié les prises faites par les Grecs en 1825.

Une émeute eut lieu en 1826. Le bas peuple, oubliant les immenses sacrifices de tout genre que les Condou-

riotis avaient faits pour la Grèce, et particulièrement pour les habitants d'Hydra, depuis le commencement de la guerre, osa leur adresser des injures, et s'oublia au point de les menacer de mort.

Les Condouriotis et les principaux habitants de l'île allaient fuir leur pays et l'abandonner à l'anarchie. Ils étaient déjà arrivés sur les bords de la mer pour s'embarquer, lorsque les auteurs du désordre, se ravisant sur la perte qu'ils allaient éprouver, se calmèrent tout à coup et allèrent chercher les fugitifs pour les ramener en triomphe dans leur ville. Les Condouriotis, en rentrant, versèrent beaucoup d'argent pour soulager la détresse commune, et devinrent plus puissants que jamais parmi leurs concitoyens.

Cette conduite des Hydriotes est une nouvelle preuve de la versatilité du bas peuple dans tous les pays. Dupe des sentiments qu'on lui suggère, il est rarement conduit par la raison. Facile à être trompé et à se laisser séduire et égarer, il demande la mort et la ruine de celui qu'il a prôné la veille, et il permet souvent aux hommes pervers de saisir en son nom le pouvoir suprême et de l'exercer dans l'intérêt des factions.

CHAPITRE L.

LE PARTI PÉLOPONÉSIEN REPREND SES INTRIGUES. — IL RÉUSSIT A COMPROMETTRE LES HABITANTS DE L'ÎLE D'HYDRA AVEC LE COMMODORE HAMILTON, COMMANDANT LA STATION ANGLAISE DU LEVANT. — CONDOURIOTIS INVITE LES REPRÉSENTANTS DE LA NATION A SE RÉUNIR A HERMIONE. — ZAÏMIS RÉUNIT PLUSIEURS DÉPUTÉS DANS L'ÎLE D'ÉGINE. — CES DEUX ASSEMBLÉES RIVALES DIVISENT LA NATION. — LORD COCHRANE ET LE GÉNÉRAL CHURCH ARRIVENT EN GRÈCE A CETTE ÉPOQUE, FONT DES PROCLAMATIONS ET PARVIENNENT A RÉCONCILIER ET A RÉUNIR A TRÉZÈNE LES DEUX ASSEMBLÉES RIVALES D'HERMIONE ET D'ÉGINE. — LE GÉNÉRAL CHURCH ET LORD COCHRANE BRUSQUENT L'ATTAQUE DES TURCS DEVANT ATHÈNES. — LES GRECS SONT VAINCUS. — LA VILLE D'ATHÈNES RETOMBE ENTRE LES MAINS DES TURCS. — LORD COCHRANE SE PRÉSENTE AVEC UNE ESCADRE GRECQUE DEVANT ALEXANDRIE; MAIS IL EST REPOUSSÉ ET POURSUIVI JUSQU'A L'ÎLE DE RHODES.

Ne pouvant réussir à entretenir la division dans le sein des populations d'Hydra, de Spezzia et de la Grèce continentale, les primats du Péloponèse cherchèrent alors à compromettre ces peuples avec les commandants des forces navales de la Grande-Bretagne dans le Levant.

Le commodore Hamilton commandait depuis plusieurs années la station anglaise dans les mers de la Grèce. Il avait rendu des services utiles aux Grecs. Agissant souvent comme médiateur entre eux et les Osmanlis, il avait réussi plusieurs fois, dans l'intérêt de l'humanité, à diminuer les maux de cette affreuse guerre.

Mais, voyant que le parti dont les Hydriotes étaient les chefs refusait d'employer la protection exclusive de l'Angleterre, et stimulé par le parti contraire, ce commodore anglais céda aux insinuations astucieuses des chefs péloponésiens, et chercha querelle aux habitants d'Hydra, sous le prétexte qu'une prise faite par l'un d'entre eux, Zacas, était illégale.

Ayant demandé impérieusement que cette prise lui fût remise, et n'ayant pas reçu une réponse satisfaisante, le commodore Hamilton eut recours à la force. Une corvette anglaise entra par ses ordres dans le port d'Hydra et s'empara du brick de Zacas, ainsi que de ceux de Savas et de Miaulis. Cette corvette, ayant éprouvé quelque résistance, fit feu sur la ville d'Hydra et tua plusieurs habitants.

Cette agression excita une vive irritation parmi les Roméliotes. Elle aurait pu avoir des résultats très désagréables si, revenant à son carrctère naturellement noble et généreux, le commodore Hamilton n'eût fait restituer les bâtiments hydriotes dont il venait de s'emparer.

Les Grecs ne manquèrent pas de dire à cette occasion que les commandants des stations française et autrichienne, sans cesser de montrer dans leurs réclamations une inébranlable énergie, n'avaient jamais pris à leur égard des mesures qui fissent couler le sang des Hellènes.

Désirant mettre un terme aux troubles qui agitaient la Grèce, les Condouriotis invitèrent les représentants de la nation à se réunir à Hermione. Zaïmis opposa à l'assemblée d'Hermione une autre assemblée dite également nationale, laquelle, composée de quarante députés, s'établit dans l'île d'Egine.

Ces deux assemblées se firent une guerre ouverte et divisèrent la nation, qui, dans ces moments critiques, avait plus besoin que jamais de paix et d'union.

Ce fut pendant l'existence de cette lutte que lord Cochrane et le général Church, nommés par la seconde assemblée d'Epidaure, l'un général en chef des forces navales, et l'autre général en chef des troupes de terre, arrivèrent en Grèce.

Leurs premiers efforts furent de chercher à ramener la concorde parmi les Grecs. Se concertant avec les généraux Karaïskakis et Colocotroni, ils parvinrent à engager les deux assemblées rivales d'Hermione et d'Egine à cesser leur lutte anti-nationale, à se réunir et à se confondre paisiblement à Trézène.

L'assemblée générale de Trézène confirma lord Cochrane et le général Church dans les commandements des forces de terre et de mer, et proclama solennellement le comte Jean Capo d'Istria président de la république grecque, sans préciser les limites de l'autorité de ce nouveau chef de la nation.

Karaïskakis et Colocotroni consentirent à servir sous les ordres du général Church, quoique cet officier anglais n'eût acquis qu'une très faible réputation militaire au service du roi de Naples. Church ne tarda pas à faire évanouir les espérances que son arrivée et l'idée de ses talents avaient fait concevoir.

Se montrant rarement au milieu des troupes grecques, et vivant à bord d'une goëlette armée, il obtint la dénomination ridicule de général *Goëlette*. Les soldats grecs n'eurent bientôt aucune confiance en lui.

L'amiral Miaulis, qui avait commandé avec tant de gloire et de succès les armées navales de la Grèce, porta l'amour de la patrie et le sentiment de la modestie au

point de s'offrir pour servir sous les ordres immédiats de lord Cochrane, comme son capitaine de pavillon.

Cochrane était estimé à cause de sa bravoure personnelle, de son activité infatigable et de son intelligence comme officier de marine. Mais on ne citait de lui aucun succès brillant comme commandant une escadre. Il avait servi dans l'Amérique méridionale comme chef des armées navales de la nouvelle république du Chili, avant d'accepter des fonctions semblables au service de la Grèce.

Ayant résolu de signaler son arrivée en Grèce par la délivrance d'Athènes, lord Cochrane invita les Grecs à accourir de toutes parts pour compléter leurs armées de terre et de mer. Dans sa proclamation emphatique, il disait aux Grecs que leur indépendance politique était certaine, s'ils faisaient des efforts dignes de leurs ancêtres et d'eux-mêmes. Il leur pronostiquait que la Grèce, délivrée du joug musulman, redeviendrait dans peu de temps le siége de la liberté, des sciences et des arts. Il disait aux marins que, « si le » sultan Mahmoud refusait de consentir à rendre aux » Grecs leur indépendance et la jouissance de leurs » droits, il irait avec eux bloquer les Dardanelles, » et ferait arborer la bannière de la croix à Con- » stantinople, sur le dôme de Sainte-Sophie. »

Les Hellènes parurent se ranimer à ces discours; douze cents marins, dirigés par le major Urqhart, Anglais, s'emparèrent du Pirée et des deux ports voisins. — Quelques troupes turques, chargées de la défense de ces postes maritimes, avaient capitulé; mais, après leur soumission, elles furent massacrées sans pitié par les Grecs. Cette action atroce indigna avec raison l'amiral Cochrane.

Antoine Criésis se porta dans ces circonstances avec quelques bricks armés vers le golfe de Volo, et intercepta tous les convois de vivres destinés à l'armée du séraskier Reschid-Pacha.—Ce même capitaine hydriote, assisté par le capitaine anglais Hastings, commandant une corvette grecque à vapeur, osa attaquer une flotte turque et incendia cinq gros bâtiments ennemis.

Karaïskakis avait pris des dispositions très sages pour obliger l'armée ottomane stationnée devant Athènes à abandonner cette entreprise par suite de la famine qui commençait à exercer ses ravages parmi les troupes du Grand-Seigneur. Il avait fait entrer des vivres, des munitions de guerre et des secours, dans l'Acropolis d'Athènes, à travers les lignes ennemies. — Cette dernière opération avait été dirigée avec autant d'habileté que de valeur par le brave colonel Fabvier, qui avait consenti à rester dans la place pour en diriger la défense.

Ne voulant pas attendre l'effet lent, mais certain, des sages mesures prises par Karaïskakis, lord Cochrane alla trouver ce général et le pressa avec instances de livrer une bataille, afin de chasser les Turcs de toutes leurs positions. Mais le général grec refusa d'abandonner le plan qu'il avait adopté et dont le résultat lui paraissait infaillible.

Quelques soldats crétois, stimulés par les discours imprudents de l'amiral anglais, allèrent, dans la soirée du 4 juin, tirer des coups de fusil contre les musulmans, qui répondirent à leur bravade par un feu vif et meurtrier. Des corps grecs arrivèrent au secours de leurs frères; l'engagement devint général.

Réveillé par le bruit, et quittant sa tente en sursaut, Karaïskakis vit que le combat était trop engagé pour pouvoir être arrêté. Montant à cheval, il s'élança avec

fureur sur l'ennemi, l'attaqua vivement, le poursuivit l'épée dans les reins, et l'obligea à se réfugier derrière les retranchements extérieurs d'Athènes.

Comme il retournait vers son camp après sa victoire, quelques Albanais mahométans qui, au moment de la fuite de leurs compagnons, s'étaient cachés dans les buissons, firent feu sur lui. Une balle le frappa mortellement au bas-ventre.

Porté à bord de la goëlette du général Church, ce jeune héros, qui annonçait de grands talents, et sur lequel se dirigeaient alors les espérances de la Grèce, ne tarda pas à expirer. — Sa mort devint funeste à la Grèce et amena la malheureuse journée du surlendemain.

Ne voyant plus d'entraves à leurs opérations, Church et Cochrane résolurent de faire le 6 juin 1827 une attaque générale contre les Turcs. — D'après leurs plans combinés, 4000 hommes devaient débarquer au port de Munychie et s'en emparer; les troupes du Pirée et d'Eleusis avaient ordre de se mettre en mouvement le même jour.

L'attaque devait être simultanée et générale. Mais le général Church n'avait pas étudié assez bien le terrain pour donner dans ses ordres à ses colonnes, avec clarté et précision, les directions qu'elles devaient suivre. Il n'avait pas expliqué avec exactitude les moments où elles devaient se réunir, se concentrer et aborder l'ennemi.

Le troupes grecques du Pirée et d'Eleusis ne se mirent en marche que très tard et n'arrivèrent pas sur les flancs de l'ennemi, comme elles auraient dû le faire d'après le plan arrêté.

On ne débarqua que 2800 hommes au port de Munychie au lieu de 4000. On aurait dû les mettre à terre

pendant la nuit, afin de leur donner le temps d'élever quelques retranchements sur ce point du littoral maritime. Mais cette colonne d'attaque ne sortit de ses baraques qu'au lever du soleil et à la vue des Turcs.

Les Grecs, divisés en plusieurs divisions d'une grandeur inégale, formaient une seule et grande colonne. Ils avaient cherché à se couvrir rapidement par de légers retranchements; mais ces ouvrages n'étaient qu'ébauchés lorsque l'ennemi parut.

Les Souliotes se trouvaient en tête. Ils avaient derrière eux 300 tacticos du corps de Fabvier. (Cet officier supérieur n'y était pas et se trouvait alors renfermé dans l'Acropolis d'Athènes.) Venaient ensuite 200 Crétois, 600 Péloponésiens et 1400 Grecs Roméliotes.

Le général Church et lord Cochrane se tenaient près de la mer à la queue de cette colonne pour en surveiller et diriger les mouvements.

Les Turcs, n'étant pas inquiétés du côté du Pirée et d'Eleusis, quittèrent leurs retranchements et fondirent au nombre de 8000 hommes sur les Grecs débarqués au port de Munychie. Ils avaient 3000 hommes de cavalerie et leurs adversaires n'avaient pas un seul cavalier à leur opposer.

Au lieu de se former en carrés pour résister à la charge de la cavalerie ottomane, les Grecs restèrent en colonnes par divisions parallèles. Les intervalles entre les divisions n'étaient pas couverts.

Les Souliotes reçurent le premier choc et furent attaqués à l'arme blanche. Lambro Véicos, Yananglis, Georges Zavellas, Photomaras, furent tués, après avoir combattu avec le plus grand courage. Les Turcs pénétrèrent dans la colonne, sabrèrent successivement les

tacticos, les Crétois, les Péloponésiens et les Roméliotes.

Notaras et Vassos donnèrent les premiers le signal de la fuite. Entraînée par leur honteux exemple, toute l'armée chrétienne courut vers le rivage de la mer pour se rembarquer. Ce fut en vain que Toussas-Botzaris, ayant ses vêtements teints de sang, cria aux Grecs : « Où fuyez-vous? nos frères sont égorgés. » Personne ne l'écouta. Mécontent de la lâcheté de ses compatriotes, il se jeta au milieu de la mêlée et disparut.

Lord Cochrane et le général Church, entraînés par les fuyards, purent avec peine regagner leurs canots.

Cette défaite décisive était due principalement à l'imprudente précipitation de lord Cochrane et à l'incapacité militaire du général Church.

Reschid-Pacha se conduisit en barbare après le gain de la bataille. Ayant fait venir en sa présence ses prisonniers, il fit décapiter par les mains des bourreaux les principaux chefs et n'épargna aucun des philhellènes qui, nés dans les pays étrangers, étaient venus combattre pour la liberté de la Grèce.

Le général Church entra, après la malheureuse affaire du 6 juin, en négociation avec Reschid-Pacha au sujet de la reddition de la citadelle d'Athènes. Après avoir arrêté les bases de la capitulation, il envoya à la garnison de l'Acropolis l'ordre d'évacuer la place et de la remettre aux Turcs.

Le commandant d'une frégate française fut prié de transmettre aux assiégés le traité que le général Church venait de stipuler avec le séraskier et d'en garantir l'exécution. Les chefs de la garnison d'Athènes refusèrent d'obéir au général Church.

Ils répondirent au commandant de la frégate française : « Nous vous remercions des peines que vous vous êtes données pour nous. Il n'y a pas ici de sujets de la Porte, comme il est dit dans le traité qu'on nous adresse; nous sommes Grecs et résolus de vivre libres ou de mourir. Si Reschid-Pacha veut avoir nos armes, qu'il vienne les prendre. »

Cependant la division ne tarda pas à se mettre parmi les chefs de la garnison. Les vivres étaient près de leur fin. Fabvier, qui voulait se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ne fut pas écouté. Une capitulation fut conclue avec la condition de la conservation de la vie et des armes. Athènes retomba au pouvoir des Turcs.

Après la reddition d'Athènes, lord Cochrane mit à la voile pour se rendre dans le golfe de Patras. Il montait la frégate *l'Hellas*, que suivait un bâtiment à vapeur. Dans le voisinage du cap Baba et à la vue de Zante, il rencontra et attaqua deux frégates égyptiennes. Celles-ci, après un combat de plusieurs heures, parvinrent à s'échapper.

Retourné à Nauplie, lord Cochrane travailla et parvint à réunir sous ses ordres vingt bricks armés. Il avait résolu de se porter vers Alexandrie pour détruire la flotte que le vice-roi d'Egypte faisait préparer dans ce port. Arrivée près des rivages de l'Egypte et à la vue du port d'Alexandrie, la flotte grecque arbora le pavillon autrichien.

Mais un bâtiment de guerre que, depuis une tentative faite par une flotte hellénique, le vice-roi d'Egypte tenait constamment en observation en dehors du port, reconnut les Grecs et donna l'alarme, en faisant par des coups de canon les signaux convenus. Ce bâtiment

égyptien, n'ayant pu rentrer dans le port, s'échoua sur la côte et fut détruit par les brûlots ennemis.

Méhémet-Ali, au lieu de s'effrayer, fit sortir du port d'Alexandrie vingt-quatre vaisseaux plus forts, mieux armés et mieux équipés que ceux des Grecs. A leur vue, lord Cochrane crut devoir décliner le combat et se dirigea à toutes voiles vers l'île de Rhodes. Il fut poursuivi jusqu'à cette île par les vaisseaux du pacha d'Egypte, qui firent leur jonction dans ces parages avec les deux frégates égyptiennes vainement attaquées quelques jours auparavant par lord Cochrane.

Ces échecs diminuèrent beaucoup la haute idée que les Grecs avaient conçue de l'habileté de leur amiral en chef. Ce fut alors que Miaulis quitta la frégate *l'Hellas*, qui portait le pavillon de l'amiral Cochrane, et prit, comme simple capitaine, le commandement de son propre brick.

Après le mauvais succès de l'expédition d'Egypte, la flotte grecque rentra dans les ports d'Hydra, de Spezzia et de Poros, et y resta dans l'inaction.

Lord Cochrane, n'ayant sous ses ordres que la frégate *l'Hellas* et un bâtiment à vapeur, se porta de nouveau dans le golfe de Patras, et y fit la rencontre, dans la journée du 2 août, d'une corvette et d'une goëlette turques. Après un combat de plusieurs heures, il parvint à s'en emparer et conduisit triomphalement ses deux prises dans le port de Poros.

Ce fut le seul succès de cet amiral, qui devait purger les mers de l'Archipel, de la Syrie et de l'Egypte, de la présence des Turcs, et forcer les vaisseaux ennemis à ne plus sortir de leurs ports.

Depuis sa rentrée en Morée après la prise de Misso-

longhi, Ibrahim-Pacha s'était contenté de parcourir cette péninsule dans différentes directions, sans rencontrer d'obstacles. Il avait déjà reçu les actes de soumission de plusieurs districts du Péloponèse, entre autres de l'Elide et de l'Achaïe, mais il n'avait rien entrepris contre les trois places fortes de Nauplie, de l'Acro-Corinte et de Monembasie, qui restaient aux Grecs dans cette péninsule.

La chute de Missolonghi avait également mis fin à tous les mouvements insurrectionnels et à tous les troubles qui, depuis le commencement de l'insurrection, avaient fréquemment éclaté parmi les Grecs de l'Etolie, de l'Acarnanie, de la Grèce orientale et de l'Epire.

Colocotroni, qui avait montré une grande activité et une forte énergie durant les premières années de la guerre, et qui, ambitieux, mais sans jugement, avait été l'instrument aveugle des factions et était devenu par conséquent une des premières causes des malheurs de son pays, paraissait être tombé dans une torpeur complète depuis l'arrivée d'Ibrahim-Pacha. Il se tenait tranquille avec un petit corps d'adhérents dans sa ville natale de Caritena, dont la position isolée et dominante était naturellement très forte.

Les Hydriotes et les Spezziotes restaient également dans l'inaction depuis leur rentrée en Grèce après le triste résultat de la démonstration hostile de lord Cochrane devant Alexandrie. — Les principaux habitants de ces deux îles n'étaient plus disposés à faire des avances pour équiper de nouvelles flottes. Les capitaux provenant des emprunts contractés à Londres, et des dons volontaires des philhellènes de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne, avaient été depuis longtemps absorbés, et n'avaient guère servi, comme nous

l'avons dit plus haut, qu'à allumer les haines et à entretenir les divisions des partis.

Les marins d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara et des principales îles de l'Archipel, n'étant plus employés sur les vaisseaux grecs pour la défense de leur pays, s'étaient enrôlés parmi les équipages des pirates qui bientôt infestèrent la mer de l'Archipel.

Se tenant derrière les îlots et les nombreux rochers dont cette mer est parsemée, ces pirates, qui se cachaient à la vue des bâtiments de guerre, ne manquaient pas de fondre sur tous les navires marchands qui passaient dans leur voisinage. Ils ne respectaient aucun pavillon. Afin d'éviter d'être reconnus et accusés par la suite, ils avaient coutume de tuer ou de jeter à la mer toutes les personnes qui se trouvaient à bord des navires tombés entre leurs mains.

Les pertes éprouvées par le commerce anglais, français, autrichien et sarde, furent considérables. Les vaisseaux de guerre de ces diverses nations avaient beau se tenir constamment en alerte et parcourir avec soin tous ces parages, ils n'empêchaient que faiblement le mal causé par ces avides forbans. Malgré les ordres répétés qui leur enjoignaient de poursuivre et de détruire sans pitié ces brigands, ils ne parvenaient que rarement à surprendre, à arrêter ou à couler bas quelques navires de ces hommes abominables, ennemis de toutes les nations.

Il était indispensable de mettre un terme à ce désordre. La Grèce se trouvait abandonnée à la merci des Turcs et ne pouvait pas manquer de tomber bientôt tout entière sous le joug de ses anciens tyrans.

Ce triste résultat, après une lutte si longue dans laquelle les Grecs avaient déployé un si grand dévoûment

et un si noble courage, était envisagé avec une grande tristesse par toutes les classes des nations européennes.

Les trois premières puissances de l'Europe finirent par s'entendre pour ramener la paix dans le Levant, pour détruire la piraterie qui infestait ces mers, et pour garantir la Grèce contre la vengeance exterminatrice des Turcs.

CHAPITRE LI.

TRAITÉ DU 6 JUILLET 1827 ENTRE LA FRANCE, LA GRANDE-BRETAGNE ET LA RUSSIE, POUR METTRE FIN A LA GUERRE ENTRE LES OTTOMANS ET LES GRECS, ET POUR DÉTRUIRE LA PIRATERIE DANS LES MERS DU LEVANT.

Nous croyons devoir insérer dans cette histoire ce traité important, qui décida du sort de la Grèce et mit un terme à ses malheurs.

« Au nom de la très sainte et indivisible Trinité.

» Sa Majesté le roi de France et de Navarre, Sa Majesté le roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, pénétrées de la nécessité de mettre un terme à la lutte sanglante qui, en livrant les Grecs à tous les désordres de l'anarchie, oppose tous les jours de nouveaux obstacles au commerce des états européens, et a donné naissance à des actes nombreux de piraterie dont les sujets des trois puissances contractantes ont eu beaucoup à souffrir;

» Sa Majesté le roi de France et de Navarre, et Sa

Majesté le roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, ayant reçu de la part des Grecs une requête tendant à interposer leur médiation avec la Porte ottomane, et étant animées, ainsi que Sa Majesté l'empereur de Russie, du désir d'arrêter l'effusion du sang humain et de mettre fin aux malheurs de tous genres qui dérivent de la continuation de cet état de choses, ont résolu d'unir leurs efforts et de régler leurs opérations par un traité formel, afin de rétablir la paix entre les deux parties belligérantes. — Elles ont nommé à cet effet des plénipotentiaires pour discuter, arrêter et signer ledit traité, à savoir :

» Sa Majesté le roi de France et de Navarre, le prince Jules de Polignac, pair de France, chevalier des ordres de Sa Majesté très chrétienne, maréchal de camp de ses armées, etc., etc., et son ambassadeur près Sa Majesté Britannique;

» Sa Majesté le roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, le très honorable William, vicomte Dudley, pair du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, conseiller de Sa Majesté Britannique dans son conseil privé, et son principal secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères;

» Et Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, Christophe, prince de Lieven, général d'infanterie des armées de Sa Majesté impériale, son aide de camp général, chevalier des ordres de Russie et de ceux de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge de Prusse, de celui de Guelphes de Hanovre, grand'croix de l'ordre de l'Epée et de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près Sa Majesté Britannique;

» Qui, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs et après les avoir trouvés en bonne et due forme, ont arrêté les articles suivants :

» Art. 1er. — Les parties contractantes offriront leur médiation à la Porte-Ottomane, afin d'amener une réconciliation entre elle et les Grecs.

» Cette médiation sera offerte à la Porte immédiatement après la ratification du présent traité, par le moyen d'une déclaration collective signée par les plénipotentiaires des trois cours alliées, résidant à Constantinople, et il sera exigé en même temps des deux parties belligérantes qu'elles fassent entre elles immédiatement un armistice comme condition préliminaire indispensable avant d'ouvrir la négociation.

» Art. 2. — L'arrangement à proposer à la Porte ottomane aura pour base les conditions suivantes : Les Grecs reconnaîtront le Sultan comme leur seigneur suzerain, et paieront à la Porte un tribut annuel, dont la valeur sera fixée d'un commun accord. Ils seront gouvernés par des autorités choisies et nommées par eux avec l'approbation de la Porte.

» Art. 3. — Afin d'établir une séparation complète entre les individus des deux nations, et afin d'éviter des collisions qui seraient la conséquence inévitable d'une si longue lutte, les Grecs prendront possession des propriétés turques situées dans les îles et sur le continent de la Grèce, en indemnisant les propriétaires dépossédés, soit par un paiement d'une rente annuelle qui serait ajoutée au tribut qui devra être payé à la Porte, ou soit de toute autre manière qui sera jugée convenable.

» Les détails d'exécution de cet arrangement, aussi bien que les limites du territoire sur le continent,

et la désignation des îles de l'Archipel qui devront appartenir à la Grèce, seront déterminés dans une négociation subséquente qui aura lieu entre les hautes puissances médiatrices et les deux parties belligérantes.

» Art. 4. — Les puissances contractantes s'engagent à suivre l'ouvrage salutaire de la pacification de la Grèce sur les bases arrêtées dans les articles précédents, et à envoyer, dans le plus court délai possible, à leurs représentants à Constantinople, toutes les instructions nécessaires pour l'exécution du présent traité.

» Art. 5. — Les puissances contractantes ne chercheront à obtenir dans les arrangements à intervenir aucune influence exclusive, ni aucun avantage commercial qui ne soit pas partagé par les sujets des autres nations.

» Art. 6. — Les arrangements de réconciliation et de paix qui seraient consentis et arrêtés par les parties belligérantes seront garantis par celles des puissances médiatrices qui voudront prendre cette obligation. Le mode et les effets de cette garantie deviendront l'objet de stipulations subséquentes entre les hautes puissances signataires.

» Art. 7. — Le présent traité sera ratifié et les ratifications seront échangées dans l'espace de deux mois ou plus tôt si c'est possible.

» En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé le présent traité, et y ont apposé le sceau de leurs armes.

» Fait à Londres, le 6 juillet l'an de grâce 1827.

» *Signé* Polignac, Dudley, Liéven. »

ARTICLES ADDITIONNELS ET SECRETS.

« Dans le cas où la Porte-Ottomane n'accepterait pas dans l'espace d'un mois la médiation qui lui sera offerte, les hautes puissances contractantes prendront les mesures suivantes.

»Art. 1er. — Il sera déclaré à la Porte par la voie de leurs représentants à Constantinople que les inconvénients signalés dans le traité public comme inséparables de l'état de choses qui existe dans le Levant depuis six ans, et dont la terminaison par les seuls moyens dont la Sublime-Porte peut disposer est encore éloignée, imposent aux hautes puissances contractantes l'obligation de se rapprocher des Grecs.

»Ce rapprochement sera de rétablir avec eux des relations commerciales en leur envoyant et en recevant d'eux à cet effet des agents consulaires aussi long-temps qu'il existera parmi eux des autorités capables d'entretenir de pareilles relations.

» Art. 2. — Si dans ledit terme d'un mois la Porte n'accepte pas l'armistice qui lui est proposé dans le premier article du traité public, ou bien si les Grecs refusent de l'exécuter, les hautes puissances contractantes déclarent à celle des deux puissances belligérantes, ou à toutes les deux si c'est nécessaire, que leur intention est d'employer tous les moyens que les circonstances pourront suggérer à leur prudence pour obtenir immédiatement les effets de l'armistice, sans toutefois prendre part aux hostilités existantes entre la Turquie et la Grèce. Elles donneront, en conséquence, après la signature du présent article addi-

tionnel et secret, des instructions éventuelles et conformes aux articles précédents, à leurs amiraux commandant leurs escadres dans les mers du Levant.

» Art. 3. — Si, contre leur attente, ces mesures ne suffisent pas pour disposer la Porte à adopter les dispositions des hautes puissances contractantes, ou bien si les Grecs renoncent aux conditions stipulées en leur faveur par le traité de ce jour, les hautes puissances contractantes continueront néanmoins de travailler à l'ouvrage de la pacification sur les bases arrêtées entre elles, et elles autorisent par conséquent leurs représentants à Londres à discuter et à arrêter entre eux les mesures ultérieures auxquelles il deviendrait nécessaire d'avoir recours.

» Les présents articles additionnels et secrets auront la même valeur et la même force que s'ils avaient été insérés, mot pour mot, dans le traité de ce jour. Ils seront ratifiés et les ratifications seront échangées aux mêmes époques que ledit traité public.

» En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs les ont signés, et y ont apposé les sceaux de leurs armes.

» Fait à Londres, le 6 juillet, dans l'année de grâce 1827.

» *Signé* POLIGNAC, DUDLEY, LIÉVEN. »

Les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie, résidant à Constantinople, avaient déjà été chargés par leurs gouvernements respectifs d'offrir collectivement leur médiation à la Sublime-Porte. Ils devaient agir sérieusement et avec énergie sans avoir recours à la menace. Mais dans toutes les conférences qu'ils

avaient eues à ce sujet avec le reis-effendi (1), ce ministre des affaires étrangères n'avait jamais manqué de leur faire observer « que la rébellion de la Morée était une question dans laquelle l'intervention étrangère ne devait pas être admise ; que les mots d'arrangement, de pacification et d'armistice, employés par les ambassadeurs à l'égard des Grecs, ne paraissaient pas au divan ottoman pouvoir être applicables à des rebelles, et que la révolte de quelques sujets non musulmans aurait été vaincue et comprimée depuis long-temps si ces hommes coupables n'avaient pas trouvé de l'assistance en Europe. »

La défaite et la dispersion de l'armée grecque chargée de faire lever le siége d'Athènes, et la chute de cette place, avaientaccru, à cette époque, les espérances du ministère ottoman, et lui avaient donné un plus grand éloignement pour la négociation proposée par les ambassadeurs étrangers. — Les Turcs espéraient que la fin de la rébellion, qu'ils regardaient comme un événement positif et prochain, rendrait bientôt tout à fait nul l'objet de la négociation.

Le divan n'avait fait dans les premières ouvertures que des réponses verbales. Mais la Porte fit remettre le 9 juin à chacun des ambassadeurs une longue note contenant un exposé détaillé de son opinion et de ses résolutions relatives à la question grecque.

Après quelques observations sur la nature des sociétés humaines, et sur les droits de souveraineté des rois, cette note faisait mention de la bonne foi avec laquelle

(1) Pertew-Effendi était alors ministre des affaires étrangères à Constantinople. Habile diplomate, mais fanatique et intolérant, Pertew se refusait obstinément à tout accommodement avec les Grecs.

le gouvernement turc avait toujours agi envers les autres nations, et de son indulgence constante à l'égard des Grecs rebelles. Se plaignant des encouragements accordés à la révolte par les sujets des mêmes gouvernements qui, après avoir prétendu qu'il n'était pas en leur pouvoir d'obliger les habitants de leurs états à respecter la neutralité envers un prince ami, insistaient actuellement pour forcer le même prince à ne faire aucun usage des moyens qui étaient en son pouvoir pour réduire les rebelles à la soumission, le ministère ottoman ajoutait que les alliés n'avaient aucun droit d'interposer leur médiation dans cette affaire, soit pour motifs de religion, soit sous le prétexte que la guerre actuelle était préjudiciable à leur commerce.

Les mesures adoptées par la Sublime - Porte n'avaient, suivant cette note, rien à faire avec la religion. Le seul but du sultan avait toujours été de comprimer la rébellion, de punir les rebelles, dont la conduite était celle de brigands, et d'accorder un pardon immédiat à tous les hommes égarés qui offriraient de se soumettre.

Quant à la guerre, elle avait été, disait cette note, plus nuisible à la Porte qu'aux puissances européennes, dont la navigation n'avait jamais été interrompue; d'ailleurs, ajoutait-elle, les troubles se trouvaient renfermés dans un très petit espace de l'empire ottoman.

Les puissances médiatrices n'avaient-elles pas déclaré déjà plusieurs fois, entre autres après le congrès de Vérone, qu'elles garderaient une stricte neutralité entre la Porte et les Grecs, et qu'elles n'interviendraient pas dans cette lutte? Quelques unes d'entre elles n'avaient-elles pas offert leur assistance pour arrêter et étouffer la rébellion? La réponse de la Porte fut alors

qu'elle n'avait pas besoin de secours et que cette guerre la regardait exclusivement.

D'après les conférences d'Akerman, qui eurent lieu pendant la guerre de la Porte contre ses sujets révoltés, les agents de la Russie n'ont-ils pas déclaré officiellement que leur cour n'interviendrait pas dans cette affaire, et cette déclaration n'a-t-elle pas servi de base aux arrangements qui furent alors arrêtés entre la Sublime-Porte et le gouvernement russe ?

N'est-ce pas manquer à la bonne foi que de revenir actuellement sur cette question, que la Turquie avait le droit de considérer comme entièrement résolue ?

D'après le langage de la diplomatie, observait le ministre ottoman, la médiation n'est applicable qu'à l'égard des états indépendants, qui seuls peuvent établir des armistices et conclure des traités de paix.

Les écrits envoyés par les ambassadeurs parlent, disait cette même note, d'un gouvernement grec, avec lequel les trois puissances alliées se verraient contraintes de traiter, si le sultan refusait leur médiation. La Porte est surprise qu'un tel langage lui soit tenu par des puissances amies. L'histoire du monde n'offre pas un autre exemple d'une conduite si contraire à tous les bons principes et aux devoirs des gouvernements. Toujours prête à remplir les obligations que les traités lui imposent à l'égard des autres nations, la Porte déclare de nouveau et pour la dernière fois qu'elle n'acquiescera jamais à des demandes de médiation entre elle et ses sujets révoltés, et que telle est la résolution inébranlable du sultan, de ses ministres et de toute la nation ottomane.

Cette réponse, écrite avant le traité conclu à Londres

le 6 juillet entre la France, l'Angleterre et la Russie, donnait lieu aux ambassadeurs des puissances alliées de prévoir de grandes difficultés et une forte résistance contre les mesures prescrites par ce document diplomatique.

Cependant, d'après les ordres de leurs cours, les trois ambassadeurs résidant à Constantinople, après s'être concertés entre eux, présentèrent à la Sublime-Porte, le 16 août, une note commune, basée sur les stipulations du traité de Londres et finissant par ces mots : « Un nouveau refus ou bien une réponse évasive et insuffisante, ou même un silence total de la part du gouvernement turc, placerait les cours alliées dans la nécessité d'avoir recours à des mesures qu'elles jugeraient être les plus convenables pour mettre fin à l'état actuel des choses, dont la continuation est devenue incompatible avec la sécurité du commerce en général et avec la parfaite tranquillité de l'Europe. »

Le délai de quinze jours pour une réponse catégorique étant expiré le 30 août, les trois ambassadeurs firent demander au reis-effendi par leurs drogmans quelles étaient définitivement les intentions du divan ottoman. Le ministre des affaires étrangères se contenta de référer à la note envoyée le 9 juin précédent, et déclara de nouveau verbalement que la résolution de la Sublime-Porte était de n'admettre aucune médiation de la part des puissances étrangères dans ses rapports avec les peuples rebelles de la Grèce.

Les trois ambassadeurs répondirent par une nouvelle note dans laquelle ils déclaraient à la Porte qu'en conséquence de son refus, les souverains alliés prendraient les mesures nécessaires pour faire exécuter le traité de Londres et pour contraindre les parties belligérantes à

suspendre les hostilités, sans que ces mesures donnassent lieu à l'interruption des rapports d'amitié entre eux et le gouvernement ottoman.

Le divan répondit à cette dernière note d'une manière encore plus précise qu'aux précédentes. S'attendant à être attaqué, il donna en même temps l'ordre de mettre en état de défense le Bosphore et les Dardanelles. Le commandement des forts et batteries du canal du Bosphore fut confié à l'énergique Hussein-Pacha, qui avait été le principal acteur dans la destruction des janissaires.

Après avoir attendu patiemment jusqu'au 10 septembre, les ambassadeurs des trois cours alliés, ne recevant aucune réponse de la part de la Porte, écrivirent à tous les consuls sous leurs ordres pour les inviter à donner avis à leurs compatriotes dans le Levant de l'état des choses. Ces derniers s'effrayèrent, parce qu'ils pensaient que toute collision entre les flottes alliées et celles de la Porte entraînerait la saisie immédiate par les autorités turques des biens et des personnes de tous les Européens sujets des cours médiatrices.

Les ambassadeurs continuèrent, malgré l'obstination du divan ottoman, leur séjour à Constantinople, où leur présence, éloignant les hostilités, était une sauvegarde pour tous leurs compatriotes. La Porte-Ottomane se trouva heureuse de cette prolongation, parce qu'elle donnait le temps aux troupes et aux vaisseaux attendus d'Egypte d'arriver dans les ports de la Morée.

Ces renforts, envoyés par Méhémet-Ali, consistaient en 92 voiles et 5000 hommes d'infanterie. La flotte égyptienne contenait 2 vaisseaux de ligne de 84 canons, 12 grosses frégates dont plusieurs portaient 65 bouches à feu, un grand nombre de corvettes, goëlettes et brû-

lots et 41 transports. Tous les bâtiments de guerre, ayant des équipages complets et bien disciplinés, étaient dirigés dans leurs manœuvres par des officiers européens.

Méhémet-Ali avait ajouté à cet envoi une somme considérable pour payer l'arriéré de son armée et pour tenir au courant la solde de ses troupes de terre et de ses équipages maritimes. Partie d'Alexandrie dans les premiers jours d'août, cette flotte, après avoir relâché à l'île de Candie, arriva dans les derniers jours du même mois dans le port de Navarin.

CHAPITRE LII.

UNE FLOTTE ÉGYPTIENNE PORTANT DES SECOURS ET DE L'ARGENT A L'ARMÉE D'IBRAHIM-PACHA ARRIVE A NAVARIN.—L'AMIRAL CODRINGTON PERMET A CETTE FLOTTE D'ENTRER DANS CETTE RADE ; MAIS IL LUI DÉFEND D'EN SORTIR, AFIN D'EMPÊCHER TOUTE COLISION ENTRE LES GRECS ET LES OTTOMANS.—IBRAHIM-PACHA PROMET DE RETENIR SES FORCES NAVALES DANS LE PORT DE NAVARIN, MAIS IL MANQUE A SES ENGAGEMENTS. LES TROIS ESCADRES D'ANGLETERRE, DE FRANCE ET DE RUSSIE, COMMANDÉES PAR L'AMIRAL CODRINGTON, ENTRENT DANS CETTE RADE ET S'EMBOSSENT VIS-A-VIS LES BATIMENTS TURCO-ÉGYPTIENS. — UN COMBAT A LIEU. — IL SE TERMINE PAR LA DESTRUCTION DE LA FLOTTE OTTOMANE.

L'amiral Codrington, qui commandait l'escadre britannique, se trouvait à l'entrée de la rade de Navarin lorsque la flotte égyptienne se présenta. Cet amiral, ignorant alors la réponse négative de la Porte aux propositions des trois ambassadeurs, permit aux bâtiments égyptiens d'aller mouiller dans ce port; mais il les prévint en même temps que, si quelqu'un d'entre eux

tentait d'en sortir, il serait immédiatement forcé d'y rentrer. La flotte turque, venue de Constantinople, se trouvait déjà mouillée dans cette rade spacieuse.

Les nouvelles troupes égyptiennes, ayant été débarquées, servirent à compléter les anciens régiments de l'armée d'Ibrahim-Pacha. Ce général en chef, qui se vit à la tête d'une force respectable, résolut de porter les hostilités dans le nord de la Morée, et donna l'ordre en conséquence au capitana-bey de sortir, le 19 septembre, avec une partie de la flotte turco-égyptienne, et de se diriger vers le golfe de Patras.

L'amiral anglais, qui venait de recevoir l'avis officiel du refus définitif de la Porte d'acquiescer aux propositions des trois puissances médiatrices, n'hésita pas à envoyer une frégate au capitana-bey pour lui signifier de rentrer dans le port dont il sortait, et que, dans le cas de refus, il y serait contraint par la force.

La réponse de l'amiral turc fut qu'il était extrêmement surpris d'une telle menace, et qu'au reste il n'avait d'ordre à recevoir que d'Ibrahim-Pacha, et qu'il allait en référer.

L'amiral Codrington, qui désirait autant que possible exécuter les ordres de son gouvernement sans être réduit à l'obligation d'attaquer la flotte ottomane, écrivit aussitôt à Ibrahim-Pacha pour lui répéter que, les ordres formels des cours alliées étant d'empêcher toute colition entre les musulmans et les Grecs, il ne pouvait faire autrement que de s'opposer à la sortie de la flotte turco-égyptienne, dont le but était de porter de nouveau la guerre sur le territoire de la Grèce, et que, si, par suite d'une obstination aveugle, un seul coup de canon était tiré contre les vaisseaux alliés, cet acte d'agression deviendrait le signal d'un combat général, dont la de-

struction de la flotte ottomane serait la conséquence inévitable..

Ibrahim rappela aussitôt dans le port de Navarin l'escadre du capitana-bey ; mais il fit observer en même temps, dans sa réponse à l'amiral Codrington, que, fidèle à son souverain, il sortirait lui-même avec toute la flotte turco-égyptienne s'il en recevait l'ordre officiel.

L'escadre française, commandée par le contre-amiral de Rigny, arriva devant le port de Navarin dans la journée du 22 septembre. Cet amiral s'empressa d'écrire à Ibrahim-Pacha pour l'assurer que ses instructions étaient les mêmes que celles de l'amiral Codrington, et qu'il partageait entièrement ses idées et ses résolutions. Cette même déclaration fut répétée de vive voix à Ibrahim-Pacha par ces deux amiraux, dans une conférence qu'ils eurent avec lui le 25 du même mois.

Après une longue conversation, dans laquelle le chef de l'armée égyptienne montra beaucoup de modération, tout en assurant que, serviteur fidèle de la Sublime-Porte, il n'aurait égard à aucune menace ni à aucun danger s'il recevait l'ordre de faire sortir la flotte, et de recommencer les hostilités contre les Grecs, cependant il promit de retenir ses vaisseaux dans la rade de Navarin jusqu'au retour de deux courriers qu'il allait envoyer, l'un à Constantinople, et l'autre à Alexandrie, pour recevoir des ordres précis sur la conduite qu'il avait à tenir.

En apprenant que le traité de Londres venait de recevoir son exécution en Grèce, et que la flotte turco-égyptienne se trouvait retenue dans la rade de Navarin, le sultan Mahmoud resta calme et tranquille. Il évita de faire connaître son mécontentement et donna ordre à ses ministres de continuer la négociation commencée

avec les trois ambassadeurs. — Aucun des deux partis n'était disposé à céder, lorsque l'internonce autrichien, le baron Ottenfels, reçut l'ordre de sa cour de faire des démarches pressantes auprès de la Sublime-Porte pour l'engager à acquiescer aux demandes des représentants de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

Depuis le commencement de l'insurrection de la Grèce, le gouvernement autrichien s'était montré peu favorable à la cause des Grecs, qu'il avait l'air de confondre avec les carbonari d'Italie. Ce changement subit et inattendu de conduite et de langage surprit tout le monde, et ne fut pas considéré comme sincère même par la Sublime-Porte, qi continua à agir comme si le conseil du cabinet autrichien de consentir à l'armistice ne lui avait pas été adressé.

Le monarque ottoman, persistant dans ses premières résolutions, répondit à Ibrahim-Pacha qu'il n'approuvait pas l'armistice, même provisoire, qui venait d'être conclu ; il lui ordonnait de recommencer immédiatement ses hostilités contre les Grecs, afin d'abattre et d'étouffer complétement la rébellion, et que, pour faciliter l'exécution de ces entreprises, il exigeait qu'il fît appuyer toutes ses opérations de terre par les vaisseaux de la flotte, malgré les menaces et la résistance des amiraux étrangers.

Avant d'avoir reçu cette réponse de son souverain, Ibrahim-Pacha, qui connaissait les dispositions du divan ottoman, avait enfreint sa promesse, et avait dirigé sur Patras une partie de sa flotte, qui portait des troupes de débarquement.

Après leur entrevue du 25 septembre avec Ibrahim-Pacha, les deux amiraux français et anglais, qui comptaient sur la sincérité des promesses de ce pacha, s'é-

taient portés le premier vers l'île de Milos, et le second à Zante, en ayant l'attention de laisser, en avant de Navarin, une frégate française et une frégate anglaise pour surveiller la flotte turque, et donner avis de ses mouvements.

Ayant appris à Zante, dans la journée du 2 octobre, la rupture de l'armistice et la sortie d'une partie de la flotte turco-égyptienne, l'amiral Codrington quitta à la hâte les îles Ioniennes, et se porta avec son seul vaisseau et deux bricks de guerre vers les parages méridionaux de la Morée. Il rencontra près de la côte une escadre turque composée de sept frégates, neuf corvettes, deux bricks de guerre, et dix-neuf transports. A cette vue, Codrington somma immédiatement le commandant de rétrograder sur Navarin, en l'assurant qu'autrement il allait employer la force et l'attaquer. — L'amiral turc vira de bord immédiatement, et se dirigea vers le port qui venait de lui être indiqué.

Une seconde division de six frégates et de huit bricks, qui se dirigeait également vers Patras, fut rencontrée à peu de distance de la première, et, recevant la même intimation, consentit à retourner sur ses pas.

Surveillées par l'amiral Codrington, les deux divisions turques rentrèrent sous ses yeux dans la rade de Navarin.

Ne pouvant employer la coopération de ses bâtiments de guerre dans son projet de compléter la conquête de la Morée, Ibrahim-Pacha, fortement irrité, se mit en marche avec ses troupes de terre, et commença à faire aux Grecs une guerre exterminatrice. Non content de passer au fil de l'épée, sans miséricorde, les hommes, les femmes et les enfants, il faisait incendier les habita-

tions, couper les vignes et arracher les arbres fruitiers. Ces actes de barbarie avaient pour but de décourager, par la voie cruelle de la famine, toute la population chrétienne du Péloponèse. Mais cette horrible dévastation devait nuire également aux dévastateurs, puisque, se trouvant renfermés dans un pays ruiné, et ne devant plus recevoir de vivres par suite du blocus établi par les flottes alliées, ils ne pouvaient pas tarder à éprouver eux-mêmes les horreurs de la faim, et les souffrances provenant de toutes les privations.

Le contre-amiral Heyden, commandant l'escadre russe, fit sa jonction à cette époque avec les deux autres escadres alliées.

Ce fut en vain que les trois amiraux adressèrent à Ibrahim-Pacha des remontrances énergiques contre son atroce conduite. Ce fut en vain qu'ils lui signifièrent de cesser de faire aux Grecs une guerre exterminatrice, et qu'ils l'engagèrent à retourner à Alexandrie avec ses vaisseaux et ses troupes. Il n'eut aucun égard ni pour leurs réclamations, ni pour leurs menaces, et il continua à se livrer, avec la satisfaction d'un tigre, à son système de destruction générale.

Comme le traité de Londres désignait l'emploi de la force dans le cas de résistance, les trois amiraux convinrent entre eux que leurs flottes entreraient dans la rade de Navarin, et que, prenant position vis-à-vis des vaisseaux ottomans, elles les attaqueraient et les détruiraient dans le cas où le général en chef des Turcs en Grèce persisterait à refuser de conclure l'armistice proposé.

Avant d'adopter cette mesure hardie, qui pouvait entraîner une rupture immédiate entre la Porte-Ottomane et les cours alliées, les trois amiraux avaient

long-temps discuté la question de savoir s'il ne leur serait pas convenable de continuer le blocus de la rade de Navarin, et d'y tenir la flotte turco-égyptienne enfermée pendant tout l'hiver. Mais un blocus prolongé durant toute la saison hivernale devait être difficile et pénible, et pouvait devenir inutile par suite d'une tempête. Celle-ci, en dispersant les vaisseaux alliés, aurait procuré à Ibrahim-Pacha les moyens de faire sortir une partie de sa flotte pour seconder ses projets hostiles contre la Grèce.

Ce plan d'attaque, adopté le 18 octobre par les trois amiraux, fut mis à exécution deux jours après. — Les flottes alliées s'avancèrent le 20 octobre en deux lignes. Les vaisseaux anglais et français formaient la ligne de tribord, la seconde ligne, marchant parallèlement à la première, était composée des vaisseaux russes (1).

Les bâtiments turco-égyptiens étaient mouillés sur une seule ligne dans l'intérieur de la rade de Navarin, et formaient un croissant. Se tenant à l'ancre, et appuyés par des batteries de côte, ils présentaient un aspect formidable, et n'avaient autre chose à faire que de bien servir leurs canons.

Aucun obstacle ne fut opposé à l'entrée des escadres alliées. — Aucune remontrance ne leur fut faite par les commandants turcs. Les Anglais mouillèrent tranquillement vis-à-vis les vaisseaux turcs venus de Constantinople, et commandés par le capitana-bey, les Français prirent position en avant des vaisseaux égyptiens, qui étaient placés au vent, vers une des extrémités de la

(1) Une proclamation des trois amiraux invitait tous les Européens de leur nation qui se trouvaient à bord des vaisseaux turcs et égyptiens de les quitter à l'instant.

ligne. — Les Russes s'embossèrent à portée des vaisseaux turco-égyptiens qui se trouvaient sous le vent, à l'autre extrémité de la ligne turque.

Ayant pris cette position menaçante, et ne voulant pas être le premier à commencer les hostilités, le vice-amiral Codrington, qui, à cause de son grade plus élevé, possédait le commandement supérieur des trois escadres réunies, avait donné l'ordre de ne pas tirer un seul coup de canon à moins d'un commencement d'hostilité de la part des Turcs. Il fut ponctuellement obéi.

Les Turcs, qui, de leur côté, ne voulaient pas s'exposer au reproche d'avoir été les agresseurs, laissèrent entrer les vaisseaux alliés dans la rade de Navarin et ne s'opposèrent pas à ce qu'ils mouillassent en avant de leur ligne et à distance de combat.

Mais tous les équipages, européens et turcs, étaient préparés pour l'action. — Il ne fallait qu'une étincelle, un simple coup de fusil, pour commencer la bataille. — Cet événement ne tarda pas à avoir lieu.

Un canot anglais, s'étant approché d'un vaisseau turc, fut assailli par quelques coups de fusil. La frégate anglaise à laquelle ce canot appartenait répondit par une décharge de mousqueterie. Un coup de canon, parti d'un vaisseau turc, frappa le vaisseau français qui portait le pavillon de l'amiral de Rigny. Ce dernier répondit par le feu de toute sa bordée. Le combat devint général.

Moharrem-Bey, qui commandait les vaisseaux égyptiens, avait annoncé d'abord qu'il ne prendrait pas part à l'action. Mais, entraîné par l'exemple des Turcs et par l'ardeur de quelques officiers de son équipage, il permit à ses canonniers de faire feu sur les vaisseaux anglais et français qui se trouvaient à sa portée.

Le feu devint extrêmement vif de part et d'autre. Les vaisseaux du capitana-bey et de Moharrem-Bey furent bientôt désemparés, démontés et détruits. Les escadres alliées s'avançaient en ordre le long de la ligne ennemie et attaquaient successivement les vaisseaux turcs et égyptiens.

Ces vaisseaux étaient abandonnés par leurs équipages aussitôt que, par l'effet de l'artillerie mieux servie et mieux dirigée des Européens, ils ne pouvaient plus continuer le combat. Les marins turcs, en se retirant à terre ne manquaient pas d'incendier leurs navires.

Cette bataille fut continuée pendant quatre heures. Lorsqu'elle finit, les deux flottes turque et égyptienne avaient entièrement disparu ; leurs débris flottants couvraient la surface de la baie ; les carcasses coulées à fond ne présentaient au dessus des flots que leurs parties supérieures. Le carnage sur les navires ottomans avait été très grand ; dans deux de leurs vaisseaux de ligne les deux tiers des équipages étaient blessés ou tués.

Les trois flottes alliées s'étaient couvertes de gloire. On avait vu entre elles une noble émulation, tant pour combattre l'ennemi que pour se soutenir mutuellement (1). La perte des équipages anglais avait été la plus

(1) Une frégate anglaise qui combattait un vaisseau de ligne turc se trouvait maltraitée. Le capitaine français Hugon, commandant *l'Armide*, se plaça entre les deux combattants, et força le turc à se rendre. Il éleva aussitôt sur la prise les pavillons réunis d'Angleterre et de France.

D'après le rapport du secrétaire du capitana-bey, les Turcs ont perdu dans le combat de Navarin 3 vaisseaux de ligne, 4 grandes frégates égyptiennes, dont chacune était armée de 64 canons ; 15 frégates turques de 48 canons, 18 corvettes turques, 8 corvettes égyptiennes, 12 bricks de guerre, dont 8 appartenaient au pacha d'Égypte. — Total 60 vaisseaux de guerre. On assure que la moitié des équipages de tous ces navires avait péri dans le combat.

grande (1); le matériel de trois de leurs vaisseaux avait tellement souffert, qu'on fut obligé de les envoyer à Malte et de là en Angleterre pour les faire réparer complétement.

La nouvelle de la bataille navale de Navarin et de ses résultats fit une forte sensation dans toute l'Europe. On en témoigna beaucoup de joie à Saint-Pétersbourg; les Français furent enthousiasmés de la gloire acquise par leurs marins dans cette affaire; mais dans le parlement britannique cette action fut représentée comme inopportune et contraire aux vrais intérêts de la nation. La destruction des flottes turco-égyptienne réunies à Navarin mettait la Turquie à la discrétion des Russes, en ôtant à la Porte, en cas de guerre avec le cabinet de Saint-Pétersboug, un de ses principaux moyens de défense dans la mer Noire et dans les mers de l'Archipel et de la Syrie.

Les Turcs furent consternés en apprenant le funeste dénoûment de cette bataille navale. — Sous un autre souverain que le sultan Mahmoud la nouvelle d'une telle défaite infligée aux Turcs par des puissances amies qui avaient encore leurs représentants à Constantinople aurait mis en danger la vie de tous les chrétiens qui se trouvaient dans cette capitale. Mais, heureusement pour ces derniers, les janissaires, auteurs de tous les mouvements populaires et de tous les désordres, n'existaient déjà plus à cette époque.

Le sultan Mahmoud, quoique très irrité, maîtrisa le peuple et protégea l'existence et les propriétés de tous

(1) Les Anglais eurent 54 hommes tués et 161 hommes blessés.

Les Français eurent 48 hommes tués et 141 blessés.

La perte des Russes fut moins grande, l'état de leurs pertes dans ce combat n'est pas parveuu à notre connaissance.

les chrétiens étrangers qui se trouvaient dans son empire.

Ayant appris, avant la Porte, par la voie des amiraux, la nouvelle du résultat du combat de Navarin, les ambassadeurs des trois puissances alliées commencèrent à sonder le terrain, en faisant demander au reis-effendi, par leurs drogmans, 1° qu'il voulût bien les informer des instructions adressées à Ibrahim-Pacha; 2° de quelle manière la Porte serait disposée à considérer les hostilités, si elles avaient lieu par suite du refus persévérant d'Ibrahim d'accepter les propositions des monarques signataires du traité de Londres; 3° si la Porte elle-même persistait dans son refus d'accéder à leurs propositions.

Le reis-effendi répondit que la Porte ne demandait jamais aux autres puissances quelles instructions elles donnaient à leurs agents; qu'elle croyait par conséquent devoir se dispenser de faire connaître, dans cette circonstance, ses propres instructions à ses serviteurs, et que, relativement aux hostilités supposées, elle pensait qu'elles n'avaient pas eu lieu, et qu'il ne lui convenait pas de déclarer, en ce moment, ce qu'elle ferait ou ne ferait pas en pareil cas.—Quant aux conditions du traité signé à Londres par les trois puissances, les intentions de la Porte n'avaient éprouvé à cet égard aucune altération.

CHAPITRE LIII.

LA NOUVELLE DE LA BATAILLE DE NAVARIN EXCITE AU PLUS HAUT DEGRÉ LE MÉCONTENTEMENT DES MINISTRES DE LA PORTE. L'ATTAQUE DE L'ÎLE DE SYRA PAR LE COLONEL FABVIER, D'APRÈS LES ORDRES DE L'AMIRAL COCHRANE, AUGMENTE LEUR EXASPÉRATION.— PLUSIEURS MEMBRES DU DIVAN PARLENT DE DÉCLARER LA GUERRE AUX TROIS PUISSANCES ALLIÉES. MAIS LA MAJORITÉ DE CE CONSEIL S'Y OPPOSE. — CEPENDANT LA PORTE CONTINUE A REPOUSSER LES CONDITIONS DU TRAITÉ DU 6 JUILLET. — LES AMBASSADEURS QUITTENT CONSTANTINOPLE LE 8 DÉCEMBRE.—LE COMTE CAPO D'ISTRIA ARRIVE EN GRÈCE EN JANVIER 1828, ET ÉTABLIT AUSSITÔT SON GOUVERNEMENT. — SES PREMIÈRES OPÉRATIONS ORGANISATRICES ET ADMINISTRATIVES.

La nouvelle de la bataille de Navarin arriva le 2 novembre à Constantinople. Le reis-effendi envoya aussitôt aux drogmans des trois ambassadeurs l'invitation de se rendre auprès de lui. Avant d'accéder à cette demande, ces drogmans s'adressèrent à leurs ambassadeurs pour savoir ce qu'ils devaient faire dans cette circonstance.—Ils leur fut enjoint d'écouter, de ne rien répondre, et de rapporter à leurs supérieurs ce qu'on leur aurait dit et ce qu'ils auraient appris.

Après avoir parlé aux drogmans des bruits courant sur la bataille de Navarin, le reis-effendi leur demanda si cette affaire était connue des ambassadeurs, et si la Porte devait se regarder comme étant en état de guerre avec les trois puissances alliées. Les drogmans se contentèrent de dire qu'ils étaient venus, non pour faire des communications, mais pour en recevoir, qu'ils rap-

porteraient à leurs ambassadeurs respectifs ce que le reis-effendi venait de leur dire, et que bientôt ils remettraient à Son Excellence les réponses de ces trois ministres.

Les ambassadeurs répondirent le même jour au reis-effendi, et lui observèrent dans leurs lettres que, bien que la bataille de Navarin fût une affaire déplorable, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître, d'après toutes les dépêches arrivées, que les fautes nombreuses du commandant en chef des troupes ottomanes en Morée en étaient la seule cause.

La position de tous les marchands français, anglais et russes, était devenue très difficile. Leurs inquiétudes s'accrurent en apprenant que la Porte venait d'établir un embargo général sur tous les bâtiments qui se trouvaient dans le port de Constantinople.

Le prétexte de cette dernière mesure était fondé sur la nécessité où se trouvait la Porte, dans ces circonstances critiques, d'approvisionner la capitale. Comme tous les bâtiments étrangers étaient soumis à cet embargo, sans distinction de pavillon, cette mesure ne présentait aucun caractère hostile contre les sujets des trois cours alliées.

Un nouvel événement, difficile à prévoir, vint rendre plus confuses et plus embarrassantes les négociations des trois ambassadeurs. Les Grecs avaient accepté l'armistice aussitôt qu'il leur avait été proposé par les représentants des trois puissances. Mais, sans consulter personne, et sur l'espoir mal fondé d'obliger les Turcs à adopter la même mesure, lord Cochrane avait imaginé le singulier projet de s'emparer de l'île de Syra, qui, pendant la guerre de l'indépendance de la Grèce, était devenue le point central du commerce du Levant.

Le colonel Fabvier, chargé de diriger cette entreprise, s'était emparé de tout le littoral de l'île et avait forcé le commandant turc à se retirer dans le château.

Cette dernière affaire et la bataille destructive de Navarin portèrent au plus haut degré l'exaspération des ministres du divan. Quelques uns d'entre eux proposaient de déclarer immédiatement la guerre aux trois puissances alliées. Mais, heureusement pour la Turquie, les amis de la paix eurent la majorité et l'emportèrent. Le sultan Mahmoud, quoique le sentiment de sa dignité blessée le disposât à la guerre, ne fit aucune observation et eut la sagesse d'adopter la résolution de ceux de ses ministres qui repoussèrent tout projet de rupture.

Désirant gagner du temps afin d'être préparés pour la défense, les ministres turcs cherchèrent à retenir les ambassadeurs à Constantinople par des demandes successivement présentées. Ce ne fut que le 9 novembre 1827 que le reis-effendi leur communiqua, au nom de la Porte, les propositions suivantes : 1° Les alliés devront se désister de toute intervention dans les affaires de la Grèce; 2° la Porte recevra une indemnité pour ses vaisseaux de guerre détruits à Navarin; 3° le sultan obtiendra une satisfaction pour l'insulte qui lui a été faite.

Les trois ambassadeurs répondirent le lendemain 1° que le traité du 6 juillet ne permettait pas aux alliés d'abandonner la question de la Grèce; 2° que la flotte turque mouillée dans la rade de Navarin, ayant commencé elle-même les hostilités, avait détruit par cette agression tout droit de la Porte à une demande d'indemnité; 3° que la Porte avait d'autant moins de motifs de demander une satisfaction, qu'elle avait été avertie à temps qu'un événement semblable à celui qui avait eu lieu à Navarin ne manquerait pas d'arriver si elle n'é-

coutait pas les principes de la sagesse et de la modération et si elle était la première à attaquer.

Tout espoir d'accommodement semblait perdu. La Porte déclara que jusqu'à ce que les représentants des cours alliées eussent acquiescé à ses dernières propositions elle n'aurait avec eux aucun rapport ni aucune communication officielle.

Les ambassadeurs se préparèrent aussitôt à quitter Constantinople. Dès le 5 décembre ils annoncèrent à tous les marchands de leurs nations qu'il ne leur restait aucun espoir d'arrangement avec la Porte, et ils les informèrent que, selon toute apparence, les sujets des puissances alliées pourraient s'embarquer librement en même temps que les représentants de leur pays; mais qu'il y avait lieu de craindre que la même autorisation de départ accordée à leurs personnes ne s'étendît pas à leurs marchandises.

Plusieurs de ces négociants, voyant l'état des choses et se confiant au caractère élevé du sultan Mahmoud, aimèrent mieux rester en Turquie, afin de surveiller attentivement par eux-mêmes leurs affaires et leurs propriétés.

Regardant leurs embarras actuels comme un orage passager, les ministres turcs désiraient conserver des voies ouvertes pour une prochaine réconciliation. Ils s'empressèrent de faire dire aux marchands anglais, français et russes, qu'ils pouvaient rester sans inquiétude et que leurs personnes et leurs propriétés seraient protégées et garanties par la Sublime-Porte.

Les trois ambassadeurs quittèrent Constantinople le 8 décembre. Traités encore en amis, ils reçurent, au moment de leur départ, tous les honneurs dus à leur caractère diplomatique.

Les ministres turcs avaient tenté de les retenir, la veille même du jour de leur départ, en leur annonçant que la Porte allait accorder une amnistie générale aux Grecs. Mais cette proposition, n'étant pas conforme aux conditions exigées par les cours alliées dans leur traité du 6 juillet, ne fut pas écoutée.

L'ambassadeur russe se rendit à Odessa; ceux de France et d'Angleterre firent voile pour les îles Ioniennes (1).

Par cette cessation de relations diplomatiques le sultan Mahmoud aurait pu se considérer comme étant en état de guerre avec la France, l'Angleterre et la Russie. Mais il regardait l'union de ces trois grandes puissances comme n'étant pas naturelle, à cause de la divergence de leurs intérêts particuliers, et il espérait qu'une division complète ne tarderait pas à s'établir entre elles.

Cependant, trop prudent pour négliger la défense de son empire et ne voulant pas être pris au dépourvu, ce monarque ordonna de mettre la plus grande activité possible dans les armements de ses places de guerre et dans tous les préparatifs militaires.

Pendant la durée des négociations à Constantinople, quelques événements assez importants avaient eu lieu en Grèce. Un gouvernement provisoire avait été établi à Nauplie pendant l'absence et jusqu'à l'arrivée du nouveau président de la Grèce, le comte Capo d'Istria. Mais le choix des membres de ce gouvernement avait déplu à quelques uns des chefs militaires, entre autres à

(1) Ces ambassadeurs étaient le général comte Guilleminot pour la France, M. Straffort Canning pour l'Angleterre, et M. de Ribaupierre pour la Russie.

Grivas, qui était parvenu à se rendre maître du château de Palamiti.

Effrayé de sa position, le gouvernement hellénique s'empressa de quitter Nauplie et alla s'établir à Poros, quoiqu'il fût appuyé par Fotomara, qui s'était rendu maître des autres forts de la ville. Une canonnade assez vive fut entretenue pendant quelque temps entre Grivas et son rival Fotomara. Ce fut durant cette lutte que périt frappé d'un boulet le jeune Washington, honorable rejeton de la famille du grand homme à qui les États-Unis d'Amérique doivent en grande partie leur indépendance nationale et leurs institutions politiques. Venu en Morée comme philhellène, le jeune Washington périt victime des dissensions qui déchiraient la Grèce.

Un décret du gouvernement en date du mois d'août déclara rebelles tous les officiers et soldats qui n'obéiraient pas implicitement aux ordres du général Church. D'après ce décret, ce généralissime ordonna à Grivas de quitter le commandement du château de Palamiti, et de le remettre à Jean Grivas, son père, en y laissant 200 hommes de garnison.

Grivas n'osa pas résister et obéit aux ordres du général Church. — Une tranquillité précaire reparut à Nauplie.

Après avoir ordonné la formation d'un camp près de l'Acro-Corinthe, le général Church s'y rendit pour y concerter, avec les autres généraux grecs, les opérations défensives qui convenaient aux circonstances.

Pendant ce temps, Nikitas et Colio-Poulo, entrés dans la Grèce occidentale, y avaient réuni un petit corps de troupes composé d'Etoliens et d'Acarnaniens. Ces deux hommes, remarquables par leur courage intrépide et leur dévoûment désintéressé, avaient obtenu quelques

avantages sur des corps détachés de l'armée d'Ibrahim-Pacha. Mais leurs opérations se trouvaient paralysées par le manque de vivres et de munitions de guerre. « Envoyez-nous des cartouches et du pain, écrivait Nikitas au gouvernement, et je trouverai en abondance des hommes disposés à combattre pour la patrie. »

L'assemblée nationale, en terminant ses travaux le 17 juin de cette même année, avait autorisé, par un décret spécial, le comte Capo d'Istria à contracter, au nom de la nation, un emprunt de 5 millions de piastres fortes, ou 25 millions de francs. Cette somme devait servir aux dépenses courantes et au paiement des intérêts arriérés des anciens emprunts.

Mais tel était le mauvais effet de la négligence des Grecs à remplir leurs obligations pécuniaires, que personne à Londres et à Paris n'osa s'aventurer dans la négociation du nouvel emprunt, qui ne fut pas coté aux bourses de ces deux grandes villes de commerce.

La commission provisoire, qui était chargée de gouverner la Grèce jusqu'à l'arrivée du comte Capo d'Istria, fixa sa résidence dans l'île d'Egine, afin d'être éloignée des foyers des désordres qui continuaient à agiter le pays. — Ce fut en vain que, d'après les réclamations répétées des commandants maritimes et des agents consulaires des différentes nations de l'Europe, elle envoya des ordres menaçants et qu'elle prit des mesures sévères pour mettre fin à la piraterie qui infestait les mers de l'Archipel et s'étendait jusqu'aux côtes de l'Egypte et de la Syrie.

Le gouvernement grec conservait encore une apparence de flotte. Mais on vit quelques uns des bâtiments de guerre qui avaient reçu l'ordre de détruire la piraterie se retirer devant les forbans, et même quelque-

fois s'entendre avec eux pour prendre part à ses dépouilles. — Il a été constaté judiciairement que quelques unes des familles puissantes de la Morée, et particulièrement du canton de Maïna, étaient intéressées dans les armements et les déprédations des pirates.

Le nombre de ces forbans s'était particulièrement augmenté depuis que le mauvais état des finances du gouvernement grec avait nécessité le licencîment d'une grande partie des marins qui avaient été employés jusque alors sur les vaisseaux de l'état.

L'infâme métier de forban n'inspirait pas aux Grecs le sentiment d'horreur et de mépris qu'il excite dans tous les autres pays, à cause de l'habitude de voir en tout temps des hommes de cette classe au milieu des îles de l'Archipel, et à cause des éloges pompeux qu'on faisait de leur bravoure et de leurs exploits.

Féroces autant qu'avides, les pirates grecs avaient coutume de détruire tous les hommes des équipages qui tombaient entre leurs mains. — Ce fut pour éviter ce sort que le brave Bisson, officier de la marine royale de France, refusa de se rendre, et aima mieux se faire sauter et périr avec tous les brigands qui, par surprise, s'étaient emparés de son navire, et en couvraient le pont supérieur.

Afin de mettre un terme à ces déprédations, qui s'accroissaient tous les jours et ruinaient le commerce européen, le gouvernement britannique publia, dans le mois de novembre 1827, un ordre du conseil qui enjoignait aux bâtiments de guerre de la Grande-Bretagne d'arrêter tous les bâtiments qu'ils rencontreraient en mer portant le pavillon grec, ou qui auraient été équipés et armés dans un port de la Grèce. On n'exceptait de cette mesure que les bâtiments de guerre appartenant au gou-

vernement hellénique, et naviguant d'après ses ordres avec des papiers parfaitement en règle.

Une mesure semblable fut adoptée par la France et la Russie.

Le gouvernement grec, qui déclarait lui-même n'avoir pas à sa disposition des moyens suffisants pour réprimer la piraterie, ne fit aucune rnmontrance contre la mesure sévère qui, dans l'intérêt général, paralysait entièrement la navigation de la Grèce. Il s'engagea même à la seconder, et donna l'ordre à ses bâtiments armés de poursuivre à outrance les pirates de toutes classes qui infestaient les mers du Levant.

Le comte Capo d'Istria, président de la nation hellénique, arriva en Grèce dans le mois de janvier 1828. — Ancien ministre d'état en Russie, jouissant d'un sort indépendant et d'une existence heureuse, il avait montré un noble dévoûment en acceptant les fonctions pénibles de chef de la nation grecque dans un temps où la Grèce, vaincue, découragée, et sans argent, se trouvait réduite à l'agonie.

Avant de se rendre au milieu du peuple qui l'avait élu spontanément comme son chef, Capo d'Istria passa en Angleterre et de là en France. Il s'entendit avec les ministres de ces deux puissances. Ceux-ci, d'après les dispositions du traité du 6 juillet, promirent de le seconder.

Autorisé par la dernière assemblée générale à contracter, au nom de la nation grecque, un emprunt de 25 millions de francs, il fit des démarches, tant à Londres qu'à Paris, pour parvenir à obtenir des fonds par cette voie de crédit.

Mais la mauvaise conduite, en fait de finances, des gouvernements grecs qui l'avaient précédé, leur prompte

dissipation des capitaux provenant des emprunts contractés, leur négligence à payer les intérêts des sommes prêtées aux époques convenues des échéances semestrielles, avaient entièrement détruit la confiance des capitalistes européens, anéanti le crédit de la nation hellénique, et donné une idée désavantageuse de ses sentiments d'honneur et de sa solvabilité.

N'ayant pu rien obtenir de la bourse de Londres ni de celle de Paris, le comte Capo d'Istria se rendit en Grèce avec quelques capitaux que la cour de Saint-Pétersbourg avait mis à sa disposition personnelle. Il emportait avec lui l'espoir, fondé sur les promesses verbales des ministres, que la cour des Tuileries et celle de Londres l'assisteraient, en cas de besoin, par des dons ou par des avances pécuniaires (1).

La conduite de Charles X, roi de France, envers les Grecs, devint extrêmement noble et généreuse, aussitôt qu'il eut pris la résolution de les secourir. Il leur envoya d'abord de l'argent et des vivres, et lorsqu'il fut bien constaté que les Grecs n'étaient pas en état, malgré la bataille de Navarin, d'expulser les troupes ottomanes des places fortes qu'elles occupaient encore sur le territoire de la Grèce, il fit partir pour le Péloponèse une armée expéditionnaire française, afin de compléter la libération de cette péninsule, et il se chargea de tous les frais de cette dispendieuse expédition.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur ces dernières opérations qui ramenèrent la concorde et

(1) Il fut utilement secondé dans ces circonstances par M. Eynard, banquier de Lyon, qui, par ses efforts et par de nombreux sacrifices, s'est montré constamment le véritable ami des Grecs. La conduite désintéressée de M. Eynard dans ces circonstances est digne des plus grands éloges.

la paix dans toute la Grèce, délivrèrent complétement son territoire de la domination des Turcs, et donnèrent de la consistance à son nouveau gouvernement.

Les premiers secours qui furent envoyés par la France au nouveau président de la Grèce lui furent remis par le baron Juchereau de Saint-Denys, qui, envoyé auprès du gouvernement hellénique, prit d'abord le titre d'agent de France, et fut autorisé par ses instructions à déployer plus tard le titre et les fonctions de ministre résident.

M. Dawkins, envoyé par l'Angleterre, et M. le comte Bulgari, envoyé par la Russie, suivirent la même marche, et devinrent ministres résidants auprès du gouvernement hellénique.

Les sommes remises au gouvernement grec au nom de la France par le baron Juchereau de Saint-Denys furent de deux millions de francs, à raison de 500 000 fr. par chaque envoi. Des transports chargés de vivres, d'armes et de munitions de guerre, pour une valeur de plus d'un million de francs, procurèrent aux Grecs des ressources dont ils avaient un besoin urgent, et dont la valeur n'était pas comprise dans les sommes d'argent généreusement délivrées au président de la Grèce.

En donnant au comte Capo d'Istria la présidence de la Grèce, les deux assemblées nationales qui avaient fait choix de cet homme d'état pour gouverner la nation n'avaient pas défini son pouvoir, et n'avaient désigné aucun corps ni aucun conseil qui fût chargé de l'aider dans ses fonctions, et de partager avec lui la puissance législative.

Le nouveau président de la Grèce se trouvait par conséquent investi d'un pouvoir dictatorial. — Cette puissance non définie entre les mains d'un homme sage

et modéré était peut-être la seule qui convînt aux Grecs dans ces temps difficiles, où la patrie se trouvait exposée aux plus grands dangers.

Le souvenir des désordres qui avaient déchiré la Grèce depuis le commencement de son insurrection avait fait sentir aux Grecs de toutes classes les inconvénients qui résultent, dans des temps de troubles et de guerre, d'un gouvernement trop faible dans son action et tourmenté par des factions rivales.

Le comte Capo d'Istria, après son installation comme président de la Grèce, ne crut pas devoir convoquer le corps législatif dans la première année : car, à la suite des derniers orages politiques, cette mesure n'aurait eu d'autre effet que de ranimer les querelles des anciens chefs, et les prétentions des ambitieux.

Il se contenta de constituer auprès de sa personne, sous le nom de conseil *panhellénien*, une espèce de conseil d'état dont il se réserva le droit de nommer et de destituer les membres, et dont les fonctions étaient d'examiner les questions qui lui étaient soumises par le chef de l'état. Ce conseil devait servir, en cas de besoin, de cour suprême de judicature.

Il divisa la Grèce continentale et insulaire en diverses provinces, qu'il fit administrer par des préfets. Ces magistrats étaient des agents immédiats du président, dont ils dépendaient exclusivement, et à qui ils rendaient compte de leurs opérations.

La Morée fut divisée en sept provinces, qui prirent les noms anciens d'Argolide, d'Achaïe, d'Elide, de Haute-Messénie, de Basse-Messénie, de Laconie et d'Arcadie. Les Cyclades formèrent une préfecture ; les Sporades occidentales furent mises également sous la direction d'un préfet ; les Sporades orientales, dont

l'île de Samos était la principale, eurent également une administration séparée. L'Attique, la Livadie, l'Etolie et l'Acarnanie, étant alors presque entièrement retombées sous la domination des Turcs, ne furent pas comprises dans cette division, qui, pour elles, fut ajournée jusqu'à l'époque de leur délivrance.

L'administration, concentrée dans les mains du président, fut divisée sous sa direction immédiate en quatre ministères : 1° de la justice, 2° des finances, 3° de l'intérieur et de la guerre, 4° des affaires étrangères. N'ayant égard qu'aux talents et aux services rendus à la patrie, le président confia à Mavrocordato le ministère de l'intérieur, dans lequel était comprise l'administration de la guerre. Tricoupis obtint avec la secrétairie d'état le portefeuille des affaires étrangères. Les ministères des finances et de la marine furent délégués à des commissions composées de deux à trois membres.

La même assemblée générale qui avait nommé Capo d'Istria président de la Grèce avait confié le commandement supérieur de la marine à lord Cochrane et celui de l'armée de terre au général Church. Il n'était donc pas au pouvoir du président d'ôter à ces deux personnages le commandement dont ils étaient investis.

Quoique les Grecs fussent généralement mécontents de la manière dont leurs affaires militaires et navales avaient été conduites par ces deux chefs étrangers, lord Cochrane conserva son titre d'amiral en chef et fut chargé de courir la mer avec la frégate *l'Hellas* et un bâtiment à vapeur pour combattre les Turcs et poursuivre les pirates.

Le général Church fut envoyé avec un petit corps de troupes dans l'Acarnanie et s'établit à Dragomestre pour

réunir les bandes éparses des guerriers de cette province, pour se préparer à attaquer plus tard la ville d'Arta, et pour contenir les Turcs dans cette partie de la Grèce.

Les palicares ou guerriers de la Livadie, de la Béotie, de la Phocide, de l'Etolie orientale, et des montagnes du Pinde, du Parnasse et de l'Hélicon, reçurent l'ordre de prendre position à Eleusis et à Mégare, afin de surveiller la garnison turque d'Athènes et de couvrir l'entrée du Péloponèse.

Le commandement des troupes grecques réunies à Eleusis et à Mégare fut confié à Hypsilanti, dont le président estimait la bravoure, le désintéressement et les talents militaires, et dont il appréciait le noble caractère et les utiles services.

Étranger aux querelles des partis et ne voyant avant tout que l'intérêt et le salut de la Grèce, Hypsilanti s'était tenu à l'écart dans les derniers temps, sans autorité, et en évitant soigneusement d'exercer la grande influence que ses services et ses vertus lui donnaient sur le peuple.

Les tacticos ou troupes régulières, commandées par le colonel Fabvier, furent laissées à Méthana, presqu'île importante, que cet officier supérieur avait fortifiée avec soin. Ces soldats, constamment tenus sous une discipline sévère, et qui avaient déjà appris à bien manœuvrer, étaient placés utilement sur le point saillant de Méthana, dans le golfe d'Athènes, de manière à pouvoir secourir promptement, en cas de besoin, les troupes d'Hypsilanti et les places de Nauplie et de l'Acro-Corinthe.

Tous les commandants des forteresses de la Grèce

s'empressèrent de rendre hommage à l'autorité suprême de Capo d'Istria. Le jeune Grivas lui remit les clefs du château de Palamiti.

Colocotroni fut un des premiers à se rendre auprès du nouveau président et à l'assurer de son entier dévoûment à sa personne et au service de la Grèce. Le président lui confia le commandement supérieur des troupes de la Morée.

Pierre Mavromicalis, plus connu sous le nom de Petro-Bey, chef du belliqueux canton de Maïna, reçut un accueil très affectueux de la part du comte Capo d'Istria, qui le mit à la tête du sénat ou conseil panhellénien.

La plus grande tranquillité ne tarda pas à renaître dans tout le Péloponèse. Les Turcs renfermés dans les places de Navarin, Modon, Coron, et dans l'acropolis de Patras, ne sortaient pas de leurs murailles.

Mais un mal urgent avait fixé particulièrement l'attention du président. C'était la piraterie, qui continuait à exercer ses ravages dans les mers du Levant. Il se concerta avec les amiraux européens pour poursuivre à outrance ces brigands, qui étaient l'opprobre de la Grèce. Il fit armer un grand nombre de bâtiments grecs pour poursuivre et attaquer sans relâche les pirates dans toutes les directions. Il chargea Miaulis, Criésis et Canaris, d'en purger les mers. Il ordonna aux préfets, aux démogérontes, et à tous les chefs des îles, de les empêcher d'aborder sur leurs rivages, et il rendit responsables des dommages toutes les communes maritimes qui n'opposeraient pas de résistance à l'entrée des forbans dans leurs ports.

Ces mesures, dont l'exécution fut pour lui l'objet d'une attention continuelle, ne tardèrent pas à avoir un

excellent résultat. Relancés de tous côtés, et punis avec la plus grande rigueur lorsqu'ils tombaient au pouvoir des navires européens et des marins grecs, ne pouvant aborder que sur quelques îlots déserts, les pirates finirent par être rebutés de leur abominable métier, et demandèrent à rentrer au service de l'état, ou bien à être autorisés à vivre tranquillement d'une industrie régulière au milieu de leurs concitoyens. En moins de trois à quatre mois les mers de la Grèce furent complétement purgées de la présence de ces brigands.

Des tribunaux spéciaux furent établis dans chaque province pour rendre la justice aux habitants. Le code de Justinien, sauf les modifications qui y avaient été introduites par quelques monarques ottomans, servit de base pour punir les crimes et les délits, et pour régler les intérêts publics et particuliers.

Capo d'Istria adopta en entier le code de commerce français pour toutes les affaires maritimes, et pour juger les différends des commerçants grecs entre eux, et de ceux-ci avec les commerçants européens.

Tous les moyens corrupteurs employés dans les tribunaux musulmans furent prohibés, et leur usage tant pour séduire les juges que pour gagner les témoins fut puni par des peines sévères.

La voie de l'arbitrage fut conservée pour toutes les causes civiles, en faisant précéder le jugement par des compromis entre les parties intéressées. — Les évêques et les prêtres furent admis à agir comme arbitres; mais ils n'eurent plus, comme sous le gouvernement ottoman, une action supérieure et exclusive sur les jugements civils et correctionnels.

Les tribunaux seuls purent prendre connaissance des affaires criminelles. En attendant de nouveaux traités à

conclure avec les puissances européennes, les sujets des nations étrangères qui se rendaient coupables de crimes ne furent pas soumis aux tribunaux du pays. Conformément à l'esprit des anciennes capitulations faites avec la Sublime-Porte, ils durent être remis aux agents politiques dont ils dépendaient.

Les restrictions imposées au commerce par les règlements de la quarantaine dans les ports de l'Europe étaient devenues très incommodes pour la Grèce, dont les provenances se trouvaient retenues dans les lazarets européens aussi long-temps que celles de Constantinople et de Smyrne. Voulant diminuer la durée de la quarantaine, et en même temps préserver les provinces helléniques des ravages de la peste, Capo d'Istria distribua sur le littoral maritime de nombreux établissements sanitaires. Il ne put pas parvenir à régulariser entièrement les rapports des communications directes de la Grèce avec les pays ottomans; mais il obtint un résultat qui fut apprécié par les commissions sanitaires de France et d'Italie, et qui fit réduire de dix jours les quarantaines qui avaient été imposées jusque alors en Europe sur tous les bâtiments venant de la Grèce.

La férocité déployée par les Grecs dans leurs guerres acharnées contre les Turcs, et leurs dispositions peu favorables aux idées qui devaient développer dans ce peuple abruti par quatre siècles d'esclavage la lumière de la civilisation et leur régénération politique, faisaient sentir la nécessité urgente d'établir dans le pays un grand nombre d'écoles d'éducation.

Cette vérité avait été reconnue par lord Byron et par le colonel Stanhope, qui s'étaient occupés avec zèle de cette affaire importante. — Stanhope en avait fait l'ob-

jet principal de ses soins et de ses efforts pendant le court séjour qu'il lui fut permis de faire en Grèce (1).

Convaincu de l'utilité de multiplier et de perfectionner les écoles d'instruction dans toutes les provinces de la Grèce, le comte Capo d'Istria s'en occupa avec un zèle assidu. Malgré la gêne du trésor public, il fit construire plusieurs édifices destinés à l'instruction de la jeunesse grecque. C'est ainsi qu'il fit élever dans l'île d'Egine, point central, où s'étaient réfugiées plusieurs populations fugitives, un grand collége pour l'éducation des enfants des principales familles, et particulièrement des nombreux orphelins dont les pères avaient péri pour la défense de la Grèce.

Il organisa également à Nauplie pour le service de l'artillerie, du génie militaire et de la marine, une école dite des *évelpides*, qui fut dirigée par des instructeurs français (2).

CHAPITRE LIV.

FINANCES DE LA GRÈCE.

Depuis le commencement de la guerre, les finances de la Grèce avaient toujours été dans un état déplorable par suite d'un gaspillage sans frein et par le manque

(1) Nous avons déjà dit que le colonel Stanhope, fils du comte d'Harrington, appartenant à l'armée anglaise, avait reçu de son gouvernement l'ordre de rentrer en Angleterre.

(2) M. le capitaine Pauzié, actuellement chef de bataillon dans le corps royal de l'artillerie française, fut chargé de la direction de cet établissement, qui avant lui avait été dirigé par M. Romulus Santelli.

d'ordre dans la comptabilité des dépenses. Les dons nombreux et considérables envoyés par les philhellènes d'Europe, et les produits des gros emprunts contractés à Londres, n'avaient fait que paraître un instant dans les caisses publiques pour être bientôt absorbés par les ordonnateurs des dépenses.

Le nouveau président, qui montrait l'exemple du plus parfait désintéressement, et qui mettait la plus grande simplicité dans sa manière de vivre, voulut que toutes les sommes versées dans le trésor servissent uniquement aux dépenses de l'état. Il ordonna de mettre un ordre parfait dans la comptabilité des recettes et des dépenses, de manière à obtenir immédiatement, toutes les fois qu'il le désirerait, la connaissance exacte de l'état réel des ressources du pays.

Lorsqu'il prit entre ses mains le gouvernement de la Grèce, les charges du pays consistaient dans l'entretien de la marine nationale, dans la solde et les subsistances des troupes qui furent réparties par ses ordres dans les camps de Mégare, de Métana, de Dragomestre et de Tripolitza, et enfin dans le paiement des salaires de tous les employés civils.

Les produits des contributions de la Grèce s'élevaient à environ 6 millions de francs par an. — Avec cette somme modique, avec des secours généreux fournis par la France pendant les six premiers mois, et avec quelques dons occasionnels de la Russie, Capo d'Istria trouva moyen de mettre les recettes au niveau des dépenses, et de payer exactement les troupes de terre et la marine.

Ayant renoncé à recevoir lui-même un traitement particulier comme président, il prit à sa charge tous les

frais de représentation de son gouvernement. — La plus grande économie régnait dans les dépenses de sa maison.

Les traitements des membres des tribunaux, des préfets et de tous les employés civils, étaient extrêmement modiques, et suffisaient à peine pour procurer à ces serviteurs de l'état une chétive existence.

Lorsque l'Attiqne, la Béotie, la Livadie, la Phocide, l'Etolie orientale, rentrèrent dans l'agrégation politique de la Grèce par suite du traité qui consacra son indépendance, et lorsque le commerce, presque anéanti par la guerre, commença à renaître avec la paix, la totalité des revenus du nouveau royaume hellénique s'éleva à 9 800 000 francs (1).

Mais ce revenu a toujours été insuffisant après la mort de Capo d'Istria. — Les frais de représentation du nouveau roi, l'entretien des armées de terre, dont les Bavarois composaient la plus grande partie, les frais de la marine et les émoluments des employés de toutes les administrations, ont absorbé non seulement les revenus ordinaires, mais encore une grande partie des sommes que la Grèce a été autorisée à emprunter en Europe sous la garantie de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Il est vrai qu'un quart de ces 60 millions de l'emprunt garanti par les trois puissances protectrices a servi à acquitter l'indemnité accordée à la Sublime-Porte pour la cession de ses domaines et de ceux de ses sujets musulmans dans les provinces grecques, et pour l'entier abandon de ses droits de souveraineté.

(1) Il a obtenu successivement des accroissements qui l'ont porté à treize millions de francs en 1842.

Les dépenses annuelles de la Grèce, depuis qu'elle figure parmi les royaumes de l'Europe, ont été de 15 à 18 millions de francs par année commune.

Cependant les régents de ce petit royaume, pendant la minorité du roi, n'ont fait construire aucun monument qui puisse rappeler cette époque, et qui soit digne de lutter même avec les établissements publics que Capo d'Istria avait fait élever.

Connaissant que la force principale d'une nation consiste dans la prospérité de son agriculture, le comte Capo d'Istria avait fait usage de tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour encourager l'art agricole parmi ses compatriotes, et pour attirer en Grèce un grand nombre d'agriculteurs industrieux. Nous avons déjà dit qu'il n'avait imposé sur les terres que le simple impôt de la dîme, conformément à l'usage du Bas-Empire et à la loi musulmane. Les domaines appartenant à l'état n'étaient affermés que sous la simple obligation de payer la double dîme, y compris celle qui était due à titre de contribution publique.

Mais les efforts de cet homme d'état n'eurent pas l'heureux résultat qu'on devait en attendre.

Les habitants de la Morée, et principalement ceux des îles de l'Archipel, aimaient mieux le petit commerce et le métier de revendeur en boutique que les nobles professions d'agriculteurs et de manufacturiers. Les Turcs, qu'une mauvaise politique a fait sortir du pays, étaient en Morée ce qu'avaient été les Maures en Espagne, les plus riches et les plus habiles cultivateurs de la péninsule.

On espérait que, sous un roi d'origine bavaroise, les émigrants d'Allemagne, au lieu de se diriger vers l'Amérique, se porteraient en foule dans la Grèce régéné-

rée. Mais cette espérance a été trompée; les colons allemands ont continué à prendre à travers l'océan Atlantique la route des Etats-Unis d'Amérique et des nouveaux états de l'Amérique méridionale, plutôt que celle d'un pays gouverné par un prince de leur nation.

Capo d'Istria, né dans la religion grecque et remplissant avec exactitude les devoirs que ce culte lui imposait, conserva toujours un grand ascendant sur les ministres de cette Eglise. — Au lieu d'écouter les propos des hommes d'un libéralisme mal éclairé, qui représentent tous les couvents de moines comme étant composés d'individus inutiles, livrés à la paresse et égarés par le fanatisme religieux, il s'assura par des inspections locales, ou par des rapports faits avec impartialité, de l'état réel de ces établissements.

Il fut bientôt convaincu que les moines de la Grèce, appartenant presque tous à l'ordre laborieux de Saint-Basile, travaillaient les terres avec soin et intelligence, et que, dans ce pays, où les auberges sont presque inconnues, leurs maisons protégeaient les voyageurs et leur donnaient l'hospitalité gratuitement ou à très peu de frais.

Le président de la Grèce était trop sage pour supprimer tout à coup ces établissements hospitaliers et ces écoles pratiques d'agriculture. Il se contenta de leur imposer, dans l'intérêt des communes voisines, l'obligation de loger, d'entretenir et de payer un médecin et un professeur de littérature et de sciences, choisis et approuvés par le gouvernement.

Pendant la minorité du roi Othon, les régents bavarois ont cru faire un acte d'une grande sagesse en supprimant tous les couvents de la Grèce, et en annexant leurs propriétés à celles de l'état. Tous les avantages

que les peuples retiraient de l'existence des couvents disparurent entièrement; les voyageurs se trouvèrent souvent sans asile et sans pain; les habitants des campagnes ne reçurent plus l'éducation primaire qu'ils devaient aux moines, et les terres conventuelles, qui étaient toujours les mieux cultivées du pays, devinrent complètement improductives.

Les régents ne firent aucune distinction dans les diverses classes des propriétés ecclésiastiques.

On vit tomber dans le gouffre des domaines de l'état les nombreuses et immenses propriétés que l'église de Saint-Jean de Patmos possédait dans toute la Grèce par suite d'anciennes donations, que les empereurs avides du Bas-Empire avaient toujours respectées, et auxquelles le gouvernement turc et ses pachas n'avait jamais touché durant le long intervalle de quatre siècles.

CHAPITRE LV.

CONVENTION PASSÉE ENTRE L'AMIRAL CODRINGTON ET LE VICE-ROI D'ÉGYPTE LE 6 AOUT 1828, AU SUJET DE L'ÉVACUATION DE LA MORÉE PAR LES TROUPES ÉGYPTIENNES. — ARRIVÉE D'UNE ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAISE, SOUS LES ORDRES DU LIEUTENANT GÉNÉRAL MARQUIS MAISON, DANS LA BAIE DE MESSÉNIE, POUR DÉLIVRER ENTIÈREMENT LE PÉLOPONÈSE DE LA PRÉSENCE DES TURCS. — LES ÉGYPTIENS QUITTENT LA GRÈCE LE 4 OCTOBRE 1828. — LES FRANÇAIS S'EMPARENT SANS RÉSISTANCE DES PLACES DE NAVARIN, DE MODON, DE CORON, DE CASTEL-TORNÈSE, AINSI QUE DE L'ACROPOLIS DE PATRAS. — LE CHATEAU DE MORÉE (RHIUM) SE SOUMET APRÈS UN SIÉGE DE HUIT JOURS.—LES GRECS DU CAMP DE MÉGARE SE RENDENT MAÎTRES DE SALONE ET DE GALAXÉDI. — A LA TÊTE D'UN CORPS RÉUNI DANS L'ACARNANIE, LE GÉNÉRAL CHURCH SOUMET LA VILLE DE CARAVASARA ET QUELQUES FORTS PLACÉS SUR LES SOMMITÉS DES MONTS MACRINOROS.—LA VILLE ET LE CHATEAU DE LÉPANTE CAPITULENT LE 24 AVRIL 1829. — LES GARNISONS TURQUES DE MISSOLONGHI ET D'ANATOLICO ÉVACUENT CES PLACES A LA PREMIÈRE SOMMATION. — ASSISTÉ PAR UNE PETITE ESCADRE GRECQUE, LE GÉNÉRAL CHURCH PÉNÈTRE DANS LE GOLFE D'ARTA, ET S'EMPARE DE LA PLACE DE VONITZA.

Mais revenons à l'exposition des faits qui eurent lieu en Grèce à la suite de la bataille de Navarin, et du départ de Constantinople des ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie.

Ibrahim-Pacha, menacé de mourir de faim en Grèce avec toutes ses troupes à cause de la présence des flottes alliés, qui obstruaient toutes les communications, et ne pouvant tirer aucun parti du pays qu'il avait ravagé, resta pendant quelque temps dans une complète im-

mobilité dans les trois places méridionales de Coron, Modon et Navarin. — Il n'avait plus d'autre choix que de retourner en Egypte. Les flottes alliées lui offraient les moyens de faciliter son départ et de protéger son voyage jusqu'à Alexandrie.

Cependant ce pacha montrait quelques scrupules au sujet de l'entier abandon de la Morée sans l'autorisation du sultan Mahmoud. — Mais ces scrupules furent levés par les ordres péremptoires de son père. Ces ordres furent la conséquence d'une convention faite à Alexandrie le 6 août 1828 entre le vice-roi d'Egypte et l'amiral Codrington.

Les conditions de cette convention étaient celles-ci : 1° Le pacha d'Egypte s'engage à rendre toutes les personnes faites esclaves par ses soldats après la bataille de Navarin et envoyées en Egypte. Il promet en même temps d'employer toute son influence, de concert avec les consuls des puissances alliées, auprès des particuliers, pour faire rendre la liberté aux esclaves grecs vendus avant ce combat naval.

2° L'amiral Codrington s'oblige, de son côté, de faire restituer tous les prisonniers égyptiens, ainsi que deux corvettes de la même nation, qui avaient été prises dans les eaux de Modon.

3° Les troupes égyptiennes évacueront la Morée le plus tôt possible, et le pacha d'Egypte enverra à cet effet à Navarin des bâtiments pour les recevoir et les transporter à Alexandrie.

4° et 5° Les bâtiments de transport, tant en allant qu'en venant, seront escortés par des vaisseaux de guerre français et anglais.

6° Aucun sujet grec, quel que soit son état ou son

sexe, ne sera obligé de quitter l'Egypte pour retourner en Grèce, à moins qu'il n'en manifeste le désir.

7° Ibrahim-Pacha pourra laisser en Morée 1200 hommes, pris dans les troupes égyptiennes, pour composer, avec les troupes albanaises qui s'y trouvent déjà, les garnisons de Modon, de Navarin, de Coron, de Patras et de Castel-Tornèse. Tous les autres points de la Grèce seront évacués par les Égyptiens.

La raison pour laquelle les soldats égyptiens qui devaient être répartis au nombre de 1200 dans les cinq places que nous venons de nommer restaient en Morée était fondée sur ce que Méhémet-Ali, ne possédant aucun pouvoir sur les troupes albanaises et turques, n'avait pas le droit de leur ordonner l'entière évacuation des lieux désignés, et parce qu'il ne voulait pas s'exposer au reproche du sultan Mahmoud d'avoir entièrement abandonné ses coreligionnaires à la merci des infidèles.

Avec l'addition de ces soldats égyptiens, les troupes musulmanes qui, après le départ d'Ibrahim-Pacha, devaient occuper les places ci-dessus désignées, ainsi que le château de Morée, s'élevaient en totalité à environ 8000 hommes. La tâche qui restait aux Grecs, après l'exécution de cette convention, était d'établir immédiatement un siége ou plutôt un étroit blocus devant ees forteresses et de s'en emparer par la force ou par la famine.

Ce dernier moyen était plus facile et d'un effet certain, parce que ces places ne contenaient qu'un faible approvisionnement, et parce qu'un blocus établi par les Grecs, étant favorisé par les flottes alliées, ne devait, pas tarder long-temps à réduire les Turcs à la triste nécessité de se rendre.

Mais on craignait de manquer au traité du 6 juillet,

qui exigeait un strict armistice entre les deux parties belligérantes. On ne voulait pas que les Grecs se missent de nouveau aux prises avec les musulmans pour terminer cette opération militaire. Ce fut pour ce motif que la cour de France se chargea d'envoyer en Morée, à ses propres frais, un corps d'armée assez fort pour soumettre les places occupées par les Turcs et pour libérer entièrement cette péninsule.

L'expédition française mouilla dans le golfe de Messénie, au port de Pétalidi, peu de jours avant l'arrivée des transports envoyés d'Egypte pour l'embarquement d'Ibrahim-Pacha et de ses soldats égyptiens. Le lieutenant général marquis Maison commandait cette expédition, dont l'effectif s'élevait à près de 20 000 hommes.

Son artillerie de campagne était construite d'après le système anglais perfectionné en France; elle avait en outre une grande quantité de canons et de mortiers à bombes de gros calibre, pour pouvoir entreprendre des siéges si le cas l'exigeait.

Menacé par l'armée du général Maison et par les flottes alliées réunies dans ces parages, Ibrahim-Pacha ne put pas hésiter à accepter les conditions stipulées dans la convention signée par son père et par l'amiral Codrington. Il parut s'y soumettre de bonne grâce et se montra plein d'égards et de bienveillance pour les généraux et les colonels de l'armée française. Il témoigna sa vive admiration pour la tenue, l'instruction et la discipline des soldats français, et demanda comme une faveur que des modèles de quelques objets d'armement et d'habillement lui fussent délivrés pour servir à ses propres troupes. Il demanda et obtint facilement du colonel Faudoas un uniforme complet de nos chasseurs à cheval.

Embarqués dans les premiers jours du mois d'octobre 1828, les Égyptiens quittèrent le 4 du même mois cette Morée qu'ils avaient dévastée avec tant de fureur, et dont plusieurs parties étaient devenues de véritables déserts.

Appelé au quartier général de l'armée française, le comte Capo d'Istria s'entendit avec le général Maison sur le mode de coopération des autorités grecques avec les Français et sur les moyens de faciliter et d'assurer les subsistances des troupes auxiliaires envoyées par la France.

Après le départ d'Ibrahim-Pacha, le général Maison s'empressa de faire toutes les dispositions convenables pour obtenir la soumission des forteresses qui étaient encore occupées par les Turcs dans le Péloponèse. Ce fut le 6 octobre que les troupes françaises envoyées devant Navarin sommèrent cette place de se rendre. Le commandant turc répondit d'une manière évasive à la première sommation. « La Porte, dit-il, n'est pas en guerre avec la France ni avec l'Angleterre. La place que je commande ne sera pas livrée par moi, mais mes soldats ne commettront aucune hostilité contre les Français. »

Un détachement français de sapeurs du génie se mit aussitôt à l'œuvre et élargit en peu de temps une ancienne brèche qui avait été mal réparée. Les soldats français se précipitèrent par cette ouverture et ne rencontrèrent aucune résistance de la part de la garnison turque. La force de celle-ci était de 530 musulmans, dont 400 appartenaient au détachement égyptien de 1200 hommes laissés en Grèce par Ibrahim-Pacha.

Une sommation de même nature, adressée au gouverneur turc de Modon, obtint une réponse semblable à celle

du commandant de Navarin. Les portes restèrent fermées ; mais, les sapeurs de l'armée expéditionnaire les ayant ouvertes à coups de hache, les soldats français entrèrent en foule dans la ville. La garnison musulmane se soumit sans résistance.

Les Turcs de Coron se montrèrent plus difficiles ; ils ne consentirent à se rendre que lorsqu'ils eurent acquis la certitude, par des exprès qu'ils envoyèrent sur les lieux, que les garnisons de Modon et de Navarin avaient évité tout acte d'hostilité contre les Français et leur avaient permis d'entrer et de s'établir dans ces deux places de guerre. La place de Coron fut remise le 9 octobre au vicomte Tiburce Sébastiani, commandant une des brigades d'infanterie de l'armée française.

Le château de Patras, ayant été investi par le général Schneider, commandant une brigade française, se soumit aussitôt qu'il eut aperçu les dispositions d'attaque. Le fort de Castel-Tornèse suivit le même exemple et fut évacué par les Turcs.

Le château de Morée, qui, avec celui de Romélie, situé près de Lépante, défend l'étroit passage entre le golfe de Patras et celui de Corinthe, refusa de se rendre. Le général Maison s'y porta lui-même avec une grande partie de ses troupes et fit diriger contre les murs de cette petite forteresse les feux de quelques batteries. Ce ne fut qu'après une vive canonnade de huit jours, à laquelle les Turcs répondirent à peine, que les défenseurs du château, presque tous albanais, consentirent à l'évacuer, pour se retirer au château de Romélie, sur la rive opposée.

Avant la fin de novembre 1828, toutes les places fortes que les Turcs avaient su conserver en Morée depuis

le commencement de l'insurrection de la Grèce leur avaient été enlevées. Elles furent remises plus tard entre les mains des Grecs. Mais avant cette remise les Français avaient réparé ces forteresses, avaient augmenté leur armement et y avaient ajouté des travaux extérieurs qui les rendaient susceptibles d'une bonne et longue résistance.

Après ces mesures, qui complétaient la délivrance du Péloponèse, la France, de concert avec l'Angleterre et la Russie, laissa dans cette péninsule un corps d'observation sous le commandement du général Schneider. Ce corps, composé de troupes françaises, était destiné à protéger le pays contre toute invasion étrangère, et à appuyer le gouvernement grec en cas de troubles intérieurs.

La conduite de la France, qui fit, dans ces circonstances, en faveur de la Grèce, des sacrifices pécuniaires d'une valeur très considérable, et qui lui envoya une armée de secours pour achever sa délivrance, devait lui mériter de la part de ce peuple une reconnaissance éternelle. L'histoire nous fera connaître si les Grecs sont susceptibles de montrer à la France les témoignages d'intérêt et les égards affectueux que les Etats-Unis d'Amérique ont toujours eus, depuis la paix de 1783, pour la nation généreuse qui les avait aidés, par sa puissante assistance, à conquérir leur indépendance nationale.

Après l'expulsion des Turcs de la Morée, les Grecs voulurent entreprendre de faire rentrer toute la Grèce continentale dans leur agrégation politique. Les palicares du camp de Mégare s'aventurèrent sur le versant méridional du Parnasse, se rendirent maîtres de Salone et de Galaxidi, et s'avancèrent jusqu'à Lépante. Dans

les combats qui eurent lieu entre les Grecs et quelques détachements d'Albanais mahométans, la haine qui divisait les deux nations, et que les dévastations d'Ibrahim-Pacha avaient rendue plus violente, se manifesta par des mutilations infligées de part et d'autre aux prisonniers de guerre.

Désirant que le golfe d'Arta fût compris dans la nouvelle délimitation de la Grèce, le comte Capo d'Istria chargea le général Church, qui depuis long-temps était stationné avec ses troupes à Dragomestre, de s'avancer vers Prévésa et Vonitza. Une flottille était destinée à appuyer cette opération, à traverser le détroit d'Actium, à soumettre la ville de Prévésa, et à pénétrer dans le golfe Ambracique, où elle devait détruire tous les bâtiments de guerre appartenant aux Turcs.

La flottille grecque força le passage du détroit de Prévésa, et entra dans le golfe d'Arta. Le général Church, commandant l'armée grecque dite de l'Ouest, se rendit maître de la ville importante de Vonitza, située près de la côte méridionale du golfe d'Arta. La garnison turque fut traitée avec égards, et obtint l'autorisation et les moyens de se rendre à Prévésa. Cette conduite devint utile aux opérations militaires des Grecs.

Ayant reçu des renforts et des vivres, le général Church se porta rapidement avec ses troupes vers les sommités des monts Macrinoros, et y surprit 300 Turcs, qui furent faits prisonniers.

Les Ottomans du voisinage, en apprenant ces succès des Grecs, se retirèrent précipitamment sur Carvassara au nombre de 1500 hommes, et furent immédiatement attaqués par les Grecs.

Il ne restait d'autre alternative aux Turcs que de

tenter de se retirer vers Missolonghi ou de se soumettre comme prisonniers de guerre. — Informés des bons traitements que leurs coreligionnaires de Vonitza et des monts-Macrinoros avaient reçus du général Church, les Turcs de Caravassara aimèrent mieux prendre le parti de se soumettre, et s'empressèrent, après avoir déposé leurs armes, de se disperser dans toutes les directions pour retourner dans les pays de leur naissance. La ville et la citadelle de Lépante se soumirent le 24 avril. Les défenseurs de cette place furent transportés par les soins du gouvernement grec, partie à Smyrne, et partie sur les rivages de l'Albanie,

Les places d'Anatolico et de Missolonghi, dont la défense prolongée pendant plusieurs années avait été si glorieuse pour les Grecs, se soumirent aux troupes du général Church à la première sommation. — La garnison et les habitants mahométans furent transportés à Prévésa.

CHAPITRE LVI.

LES AGENTS DIPLOMATIQUES DES TROIS PUISSANCES ALLIÉES SONT CHARGÉS DE FIXER LA NOUVELLE DÉLIMITATION DE LA GRÈCE. LEUR PREMIER PROJET EST DE RESTREINDRE LA GRÈCE A LA SEULE MORÉE ET AUX ÎLES CYCLADES. — LE COMTE CAPO D'ISTRIA COMBAT AVEC CHALEUR CETTE RÉSOLUTION. — LE CONGRÈS DE LONDRES DÉCIDE LE 22 MARS 1828 QUE LES LIMITES SEPTENTRIONALES DE LA GRÈCE S'ÉTENDRAIENT DEPUIS LE GOLFE DE VOLO JUSQU'A CELUI D'ARTA. — CETTE DÉCISION EST REPOUSSÉE PAR LA PORTE, QUI NE CONSENT A L'ACCEPTER QU'APRÈS SES NOMBREUSES DÉFAITES DURANT LA GUERRE DE 1828 ET DE 1829 AVEC LES RUSSES. — RETOURNÉS A CONSTANTINOPLE, LES AMBASSADEURS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE PROPOSENT DE NOUVELLES CONDITIONS PLUS FAVORABLES AUX GRECS QUE LE PROTOCOLE DU 22 MARS PRÉCÉDENT.

Le siége de Prévésa avait été résolu et entrepris. Mais ce projet fut bientôt abandonné par suite des avis que le gouvernement grec reçut alors sur la marche des négociations des agents diplomatiques des trois puissances alliées relativement à la nouvelle délimitation de la Grèce.

Dans une conférence tenue à Londres le 16 novembre 1828, les ministres des trois pnissances alliées s'étaient contentées de déclarer que leurs gouvernements prenaient sous leur garantie provisoire la Morée et les îles Cyclades, sans préjnger la question des futures limites de la Grèce. — Cette déclaration fut communiquée à la Porte; mais le président de la Grèce n'en fut pas officiellement informé.

Les bases des négociations au sujet des limites furent

fixées à Londres dans une conférence du 22 mars 1829, de la manière suivante :

1° La limite septentrionale de la Grèce continentale devait s'étendre depuis le golfe de Volo jusqu'au golfe d'Arta. Tous les pays de la Grèce situés au sud de cette ligne, y compris l'île d'Eubée et les Cyclades, appartiendraient au nouvel état.

2° Un tribut d'un million et demi de piastres turques (environ 600 000 fr.) devait être payé annuellement par la Grèce à la Sublime-Porte. Ce tribut ne s'élèverait qu'au tiers de cette somme pour la première année.

3° Les sujets turcs, obligés de quitter le territoire grec, seraient indemnisés à raison de la valeur de leurs propriétés.

4° La Grèce resterait sous la suzeraineté de la Porte et recevrait une forme de gouvernement propre à assurer ses libertés religieuses et politiques. Ce gouvernement devait s'approcher, autant que possible, de l'état monarchique, et être héréditaire dans la famille d'un prince chrétien, qui serait choisi par les trois cours alliées, de concert avec la Porte. Ce prince ne devait appartenir à aucune des trois maisons souveraines qui avaient signé le traité du 6 juillet 1827.

Une copie de ce protocole fut communiquée au président de la Grèce par M. Dawkins, ministre résident de la Grande-Bretagne. — En envoyant cette pièce, ce ministre représentait au président, au nom de sa cour, que, comme il résultait, d'après une lettre des ambassadeurs, que la Porte consentait à reconnaître l'armistice, le gouvernement britannique avait lieu d'espérer que les Grecs suspendraient immédiatement les hostilités sur tous les points, et que leurs troupes rentreraient, en attendant la décision définitive qui serait prise à leur

égard, en dedans de la ligne désignée par l'acte du 16 novembre 1828, c'est-à-dire au sud de l'isthme de Corinthe et dans les Cyclades.

Le comte Capo d'Istria répondit à ce message par une longue lettre écrite avec chaleur, dans laquelle, malgré sa discrétion diplomatique, il laissait percer son indignation.

« Rappeler les troupes grecques en deçà de l'isthme de Corinthe, disait-il, ce serait abandonner toute la Grèce septentrionale, et l'obliger à transporter dans le Péloponèse et dans les îles sa misérable population des provinces situées au nord de la Morée. Les habitants du Péloponèse et de la Grèce septentrionale, ajoutait-il, ont contracté, dans des époques d'épreuves et de malheurs, l'engagement solennel de ne jamais séparer leur cause. Cet engagement a été consacré par les congrès nationaux et par des serments religieux. Le gouvernement grec, qui doit son existence au dernier congrès national, ne peut pas détruire ce qu'il a fixé, et rompre les liens qui unissent les Grecs roméliotes aux Grecs péloponésiens. »

On lui répondit qu'en manifestant le désir que les troupes grecques prissent, en attendant la décision relative aux nouvelles limites de la Grèce, une position en dedans et au sud de l'isthme de Corinthe, on avait en vue de faire faire ce mouvement seulement par l'armée active et mobile, afin de lui éviter toute collision avec les Turcs et pour mieux assurer l'armistice, mais que les garnisons grecques de tous les postes fortifiés pouvaient rester où elles se trouvaient.

On pouvait objecter à ces observations que, dans un pays comme la Grèce, plein de montagnes et de défilés, et favorable aux incursions, retirer les troupes actives

et laisser aux populations pour tout appui des forteresses mal fortifiées et désavantageusement situées, c'était les livrer presque sans défense aux invasions et aux attaques soudaines de l'ennemi. Les objections et les craintes du comte Capo d'Istria n'étaient donc pas sans fondement.

Pendant ces négociations, la guerre avait éclaté entre la Porte et la Russie. Nous donnerons plus tard des détails sur cette guerre.

A leur retour à Constantinople, après une très longue absence, les ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient présenté à la Porte le protocole du 22 mars que nous avons cité plus haut. Mais la coutume des Turcs est de ne céder aux demandes de ce genre que lorsque la nécessité leur en fait une loi, et lorsqu'ils peuvent alléguer pour excuse la volonté manifeste de Dieu. Les Russes avaient pris alors la place de Varna, mais ils n'avaient pas encore traversé les Balkans.

Le sultan Mahmoud fit répondre aux deux ambassadeurs que la Porte serait disposée à accepter les conditions offertes, pourvu que la Grèce fût restreinte à la seule Morée et gouvernée par un hospodar au choix du divan ottoman, et pourvu qu'elle payât un tribut annuel, qu'elle n'entretînt pas d'armée et qu'elle n'arborât aucun drapeau national ni aucun signe d'indépendance.

Mais lorsque l'armée russe eut traversé les Balkans et se fut emparée de la ville impériale d'Andrinople, la cour de Saint-Pétersbourg exigea, comme une des conditions *sine qua non* de la paix, que la Porte donnât son plein consentement au protocole du 22 mars.

Les Turcs, battus, découragés et craignant alors pour leur existence politique, reconnurent que le cas d'une nécessité impérieuse, fondée sur la volonté du ciel, était

arrivé. Ils acceptèrent le protocole du 22 mars, en s'obligeant de nommer des plénipotentiaires pour régler, avec ceux des trois puissances alliées, les arrangements définitifs relatifs à la Grèce.

La Russie, dans son manifeste de guerre contre la Porte-Ottomane en 1828, avait expressément déclaré que la question de la Grèce n'était pas un des motifs de la guerre qu'elle allait entreprendre, et que, pour la fixation du sort des Grecs, elle ne manquerait jamais de s'entendre et de se concerter avec ses alliés.

Les ministres de la Grande-Bretagne et de la France crurent entrevoir dans la conduite du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui avait fait entrer dans son traité de paix d'Andrinople une décision spéciale relative à la Grèce, l'intention de paraître, aux yeux des Grecs, comme leur principal libérateur et comme leur meilleur appui.

Sur les représentations des gouvernements de France et d'Angleterre, le cabinet russe consentit sans difficulté à porter à Londres le siége des conférences relatives aux peuples helléniques, et à terminer cette affaire importante sans admettre dans les discussions les plénipotentiaires de la Turquie et de la Grèce.

L'admission du protocole du 22 mars dans le traité de paix d'Andrinople étant considérée comme non avenue, on crut qu'il convenait de faire mieux en faveur des Grecs.

CHAPITRE LVII.

LES CONFÉRENCES DE LONDRES ENTRE LES AMBASSADEURS DE FRANCE, D'ANGLETERRE ET DE RUSSIE, DÉCIDENT ENFIN QU'AU LIEU DE DÉPENDRE DE LA SUZERAINETÉ DE LA PORTE, LA GRÈCE FORMERAIT UN ÉTAT LIBRE ET INDÉPENDANT; MAIS ON RECULAIT SES FRONTIÈRES DU NORD JUSQU'A L'ACHELOÜS A L'OUEST, ET JUSQU'AU MONT OETA A L'EST. — UNE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EST CONVOQUÉE A ARGOS PAR LE COMTE CAPO D'ISTRIA. — LE GÉNÉRAL CHURCH ENVOIE SA DÉMISSION A CETTE ASSEMBLÉE. — LES HABITANTS D'HYDRA SE DÉCLARENT CONTRE LE PRÉSIDENT. — DESTRUCTION DE LA FLOTTE GRECQUE DANS LE PORT DE POROS PAR LES HYDRIOTES.

Les plénipotentiaires réunis à Londres s'accordèrent pour déclarer qu'au lieu de dépendre de la suzeraineté du monarque ottoman et de lui payer tribut, la Grèce serait entièrement séparée de la Turquie et formerait un état indépendant.

Mais, afin d'offrir quelque compensation à la Porte-Ottomane pour la perte entière de la suzeraineté et du tribut annuel qui devait lui être payé, on résolut de diminuer la surface de la Grèce dans sa partie occidentale, d'abandonner la ligne du golfe de Volo au golfe d'Arta, et de faire reculer jusqu'à la rive occidentale de l'Achéloüs et jusqu'au mont Œta la frontière septentrionale de ce nouveau royaume.

On mettait le royaume de la Grèce parmi les états souverains et indépendants de l'Europe. Mais, au lieu de l'excellente frontière appuyée entre deux golfes sur les chaînes montueuses de l'Othrys et du Macrinoros, on lui laissait, pour se couvrir contre son redoutable voisin, la chaîne de l'Œta et les Thermopyles à l'est, et

le cours sinueux, et toujours guéable pendant l'été, du fleuve Achéloüs du côté de l'ouest.

On la déclarait indépendante, et on la livrait, du côté de sa frontière occidentale, à la merci de la Turquie.

Quant aux îles Cyclades et aux Sporades occidentales, qui ne contiennent que des Grecs, et qui avaient fait de grands efforts et des sacrifices considérables en faveur de la cause commune, on ne pouvait pas les séparer du royaume de la Grèce sans commettre une haute injustice. Quelques diplomates avaient demandé, pour donner moins d'ombrage à la Porte, et pour rendre plus indépendant et plus libre le commerce des Européens dans le Levant, de former de toutes les Cyclades et Sporades un état libre et distinct sous le nom de *royaume de l'Archipel.*

Ce projet, qui paraissait conforme aux vues d'une politique prévoyante, fut rejeté, sauf à fixer plus tard à ce sujet l'attention des puissances maritimes et commerçantes.

L'île de Négrepont ne pouvait pas être détachée de l'association hellénique sans que l'existence de celle-ci ne fût continuellement menacée et compromise. Les cours alliées décidèrent que l'île d'Eubée ferait partie de la Grèce, et que le principe de l'expulsion des musulmans serait appliqué à cette île. C'était la livrer pour long-temps à l'abandon, car les musulmans étaient les principaux et presque les seuls cultivateurs de l'île de Négrepont. Les Grecs qui l'habitaient s'adonnaient presque exclusivement à la vie pastorale.

Les Sporades du nord de l'Archipel, et celles qui sont voisines des côtes maritimes de l'Asie-Mineure, restèrent sous la domination des Turcs.

L'île de Samos, qui, par l'audace de ses attaques et par l'énergie de sa défense, avait joué un rôle important et honorable dans la guerre de l'insurrection, était trop près de la côte asiatique pour être incorporée dans les états de la Grèce. On la retint sous l'autorité du Grand-Seigneur. Mais, par égard pour la noble conduite des habitants, on insista pour que cette île fût régie par une administration spéciale, et pour que son gouverneur, choisi par la Porte, fût pris parmi les chrétiens du rit grec. Le gouvernement turc consentit à cette proposition.

L'île de Chio, qui n'avait pas voulu se défendre, et dont les habitants, se résignant à leur sort, avaient été en grand nombre impitoyablement égorgés par les Turcs, continua à vivre sous le régime des autorités ottomanes.

On avait refusé d'admettre aux dernières conférences de Londres les plénipotentiaires turcs et ceux de la Grèce. On décida ainsi les intérêts des Grecs et ceux des Ottomans sans l'intervention des représentants de ces deux états.

Durant ces négociations importantes, le comte Capo d'Istria avait convoqué à Argos une nouvelle assemblée générale des députés de la nation. Cette assemblée crut prudemment qu'il ne lui convenait pas de s'occuper de questions politiques, et laissa à ce sujet une entière liberté d'action aux négociateurs nommés par les trois cours alliées; mais elle prescrivit plusieurs dispositions pour empêcher les réactions des partis, et pour conserver la tranquillité intérieure.

Les députés réunis à Argos firent de grands éloges de la conduite du président, et vantèrent beaucoup sa sa-

gesse et son désintéressement. Ils crurent devoir fixer une somme de 180 000 phénix pour les frais de représentation du chef de l'état.

Mais le comte Capo d'Istria, qui avait sacrifié la plus grande partie de sa fortune particulière au salut de la Grèce, et qui venait de faire verser dans le trésor public une grande partie de ses dernières ressources, refusa d'accepter le traitement que l'assemblée d'Argos lui accordait.

Ce fut à cette assemblée nationale que le général Church adressa sa démission, qui fut immédiatement acceptée. « Si j'avais consulté, disait-il dans sa lettre, mes sentiments personnels, j'aurais fait depuis long-temps cette démarche. Mais mon dévoûment à la cause de la Grèce m'en a empêché. Durant nos derniers succès dans l'Acarnanie, j'avais fait savoir au président que mon intention n'était pas de continuer à servir sous le système actuel de gouvernement. Je n'ai pas eu à me plaindre de la nation grecque, ni des braves soldats qui ont servi sous mes ordres, mais du gouvernement actuel. Le système qui régit la Grèce n'étant en harmonie ni avec mes opinions ni avec ma conscience, je remets entre les mains des représentants de la nation réunis à Argos mon brevet de généralissime de toutes les troupes de terre, que j'avais reçu du congrès national de Trézène en 1827. »

On vota froidement à ce général, qui avait fait preuve de bonne volonté plutôt que de talents, et qui s'était montré constamment un véritable philhellène et un homme de bien, des remercîments qu'on ne pouvait pas refuser à ses services, et l'on parut satisfait d'en être délivré. — Lord Cochrane avait déjà quitté la Grèce en exprimant avec franchise et énergie son vif

mécontentement contre son gouvernement actuel. Resté président de la Grèce jusqu'à nouvel ordre, le comte Capo d'Istria put alors s'occuper de donner un caractère uniforme à toutes les parties divergentes de ce nouvel état. Il les disposa de manière à composer une masse homogène, fit disparaître toutes les nuances produites par la différence d'administration dans chaque province, et coordonna toutes les opérations administratives et politiques dans un intérêt commun. Ce travail colossal offrait d'immenses difficultés dans ce pays couvert de ruines et si long-temps travaillé par l'anarchie.

Capo d'Istria réunissait en lui-même toutes les conditions nécessaires pour remplir dignement la tâche difficile que sa position lui imposait. Il était homme de talent, politique habile, administrateur expérimenté. Ses connaissances en jurisprudence étaient assez étendues pour lui permettre de bien apprécier sous ce rapport les besoins de sa nation.

Cherchant la prospérité de son pays, le comte Capo d'Istria se mit à l'œuvre avec un zèle infatigable. On le vit travailler jour et nuit, ne prendre aucun repos, écouter les avis sages, s'entourer de coopérateurs habiles, et ne suivre dans toutes ses opérations que les maximes de la prudence et la voie de l'impartialité.

Ses lois générales, ses décisions particulières, ses ordres d'exécution, formeraient un volume énorme. Ils sont devenus en sa faveur un monument glorieux qui atteste sa vaste intelligence et sa grande activité.

Mais ausitôt que le président eut commencé sa carrière de réformes et d'organisations, de nombreux obstacles s'élevèrent tout à coup contre lui. — Eclairé par l'exemple des assemblées nationales et des conseils législatifs et exécutifs qui, par leurs dissensions, avaient ré-

duit la Grèce aux derniers termes de l'agonie, il déclara qu'il n'appellerait pas chaque année auprès de lui des assemblées des représentants du peuple jusqu'à ce qu'il eût achevé et consolidé les institutions dont la patrie avait un besoin urgent. — Dès lors on l'accusa d'ambition et de tyrannie.

Les ambitieux et les intrigants se déchaînèrent contre lui; mais leurs discours n'eurent aucun effet sur le peuple. — Accoutumés aux menées et aux cris des agitateurs, les Grecs les écoutèrent sans intérêt, et laissèrent agir leur président.

Mais la presse fut son plus grand ennemi. Ne voyant que son refus d'appeler auprès de lui le corps représentatif, quoique ce refus fût motivé sur les désordres des derniers temps, et sur l'agitation qui régnait encore dans les esprits, les journaux libéraux de France et d'Angleterre ne cessèrent de le représenter comme un despote qui absorbait en lui tous les pouvoirs pour la seule satisfaction de son ambition personnelle. Ayant été ministre secrétaire d'état en Russie, il fut accusé par eux d'être l'agent secret du cabinet de Saint-Pétersbourg, et de n'agir que comme un préfet russe, et dans les seuls intérêts de cette puissance.

Cependant ces mêmes journaux, en dépeignant le comte Capo d'Istria comme un personnage très dangereux, reconnaissaient qu'il était doué d'un jugement extrêmement sain. Or cet homme si habile et si audacieux pouvait-il, comme chef de la Grèce, combattre contre les intérêts de la France et de l'Angleterre, qui, ayant sur les mers une grande supériorité de forces navales, pouvaient écraser et ruiner en peu de temps le nouvel état hellénique, tandis que dans le cas d'un conflit avec

ces deux puissances maritimes la Russie n'aurait pu fournir aux Grecs qu'une très faible assistance.

Il n'est pas étonnant que la Russie exerce une grande influence sur les provinces de Valachie et de Moldavie, et sur la nouvelle principauté de Servie, parce que ces pays sont voisins de ses frontières, et peuvent être facilement envahis par ses troupes. Mais, pour parvenir à la Grèce, les Russes auraient à traverser les parties les plus montueuses, les plus difficiles, les plus pauvres et les plus belliqueuses, de la Turquie d'Europe, et seraient exposés à être coupés dans leurs lignes d'opérations par des débarquements que leurs adversaires opéreraient avec facilité sur les côtes maritimes. — Leurs lignes d'opérations, commençant au Danube, auraient une longueur de 140 lieues, et seraient traversées et coupées par des chaînes montueuses et par de nombreux cours d'eau.

La Grèce, quel que soit son gouvernement, est donc dans l'obligation de se montrer constamment l'amie fidèle de la France et de l'Angleterre, dont les flottes réunies causeraient sa prompte ruine en cas de guerre.

Le *Moniteur de Smyrne*, rédigé en français par un homme d'esprit (1), dévoué à la Turquie, et qui s'était montré constamment ennemi des Grecs depuis le commencement de leur insurrection, fit une guerre active au comte Capo d'Istria. Il ne cessa d'exciter les Grecs à s'insurger contre ce prétendu tyran, et travailla à ranimer parmi eux les haines de parti et les dissensions qui leur avaient été si funestes.

En favorisant le développement de la prospérité de la

(1) M. Blaque.

Grèce, et en l'encourageant à étendre ses relations commerciales à l'extérieur, les cabinets alliés de France et de la Grande-Bretagne ont entre leurs mains un puissant moyen de tenir le peuple hellénique dans leur dépendance, et de le détacher entièrement de la Russie : car ces deux puissances seules, dominant sur les mers voisines, pourraient arrêter l'essor industriel des Grecs, et les plonger dans un état complet d'inertie et de misère.

Cependant les intrigues des ennemis personnels de Capo d'Istria parvinrent à la longue, surtout après la reconnaissance par la Sublime-Porte de l'indépendance politique de la Grèce, à exciter des mécontentements et quelques mouvements insurrectionnels contre lui.

Les habitants belliqueux du canton de Maïna furent les premiers à manifester de la haine et de l'opposition contre le comte Capo d'Istria. Le prétexte mis en avant pour excuser leur soulèvement était le désir d'abattre la tyrannie insupportable du chef élu de la nation. Mais le motif réel et secret devait son origine à l'esprit de vengeance.

Cédant aux instances des agents politiques des trois puissances alliées, le président avait dû porter devant les tribunaux les plaintes des personnes dont les bâtiments et les cargaisons avaient été pillés par les pirates grecs. Un des plaignants était un négociant français, nommé Godebout, qui accusait les Mavromicalis d'avoir fait arrêter et piller, en 1827, dans le golfe de Calamata, un navire assez richement chargé, dont il était le propriétaire.

Les preuves et les témoignages présentés par ce négociant à l'appui de son accusation avaient fait condamner

les Mavromicalis à la restitution des valeurs enlevées par eux dans cet acte de piraterie. Comme chef du gouvernement et pour donner aux nations européennes une satisfaction réclamée par leurs agents diplomatiques, le comte Capo d'Istria avait dû faire exécuter les sentences judiciaires prononcées contre les Mavromicalis et contre tous les autres Grecs reconnus coupables de ces infâmes actions. Mettant de côté la partie criminelle, les sentences n'avaient stipulé, dans l'affaire des Mavromicalis, que le simple remboursement des valeurs volées et judiciairement constatées.

Comme les Mavromicalis prétendaient avoir des droits à de grandes faveurs, à cause des services importants qu'ils avaient rendus à la Grèce, cet acte de justice impartiale fut regardé par eux comme tyrannique. Leur haine se dirigea vers le comte Capo d'Istria, et devint violente et implacable. — Le chef de cette famille, prenant le parti de ses enfants, tint contre le chef de l'état des propos calomnieux qui rendirent son arrestation nécessaire.

La révolte éclata aussitôt dans les montagnes du Taygète. Les rebelles demandaient à grands cris la mise immédiate en liberté de Pétro-Bey, leur chef. — La dignité du gouvernement grec exigeait que les révoltés fussent punis ; mais les hostilités commises contre les habitants du Maïna pouvaient faire renaître les désordres des anciennes divisions intestines.

Ayant égard à cette puissante considération, le comte Capo d'Istria consentit à rendre à la liberté le chef des Maïnotes. Mais, obstiné dans son opinion, et croyant embarrasser le gouvernement, Pétro-Bey déclara hautement qu'il n'accepterait la liberté que dans le cas où le

président de la Grèce consentirait à faire dans les institutions existantes et dans son régime administratif les changements qu'il indiquerait.

La proposition de Pétro-Bey, étant elle-même une usurpation, fut rejetée par le comte Capo d'Istria. Pétro-Bey continua à rester en prison, et la haine de cette famille contre le président de la Grèce devint encore plus violente.

D'un autre côté, les habitants de l'île d'Hydra, qui avaient rendu à la Grèce des services bien plus importants que ceux des Maïnotes, se plaignaient de n'être pas récompensés proportionnellement à leurs sacrifices et à leurs travaux. — Ils accusaient le comte Capo d'Istria d'être favorable à la faction péloponésienne, et de sacrifier la Grèce à la Russie. Non-contents de proférer des plaintes verbales contre le chef de l'état, ils osèrent refuser de lui obéir et se mirent en état de révolte.

Ces désordres étaient une suite presque inévitable des divisions intestines qui avaient long-temps troublé la Grèce avant l'arrivée du président. Ils étaient alimentés par les écrits incendiaires publiés contre lui en Europe et en Turquie.

Les Hydriotes, dirigés par leurs notables, dont quelques uns avaient figuré à la tête du gouvernement de la Grèce durant les années précédentes, s'empressèrent, pour donner plus de force à leur résistance, de se rendre à l'île de Poros et de s'emparer du grand arsenal national qui s'y trouvait établi, ainsi que de tous les bâtiments appartenant à l'état.

L'amiral Miaulis dirigeait ce mouvement insurrectionnel; le commandant du fort de Palamiti s'entendait avec lui.

Dans cette position critique, le comte Capo d'Istria

réclama l'assistance des ministres résidents des trois cours alliées. Les représentants de la France et de l'Angleterre répondirent qu'ils étaient disposés à faire tout ce qui dépendait d'eux pour être utiles au chef du gouvernement grec, mais ils se contentèrent de jouer le rôle d'observateurs et se tinrent dans l'inaction.

Le ministre de Russie agit différemment. Prenant une part active en faveur du chef du gouvernement grec, auprès duquel il était accrédité, il écrivit à l'amiral Ricord, commandant la station russe dans ces mers, de quitter Nauplie pour expulser de la ville et de la rade de Poros les Hydriotes, qui venaient de se déclarer en état de révolte.

En traversant le golfe d'Athènes pour se rendre dans la rade de Poros, l'amiral Ricord rencontra des frégates françaises et anglaises et les invita à se réunir à lui pour assister contre des rebelles le président de la Grèce, reconnu par leurs cours. Les commandants français et anglais répondirent qu'ils ne pouvaient pas prendre part à une telle opération avant de connaître d'une manière précise, par une voie officielle, les intentions de leurs gouvernements.

Obligé d'agir seul, Ricord établit un blocus rigoureux devant les deux entrées de la rade de Poros. Ce fut en vain que quelques bâtiments hydriotes tentèrent de sortir; repoussés à coups de canon, ils furent contraints de rentrer dans le port.

Après d'autres tentatives semblables, l'amiral Miaulis, ne voulant pas se soumettre, mit le feu aux bâtiments de l'état ainsi qu'aux établissements maritimes du port de Poros, et se retira avec ses équipages, par terre, à Hermione, d'où il passa à l'île d'Hydra.

C'est ainsi que la Grèce perdit sa marine et qu'on vit

périr par le feu une magnifique frégate de 64 canons, construite en Amérique, et deux beaux et grands bâtiments à vapeur. Cette perte fut un coup funeste pour la Grèce et n'a pas encore pu être réparée.

L'amiral Ricord n'avait pas fait d'autre injonction à l'amiral Miaulis et aux Hydriotes que de rentrer dans le devoir et de reconnaître l'autorité légitime du président. Il n'avait pas exigé d'eux que la flotte grecque fût remise entre ses mains.

Miaulis nous paraît avoir agi dans cette circonstance avec une précipitation qui tenait à l'aveuglement de l'esprit de parti. On l'a loué d'avoir empêché que les Russes ne s'emparassent des bâtiments de la marine grecque, comme si un pareil enlèvement, contraire à tous les principes de justice et de convenance, avait pu avoir lieu sans exciter le vif mécontentement des gouvernements de France et d'Angleterre, et sans motiver de leur part une demande immédiate de restitution.

CHAPITRE LVIII.

ASSASSINAT DU COMTE CAPO D'ISTRIA. — SON FRÈRE AUGUSTIN CAPO D'ISTRIA EST NOMMÉ PROVISOIREMENT CHEF DU GOUVERNEMENT. — LES FACTIONS RIVALES REPARAISSENT. — LES MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE D'ARGOS SE DIVISENT. LES MORIOTES SE DÉCLARENT POUR AUGUSTIN CAPO D'ISTRIA. LES ROMÉLIOTES SONT CONTRE LUI. — CES DERNIERS S'EMPARENT DE NAUPLIE. — LE PRINCE LÉOPOLD DE SAXE-COBOURG, DÉSIGNÉ POUR OCCUPER LE TRÔNE DE LA GRÈCE, REFUSE CETTE COURONNE. — LE CHOIX TOMBE SUR LE JEUNE OTHON, FILS DU ROI DE BAVIÈRE. — ACCOMPAGNÉ D'UN CONSEIL DE RÉGENCE ET DE 3600 SOLDATS BAVAROIS, CE PRINCE DÉBARQUE EN GRÈCE EN DÉCEMBRE 1832.

Le chef de la maison des Mavromicalis, ayant persisté dans ses propositions, et le comte Capo d'Istria continuant à le tenir enfermé dans le château de Palamiti, les membres de cette famille résolurent de se défaire du président et de ses ministres. Ils eurent recours au moyen criminel de l'assassinat, parce qu'ils savaient que le peuple et l'armée étaient attachés au comte Capo d'Istria.

Les conspirateurs s'entendirent dans un conciliabule pour diviser leurs rôles. Le fils de Pétro-Bey et son neveu se chargèrent de tuer Capo d'Istria; un des conspirateurs s'engagea à ôter la vie à Spiliathi, premier ministre; un autre, au ministre de la guerre; un autre à Constantin Axiotti, gouverneur de Nauplie; et un sixième à Augustin Capo d'Istria, frère du président.

Profitant d'une revue des troupes, laquelle devait avoir lieu hors de Nauplie le 9 octobre 1831, les con-

spirateurs prirent leurs dispositions pour exécuter leur projet.

On dit que toutes les victimes, à l'exception du président, ayant reçu quelques avis indirects, ou bien cédant à des pressentiments, ne sortirent pas de leurs maisons dans cette journée fatale, et échappèrent à la mort.

Un avis semblable avait été donné au comte Capo d'Istria; mais, fort de sa conscience et connaissant l'attachement du peuple pour lui, il répondit : « Je ne crains rien; les Grecs ne voudraient pas me faire du mal. »

Au moment où, pour entendre la messe, le comte Capo d'Istria passait le seuil de l'église métropolitaine de Nauplie, les assassins apostés firent feu sur lui. — Le président tomba et expira à l'instant même.

Un domestique, qui seul accompagnait son maître, répondit au feu des assassins et tua le neveu de Pétro-Bey. — Le fils prit aussitôt la fuite et se sauva dans l'hôtel du ministre de France.

Les habitants de Nauplie montrèrent un très vif chagrin en apprenant la mort du président. — Augustin Capo d'Istria, son frère, rassembla aussitôt les troupes.

Informés de l'assassinat du chef du gouvernement, les soldats grecs jurèrent de le venger. Ils l'appelaient leur bienfaiteur et leur père.

A la tête d'un rassemblement nombreux, Augustin Capo d'Istria se porta à l'hôtel du ministre de France, le baron de Rouen, et demanda la remise immédiate de l'assassin. — Alléguant le caractère inviolable de la maison d'un ambassadeur, le ministre de France refusa d'abord d'obtempérer à cette demande péremptoire.

Mais la nature du crime commis par le jeune Mavro-

micalis disposa M. de Rouen à céder, et il livra le criminel à la vengeance des lois.

Ce jeune homme fut aussitôt mis en jugement devant un conseil de guerre, qui le condamna à mort.—Conduit hors de la ville, et placé au pied d'un grand platane, il montra du courage avant de tomber.

On eut pitié de son sort, parce qu'on le regarda comme l'instrument de la vengeance des ennemis du président. — Quelques libéraux exaltés le mirent en parallèle avec Harmodius et Aristogiton, les meurtriers des Pisistrates. Mais les Grecs en général maudirent sa mémoire, et regrettèrent beaucoup le comte Capo d'Istria, qui, ayant renoncé aux loisirs d'une existence brillante et heureuse pour accepter les fonctions pénibles que deux assemblées de la nation grecque lui avaient spontanément confiées, avait montré, pendant une administration de près de quatre années, un dévoûment absolu à sa patrie et un désintéressement dont on n'avait pas vu d'exemple dans ces contrées.

« Les Grecs le regrettent beaucoup, dit un écrivain anglais (1) qui a bien étudié la Grèce et la Turquie. Son accueil à l'égard des habitants de la Grèce était celui d'un père pour ses enfants chéris. Tout homme qui avait à lui parler était admis pour toute espèce d'affaire et à toute heure du jour. — On lui doit toutes les institutions d'un peuple nouveau devenu libre et indépendant. Il créa un musée, l'école militaire d'Egine, un quai, un nouveau môle et d'autres ouvrages dont la construction donna du travail à une foule de malheureux qui mouraient de faim. — Que n'aurait-il pas fait, s'il avait eu à sa disposition l'emprunt de 60 millions de francs garanti

(1) Adolphe Slade.

par trois puissances protectrices, et remis à la régence bavaroise chargée de gouverner la Grèce pendant la minorité du roi Othon! »

Après l'assassinat du comte Capo d'Istria, la Grèce se trouva sans gouvernement, et fut bientôt plongée dans la plus complète anarchie. On s'était empressé, pour arrêter les désordres, de former un gouvernement provisoire à la tête duquel on avait placé Augustin Capo d'Istria, frère du défunt. Mais les chefs du parti contraire refusèrent d'obéir au nouveau chef de l'état, et s'opposèrent, par des rassemblements armés, à l'exercice de son autorité.

L'assemblée nationale, réélue de nouveau et convoquée à Argos vers le milieu du mois de décembre 1831, fit de vains efforts pour rétablir l'ordre et la tranquillité. Les mécontents contestèrent la légalité de l'existence de cette assemblée législative, et prétendirent que la force armée avait été employée pour contrôler l'action des électeurs et pour faire tomber le choix en faveur des partisans de la Russie.

Un nombre assez considérable des membres de l'assemblée d'Argos se détacha de ses collègues et protesta contre leur compétence comme législateurs. Le gouvernement provisoire fit chasser de cette ville les opposants et employa pour obtenir cette expulsion un corps de troupes dirigé par un officier russe.

Les députés expulsés se réunirent à Mégare, se formèrent immédiatement en assemblée législative et déclarèrent qu'ils étaient les seuls représentants légaux de la nation grecque.

Leur premier acte fut de mettre en accusation le comte Augustin Capo d'Istria. Ils l'accusèrent d'avoir

influencé dans les provinces l'élection des députés par la présence des troupes et d'avoir employé la fraude et la violence pour usurper le pouvoir suprême. Non contents de cette accusation, ils déclarèrent dans un décret spécial qu'Augustin Capo d'Istria avait foulé aux pieds la dignité du peuple, qu'il était le principal auteur de la guerre civile, qu'il avait usurpé le pouvoir souverain, et que, pour venger les lois outragées par lui, il serait mis en jugement et traduit devant un tribunal compétent.

La Grèce se trouva alors divisée en deux partis, dont chacun prenait le titre de dépositaire légal de la volonté et du pouvoir de la nation. La haine la plus violente régnait entre ces deux factions.

Les habitants de la Morée se déclarèrent pour le gouvernement provisoire. Ceux de la Grèce romèliote et toute la population des îles de l'Archipel prirent le parti de l'assemblée de Mégare.

Les palicares de la Romélie s'empressèrent de marcher au nombre de 8000 hommes contre la Morée pour y renverser ce qu'ils appelaient la faction russe et le faible pouvoir d'Augustin Capo d'Istria. — Leurs chefs, arrivés à Nauplie, établirent une commission gouvernementale qui fut chargée d'administrer la Grèce jusqu'à ce que les hautes puissances protectrices eussent prononcé sur la forme du gouvernement qui devait régir le pays.

Sans gouvernement régulier et sans protection suffisante, la Grèce se trouva livrée à la merci des chefs militaires et à la rapacité de leurs soldats. — Les généraux, agissant comme des chefs de bandits, se partageaient entre eux les gouvernements des diverses pro-

vinces, où ils levaient des contributions arbitraires. — S'appropriant les meilleures terres de l'état, ils abandonnèrent le reste à leurs partisans et à leurs amis.

La commission de gouvernement qu'ils avaient établie eux-mêmes en entrant à Nauplie, après l'expulsion d'Augustin Capo d'Istria, n'avait aucun pouvoir; son action limitée était entravée par les corps armés et ne dépassait pas les murs de la ville.

Les ministres résidents de France, de la Grande-Bretagne et de la Russie, firent quelques efforts pour arrêter la confusion. On n'eut aucun égard à leurs conseils ni à leurs remontrances.

Les troupes françaises qui se trouvaient en Morée éprouvèrent de la résistance et ne cherchèrent pas à la vaincre. D'après les désirs du ministre résident de France, qui s'était concerté à ce sujet avec ses deux collègues d'Angleterre et de Russie, deux forts détachements français furent dirigés, l'un sur Nauplie, et l'autre sur Patras. Le premier parvint à faire son entrée à Nauplie, malgré quelques difficultés qui lui furent opposées par les Grecs roméliotes. L'autre détachement s'était présenté devant Patras pour y tenir garnison; mais Tzavellas, qui était en possession de cette place, déclara qu'il brûlerait la ville et la détruirait de fond en comble plutôt que de la remettre à tout autre qu'au souverain légitime qui serait désigné pour gouverner la Grèce.

Les troupes françaises, qui avaient reçu l'ordre d'agir avec prudence et d'éviter tout acte d'hostilité, renoncèrent à prendre possession de Patras, et retournèrent à Navarin.

On reconnut alors qu'il n'était plus possible de rendre à la Grèce le calme et la tranquillité si on ne lui donnait pas un roi à qui les chefs militaires pourraient consentir

à obéir, et si ce monarque n'avait pas à sa disposition une force assez puissante pour faire respecter son autorité.

Les trois cours alliées avaient d'abord jeté les yeux sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg pour lui faire occuper le trône hellénique. Mais ce prince avait trop de prudence et de jugement pour se laisser éblouir par la vue d'une couronne. Il avait reconnu que l'extrême pénurie du trésor de la Grèce ne lui permettait pas de faire face aux dépenses indispensables, à moins que les trois monarques alliés ne consentissent à lui garantir un emprunt considérable.

Convaincu de l'impossibilité de défendre la Grèce avec les frontières qui avaient été assignées d'abord à ce nouvel état du côté de la Turquie, il demanda que les limites septentrionales fussent portées plus au nord, de manière qu'elles s'appuyassent au golfe d'Arta à l'ouest, au golfe de Volo à l'est, et sur les chaînes de montagnes situées entre ces deux grandes baies. Les propositions du prince Léopold ne furent pas acceptées. On assure que le prince Paul de Wurtemberg, qui avait été mis sur les rangs pour la couronne de la Grèce, fit la même demande, et éprouva le même refus.

Mais les désordres anarchiques continuaient en Grèce, et y causaient les plus grands malheurs. Il était urgent d'y porter remède.

Le choix des princes destinés à gouverner la Grèce se trouvait très limité. Les cours alliées, pour éviter toute cause de mécontentement et de jalousie entre elles, avaient déjà décidé, comme nous l'avons dit plus haut, que le nouveau roi des Grecs ne pourrait pas être choisi parmi les princes appartenant aux trois familles souveraines qui avaient signé le traité du 6 juillet 1827.

Après une assez longue hésitation, le choix des monarques alliés tomba enfin sur le jeune prince Othon, fils cadet du roi de Bavière. Le père de ce prince était estimé et chéri par les Grecs, parce que depuis le commencement de leur insurrection contre la Porte il avait montré un vif intérêt pour eux, et avait fait quelques sacrifices généreux en leur faveur.

On objecta contre le choix du prince Othon son extrême jeunesse, qui l'empêchait de gouverner par lui-même. Mais on pensa que cette difficulté pouvait être levée en faisant assister le jeune roi par un conseil de régence composé de trois hommes éclairés, expérimentés, et connus par la libéralité de leurs principes.

Le roi de Bavière ayant accepté le trône de la Grèce, au nom de son fils mineur, un traité signé dans le mois de mai 1832 par ce monarque, et par les trois cours alliées, fixa les conditions sous lesquelles le nouveau royaume devait être établi.

Au lieu de la frontière septentrionale donnée à la Grèce à l'époque où cette couronne avait été offerte au prince Léopold, on décida que ses limites seraient avancées vers le nord, s'appuieraient au golfe de Volo et au golfe d'Arta, et contiendraient toute l'Etolie, l'Acarnanie et la vallée du Sperchius. On fixa à 12 500 000 francs l'indemnité que la Grèce devrait payer à la Porte pour cette augmentation de territoire et pour la renonciation de cette dernière puissance à l'exigence d'un tribut annuel et à tout droit de souveraineté.

Afin de faciliter au nouveau gouvernement de la Grèce les moyens de payer cette indemnité accordée à la Sublime-Porte, et de faire face à ses dépenses d'établissement, on stipula dans le traité que, sous la garantie des trois puissances protectrices, le nouveau roi

pourrait contracter un emprunt de 60 millions de francs en trois termes. — Le roi de Bavière s'obligea, par le même traité, à envoyer avec son fils un corps de 3600 Bavarois qui seraient soldés et entretenus aux dépens de la Grèce.

On avait craint que les Grecs, non accoutumés au contrôle d'un gouvernement régulier, livrés depuis longtemps au désordre que causent presque toujours des soldats non retenus par la discipline et dirigés par des chefs remuants et avides, ne vissent avec déplaisir un monarque étranger, professant une religion différente de la leur, accompagné de troupes étrangères, et guidé par des régents pour qui la Grèce, ses lois et ses coutumes, étaient peu ou mal connues.

Cependant, aussitôt que l'assemblée nationale, réunie alors à Nauplie, eut appris la conclusion du traité, elle s'empressa d'envoyer une députation auprès du roi de Bavière pour le prier de faire partir pour la Grèce, le plus tôt possible, leur jeune monarque, qui devait mettre un terme à leurs malheurs.

Le prince Othon quitta Munich le 6 décembre 1832 pour se rendre à Naples, et de là à Corfou. — Cette île avait été désignée comme le rendez-vous des troupes bavaroises qui devaient accompagner le roi de la Grèce dans ses nouveaux états.

Les soldats bavarois se rendirent par terre de la Bavière à Trieste. S'étant embarqués dans ce dernier port, ils rejoignirent le roi Othon à Corfou, et arrivèrent à Nauplie dans la dernière semaine de décembre.

Débarqué à Nauplie avec les membres de la régence et avec ses troupes bavaroises, le roi Othon fut accueilli par ses sujets de toutes classes avec des témoignages unanimes de respect et de dévoûment. Les acclamations

du peuple étaient éclatantes et sincères, parce qu'il espérait qu'avec le nouveau roi tous les motifs de haine et de rivalité allaient disparaître entièrement. Les chefs, quoique mécontents de voir cesser l'exercice du pouvoir arbitraire qu'ils s'étaient arrogé, s'empressèrent, à l'envi les uns des autres, d'aller présenter leurs hommages au souverain que les cours alliées leur avaient donné, afin de lui prodiguer les assurances verbales de leur fidélité inébranlable. — Ces démonstrations extérieures inspirèrent peu de confiance au roi et aux corégents (1).

Dans sa proclamation royale, Othon loua le peuple grec pour sa valeur et pour ses glorieux sacrifices en faveur de la patrie. Mais il blâma hautement les dernières dissensions causées par l'ambition des hommes égoïstes qui avaient préféré leurs intérêts particuliers à ceux de la Grèce.

« Ne souffrons pas, dit-il, que les succès obtenus par votre valeur, par votre zèle, par votre patriotisme et par l'appui de la Providence divine, soient perdus et sacrifiés par les désastreux effets de la discorde et de l'anarchie. Faisons en sorte que votre nom, que tant de glorieux exploits ont immortalisé, ne soit pas taché par les erreurs des passions basses.

» Je promets solennellement de protéger votre religion, de maintenir les lois, d'administrer la justice avec une impartialité scrupuleuse, de préserver ou de défendre votre indépendance, vos libertés et vos droits. Tou-

(1) Les membres de la régence étaient le comte d'Armensberg, président; le général Heideck, et M. Maurer. Le général Heideck avait déjà servi utilement la Grèce comme commandant les troupes régulières durant l'administration du comte Capo d'Istria.

tes les erreurs politiques sont pardonnées ; mais je poursuivrai avec toute la rigueur des lois les rebelles et les factieux qui troubleront la paix publique.

» Puisse Dieu bénir nos efforts unis et donner un nouveau lustre à ce noble pays qui couvre les cendres des plus grands hommes et des bienfaiteurs de l'humanité ! Vous avez prouvé que l'héroïsme et les nobles sentiments de vos immortels ancêtres ne sont pas éteints dans les cœurs de leurs descendants. »

Malgré cette déclaration, le parti péloponésien ne tarda pas à s'agiter et à lever la tête. Les chefs des dernières factions, irrités par la perte de leur pouvoir usurpé, se conduisirent bientôt avec tant d'audace, qu'avant le milieu de l'année 1833 les régents se virent obligés d'en faire arrêter plusieurs, et de les traduire devant la haute cour du royaume comme conspirateurs et comme rebelles.

Non contents de punir les factieux du Péloponèse, les régents, voulant agir avec impartialité, sévirent également contre les rivaux des Péloponésiens, e décrétèrent le licencîment de toutes les troupes irrégulières, composées presque entièrement des montagnards de la Grèce septentrionale.

L'ordre fut donné d'organiser une armée régulière pour défendre la Grèce contre ses ennemis intérieurs et extérieurs. — Des tribunaux furent établis pour administrer la justice dans les provinces.

CHAPITRE LIX.

LES RÉGENTS PRENNENT DES DISPOSITIONS POUR CRÉER UNE ARMÉE RÉGULIÈRE, ET OPÈRENT LE LICENCÎMENT DES TROUPES IRRÉGULIÈRES. — CONSÉQUENCES DE CETTE DERNIÈRE MESURE. — DISTRIBUTION DE LA GRÈCE EN DIX DÉPARTEMENTS. RÉCLAMATIONS DES CRÉANCIERS ANGLAIS POUR LE REMBOURSEMENT DES EMPRUNTS CONTRACTÉS A LONDRES EN 1824 ET 1825. — RÉPONSE DES RÉGENTS. — SUPPRESSION DES COUVENTS ET ANNEXION DE LEURS PROPRIÉTÉS AUX DOMAINES DE L'ÉTAT. — LA VILLE D'ATHÈNES EST DÉSIGNÉE COMME CAPITALE DU NOUVEAU ROYAUME. — AUCUNE DISPOSITION N'EST PRISE PAR LES RÉGENTS POUR AMÉLIORER L'AGRICULTURE DE LA GRÈCE ET ACCROÎTRE SA POPULATION.

Le licencîment des troupes irrégulières ne pouvait pas manquer d'occasionner des désordres. Il répandit au milieu des populations tranquilles des bandes d'hommes sauvages qui étaient prêts à se livrer à tous les excès, sous la conduite de quelques brigands audacieux. Une réunion nombreuse de ces maraudeurs, ayant fait cause commune avec des voleurs mahométans, se porta le 25 mars 1833 dans la ville d'Arta, la mit au pillage, incendia des maisons et tua tous les habitants qui ne purent pas se racheter.

Après trois jours de meurtres, de viols et de pillages, ces brigands, gorgés d'or et de sang, se retirèrent dans leurs montagnes, et s'y dispersèrent pour rentrer dans leurs foyers. Au lieu de les combattre, les troupes turques de l'Epire méridionale allèrent chercher un refuge dans les places de guerre et dans les châteaux fortifiés.

Les troupes régulières envoyées par le gouverne-

ment grec n'arrivèrent sur cette partie de la frontière que plusieurs jours après la dispersion volontaire de ces dévastateurs.

Le comte Capo d'Istria, dans la première année de son séjour sur le territoire hellénique, avait fait disparaître les dénominations barbares données par les Vénitiens et les Turcs aux diverses contrées de la Grèce. — Comme une grande partie de la Grèce continentale se trouvait encore à cette époque entre les mains des Turcs, l'ouvrage de ce président était resté incomplet.

Les régents du roi Othon firent une nouvelle distribution géographique de la Grèce et la partagèrent en dix départements, en rétablissant les noms antiques. Ces départements furent 1° l'Argolide et la Corinthie, 2° l'Achaïe et l'Elide, 3° la Messénie, 4° l'Arcadie, 5° la Laconie, 6° l'Acarnanie et l'Etolie, 7° la Locride et la Phocide, 8° l'Attique et la Béotie, 9° l'île d'Eubée, 10° les îles Cyclades et les Sporades occidentales.

On établit dans chaque département un préfet ou un nomarque qui dans ses opérations administratives était assisté par un conseil spécial.

Les départements étaient divisés en districts dont chacun était dirigé par un éparque.

Comme l'argent était aussi nécessaire au gouvernement grec que la force militaire, il s'empressa de faire négocier à Londres et à Paris le premier tiers de l'emprunt de 60 millions de francs garanti par la France, l'Angleterre et la Russie. Mais les créanciers des emprunts contractés à Londres en 1824 et en 1825 pour le compte de la Grèce crurent que le moment était venu de réclamer le paiement du capital qu'ils avaient fourni et des intérêts accumulés depuis sept ans.

La Grèce n'avait guère reçu que la moitié de la som-

me dont on l'avait déclarée débitrice. Le plus avide agiotage avait détourné de leur destination une partie des valeurs qui auraient dû être versées dans les caisses du trésor hellénique. Nous avons fait connaître dans le récit historique des événements de la guerre de l'insurrection que le produit réel des emprunts de 1824 et 1825 avait été pour les Grecs, non une cause de soulagement dans leur détresse, mais un des principaux motifs des querelles et des divisions qui éclatèrent alors parmi les chefs pour le partage de ce nouveau butin.

Les créanciers anglais représentèrent que, puisque le gouvernement grec allait avoir des fonds à sa disposition, ils croyaient devoir réclamer le paiement de ce qui leur était dû. C'était, disaient-ils, non comme suppliants, mais comme créanciers légitimes, qu'ils adressaient cette demande; qu'ils consentaient cependant à recevoir en terres une partie de ce qui leur revenait et s'offraient de former une compagnie spéciale pour la culture de la Grèce.

La réponse du gouvernement grec fut qu'aucune des propositions des prêteurs anglais n'était acceptable dans ces circonstances; que le nouvel emprunt de 60 millions de francs n'avait été garanti par les trois cours alliées que sous la condition spéciale que sa valeur serait appliquée exclusivement aux besoins actuels de la Grèce, à l'installation de son nouveau gouvernement et à payer en premier lieu à la Sublime-Porte la somme de douze millions cinq cent mille francs qui avait été fixée pour son indemnité. Les régents ajoutèrent que les anciennes dettes dont les prêteurs anglais réclamaient le remboursement avaient été contractées par des gouvernements précaires, avant que les états helléniques fussent mis au rang des puissances indépendantes, et que d'ailleurs de-

graves objections pouvaient être présentées contre le premier emprunt et encore plus contre le second, relativement à la manière dont ils avaient été contractés, négociés et payés. La Grèce, disaient-ils, renfermait alors dans sa confédération politique les îles de Candie et de Samos, qui, d'après le dernier traité, restent sous la domination du gouvernement ottoman ; la Porte doit être appelée par conséquent à prendre une part proportionnelle dans les remboursements demandés. Ils terminèrent leur réponse en déclarant que les trois puissances protectrices avaient exigé que toutes les propriétés nationales servissent de garantie et d'hypothèque au nouvel emprunt de soixante millions, et que par conséquent aucune portion de ces fonds immobiliers ne pouvait être détournée de leur destination actuelle.

La réponse des trois régents fut regardée comme un refus de paiement et comme une espèce de banqueroute par les capitalistes qui avaient participé aux deux emprunts de 1824 et de 1825. Le crédit national de la Grèce tomba entièrement, et le nouvel emprunt de soixante millions n'aurait pas été coté dans les deux bourses de Londres et de Paris, s'il n'avait pas été garanti par les coursde France, de Londres et de Saint-Pétersbourg.

Cette affaire importante n'eut pas de suite, et n'a pas encore reçu une solution définitive.

La carrière que les régents du roi Othon avaient à parcourir était très difficile. Ils avaient à ménager les chefs des factions, qui se voyaient entre eux d'un œil jaloux, et qui auraient regardé comme une insulte toute préférence accordée à leurs rivaux. — Ils devaient des égards aux vieux soldats indigènes, défenseurs de la

Grèce. Les embarras du trésor public leur imposaient l'obligation de mettre la plus stricte économie dans toutes les dépenses.

Quoique leur conduite ait été généralement prudente et modérée, on les a accusés de préférer les militaires bavarois aux soldats grecs, et d'avoir confié exclusivement à ces derniers la garde personnelle du roi.

Ils parurent montrer plus de confiance aux Grecs fanariotes, originaires de Constantinople, qui, mieux élevés et accoutumés aux intrigues politiques, possédaient en général une supériorité intellectuelle sur les autres Grecs.

Comme les deux premiers tiers de l'emprunt, garanti par les puissances protectrices, ont été dépensés en peu d'années, ainsi que les revenus réguliers provenant des impôts sur les terres et des droits de douanes, on a accusé les régents de n'avoir mis aucune économie dans les dépenses publiques. — Mais il leur avait fallu payer sur cet emprunt la somme de 12500000 francs que, dans le dernier traité de délimitation relatif aux frontières de la Grèce, la Porte devait recevoir pour avoir cédé au nouveau royaume de la Grèce des districts importants, et pour sa renonciation à perpétuité à ses droits de souveraineté et à l'exigence d'un tribut annuel.

Ils avaient été contraints de faire des frais assez considérables pour l'installation du nouveau roi, de ses ministres, de ses ambassadeurs, et pour l'établisement des nouvelles autorités dans les provinces. L'organisation d'une nouvelle armée disciplinée, quoique peu nombreuse, n'avait pu avoir lieu sans occasionner des dépenses extraordinaires.

On accusa également les régents de n'avoir pas mon-

tré pour le clergé grec, soit séculier, soit régulier, les égards prudents que méritaient son caractère et son dévoûment patriotique. Ils travaillèrent, il est vrai, à diminuer l'influence des prélats, des curés et des prêtres, sur le peuple, et supprimèrent brusquement, d'un seul coup, tous les établissements conventuels, dont ils confisquèrent les propriétés. — Nous avons déjà fait connaître les mauvais résultats de cette dernière opération, qui mécontenta le peuple, qui enleva des ressources utiles à la nation, et qui n'ajouta rien à la puissance et aux richesses du gouvernement. Mais on ne peut reprocher aux régents aucun acte d'intolérance ni de persécution.

La Grèce avait besoin de routes carrossables; Capo d'Istria avait déjà commencé à s'en occuper, et avait fait entreprendre des réparations considérables sur les routes pavées construites par les Vénitiens, qui eux-mêmes avaient profité du tracé et des vestiges des anciennes voies romaines. Les régents se contentèrent de faire confectionner par les soldats bavarois une route mal empierrée, peu solide, qui, sur une longueur de deux lieues, joignait Athènes au Pyrée.

Le port du Pyrée, qui est le principal et presque l'unique débouché commercial d'Athènes, ne reçut aucune fortification qui pût le garantir d'un coup de main. Ses environs continuèrent à être marécageux et malsains.

La ville d'Athènes fut choisie par les régents pour être la capitale du royaume; elle devait cette préférence à son ancienne illustration. — Mais elle a les défauts d'être trop rapprochée de la frontière du Nord, de n'être pas couverte par des fortifications régulières; de se trouver, à l'exception de l'Acropolis, à la merci de l'ennemi, comme le Pyrée, et d'être exposée aux

fièvres intermittentes pendant et après les chaleurs de l'été.

Nous avons fait connaître plus haut qu'une ville située sur l'isthme de Corinthe entre la Grèce continentale et le Péloponèse, entre le golfe d'Athènes et celui de Corinthe, conviendrait beaucoup mieux qu'Athènes pour être la capitale du nouveau royaume. Mais tout serait à créer dans cette nouvelle résidence royale.

Capo d'Istria avait fait beaucoup d'efforts et quelques sacrifices pécuniaires pour animer l'agriculture dans toute la Grèce. Ses sages dispositions avaient pour but d'attirer dans les provinces helléniques des agriculteurs expérimentés, et possédant les fonds nécessaires à leur premier établissement et à leurs exploitations.

On espérait qu'un roi appartenant à un de ces états intérieurs de l'Allemagne, qui ont coutume de fournir tous les ans un nombre considérable de colons à l'Amérique, attirerait en Grèce beaucoup d'agriculteurs bavarois, wurtembourgeois, et de plusieurs autres parties de l'Allemagne centrale. — Mais cette attente fut trompée. La Bavière envoya dans le nouveau royaume des soldats qui furent payés avec les ressources de ce pays, le plus pauvre de l'Europe. Mais on n'y vit arriver qu'un nombre insignifiant de cultivateurs et d'ouvriers agricoles nés en Bavière ou dans les autres états germaniques.

Le manque de population rend la main-d'œuvre extrêmement chère en Grèce. Un écrivain anglais (1) cite l'histoire d'un M. Bell, fermier écossais, riche et très intelligent, qui, ayant acheté dans le voisinage immédiat d'Athènes, entre cette ville et le Pyrée, une belle pro-

(1) Adolphe Slade.

priété appartenant à un Turc, proposait en 1838 de la vendre pour le seul remboursement du prix de vente et des frais qu'il avait faits pour la mettre en valeur, « attendu, disait-il, que le taux élevé des salaires des ouvriers absorbait la presque-totalité des revenus. »

L'île de Négrepont, depuis le départ de la population mahométane est devenue, surtout dans sa partie méridionale, un véritable désert, où l'on voit errer un très petit nombre de troupeaux de chèvres et de bêtes à laine.

On pensait généralement qu'après son établissement comme état indépendant, la Grèce deviendrait un lieu de refuge et de concours pour tous les Grecs établis dans la Turquie européenne et dans l'Asie mineure. Cette idée, que partageait le divan ottoman, était un des principaux motifs qui l'empêchèrent long-temps de souscrire à la reconnaissance de l'indépendance de la Grèce.

Mais l'expérience a prouvé combien ces craintes étaient mal fondées. On a vu très peu de Grecs sujets de la Porte-Ottomane quitter leur pays natal pour venir habiter les provinces grecques devenues libres et indépendantes. — On a remarqué au contraire que beaucoup de Grecs nés dans les provinces et les îles qui constituent le nouveau royaume de la Grèce ont abandonné les lieux de leur naissance pour aller s'établir d'une manière permanente, comme rayas, dans les états du Grand-Seigneur.

Les Hydriotes, les Spezziotes, les Ipsariotes et les habitants des îles de l'Archipel, lorsqu'ils étaient sous la dépendance de la Porte, abordaient librement dans tous les ports ottomans, y étaient reçus avec faveur, et faisaient utilement, sous le pavillon turc, un commerce qui embrassait toute l'Europe, et s'étendait jusqu'à l'A-

mérique. Ils se plaignent amèrement de ne plus trouver dans leur position actuelle les grands avantages dont ils jouissaient autrefois.

Mais leurs réclamations sont mal fondées. Les Turcs, qui ont pour les marins grecs les mêmes égards que pour ceux des autres nations, ont refusé de leur accorder les priviléges dont ils jouissaient autrefois comme rayas tributaires de l'empire (1).

Lorsque le traité définitif qui fixa le sort de la Grèce eut stipulé que l'île de Samos resterait à la Turquie, beaucoup de Samiens vinrent en Grèce pour y demander des concessions de terre. — Le gouvernement grec leur accorda des propriétés dans l'île de Négrepont. — Mais ces propriétés appartenaient à des Turcs qui, d'après le traité, avaient le droit d'être indemnisés. Tourmentés pour le paiement de cette indemnité, et ne recevant du gouvernement grec aucune assistance pécuniaire, tant pour satisfaire les propriétaires turcs dépossédés que pour faire les premiers frais de leur installation et de leurs établissements agricoles, les colons samiens quittèrent bientôt les états libres de la Grèce et retournèrent dans leur île.

Ecoutant les conseils de la sagesse, la Porte s'était empressée d'accorder à Samos un gouvernement particulier, dirigé par un chrétien, et en outre un pavillon distinctif.

Quelques voyageurs qui ont visité la Grèce dans ces derniers temps blâment dans leurs écrits les membres de la régence de n'avoir pas fait adopter par le souve-

(1) Les sujets des états européens et des pays étrangers ne peuvent acheter en Turquie aucune propriété immobilière, et y former des établissements permanents.

rain et par tous les dignitaires et les serviteurs de l'état le costume national. Mais l'habillement actuel des Grecs n'est pas celui de leurs ancêtres ; c'est plutôt le costume albanais, qui, fastueux, mais sans élégance, donne aux hommes un air fier et menaçant, et entretient parmi eux la rudesse du caractère et des mœurs.

Pierre-le-Grand avait obligé les Russes à abandonner leur habillement asiatique pour prendre celui des peuples européens, auxquels il voulait les assimiler.

Le comte Capo d'Istria, ayant en vue le même résultat, conserva son habit européen, et fut imité par ses ministres et par la plupart des serviteurs de l'état. Il désirait détruire dans les Grecs les traces du caractère farouche des Albanais, et il voulait les rapprocher des peuples civilisés de l'Europe par la similitude du costume et des institutions.

Les régents du roi Othon ont agi sagement en suivant, à cet égard, l'exemple du comte Capo d'Istria. Ils ont été aussi très prudents en n'obligeant personne à prendre le costume européen, et en laissant agir progressivement l'exemple du souverain, de ses ministres, et des agents de son autorité.

La famille Mavromicalis et les Maïnotes, qui s'étaient déclarés contre Capo d'Istria et l'avaient fait assassiner, espéraient que le nouveau gouvernement royal de la Grèce les traiterait avec des égards particuliers, leur accorderait de grandes récompenses, et leur confierait les principaux emplois. Mais de telles préférences en faveur de cette famille auraient déplu à beaucoup de monde, et auraient causé un scandale public.

Ayant égard à ces considérations, les régents traitèrent les Mavromicalis et les Maïnotes avec assez d'indifférence, et refusèrent d'acquiescer à plusieurs de

leurs demandes qui leurs paraissaient exorbitantes et déplacées. Ils devinrent dès lors l'objet de la haine et des accusations de ce parti.

CHAPITRE LX.

LES MAÏNOTES SE RÉVOLTENT CONTRE LES RÉGENTS. — DES TROUPES BAVAROISES ENVOYÉES CONTRE EUX DANS LES MONTAGNES DU TAYGÈTE SONT BATTUES. — COLOCOTRONI SE DÉCLARE ÉGALEMENT CONTRE LES RÉGENTS. — IL EST ARRÊTÉ, TRADUIT DEVANT UNE COUR CRIMINELLE ET CONDAMNÉ A MORT AVEC COLIOPOULOS, SON COMPLICE. — CETTE SENTENCE EST COMMUÉE PAR LE ROI OTHON. — APPARITION DE QUELQUES PIRATES DANS LES MERS DE LA GRÈCE. — LES RÉGENTS PARVIENNENT A LES FAIRE DISPARAÎTRE. — ARRIVÉ A SA MAJORITÉ, LE ROI OTHON PREND LES RÊNES DU GOUVERNEMENT. — INSURRECTION DES TROUPES ET D'UNE PARTIE DE LA POPULATION D'ATHÈNES EN 1843 POUR DEMANDER AU ROI OTHON L'ÉTABLISSEMENT D'UN GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL.

Convaincus que, pour abaisser les Maïnotes et les tenir dans le devoir et l'obéissance, il fallait détruire sur les deux versants du Taygète les tours et les châteaux qui leur servaient d'asile et d'appui, les régents envoyèrent un corps d'environ 1000 soldats bavarois pour arrêter les chefs les plus turbulents, et pour faire raser les ouvrages fortifiés de ces montagnes.

Les Maïnotes, qui, pendant plusieurs siècles, avaient su défendre leur liberté contre les attaques des Turcs et des Vénitiens, laissèrent pénétrer les Bavarois dans les défilés de leurs montagnes et bientôt les enveloppèrent de toutes parts. Après en avoir tué un assez grand nom-

bre, ils épargnèrent les soldats restants; mais ce ne fut qu'après leur avoir fait subir des mutilations qu'ils leur permirent de retourner dans le lieu de la résidence du roi Othon.

Le résultat malheureux de cette mesure imprudente déconsidéra beaucoup les régents aux yeux du peuple grec. Colocotronis, toujours intrigant et toujours maladroit et malheureux dans ses entreprises, s'entendit avec Coliopoulos et avec d'autres chefs de l'ancien parti péloponésien pour renverser la régence et pour faire déclarer le jeune roi Othon majeur et habile à gouverner son peuple.

Loin de vouloir employer la violence, Colocotroni et ses amis avaient résolu d'agir constitutionnellement, et s'étaient contentés d'adresser une pétition au roi de Bavière pour le prier de dissoudre la régence ou au moins d'en éloigner M. Maurer et le général Heideck, qui leur donnaient le plus d'ombrage, et d'investir le roi Othon de l'exercice du pouvoir suprême.

Cette lettre parvint à la connaissance des régents, qui s'empressèrent de faire arrêter Colocotroni et de le renfermer dans le château de Palamiti avec ses principaux adhérents.

Les régents étaient trop irrités pour laisser long-temps languir leurs prisonniers dans l'état de captivité. Colocotroni et Coliopoulos furent traduits devant une cour criminelle comme coupables de haute trahison.

On vit figurer dans ce procès comme procureur général du roi M. Masson, avocat écossais, qui, venu en Grèce en qualité de secrétaire intime de lord Cochrane, avait appris la langue grecque et la parlait avec beaucoup de facilité et d'élégance.

Après de longues plaidoiries, le tribunal, composé de

cinq juges, déclara, à la simple majorité de trois voix contre deux, que Colocotroni et son complice Coliopoulos étaient coupables du crime dont ils étaient accusés et les condamna à la peine de mort.

Le roi Othon commua immédiatement la peine de mort en celle d'un emprisonnement de vingt ans. Devenu majeur et libre, il a accordé aux deux condamnés leur grâce pleine et entière.

Ce jeune monarque, dont le caractère est doux et dont les intentions sont bonnes, a une tâche bien difficile à remplir. Les Grecs ne forment pas une population homogène; chaque province et même dans plusieurs parties chaque canton présente des mœurs, des coutumes et des prétentions distinctes. La rivalité qui existe entre les arrondissements séparés, et surtout entre les Péloponésiens et les Grecs roméliotes, a causé beaucoup de désordres durant la guerre de l'indépendance. Elle avait mis souvent la Grèce à deux doigts de sa perte et l'aurait fait périr sous les coups de l'armée égyptienne, si le traité du 6 juillet 1827 n'avait placé ce pays sous la protection immédiate de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

Cette rivalité existe encore et continuera à exister tant que des mesures conciliantes et l'action bienfaisante du temps n'auront pas confondu cette nation dans une masse homogène. Les hommes qui ont été à la tête des affaires pendant la guerre auront de la peine à se plier et à se soumettre à l'action d'un gouvernement régulier. Mais ces hommes sont vieux et ne tarderont pas à disparaître. C'est sur l'éducation de la jeunesse que le gouvernement grec doit porter son attention. Il est nécessaire d'inspirer à cette jeunesse l'amour du travail dans les industries agricole, manufacturière et com-

merciale, base principale de la richesse des nations.

La tolérance doit être une des bases de l'éducation religieuse de ce peuple. Le clergé doit être protégé, mais il est indispensable de le contenir dans ses haines et ses prétentions. Il a fallu toute la fureur des prétentions rivales et toute l'argutie des théologiens grecs et latins pour trouver une différence importante dans les deux croyances religieuses et pour faire de cette différence une cause de haine et d'éloignement entre les chrétiens catholiques et ceux du rit grec.

C'est à ces idées intolérantes qu'on doit attribuer les désordres passagers qui, dans ces derniers temps, ont troublé la tranquillité de la Grèce au sujet de la religion du monarque régnant. Ces troubles devaient en grande partie leur origine à la mesure impolitique prise par les régents de supprimer d'un seul coup tous les établissements conventuels et d'en expulser les moines, sans leur assurer un asyle et des moyens suffisants d'existence.

La Grèce, dont le sol est bien loin d'être aussi fertile que celui des terres vierges du continent américain, ne pourra prospérer que lorsque l'accroissement de la population et celui de l'industrie agricole auront fait tomber, parmi les ouvriers cultivateurs, le prix de la main-d'œuvre et augmenté la quantité des produits de l'agriculture.

Les plus grands encouragements et la certitude de recueillir les fruits du travail sont nécessaires pour attirer en Grèce des colons et surtout des capitalistes agriculteurs ou manufacturiers. Le gouvernement grec, sans considérer l'accroissement probable du prix des terres dans un avenir incertain, doit se montrer, dans les pre-

miers temps, assez facile et peu exigeant dans la vente des propriétés rurales appartenant à l'état (1). Il doit surtout travailler à purger le pays de tous les brigands qui, isolément ou en bandes plus ou moins nombreuses, ont toujours eu l'habitude de l'infester par leurs courses dévastatrices et leurs attaques contre les voyageurs et les propriétés.

Dans une contrée où le métier de voleur n'a jamais été vu avec dégoût et mépris par les populations locales, les pirates osent reparaître de temps en temps pour infester les mers voisines de la Grèce. Les mesures sévères adoptées par le gouvernement grec contre ces forbans seraient insuffisantes, si les vaisseaux armés des puissances européennes ne faisaient eux-mêmes une guerre exterminatrice à ces ennemis des nations.

La Grèce est le pays le mieux placé pour le commerce dans toute l'étendue du bassin de la Méditerranée. Tous les bâtiments européens qui naviguent dans la mer Adriatique, ou bien dans les mers de l'Archipel, de l'Asie-Mineure, de l'Egypte et de la Syrie, sont obligés de passer à la vue des côtes maritimes de la Grèce, où les vents contraires les obligent souvent à relâcher. Cette situation avantageuse est considérée comme devant être la principale cause de la haute prospérité à laquelle la Grèce est réservée, lorsque le retour complet de la tranquillité intérieure, l'accroissement de son industrie agricole, la sécurité des mers voisines, et la marche sage, vigilante et ferme, de son gouvernement, auront inspiré une entière confiance pour ce peuple nouveau à toutes les nations européennes, et surtout à la classe amie de

(1) On assure que les propriétés agricoles qui appartiennent à l'état forment les trois quarts de toutes les terres cultivables de la Grèce.

l'ordre et naturellement méfiante des capitalistes et des industriels.

Nous avons vu dans le tableau historique des guerres et des révolutions produites par l'insurrection des Grecs combien leurs assemblées législatives ont causé de désordres et à quels dangers elles ont souvent exposé l'existence politique de la Grèce. Le souvenir de leur action turbulente, causée par le choc des factions, avait engagé le comte Capo d'Istria à n'avoir recours à leur assistance que dans les circonstances les plus critiques et lorsque le sort de la Grèce était compromis.

Des craintes semblables avaient empêché les régents et ensuite les ministres du roi Othon de les convoquer auprès du trône. Mais les Grecs, à qui on avait promis que leur monarchie héréditaire serait entourée d'institutions libérales, ont fini, après douze ans d'attente et de tranquille résignation, par craindre que leur gouvernement ne tombât dans l'absolutisme. La conduite des ministres et des courtisans, parmi lesquels figuraient beaucoup d'étrangers, et qui, sous le prétexte de la défense des prérogatives de la couronne, voulaient s'assurer la jouissance exclusive des emplois et des faveurs, a fini par produire une explosion en 1843. La garnison d'Athènes a cru, dans l'absence de tout grand pouvoir constitué, devoir prendre la défense des intérêts nationaux, et a exigé que les droits du peuple grec fussent garantis par des institutions fondamentales et permanentes, et surveillés par des assemblées législatives, conformément aux lois qui régissent les monarchies constitutionnelles. Cette demande, faite au nom de la nation hellénique, a été accompagnée de témoignages de respect et d'attachement envers le monarque régnant, qui, par sa con-

duite personnelle, a acquis l'estime et l'affection de son peuple.

Aucun obstacle ne s'est opposé à cette manifestation en faveur des droits de la nation. Le roi Othon a eu la sagesse d'acquiescer au vœu national. Une assemblée constituante a été convoquée par ce monarque pour fixer les bases du nouveau régime constitutionnel. Au lieu d'une chambre unique qu'avaient établie les assemblées nationales d'Épidaure et d'Astros, et qui a causé tant de mal à la Grèce pendant la guerre de l'insurrection, le pouvoir législatif a été divisé en trois branches et confié désormais au roi, à la chambre des députés de la nation et à un sénat.

C'est ainsi qu'au lieu de tendre à s'assimiler aux monarchies absolues, la Grèce est entrée, par sa nouvelle constitution, dans la catégorie des monarchies constitutionnelles.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME III.

FIN DE LA TABLE DU TOME III.

18

